Ernest BOSC

# La Doctrine Ésotérique

## A TRAVERS LES AGES

Symbolisme.
Langue sacrée.
Évolution.
De l'Homme.
Transformisme.
Races et Sous-Races.
Sémites et Aryens.

D'Isis et d'Osiris.
Livre des Morts.
Renaissance.
Vierges-Mères.
Cosmogonies.
Les Déluges.
Continents disparus.

ÉDITION DES CURIOSITÉS

*TOME PREMIER*



CHAMUEL, ÉDITEUR, PARIS

Tous droits réservés.

## En vente à la même Librairie

## PRINCIPAUX OUVRAGES DE M. ERNEST BOSC

*Dictionnaire d'Orientalisme, d'Occultisme et de Psychologie* ou *Dictionnaire de la Science occulte*. 2 vol. in-12, avec figures. Les 2 vol. . . . . . . . . . . . . . 12 fr. »»

*Addha-Nari* ou *l'Occultisme dans l'Inde antique*. 1 vol. in-12 de XIV-359 pages. . . . . . . . . . . . . . 4 fr. »»

*Isis dévoilée, ou l'Égyptologie sacrée*. 1 vol. in-12 de VI-356 p. (2e édition) . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

*La Psychologie devant la science et les savants*. 1 vol. in-18 de XVIII-300 pages . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

*Traité du haschisch et autres substances psychiques, plantes narcotiques et herbes magiques.* — 1 vol. in-18. . 3 fr. »»

*De la Vivisection. Étude physiologique, psychologique et philosophique.* — 1 vol. in-18 . . . . . . . . . 2 fr. »»

*Le Livre des Respirations*. Traité de l'art de respirer ou Panacée universelle pour prévenir ou guérir les maladies de l'homme. Vol. in-18 jésus . . . . . . . . . . 3 fr. »»

*La Chiromancie médicinale de Philippe May de Franconie*, suivie d'un traité sur la physionomie et d'un autre sur les marques des ongles. Traduit de l'allemand, par P. H. Treusher de Vezhausen, avec un avant-propos et une chiromancie synthétique, par Ernest Bosc. Vol. in-18 jésus, illustré de vignettes . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. »»

### Romans de M. A. B. (Mme Ernest Bosc)

*Voyage en Astral ou vingt nuits consécutives de dégagement conscient*. 1 vol. in-18, avec frontispice . . . . 3 fr. 50

*Romans Esotériques* : Episode en Egypte : Expiation; Revue rétrospective; 500 ans en arrière. — Episode à Jérusalem, avec préface, notes et notules, par J. Marcus de Vèze. 1 vol. in-18 . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

*Nouvelles Ésotériques*, 1 volume in-12 . . . . . . 3 fr. 50

### SÉRIE : Infernaux et Sathaniques

*L'envoûtement*, avec préface, notes et post-face, par J. Marcus de Vèze. 1 volume in-18 de XVI-331 pages. . . . 3 fr. 50

*Thomassine*, 1 volume in-12 . . . . . . . . . . 3 fr. 50

*La Suggestion Mentale* ou *la Grande Denise*. 1 v. in-18 3 fr. 50

*La Dentellière du Puy* (2e Éd.). 1 vol. in-18 de 300 pages (en préparation). . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

SAINT-AMAND, CHER. — IMPRIMERIE BUSSIÈRE FRÈRES

# INTRODUCTION

> L'homme doit croire avec fermeté que l'incompréhensible devient compréhensible, sans cela, il cesserait de scruter.
>
> GŒTHE.

Depuis que l'homme est un animal un peu civilisé, toutes les nations ont possédé une sorte de code de morale qui leur ont permis de vivre dans une probité relative. Ce code de morale toujours le même, chez presque tous les peuples, leur a été fourni par la *Tradition* et a été dénommé DOCTRINE ESOTÉRIQUE.

Que signifie exactement ce terme ?

Nous l'avons dit ailleurs (1) : L'Esotérisme, la Doctrine Esotérique est une *Doctrine cachée*, qui

(1) Dans notre DICTIONNAIRE D'ORIENTALISME, d'*Occultisme et de Psychologie* ou *Dictionnaire de la Science Occulte*, p. 325, v° *Esotérisme* ; 2 vol. in-18 avec figures, Paris, Chamuel, éditeur, 1897.

n'est point enseignée au Vulgaire, mais aux seuls *Initiés*, c'est-à-dire à quelques rares privilégiés, qui l'ont mérité, par leur moralité, leur savoir et leur haute Sagesse.

D'où provient cette doctrine ?

Les hommes l'ont reçue par intuition et l'ont conservée d'âge en âge par la Tradition. Elle aurait été primitivement donnée aux hommes par des *Mages* ou *Sages* habitant les hauts plateaux de l'Asie et de là, elle se serait répandue dans le monde entier par suite de migrations successives.

Voici comment se seraient accomplies ces migrations Asiatiques.

Après un déluge, quelques groupes de la vieille race étaient restés sur les hauts plateaux de l'Himalaya et dans de nombreuses îles de la Polynésie. — Les groupes de l'Inde trouvèrent devant eux de vastes terres et s'y développèrent, continuant leur vieille tradition, et peu à peu les Descendants des *Rutas* envahirent le Globe par deux vastes courants, l'un au Sud par l'Iran, l'Arabie et l'Egypte, l'autre à l'Ouest et au Nord par l'Iran également, mais dans sa partie occidentale, par l'Asie-Mineure, la Grèce, l'Italie, le Caucase, la Scandinavie, la Germanie et la Gaule. Ces émigrations de l'Ouest

et du Nord parlaient le *Sanskrit* (1) tandis que les émigrations du Sud parlaient le *Tamoul.*

Et voilà pourquoi, disent les partisans du *Mirage Oriental*, à l'Ouest, au Nord et au Sud, on retrouve les mêmes traditions, les mêmes croyances religieuses, toutes puisées dans le grand *Livre de la Loi*, dans les *Védas*, sauvés d'après une légende par Vishnou dans son Avatar de Poisson.

Quant aux autres groupes des descendants des *Rutas* échappés au grand cataclysme sur les débris du grand continent Polynésien submergé, ils perdirent peu à peu la plus grande partie de leur souvenir du passé, et obligés de vivre sur des îlots sans pouvoir s'agrandir, ils perdirent jusqu'à la mémoire de leurs anciens symboles.

L'Inde et la Polynésie ont oublié leur commune origine, parce que des milliers et des milliers de siècles les séparent de leur point de départ unique.

(1) Le Sanskrit, comme peuvent en témoigner tous ceux qui l'ont étudié, est la langue la plus parfaite que les hommes aient peut-être parlée. Elle surpasse certainement le grec et le latin comme régularité et richesse, et le persan et l'arabe comme poésie ; et, fait digne de remarque, elle conserve avec la plupart, nous pourrions dire avec toutes les langues européennes, une analogie frappante, qu'elle tient principalement de la forme de ses caractères, qui, se traçant de gauche à droite, ont certainement servi de prototype à tous ceux qui ont été et sont encore aujourd'hui en usage en Europe, en Asie et en Afrique.

D'autres Archéologues et Linguistes prétendent que la *Tradition Esotérique* nous viendrait des Celtes qui seraient, d'après eux, *le plus ancien peuple du monde* et que ceux-ci habitaient le Nord de l'Europe ; l'Irlande, la Grande-Bretagne et l'Armorique la *terre d'Armor* ; qu'une partie de ces Celtes, sous la conduite de Ram ayant pour enseigne le Bélier (*Aries*), se serait rendue en Asie et y aurait importé la DOCTRINE ESOTÉRIQUE.

C'est là une question que nous ne pouvons même effleurer ici, car elle comporterait de trop longs développements pour cette introduction (1).

Enfin, quoiqu'il en soit, qu'elle vienne du Nord ou du Midi, de telle ou telle autre contrée, la DOCTRINE ESOTÉRIQUE existe, elle est et a été toujours vivace et si nous ne pouvons affirmer son pays d'origine, nous pouvons du moins constater son existence ; c'est là un fait incontestable et dans cette nouvelle œuvre, nous allons étudier sa propagation à travers les âges, parmi les grands peuples à civilisation avancée.

(1) Nous l'avons du reste étudié dans un autre ouvrage avec toute l'ampleur que mérite cet important sujet, dans un volume que nous avons sous presse : BÉLISAMA ou *l'Occultisme celtique dans les Gaules*. Ce volume complète une Trilogie de l'occultisme chez trois grands peuples : ADDHA-NARI chez les anciens Hindous ; pour les Egyptiens voir notre ISIS DÉVOILÉE, 1 vol. in-18, 2e édition, Paris, 1898.

L'Orient, a dit Lamennais, « n'a plus de feuillage, plus de tronc même, plus de végétation apparente, mais il a toujours, dans les entrailles du sol, de fortes et vigoureuses racines. Ce sont, au contraire, les racines de l'Occident qui sont pourries ».

Jamais paroles n'ont été aussi justes, aussi parfaites, qu'appliquées à notre époque.

L'Orient a été pour l'Europe moderne un grand Instructeur, un grand maître (un *Guru*) et c'est pourquoi il y a lieu de l'étudier de plus en plus. Dans ces dernières années, nous n'avons guère étudié que son art et un peu sa littérature. Aujourd'hui, il y a lieu de poursuivre ces études beaucoup plus loin et d'étudier également sa haute philosophie.

Depuis de longues, de très longues années, les Théosophes et Théosophistes de France, de même qu'un grand nombre d'Occultistes et de Spiritualistes de divers pays, attendaient un Livre sur la Doctrine Esotérique.

Pour les lecteurs de langue anglaise, il existe bien une œuvre remarquable : *La Doctrine secrète* de H. P. B. ; mais outre que cet ouvrage est écrit en anglais (bien que conçu et primitivement écrit en français), il est d'un prix fort élevé et son contenu très touffu est d'une lecture assez difficile, par

suite des innombrables questions qui y sont traitées et des hautes connaissances occultiques et techniques que le lecteur doit posséder pour lire cette œuvre, sinon avec fruit, du moins avec un réel intérêt (1).

C'est pourquoi nous avons pensé qu'un ouvrage beaucoup plus simple, beaucoup plus modeste, bien que d'une science vraie et certaine, pourrait être utile à la cause spiritualiste et aux nombreux occultistes de langue française fort nombreux aujourd'hui ; et c'est pour cela que nous nous sommes décidés à publier cette nouvelle étude, sans prétention scientifique et qui n'a pas surtout celle de traiter la question à fond et dans ses données les plus profondes, partant les plus obscures.

Nous espérons, néanmoins, que telle qu'elle a été conçue, cette œuvre pourra rendre quelques services, des services vraiment bons et utiles, car elle embrasse avec netteté, avec ordre et méthode l'*Esotérisme* dans ses grandes lignes, dans l'Antiquité, ainsi que dans les temps modernes.

Le lecteur comprendra que pour donner une histoire complète de la *Doctrine Esotérique*, ce

(1) L'ouvrage anglais comporte deux énormes volumes du prix de 48 francs, puis il est si touffu et si rempli d'érudition, qu'il n'est pas à la portée, tant s'en faut, du premier venu.

n'est pas deux ni trois volumes qu'il y faudrait consacrer, mais dix ou quinze. Tandis qu'un *Résumé* a l'avantage d'être très maniable, très facilement saisissable, même pour un esprit peu familiarisé avec ces hautes questions, et c'est pour cela que nous avons adopté cette forme abrégée, dont la condensation n'était pas facile à réaliser.

Le lecteur va pouvoir, du reste, décider si nous avons sagement agi, il pourra en décider en connaissance de cause, après avoir lu une sorte de programme synthétique, de ce que renferme cette œuvre, programme que nous exposons plus loin pour permettre d'en saisir, d'un seul coup d'œil, tout le vaste ensemble, car il ne faut pas l'oublier, la Doctrine Esotérique, ou Doctrine cachée, embrasse toutes les connaissances humaines, qui figurent dans presque toutes les religions, dans presque toutes les philosophies dignes de ce nom.

La Doctrine Esotérique est l'essence de toutes les religions passées, présentes et futures, lesquelles religions l'ont défigurée, afin qu'elle soit inconnue à la foule de ses sectateurs, de ses fidèles; c'est pour cela que les Religions quelles qu'elles soient, ont une partie *Esotérique*, connue seulement par leurs grands Prêtres et une partie *Exotérique* pour la foule des Sectateurs.

La *Doctrine Esotérique* regarde comme une illusion (*Maya*) toute chose finie, arrêtée, qui a des bornes.

Est donc seul vrai, existant, réel, ce qui est sans limites, sans bornes, ce qui n'est point déterminé : l'espace, le son, l'air, la lumière, etc. Donc l'absolu (*Parabrahm*), l'Incognoscible est seul existant.

Qu'est-ce qui a existé, existe et existera toujours : l'ESPACE, voilà l'ABSOLU !

Les Brahmines de l'Inde, de même que les Yogis du même pays, les Hiérophantes de l'Egypte, les Prophètes d'Israël, les Esséniens, les Kabbalistes, les Gnostiques, les Chrétiens, de même que tous les groupes de Philosophes et de penseurs ont tous possédé des Doctrines Esotériques ou mieux la DOCTRINE ESOTÉRIQUE.

Le *Livre des Morts* de l'Antique Egypte, œuvre de très haute envergure, que nous avons étudié et commenté dans notre œuvre, contient la Doctrine Esotérique de l'Egypte ancienne. Aussi la lecture de cette œuvre a-t-elle été incomprise, de ceux-là même qui l'ont traduite, comme nous le verrons ultérieurement.

La Philosophie Yoga contient l'Esotérisme de l'Inde, la Kabbalah celui des Hébreux et ainsi de suite.

L'Esotérisme a été transmis d'âge en âge par la Tradition, avons-nous dit; de là, fort souvent, de fâcheuses lacunes, de fausses interprétations et beaucoup d'erreurs parfois; c'est ce qui fait que l'Esotérisme a pu donner lieu trop souvent aux plus fâcheuses interprétations.

C'est pour ces motifs que nous ne nous occuperons que de l'Esotérisme pur et simple, sans épithète aucune, de celui qui nous a été conservé par la tradition, dans toute sa pureté, et qu'on nomme : La DOCTRINE ESOTÉRIQUE qui a pour règle la *Morale* et la croyance en un ETRE SUPRÊME.

Cet *Esotérisme* vient de se réveiller chez nous, d'une manière spontanée pour ainsi dire, à la suite du mouvement spiritualiste contemporain, mouvement dû surtout à l'Occultisme et au Néo-Spiritualisme, car nous sommes arrivés à une époque de trouble, de doute et de fermentation aiguë, tout à fait caractéristique.

Or, à de pareilles époques, correspond toujours une Renaissance de l'Esotérisme; ce qui devient absolument nécessaire pour paralyser les maux de l'humanité et apporter des consolations après les désastres.

Et ceci est d'autant plus heureux que la Doctrine Esotérique paraissait même si profondément ou-

bliée chez nous, que c'est à une véritable résurrection que nous venons d'assister, c'est certainement plus qu'une rénovation.

Cette résurrection apparaît à notre époque sous des formes diverses et porte dès lors des noms divers : Magie, Mysticisme, Kabbalah, Occultisme, Spiritisme, Théosophie, etc., etc.

Ce sont ces diverses formes de la Doctrine Esotérique que nous étudierons ici et nous les étudierons toutes, sans donner de préférence à aucune en particulier. Seulement, le lecteur comprendra, nous le disons une fois pour toutes, que bien qu'écrivain impartial, nous serons obligé de donner aux diverses formes Esotériques, une place plus ou moins importante suivant l'importance de chacune d'elles.

On comprendra que l'occultisme aura besoin de beaucoup plus d'espace pour se déployer que le mysticisme, le spiritisme ou la théosophie, par exemple.

Nous tenons surtout, dans la présente étude, à dépouiller le Mysticisme, le Gnosticisme et même la Théosophie, d'une quantité de faits secondaires qui les enveloppent et les obscurcissent bien inutilement.

En agissant ainsi, nous pourrons déplaire tout

d'abord à certaines catégories de lecteurs, mais nous leur demandons de nous faire crédit quelque peu, un certain temps, un temps suffisant pour nous permettre de développer l'ensemble de nos idées sur la matière. Qu'ils nous considèrent, en tous cas, comme un ami qui peut parfois blâmer des théories, mais cela avec des intentions justes et bonnes et sans amertume.

Depuis que nous écrivons sur l'Occultisme (il y a de cela bien longtemps), nous avons toujours voulu accomplir une œuvre très difficile, paraissant même impossible à quelques-uns :

Réunir sous un même étendard tous les spiritualistes quels qu'ils soient pour lutter victorieusement contre le matérialisme néantiste qui se dresse en révolté contre toutes les lois divines et humaines (1).

Au début de nos travaux occultiques — il y a

(1) Nous avons le regret de constater que nous n'avons guère été secondé par les écrivains, nos confrères. Ainsi il n'y a pas d'abominations que les Occultistes et les Théosophes n'aient vomi contre les spirites; ceux-ci, de leur côté, ont malmené quelque peu leurs confrères en spiritualisme, et cela à la grande joie des cléricaux.

Nous sommes heureux de constater qu'il s'est fait un grand apaisement dans tous les esprits, depuis qu'il est question du Congrès de l'humanité; c'est là d'un bon augure pour le futur Congrès.

quinze ans environ — la tâche par nous entreprise paraissait impossible à réaliser, mais aujourd'hui, après quinze ans d'efforts, nous pouvons constater des résultats assez appréciables pour nous permettre de bien augurer de l'avenir.

Nous avons toujours dit aux occultistes : « Vous avez tort de tirer sur les spirites, ce sont vos propres troupes de réserve que vous tuez ; restez donc unis et solidaires avec eux. »

D'un autre côté, nous disions aux spirites : « Pourquoi vous acharner après les occultistes, ils font œuvre utile pour le spiritisme, restez donc tranquilles et ne vous occupez pas d'eux ; mais lisez les œuvres qu'ils publient et en vous instruisant, vous les apprécierez et deviendrez vous-même occultistes, car occultisme et spiritisme sont deux choses qui ne s'excluent pas, mais qui se concilient et ont entre elles de très nombreux points de contact.

Divers groupes spiritualistes sont un peu excusables dans leurs attaques, surtout quand ils battent en brêche le vieux spirite intransigeant qui se complaît dans son immobilité passive, mais nous comprenons moins les attaques des théosophes, qui *posent* pour de profonds altruistes et déclarent respecter toutes les idées d'autrui.

Nous ignorons pourquoi les partisans de la tradition de Blawastky se sont montrés toujours des ennemis implacables des spirites.

Dès 1873, nous avons dit à Mme Blawastky, qui nous engageait à fonder avec quelques-uns de nos amis une branche française de la Société Théosophique à Paris, nous lui avons dit ce que nous pensions de son œuvre, qui nous paraissait surtout faite en vue de maintenir dans tous les pays, et principalement dans l'Inde, l'influence de la vieille Angleterre (*Old England*) depuis, c'est-à-dire dans l'espace de 27 ans, notre opinion n'a pas changé, au contraire, elle a été pour ainsi dire renforcée, par ce que nous avons vu et voyons tous les jours.

A cette époque nous présentâmes à Mme Blawastky d'autres objections dont beaucoup se sont réalisées, mais il n'y a pas lieu d'exposer ici les résultats de nos conférences à ce sujet, nous aurons l'occasion d'en parler peut-être un jour dans un autre volume dans une sorte de *Mémoire*, et nous reviendrons à notre sujet en donnant ici le programme de notre œuvre.

Notre étude est divisée en trois parties :

*La Première* développe avec une certaine ampleur des préliminaires, des définitions, des symboles divers.

Elle étudie l'*Evolution* et l'*Involution*, l'astral, le Dévakan et ses plans, la Réincarnation et les Renaissances, ainsi que les Pouvoirs psychiques.

Dans *la Deuxième partie la plus considérable* se déroule la vaste Doctrine Esotérique à travers les âges. Le lecteur y voit ce qu'elle a été chez les Hindous, chez les Egyptiens, chez les Chaldéo-Assyriens, chez les Hébreux, en un mot, chez les divers peuples de l'Antiquité.

Dans cette même partie, nous étudions ce qu'a été cette même Doctrine secrète chez les modernes, ainsi que dans les sociétés ouvertes ou secrètes.

La dernière ou *Troisième partie* étudie avec une méthode rigoureusement scientifique des questions très difficiles à élucider.

Ce sont, d'abord, les continents préhistoriques et historiques, les continents disparus, les continents sacrés, puis les âges et les races divers : les races divines, les races humaines, la durée approximative de chacune d'elles.

Dans cette *Troisième partie*, nous étudions l'histoire de Ram et des Celtes ; on y voit ce que sont les *Aryens* ou *Aryas*, ce que sont les *Celtes* ou *Gaulois*, ce que sont les *Sémites*.

Le Sémitisme y est étudié au point de vue moderne et le rôle qu'il a joué et joue non seulement

dans l'*Esotérisme*, mais encore dans l'organisation sociale moderne.

Dans cette partie, il y est grandement question — *In fine* — de la *Mission des Juifs* de M. de Saint-Yves d'Alveydre.

Enfin dans une conclusion importante, telle que doit le comporter un tel travail, nous repassons en revue tous les points importants de l'œuvre, et nous plaçons dans une vive lumière, tous les faits, toutes les données, qui méritent d'être étudiés et méditès par le lecteur. Aussi nous ne craignons pas de dire que cette conclusion synthétise merveilleusement l'œuvre et la fait apprécier encore davantage.

Nous demanderons en terminant l'indulgence du lecteur pour ce qu'une pareille étude pourrait avoir d'imparfait, de difficile à interpréter. Une œuvre aussi synthétique ne saurait être plus claire, du reste, elle doit laisser place à bien des sujets de méditation pour le lecteur, car ce n'est que ce qu'on apprend par soi-même qu'on sait bien.

Telle est, du reste, la méthode orientale d'enseignement qu'il faut faire pénétrer dans notre Occident.

E. B.

*Versailles, Octobre 1899.*

# La Doctrine Esotérique

## PREMIÈRE PARTIE

### CHAPITRE PREMIER

#### PRÉLIMINAIRES. — DÉFINITIONS. — SYMBOLISME

Depuis l'ère vulgaire, l'ésotérisme a eu quatre périodes principales :

La première, presque à l'origine du Christianisme, nous montre le néoplatonisme des Philosophes Alexandrins et un peu plus tard les Gnostiques.

La seconde période se révèle dès la fin du xiv[e] siècle avec les Hermétistes ou Alchimistes qui se nomment Nicolas Flamel, Guillaume Postel, puis après au xvi[e] siècle Paracelse, Cornelius Agrippa, Van Helmont et d'autres encore, moins illustres que ceux-ci.

La troisième période commence vers la fin du XVIIIe siècle et s'étend jusqu'à la fin de la Révolution française. Les représentants de cette dernière période sont : Saint-Martin, le philosophe inconnu, profond admirateur de Jacob Boehme et son disciple posthume, Swedenborg, que certaines gens traitent d'*Illuminé* (ne l'est pas qui veut cependant).

Swedenborg était un spirite ; de là le mépris professé à son égard par certains ; mais ce grand spirite ne communiquait pas avec les esprits en les appelant à lui, mais au contraire en allant à eux. Ceci est un fait pour nous, absolument certain, car nous avons pu le constater en lisant son Œuvre. Il allait dans l'astral en dédoublant sa personnalité et c'est de cette façon que l'illustre Suédois a pu nous décrire d'une manière si admirable les *Merveilles Célestes*.

Mentionnons aussi pour mémoire des Illuminés qui se nommaient Cagliostro et Saint-Germain.

Enfin la quatrième période de l'Esotérisme est l'époque contemporaine. En peu d'années, le mouvement moderne a été si considérable, il s'est développé avec tant de rapidité, que nous ne craignons pas d'affirmer qu'il est absolument certain cette fois, que l'Esotérisme vivra, prospérera et ne

s'éclipsera pas, après avoir brillé quelque temps, comme pendant les trois périodes qui nous ont immédiatement précédé.

Ce qui nous fait présager cet avenir pour le mouvement Esotérique contemporain, c'est que l'instruction se répand de plus en plus et atteint presque aujourd'hui jusqu'aux dernières couches sociales.

Ensuite, parce que des hommes de véritable science se trouvent en tête du mouvement contemporain.

Puis, pourquoi le taire ? l'excès du mal est un sûr garant de sa fin très prochaine (1901) ; la pourriture égoïste sera bien obligée de succomber, il n'y a plus aujourd'hui, ni droit ni justice ; aussi surviendra-t-il très prochainement de graves catastrophes avant l'établissement du règne de paix qu'amènera la propagation de l'Esotérisme.

La tourmente passée, il deviendra de plus en plus nécessaire d'appliquer la *Doctrine Esotérique* à l'amélioration de la situation du déshérité. Il faudra donc alors résoudre la question sociale, afin que l'Esotérisme ne sombre pas encore une fois et soit obligé d'attendre une période plus favorable pour son parfait épanouissement.

S'il en était autrement, l'humanité tomberait en-

core dans un cycle de décadence, comme cela a déjà eu lieu trois fois, depuis le commencement de l'ère vulgaire. Mais si ce malheur arrivait combien serait long ce cycle de décadence ; mais il n'arrivera pas, nous en avons l'intuition profonde.

L'Esotérisme a du reste assez sombré dans ces temps modernes : une première fois sous l'Empire romain. Il s'est tout à coup effrondré sous des persécutions odieuses ; l'Eglise catholique avait alors abandonné totalement les belles doctrines de Jésus *le Christ* ; elle avait ainsi décrété elle-même sa propre déchéance, surtout par les massacres perpétrés par le *Saint-Office* de l'Inquisition, massacres qui donnèrent naissance aux guerres de religions, sous la Renaissance, et qui amenèrent l'avènement de la Réforme, avec Luther.

Ces deux dernières causes contribuèrent puissamment à l'abandon de l'Esotérisme antique, pendant la seconde période du XVI^e siècle ou de la Renaissance.

L'Esotérisme a été également méconnu pendant une troisième période, par suite des excès de la Révolution française.

L'extermination en grand des hommes, quelle qu'en soit du reste la cause, est toujours un obscurcissement profond de l'Esotérisme. Les maux

qui en résultent pour l'humanité sont d'autant plus profonds que l'homme, ignorant la cause initiale de ces maux, ne peut mettre à profit ces catastrophes et les faire servir à son avancement moral.

Mais quels que soient les malheurs qui fondent sur l'humanité, jamais la Vérité occulte ne saurait entièrement être obscurcie ; car elle a toujours de vigilants gardiens qui en conservent pieusement la tradition et la remettent en lumière, quand c'est nécessaire.

Ainsi pendant la troisième période, celle du XVIIIe siècle qui s'est prolongée jusqu'à nous, la doctrine nous a été transmise par les Claude de Saint-Martin, les Fabre d'Olivet, les Wronski, les Lucas, les Martinez Pascalis, les Eliphas Lévi et autres.

Grâce aux travaux de ces hommes d'élite nous pouvons aujourd'hui relier les chaînons manquant à la longue chaîne traditionnelle.

Grâce à ces hommes d'une valeur tout à fait incontestée, et vraiment considérable, nous avons pu nous mettre rapidement au courant de la science psychique, véritables prodrômes de la doctrine secrète ou ésotérique.

Espérons, comme nous l'avons déjà dit, que la

*Vérité ésotérique* triomphera d'une manière définitive et donnera enfin à notre siècle tourmenté et assoiffé de repos et de science, le calme, le bonheur et la prospérité à tous.

Espérons que cette Vérité répandra le bien-être largement dans la classe infortunée, par la charité et l'altruisme, et qu'enfin les hommes oublieront ces haines de classes qui retardent avec leur propre progrès, le bonheur même de l'humanité ; car la morale ascendante de celle-ci ne peut s'opérer qu'autant que tous les hommes marcheront, côte à côte, la main dans la main et se considèreront tous comme les enfants d'une même famille, les frères d'une même mère.

Voilà pourquoi il est essentiel de combattre tout ce qui peut faire naître la haine entre les hommes ; tout ce qui les pousse directement ou indirectement à se considérer comme des frères ennemis.

Ce qui précède se trouve admirablement synthétisé dans les lignes suivantes écrites par le regretté L. Dramard (1), mort si jeune.

« Contrairement au Dogme catholique, la Doctrine Esotérique enseigne que le salut ou avance-

(1) *Lettres sur la théosophie, in Lotus Bleu*, nº du 7 avril 1890, page 90.

ment moral du prochain, de nos parents, de nos amis, de nos compatriotes, de nos frères des règnes inférieurs, de l'Univers entier, doit être notre mobile principal pour la bonne raison, au simple point de vue égoïste, que le nôtre y est intimement lié, et que sauf des exceptions motivées par des prodiges d'abnégation, nous ne pouvons marcher en avant qu'entraînés par l'humanité à laquelle nous appartenons ».

Et dans cette question d'apaisement nous demandons qui doit le premier commencer?

La réponse est toute faite.

Evidemment, c'est celui qui possède, qui doit faire la part de celui qui n'a rien ; car de même qu'on ne saurait tirer du sang d'une pierre, de même on ne saurait demander à celui qui n'a rien de diminuer sa part, tandis que celui qui possède le superflu, peut et doit assister en frère, celui qui n'a rien.

Ce sont là des vérités si élémentaires qu'il semble puéril de les énoncer, et cependant tout le conflit social ne réside guère que dans l'oubli complet de la pensée que nous venons d'exprimer. Il ne faut donc pas dire seulement : *Date pauperibus et Deus benedicet!*... Il faut ajouter à cette bénédiction divine, dont les classes fortunées

ont l'air de se moquer, il faut ajouter, disons-nous :

Donnez à manger à ceux qui ont faim, si vous ne voulez pas être dévorés.

Tel est du reste le seul fait brutal dont on a l'air de se préoccuper. On donne pour empêcher le loup de sortir du bois ; quant à donner par charité, par altruisme, cela paraît aujourd'hui absolument démodé, oublié.

Et du reste dans notre monde actuel, dans notre belle civilisation, dont nous sommes si fiers (il n'y a pas de quoi cependant), tout va de mal en pis et l'injustice paraît être la seule et souveraine Loi ; aussi pouvons-nous dire en toute vérité que nous sommes loin, fort loin encore, du règne de la justice et partant que la Doctrine Esotérique est loin d'être mise en pratique.

Abordons maintenant les Définitions et le Symbole.

Le terme sanskrit UPANISHAD signifie littéralement *Enseignement secret*, Doctrine Esotérique.

L'étymologie du mot aurait pour racine *Sad* s'asseoir et *upa* au-dessous, aux pieds de et *ni* en bas.

Cette étymologie indique donc que l'enseignement ésotérique était donné aux disciples (*lanous*)

aux pieds de leur maître (*Guru*) dans le cercle consacré et éclairé à l'Orient par le Soleil.

Les livres dénommés en général UPANISHADS font partie des livres dits de *Sruti* ou de révélation, ainsi dénommés par opposition aux livres écrits d'après la *Smiriti* ou Tradition.

Anquetil-Duperron, le savant orientaliste, traduit ce terme de UPANISHAD par Ouponek'Hat, c'est-à-dire *Secretum tegendum*, qui signifie : Enseignement secret, Enseignement Esotérique.

Cet éminent auteur a traduit l'UPANISHAD, d'après une version persane. Il mit de longues années à accomplir sa tâche, car cette œuvre même (et surtout, devrions-nous dire) en persan, était d'une interprétation très difficile car l'*Upanishad* du grand Aranyaka est un livre hindou qui remonte au VIe siècle avant l'Ere Vulgaire (1).

(1) Voici le titre exact de la traduction d'Anquetil-Duperron : OUPNEK'HAT (ID EST SECRETUM TEGENDUM ; *opus ipsa in India rarissimum, continens antiquum arcanum seu* THEOLOGICAM ET PHILOSOPHICAM *doctrinam è quatuor sacris Indorum libris* RAKBEID DJEDJR BEID, SAM BEID, ATHRBAN BEID, *excerptam; ad verbum è Persico idiomata, Samskreticis vocabulis intermixto in latinum conversum ; Dissertationibus et anotationibus difficiliora explanantibus, illustratum :* STUDIO ET OPERA ANQUETIL DUPERRON, INDICOPLEUSTAE. *R. Inscript. et human. litt. Academiæ alim pensionar. et Directoris. Argentorati, typis et impensis fratrum Levrault* IX (1801).

Dans cet *Upanishad*, on lit dans le second Brahmana :

« Mrityu (la mort, ce terme est masculin en sanskrit) se meurt adorant ; et comme il adorait en vérité *Ka* est né...

Et plus loin :

« Ce qui est susceptible d'être Arka (1) est arka... il y a *ka* pour celui qui connaît que ce qui est susceptible d'être arka est arka...

« Les eaux sont l'arka » : ce qui tendrait à faire supposer que l'eau est l'origine du feu ; ce qui est absolument acceptable et met fin à toutes les versions de quantité de savants qui se sont escrimés pour expliquer comment l'homme avait pu se procurer le premier feu. Il a existé de tout temps la foudre qui a pu enflammer du bois, mais ceci est une version trop simple pour être admise par de grands savants.

En ce qui concerne l'origine du feu par l'eau, rien n'est plus facile à expliquer, puisque si nous avons dans la campagne des monceaux de feuillages, d'herbes ou de paille humectée par l'eau, la

(1) Ce terme sanskrit *Arka* a des significations diverses, mais içi il désigne exclusivement le feu.

Ce terme est formé très probablement de la racine *arc* adorer et *ka* terme liturgique ou mystique qui a la double signification de Eau et de *plaisir*.

fermentation amènera certainement l'échauffement, la fermentation de ces masses végétales et bientôt leur inflammation.

Passons maintenant au symbolisme et pénétrons dans la Doctrine Esotérique par un de ses principaux Arcanes.

Le sanglier est le symbole oriental de la *Gnose Esotérique* ; ce symbole fait allusion au Sanglier, qui est un des avatars de Vishnu ; celui dans lequel le Dieu incarné enlevait la terre immergée hors des eaux primordiales. En d'autres termes, l'avatar de Vishnu-Purana « représente, allégoriquement, le monde sauvé d'un déluge d'iniquités par les Rites de la religion ».

Du reste dans le *Ramayana*, on voit très bien Brahma prendre la forme d'un sanglier, qui symbolise la Doctrine secrète des Esotéristes (*Initiés*) en un mot, qui possèdent la science intérieure de Brahmâ.

La chair du sanglier séchée est conservée, signifie la *Sagesse Esotérique* ; de là, cette légende absurde ou mensongère à dessein, répétée par des ignorants ou des imposteurs, qui montre Bouddha, mourant d'une indigestion de sanglier (2). !

(2) Au sujet de *Bouddha* et des *Avatars* de *Vishnu*, voir ADDHA-NARI ou l'*Occultisme dans l'Inde antique*, un vol. in-18, 2e édition, Paris, 1894.

De ce sanglier, nous pouvons aussi tirer cette conclusion, c'est que les Celtes ou Gaulois étaient bien Aryas, puisque le sanglier est une Enseigne de ce peuple ; voilà encore une preuve que Celtes, Kymris, Galates, ou Gaulois, divers rameaux d'une même branche, ont bien la même origine.

Après ce premier symbole nous parlerons de celui du *Lotus*, plante mystérieuse et sacrée, qui a été considéré dans l'Inde, puis en Egypte, comme le symbole du macrocosme et du microcosme, de l'Univers et de l'homme. C'est pour cela que les temples de l'Inde et de l'Egypte sont ornés de quantité de fleurs de Lotus. Les chapiteaux de colonnes affectent même la forme de cette fleur ; quant aux manuscrits égyptiens, leur ornementation comporte en grande abondance cette plante aquatique ou sa fleur ; c'est, du reste, un des attributs indispensables des Dieux créateurs et des Déesses créatrices.

C'est du *Padma-yoni*, du sein du Lotus, de l'Espace ou de l'*Absolu ;* de l'Univers, qu'est sorti le Cosmos. C'est à cause de cela que l'*Hiranya-Garbha*, l'œuf (ou matrice) d'or, d'où est sorti Brahmâ, est dénommé *Lotus Céleste*.

Vishnu synthèse de la *Trimourti* hindoue assoupie pendant les nuits de Brahmâ flotte sur les eaux

primordiales, étendu sur une fleur de Lotus et parfois aussi sur une feuille de cette plante.

Le Lotus est aussi une des formes symboliques du double pouvoir créateur dans la nature; il est le produit de la chaleur (feu) et de l'eau (vapeur ou aither), or nous n'ignorons pas que dans la plupart (si ce n'est dans toutes) les philosophies ou religions, le feu représente l'Esprit de la Divinité, le principe mâle ou générateur, et que, la vapeur, ou Aither, l'âme de la matière, représente le principe passif ou féminin, duquel tout émane dans l'Univers, au moyen de l'œuf.

Or, il paraît démontré par les botanistes anciens que la graine du Lotus, avant même toute germination, renferme des feuilles formées, véritable miniature de la plante.

Le lotus (*Padma*) qui n'est nullement le Nénuphar, comme beaucoup trop d'écrivains l'ont dit, représente la vie du Cosmos et de l'homme, parce que, sa racine plongeant dans la vase, dans la boue des eaux, représente la Vie matérielle, tandis que les tiges de ses feuilles et de ses fleurs qui émergent de l'eau symbolisent la Vie astrale ; enfin, sa fleur qui flotte bien au-dessus de l'eau, s'ouvre au soleil couchant et brille toute la nuit, symbolise la Vie spirituelle.

2°

Revenons à l'Œuf du monde.

Un livre très ancien : le *Livre du Dzyan*, nous dit que les Ténèbres rayonnent la lumière, et que celle-ci laisse tomber un rayon solitaire dans les eaux, dans la profondeur de la Mère ; ce Rayon pénètre l'Œuf vierge, le fait frissonner et laisse tomber le germe périodique qui se condense dans l'Œuf du monde.

Le rayon solitaire qui tombe dans les profondeurs de la mère, signifie que l'Intelligence (ou Pensée Divine) féconde le Chaos. Le germe périodique contient en lui la promesse et la puissance, la fécondation de tout l'Univers.

Ce symbole de l'œuf exprime un fait enseigné par l'Occultisme, c'est que, la forme primordiale de toute chose manifestée est de forme sphéroïdale (œuf), cette forme étant toujours et partout, c'est-à-dire chez tous les peuples et dans tous les temps, le symbole de l'Infini ; c'est l'*Ourobouros*, le serpent avalant le bout de sa queue.

L'Œuf du monde est un des symboles les plus universellement admis, il est du reste très suggestif soit dans le sens spirituel, soit dans le sens cosmologique, soit dans le sens physiologique ; aussi toutes les théogonies du monde nous le montrent et il est toujours associé à l'ourobouros, qui est lui

aussi le symbole de l'Infini, de l'Eternité, de la Régénération et de la Sagesse.

L'Œuf vierge est le symbole microcosmique du Prototype macrocosmique de la Vierge-mère (le Chaos ou l'Abîme primordial), dont nous parlons plus loin dans un chapitre spécial.

Le créateur mâle (Osiris, Brahma, etc.) peu importe son nom, fait naître de la Vierge, la Reine immaculée, bien que fructifiée par le Rayon solitaire (ou Pensée divine) dès lors l'œuf est fructifié et donne naissance au Cosmos. L'œuf d'or est entouré des sept éléments naturels dont quatre apparents (aither, feu, air, eau) et trois secrets.

Après les symboles du Lotus et de l'œuf, nous dirons quelques mots du terme sacré par excellence, de AUM.

Au point de vue étymologique, Aum serait dérivé de *av* qui comporte une idée de refuge, de protection, de salut ; d'autres étymologistes pensent que AUM est une forme ancienne du terme Sanskrit *Evam* qui signifie *ceci ;* la lettre V étant assourdie par la lettre A on prononce Ev. ; *a* disparaît, s'élide et on obtient OM.

Ce terme sacré a été étudié avec beaucoup de développements dans ces derniers temps, notamment dans le *Lotus*, dans la *Curiosité*, aussi nous n'in

sisterons pas plus longtemps sur ce grand symbole et nous nous contenterons de renvoyer ceux de nos lecteurs qui voudraient de plus amples informations, au *Dictionnaire d'occultisme et de psychologie* (1), qui donne une étude très approfondie de ce terme.

Un des grands symboles a été chez presque tous les peuples et dans tous les temps le SOLEIL, qui a été glorifié et adoré sous des noms très divers : Suria, Ra, Agni ou le Feu, etc., etc. Nous retrouverons ce symbole chez divers peuples à propos desquels nous en parlerons, aussi il n'y a pas lieu d'insister ici à ce sujet, pas plus du reste que sur d'autres significations, allégories ou symboles qui figureront chacun dans leur milieu au cours de notre étude, et nous nous occuperons, dans le chapitre suivant, de l'*Evolution* et de l'*Involution*; aussi résumant ce qui précède, nous dirons qu'aucune légende quelle qu'elle soit n'a jamais été à aucune époque une pure fiction, car chacune possède un symbole, elle représente un fait historique ou mythologique, c'est pourquoi on peut y découvrir une parcelle de vérité Esotérique. Et c'est bien à tort qu'un grand nombre d'archéologues, de mythographes ou même de symbolistes voient dans

(1) 2 vol. in-18, Paris, 1896.

chaque mythe, une preuve de l'esprit de superstition de leur créateur.

C'est pourquoi nous ne saurions partager l'opinion de Max Muller, le célèbre professeur d'Oxford qui prétend que la mythologie est une maladie du langage et que le symbolisme est le résultat d'une aberration mentale.

Ceci est parfaitement faux et paradoxal!

Les symboles les plus antiques de l'ésotérisme occidental sont le *point*, le *cercle*, le *triangle*, le *carré*, le *pentagone*, l'*hexagone* et d'autres figures planes à côtés et à angles multiples; ce qui par parenthèse démontre que la symbologie géométrique est aussi ancienne que le monde: elle formait pour ainsi dire la langue sacrée.

Il est facile du reste de comprendre comment la Nature a pu enseigner au genre humain primitif les premiers principes de la langue des mystères ou langue symbolique, numérique et géométrique à la fois. C'est là le motif qui fait que nous trouvons les *Nombres* employés pour exprimer la pensée dans toutes les écritures sacrées symboliques.

A part quelques variations qui découlent des premiers chiffres, ces symboles sont toujours les mêmes. Ainsi toute cosmogonie commence par un cercle, un point, un triangle ou un carré jusqu'au

nombre 9 et fut alors synthétisée par la première ligne dans le cercle.

La décade mystique de Pythagore est la somme totale contenant et exprimant le mystère du Cosmos, tout entier. Les nombres 3 et 4 dont la combinaison donne 7 ainsi que les nombres 5, 6, 9 et 10 sont les véritables pierres angulaires des Cosmogonies occultes.

Nous aurons l'occasion de parler des nombres, de la langue sacrée et d'autres symboles dans divers autres chapitres de notre étude.

# CHAPITRE II

## LA MATIÈRE, ÉVOLUTION, INVOLUTION

L'univers avec toutes ses manifestations procède par émanation d'une *Substance Unique*, la matière non différenciée, non manifestée.

Les travaux des savants contemporains, entre autres ceux de Helmhotz, de Lothar Meyer, de Claude Bernard, de Berthelot et d'autres encore, démontrent presque, que tous les corps simples dérivent d'une seule et même substance, encore mal définie : l'AITHER, qui, suivant les époques, a reçu les noms les plus divers.

Les expériences du savant génevois Pictet et celles de Cailletet ont prouvé qu'il n'y a plus de gaz permanent et que l'hydrogène n'est que l'état gazeux d'un corps.

Dans ses *Origines de l'Alchimie*, M. Berthelot

de l'Académie des sciences nous dit : « J'ai retrouvé non seulement la filiation des idées qui avaient conduit les alchimistes à poursuivre la transmutation des métaux, mais aussi la philosophie de la nature qui leur avait servi de guide, *théorie fondée sur l'hypothèse de la matière une*, et aussi plausible au fond, que les théories modernes les plus réputées.

Ceci ne donne pas seulement une opinion sur l'Unité qui nous occupe, mais Berthelot venge encore la mémoire de ces alchimistes du moyen âge si cruellement persécutés.

Un peu plus loin, le même auteur ajoute : « A travers les explications mystiques et les symboles dont s'enveloppent les alchimistes, nous pouvons entrevoir les théories essentielles de leur philosophie, lesquelles théories se réduisent en somme à un petit nombre d'idées claires, plausibles et dont certaines offrent une analogie étrange avec les conceptions de notre temps.

Passons au témoignage d'un autre savant, du grand physiologiste Claude Bernard; voici ce qu'il écrit dans ses *Phénomènes de la Vie* : « Les corps vivants ont pour conditions, les mêmes éléments et les mêmes principes élémentaires. C'est la complexité de l'arrangement qui fait la différence ».

En effet, au fur et à mesure qu'elles s'éloignent de leur point de départ, les émanations successives de la Substance Unique, de la matière Une, arrivent à la relativité, à l'objectivité, à la pluralité. L'Unité exclut toute manifestation, tout phénomène quelconque; car pour la plus simple relation il faut au moins un sujet, un objet; alors l'absolu peut devenir relatif, l'Unité se transformer en pluralité et le subjectif en objectif.

Après ces quelques considérations, si nous passons aux sciences analytiques, nous voyons qu'elles peuvent fournir de leur côté des preuves certaines en faveur de l'hypothèse, l'Unité de la matière. De plus, les savants reconnaissent presque aujourd'hui que *force* et *matière* ne sont qu'une seule et même chose, car l'une et l'autre ne sont que des modalités différentes d'un même élément; mais quel est-il, cet élément? C'est encore l'AITHER et qu'est-ce que l'aither? C'est à la fois, l'électricité, le fluide magnétique, la force psychique, l'hylé des anciens, l'Akhasa, l'arché du moyen âge, la lumière odique, etc.; car tout cela constitue une seule et même force ou matière qui n'est différenciée que par le milieu où elle se produit ou par ses modes divers d'action; de là, cette variété de noms donnés à travers les âges à cette seule et même substance.

Ajoutons ici que les applications récentes de l'analyse spectrale à l'étude des étoiles et des nébuleuses, nous ont appris d'une façon certaine, indubitable, que les corps célestes ont, à quelque chose près, la même composition que notre soleil et ses satellites.

Résumant les lignes qui précèdent, nous dirons aussi que la physique reconnaît que *toutes* les forces naturelles ne sont que les manifestations d'un seul agent, ce qui a fait supposer avec raison à un grand nombre de chimistes que tous les corps peuvent être réduits en un élément ultime. — Or, la base, le principe fondamental de la Doctrine Esotérique, c'est l'Unité originelle et finale de tout ce qui est. Cette base est confirmée par les lois générales, sur lesquelles reposent toutes les connaissances de l'Occident. Or, si notre enseignement scientifique est trop souvent en contradiction flagrante avec les corollaires de la Doctrine Esotérique, nous sommes heureux de constater que son point de départ est admis par notre science contemporaine.

### Unité de la nature.

De même que la Matière, la Nature est toujours Une ; cette Unité se trouve nettement exprimée

dans les livres sacrés de l'Inde, dans les VÉDAS, qui définissent Brahm ou Para-Brahm, comme l'Intelligence, le Dieu Suprême, Immatériel, partout invisible et existant par lui-même. « Il est éternel, disent les Védas, l'ETRE par excellence se révélant dans la félicité et dans la joie. L'Univers, c'est Brahm, il ne subsiste que par lui et il retourne à lui, à Brahm ».

Les Sindovistes japonais modernes croient « à une âme Universelle qui anime tout, dont tout émane et qui absorbe tout ».

Lucain fait dire à peu près la même chose à Caton : « *Jupiter est quod cumque vides, quod cumque moveris;* Jupiter est tout ce que tu vois, tout ce qui fait vibrer tes sens ».

Ce que le poète anglais Emerson traduit à sa façon de la manière suivante : « Il n'y a qu'un Esprit et nous en sommes tous des manifestations. »

Il nous serait facile de multiplier les citations, nous ne le ferons pas, mais il nous sera permis de dire qu'au XVIIIe siècle, Voltaire pensait de même (1) : « L'auteur de la nature, dit-il, aurait-il disposé avec un art si divin les instruments des

(1) *Dictionnaire philosophique*, art. IDÉE, sect. II.

sens, aurait-il mis des rapports si étonnants entre les yeux et la lumière, entre l'atmosphère et les oreilles pour qu'il ait encore besoin d'accomplir son ouvrage par un autre secours ? La nature agit toujours par les voies les plus courtes. La longueur du procédé est impuissante ; la multiplicité des secours est faiblesse ; *donc* il est à croire que tout marche par le même ressort... *Il n'y a dans la nature qu'un principe universel, éternel et agissant* ; il ne peut y en avoir deux ; car ils seraient semblables ou différents. S'ils sont différents, ils se détruisent l'un l'autre, s'ils sont semblables, c'est comme s'il n'y avait qu'un seul. *L'Unité de dessein* dans le grand *Tout* infiniment varié, annonce un seul principe ; ce principe doit agir sur tout être, où il n'est plus Universel.

« S'il agit sur tout être, il agit sur tous les modes de tout être. Il n'y a donc pas un seul mouvement, un seul mode, une seule idée qui ne soit l'effet immédiat d'une Cause universelle, toujours présente.

« La matière de l'Univers appartient donc à Dieu, tout autant que les idées et les idées tout autant que la matière. Dire que quelque chose est hors de lui, ce serait dire qu'il y a quelque chose hors du Grand Tout ; *Dieu étant le principe Uni-*

*versel de toutes les choses, toutes existent en lui et par lui.* »

On voit par cette citation qui résume bien l'*Unité de la nature*, que le philosophe de Ferney avait des idées très avancées pour son époque, mais qu'il n'était ni matérialiste, ni *Athée* : ce que nous venons de citer de son Dictionnaire le prouve surabondamment.

### De l'évolution et de l'involution.

Nous avons vu que comme la Nature, la Matière est UNE, nous allons étudier maintenant la diversité des objets créés à l'aide de la matière. C'est là un grand problème.

Prenons l'animalité ; comment l'animal naît-il ? Fait-il son apparition dans le monde des êtres d'une manière spontanée ou tout autrement ?

Il paraît aujourd'hui démontré que tout naît d'un œuf et le plus grand nombre des physiologistes, presque tous, pourrions-nous dire bientôt, ont adopté la formule de Harvey *Omne vivum ex ovo* (1). En lisant dans le célèbre *Traité* de ce phy-

(1) Dans son Traité *De generatione animalium.*

siologiste, la formation de l'être dans l'œuf, on peut se figurer qu'il parle de la création du monde, né de l'Utérus d'or de la Cosmogonie Hindoue :

« La masse du corps, y lit-on, est au début homogène ; elle apparaît comme une sorte de gélatine séminale et c'est dans celle-ci que s'ébauchent d'abord en un mélange obscur, toutes les parties de l'animal, puis apparaissent les organes distincts... On dirait que le poussin se crée en entier par le Verbe de l'ouvrier divin ; qu'il se produit une masse blanche homogène et que tout en s'accroissant, elle se divise et que pendant l'accroissement une ébauche de parties séparées soient, les unes dures et épaisses, les autres plus molles et colorées ; et il fut fait ainsi et c'est ainsi que le poussin a été créé dans l'œuf.

Un savant, Florentin Redi, membre de l'Académie del Cimento (de l'expérience) annonça dans le sein de sa compagnie, en 1668, que les vers qui naissent dans les chairs y sont produits par les mouches et non pas par la putréfaction des chairs et pour le démontrer, il recouvrit simplement d'une gaze de soie des viandes en putréfaction et il fit constater qu'il n'y naissait rien dans ces conditions, tandis que le voile qui entourait ces

viandes était couvert d'œufs déposés par les insectes, attirés par l'odeur de la viande.

Et Redi tira de ce fait cette conclusion : *Omne vivum ex ovo.* « Aucune vie sans précédente vie ».

C'est la doctrine dénommée aujourd'hui BIOGENÈSE...

Dès 1745, Néedman, membre de la Société royale de Londres, soutint le premier la thèse contraire ; la génération spontanée ou *A biogenèse.* Il affirma que si la putréfaction n'engendre pas d'insecte, ainsi que le dit Redi, elle donne néanmoins naissance à des myriades d'animalcules microscopiques, et il publia à ce sujet un ouvrage qui eut beaucoup de retentissement.

Vers 1750, Buffon exposa un nouveau système dit des *Molécules organiques*, dans lequel il combattit vaillamment en faveur de l'hétérogénie, l'illustre auteur arrive même à dire : « On s'assurera même que cette manière de génération est non seulement la plus fréquente et la plus générale, mais la plus ancienne, c'est-à-dire la première et la plus universelle ».

D'après l'hypothèse de Buffon (Les molécules organiques), la vie serait la propriété inséparable de certaines molécules matérielles qui existeraient dans les corps vivants et posséderaient une acti-

vité propre qui la distinguerait de la matière non douée de vie.

Ceci ne nous paraît pas admissible ; du reste les expériences de Flourens, sur la rénovation constitutive des os, l'infirment. On sait parfaitement, du reste, que des parents privés de telle ou telle autre partie de leur corps peuvent parfaitemeut produire des enfants complets.

La science dut donc renoncer à l'hypothèse de Puffon et passa à l'*Épigenèse* que nous résumerons ainsi : « Le développement de chaque organisme s'effectue par une série de formations nouvelles et soit dans l'œuf, soit dans les spermatozoaires, il n'existe pas la moindre trace des formes définitives de l'organisme.

Donc l'œuf ne contient pas un être tout formé, mais seulement les matériaux de l'être.

Aujourd'hui, il paraît démontré, nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, que tout naît d'un œuf, et il semble prouvé par la composition même de celui-ci, que tout provient d'un protoplasma primordial instable, uniforme et éminemment plastique.

Mais qu'est-ce que l'œuf ?

Bien des gens croient le savoir et cependant j'estime que nous n'en savons rien, absolument rien.

Est-ce l'œuf qui a produit le premier l'animal ou bien l'animal qui, le premier, a produit l'œuf!...

Bien osé celui qui prétendrait résoudre cette simple question !

L'œuf contient la vie, dès que l'ovule a pénétré dans la matrice ; c'est là un fait incontestable, mais il contient aussi toutes les théories de la vie, et c'est là le grand et le grave problème que nous allons essayer de résoudre.

On voit par les quelques lignes qui précèdent que si l'étude de cette petite *graine de vie* ouvre à l'esprit du penseur des perspectives considérables sur les plus graves problèmes de la vie, la même étude a pour l'anatomiste, le physiologiste et le pathologiste de très grands attraits. Mais cet attrait est surtout considérable pour le philosophe, car l'œuf est la représentation microscopique d'un monde, ou, si l'on veut, un microcosme : un petit monde.

Sans l'œuf pas d'existence possible ; il est un véritable prodige, une merveille de la nature que la science n'a pu expliquer encore ; le pourra-t-elle un jour ? Il faut l'espérer ?

L'Ovogénie nous apprend bien d'où vient l'œuf, et l'Embryogénie ce qu'il devient, mais c'est tout ce que nous en connaissons ; de sorte qu'aujour-

d'hui, nous ne pouvons mieux définir l'œuf que par cette belle expression de notre maître physiologiste, Claude Bernard : *l'œuf est un Devenir* !

Tout vient de l'œuf, tout se reproduit par l'œuf, tout aboutit à l'œuf, c'est l'alpha et l'oméga de toute existence, quelle qu'elle soit ; c'est l'anneau de la série des existences ; il prend une partie de la vie à celui qui l'a créé, et il la donne à celui qui va venir.

Nous venons de dire que l'œuf est un *Devenir*, mais c'est un Devenir qui est déjà, qui a sa propre vie, son existence propre et qui est, pour ainsi dire, une personnalité, une individualité peut-être.

Si nous prenons un morceau de houille, une gouttelette d'eau, ces deux substances sont elles aussi, des *Devenir*, mais pas de la même façon que l'œuf.

Le bloc de houille que ne renferme-t-il pas ?

De la chaleur, de la lumière, les plus brillantes couleurs, la vie, la santé, mais aussi la mort.

La goutte d'eau suivant le milieu ambiant, peut devenir cristal ou vapeur, source de vie ou de destruction, tandis que l'œuf, lui, est créé pour la reproduction et rien que pour cette fin ; et, chose bizarre, il reproduit toute sorte d'animaux bien

que composé toujours des mêmes éléments : albumine, glycogène, corps gras, enveloppe, une certaine dose de chaleur et d'oxygène. Et cette composition toujours une, toujours identique pour toutes les espèces produit, suivant son créateur, une autruche ou un petit oiseau, un moucheron même ; et le même œuf, de même composition, produit également une abeille ou un ver, un papillon, un poisson ou un crocodile, un oiseau ou un serpent, une morue ou une écrevisse, des actinies, des éponges, des coraux blancs ou rouges, etc., etc.

Donc, si nous pouvons indiquer par une formule la composition de l'œuf, il ne nous est pas possible de donner par une formule quelconque le *devenir* de cet œuf.

Avec Flourens, nous pouvons bien dire : « Tout œuf est composé de même » mais nous ne saurions ajouter : « et le résultat de sa création est toujours le même ».

En effet, le résultat est bien toujours un animal, une existence, mais n'est pas le même animal.

Nous pouvons donc conclure de ce qui précède que tout provient d'un « protoplasma primordial, uniforme, instable, éminemment plastique, où le pouvoir créateur a tracé d'abord les grandes lignes

de l'organisation, puis les lignes secondaires, et, descendant du général au particulier, toutes les formes actuellement existantes, qui sont nos espèces, nos races et nos variétés.

« Cette grande synthèse, résultat direct du principe de continuité, correspond, dans les sciences morphologiques, à l'hypothèse de Laplace, en astronomie. Comme cette dernière, elle montre le passage graduel de l'homogène à l'hétérogène, de l'informe au figuré, du simple au multiple, de l'organisation la plus élémentaire à l'organisation la plus compliquée. Elle nous montre en même temps l'intégration croissante de la force évolutive à mesure qu'elle se partage dans les formes produites et la décroissance proportionnelle de la plasticité de ces formes, à mesure qu'elles s'éloignent davantage de leur origine et qu'elles sont mieux arrêtées. C'est dire qu'il y a eu pour l'ensemble du monde organique, une période de formation où tout était changeant et mobile, une phase analogue à la vie embryonnaire et à la jeunesse de chaque être particulier. A cet âge de mobilité et de croissance, a succédé une période de stabilité, au moins relative, une sorte d'âge adulte pendant lequel la force involutive ayant accompli son œuvre, n'est plus occupée qu'à la maintenir

et sans pouvoir produire un nouvel organisme. Limitée en quantité, comme toutes les forces en jeu dans un système sidéral tout entier, cette force n'a pu accomplir qu'un certain travail, qu'un travail borné ; et, de même qu'un organisme animal ou végétal ne croît pas indéfiniment et s'arrête à des proportions que rien ne peut lui faire dépasser, de même aussi l'organisme total de la nature s'est arrêté à un état d'équilibre dont la durée, selon toute apparence, doit être beaucoup plus longue que celle de la phase de développement et de croissance ».

La première phase de l'Evolution de la matière dénommée Involution ou *Descente de l'esprit dans la matière* a donné naissance à la légende religieuse de la chute de l'homme dans le péché originel. Sous cette fable, se cache une idée scientifique et philosophique d'une grande portée : idée qui a donné naissance à la plupart des dogmes religieux. Nous ne les examinerons pas ici, cela nous entraînerait trop loin, mais nous donnerons à la fin de ce chapitre une étude sur Lucifer, Adam et Sathan, qui montrera l'essence même de ce dogme et sa haute portée philosophique.

Abordons l'étude du transformisme ; le véritable auteur du transformisme est Lamarck. Sa théorie a

été restaurée et réduite pour ainsi dire en *formules par Darwin* et ses disciples : Wallace, Huxley, Hœckel et quelques autres naturalistes.

Le transformisme de notre compatriote Jean Lamarck, et Darwin après lui, a renversé les barrières des espèces qui séparaient entre elles les êtres vivants. M. Marchand a, dans sa botanique cryptogamique, démontré scientifiquement l'unité d'origine des trois règnes ; il a même donné la formule intermédiaire qui relie entre eux : le minéral, le végétal et l'animal.

D'après la théorie transformiste, confirmée en grande partie par la Doctrine ésotérique, une monade débute dans la vie par les plus basses catégories du règne minéral et nous commençons à voir son évolution dans ce règne, mais il est certain que cette monade doit passer par des formes plus inférieures, tellement infimes que nous ne les connaissons pas !

Mais ce que nous savons, c'est que le règne minéral comporte (comme tout autre ordre d'existence), sept divisions correspondantes à chacun de ses principes ; la monade traversera donc chacune de ses divisions en développant en elle le principe correspondant à chacune de ces divisions, jusqu'à arriver à la dernière catégorie de l'exis-

tence minérale. Puis il paraît, d'après certains ésotéristes, que cette monade va dans une autre planète, pour passer à une existence végétale. Le long stade ou cycle de la monade dans un règne étant une fois parcouru, cette monade minérale, après avoir passé par une double évolution dans les divers degrés du plan astral, tombe dans la dernière division (la septième) du règne végétal. Dans ce règne, elle y développe également les sept principes qui composent sa nouvelle phase d'existence ; puis elle passe dans le monde animal, mais seulement après avoir épuisé tous les degrés compatibles avec les formes de la végétation ; enfin en suivant une même succession de mutations, cette monade arrive à l'animalité. — Combien faut-il à la monade pour parcourir tous ces cycles transformateurs ? Nous pensons qu'à l'heure présente, aucun humain ne saurait le dire ! Divers auteurs ont donné des chiffres fantastiques, qui doivent rendre heureux les mortels, qui aiment tant la vie de notre globe ! Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il doit falloir un grand nombre de siècles, car les plus anciennes momies de l'Egypte nous montrent des exemplaires de l'homme, de certains animaux et de diverses plantes qui ne diffèrent que fort peu de ceux de l'époque actuelle ; mais il y a lieu

d'ajouter que cette fixité des espèces provient de ce que depuis 4 ou 5 000 ans, le climat de l'Egypte n'a pas très sensiblement changé et aussi qu'une fois que les espèces sont arrivées à un état d'intégration, c'est-à-dire de complet achèvement, des changements notables ne sauraient se produire. Dans la nature, tout ce qui est à l'état embryonnaire ou élémentaire, change et se transforme grandement, mais l'être, une fois arrivé à la maturité, c'est-à-dire à son point de perfection, ne change plus du tout, car alors l'espèce est fixée.

Du reste, quand les espèces varient très visiblement, elles accomplissent ces variations en vertu d'une propriété intrinsèque innée pour ainsi dire, qu'elles tiennent d'une sorte de plasticité primordiale, qu'elles renferment encore en elles. En dehors de ceci, elles restent fixes ; ainsi le transformisme ne s'accomplit qu'à l'état embryonnaire et de croissance et nullement dans l'âge adulte, dans l'âge parfait.

### Microcosme et Macrocosme.

L'évolution de l'homme reproduit exactement celle de l'humanité, celle du globe même ; autre-

mant dit, l'Evolution du Microcosme s'accomplit de la même manière que celle du Macrocosme.

Voici du reste le Rythme Universel : Germe, développement, naissance, croissance, maturité, déclin ; mort, renaissance ; jour, nuit ; été, hiver ; chaud, froid ; action, réaction.

Tout accomplit son évolution d'après la loi fondamentale, d'après l'Unité qui harmonise tous les modes fort complexes de la matière Universelle (Akasa).

L'Evolution parcourt une spirale, dont nous ignorons le commencement et la fin, nous ne voyons guère que la portion de cette courbe qui semble parfois revenir en arrière, bien que tendant sans cesse vers le progrès sans limite.

Ce n'est donc pas sans raison que Wurtz a dit (1) qu'on a comparé « le *Petit monde*, où tourbillonnent les atomes, au *Grand monde*, dans lequel roulent les astres. Dans l'un et dans l'autre tout est mouvement. Il faut remonter à l'origine même de l'atomisme pour trouver cette conception d'atomes en mouvement. C'est l'Esprit (Νοῦς) qui leur donne l'impulsion d'après Anaxagore. Selon Démocrite d'Abdère, ils se meuvent perpétuellement de par

(1) *Théorie atomique*, p. 222.

leur nature même : la force qui les anime agit fatalement. Ils ne diffèrent point par leur essence, nous dirions aujourd'hui par leur qualité chimique, mais bien par leurs dimensions, car ils ont une étendue sensible, ils diffèrent aussi par leurs formes. Lourds, il tombent dans les profondeurs de l'espace ; plus légers ils s'élèvent dans l'air. Les uns sont à surface lisse ; d'autres présentent des aspérités, des dards, des crocs. Le mouvement qui les entraîne les met naturellement en rapport, sans qu'ils s'attirent réciproquement : tantôt il les agglomère, tantôt il les sépare et c'est ainsi que toutes choses se forment ou se détruisent. Limité dans leur étendue et leur surface, il ne saurait se confondre avec le milieu où ils se mouvent ; ce milieu c'est le vide. »

Nous terminerons ce chapitre en montrant un terrible exemple de l'Involution : la chute des Anges, fait qui selon nous n'a jamais été bien expliqué, jusqu'ici.

### Lucifer.

Lucifer, une des émanations premières, avait dans le cercle incommensurable à lui dévolu, une

connaissance et une puissance divines que nous ne pouvons même comprendre tant elle était immense. Il était uni à Dieu bien qu'il fût une divinité créatrice indépendante et entièrement distincte de la Cause Première, de la Cause des Causes. — Toutefois il faisait partie d'un ensemble d'Univers mus par des fils de la Lumière incréée, émanés dans la même région et demême degré que lui ; (Ici les mots sont impropres à exprimer la grandeur des effets).

Toute manifestation créatrice porte en elle l'enchaînement harmonique. Lucifer était omnipotent dans sa sphère d'activité, mais sa puissance devait pour l'ordre de l'œuvre créatrice primordiale, agir en union avec les procréés divins ses frères.., Lucifer était leur égal en puissance, en pouvoirs, mais ils étaient cependant différenciés entre eux, par la nature de leurs principales vertus et de la région céleste où l'INCONNAISSABLE les avait fait jaillir de son FIAT.

Lucifer était le plus beau, le plus ardent de ses procréés ; il s'absorba en sa contemplation intime, au point d'oublier la source de son émanation. Cet oubli diminua soudainement l'influx incréé ; il comprit à ce nouvel état, qu'il n'était bien que Dieu, qu'une lumière créée libre et pouvant s'abs-

traire complètement de sa source, mais par cet acte, s'éloignant d'autant de sa céleste et nourrissante influence.

Cette constatation de la limitation de sa puissance enflamma tellement la qualité principe et particulière de Lucifer, qu'elle désaxa son royaume; il sortit de l'harmonie primordiale, il projeta sa puissante sphère d'action peuplée des fils de sa pensée créatrice dans une région inférieure de la création, s'éloignant de plus en plus dans une spirale vertigineuse du Plan divin !... Enfin, il fut arrêté à la région astrale que sa sublime nature ne pouvait dépasser, c'était la limite maximum de son involution. Là, il organisa à nouveau son Univers; sa puissance était immense, sa beauté originelle n'était que légèrement voilée et le feu créateur devait demeurer toujours en lui; aussi émana-t-il de nouveaux fils, mais ceux-ci ne furent point égaux aux premiers, car leur émanation fut projetée dans un milieu inférieur et ténébreux. Ils ne s'abreuvèrent pas en naissant à la source divine primordiale et par là ne furent point doués d'immortalité. Lucifer pouvait créer comme par le passé des êtres à son image; mais l'image s'étant voilée et le milieu d'où émergeait sa création étant de substance moins subtile, fut soumise au temps et au condi-

tionnement de la matière astrale, de son milieu.

Un des premiers tourments de l'Ange déchu, après la reconnaissance de son crime, fut la discorde qui s'alluma entre ses fils de création dernière et ceux qu'il avait entraînés dans son éloignement du centre premier, où il avait lui-même jailli du Logos.

Toutes les passions mauvaises s'allumèrent ensemble et la jalousie pour les fils de la sphère primitive amenèrent des scissions dans le royaume Luciférien ; des séparations eurent lieu, qui peuplèrent les diverses altitudes et différencièrent à l'infini les créations qui s'y produisirent ; mais toutes subirent le sort plus ou moins malheureux des conséquences de leur milieu et le grand cœur de Lucifer devint l'écho de la collectivité souffrante de sa création, s'augmentant sans cesse.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Les premiers anges étaient comme leur père (ayant émergé dans la sphère divine) doués d'une âme immortelle ; beaucoup d'entre eux *crièrent* vers Dieu et ne furent pas rebelles ; mais toutefois la puissante *loi de la création* les retint encore et les retiendra captifs dans leur cercle respectif d'élévation jusqu'à la consommation des âges.

Ces anges aiment les hommes, les aident, bien

qu'ils envient leur nature possédant le don de franchir librement tous les cercles en se dépouillant graduellement de leurs enveloppes matérielles.

Le vide laissé dans le Cosmos par déplacement (ou changement) du royaume de Lucifer eût apporté un trouble dans l'harmonie primordiale préétablie; l'ensemble eût manqué d'une force de manifestation. L'influx divin qui ne s'arrête jamais ayant une fois commencé à agir, une sphère de vie s'alluma de nouveau et Adam fut émané *Ange de lumière*, seulement la période était en succession de celle qui avait existé, lors du jaillissement premier du sein de l'INCONNAISSABLE.

### Adam.

Adam fut créé en période quatrième : bien que Dieu comme Lucifer, il était *conditionné* dans sa puissance. Celle-ci donna toutefois un champ d'action plus vaste, puisqu'il pouvait agir et créer dans sa sphère, ainsi qu'en dehors et successivement dans sa progression naturelle.

Il fut, pour mener à bien son œuvre multiple, doué d'une âme immortelle, comme son essence pouvait permettre à ce feu créateur divin et subtil

de s'envelopper d'une substance divine le circonscrivant, lui fournissant aussi le pouvoir d'atteindre aux différentes couches ou milieux spirituels, enfin la faculté de produire et d'adapter à sa nature (sans s'y confondre) une forme fluidique moins éthérée que celle des autres entités angéliques de la sphère céleste et par ce moyen organiser, ainsi que règner sur des plans de manifestations où son feu divin différencié en lui n'aurait pu descendre et agir directement à cause de sa nature divine. Par cette appropriation dans les vertus d'Adam, une chute semblable à celle de Lucifer devenait impossible et bien qu'*Ange Roi Créateur*, Adam ne pouvait entraîner avec lui son premier principe, il ne pouvait s'en séparer que pour un temps.

Adam doué de la propriété d'exercer ses vertus et son intelligence dans les divers plans de manifestations, avait un héritage, un royaume merveilleux et c'est en ensemençant, en faisant fructifier sa création personnelle, que notre *Père divin* eût amené peu à peu sans secousse et presque sans souffrance sa postérité et lui, non seulement à tenir la place vide faite par Lucifer, mais à le remplacer virtuellement dans sa lumière primitive : Adam eût conquis les trois degrés et fut parvenu

avec son œuvre toute hiérarchisée, au rang des Protocréés...

Voilà quel était et devait être le rôle d'Adam et son élévation dans le feu central divin.

Examinons maintenant s'il est possible de nous faire une juste idée de sa désobéissance aux lois données à sa nature quaternaire et qui soit admissible pour les hommes de sens.

Adam, disons-nous, reçut dans sa royauté la puissance de créer, en reflétant son image dans sa sphère, c'est-à-dire dans une certaine limite de la région astrale, qui avoisinait son domaine, dans laquelle Lucifer essayait vainement de reproduire son image première en immortalité, mais l'affaiblissement de sa puissance n'aboutissait qu'à des productions de plus en plus mauvaises et défectueuses.

Le dernier et suprême effort de l'Ange déchu fut la formidable et monstrueuse création de Sathan, qui rejeta son créateur, le méconnut et s'enfonça plus bas encore dans la région purement matérielle, attirant avec lui dans les ténèbres quelques-uns de ses frères. Ces derniers, émanés du grand Lucifer par abominable méchanceté, firent déborder la coupe d'amertume du cœur de leur émanateur, qui connut alors combien il avait

été coupable de s'éloigner lui-même du Logos créateur, en qui est toute vie et tout amour.

Lucifer maudit cette dernière postérité, qui lui était si inférieure et lui retira, par un effort digne de sa puissance antérieure, le reste du feu divin qui aurait permis à Sathan de perpétuer, durant les âges, sa diabolique création. Celui-ci ne pouvant plus augmenter par lui-même ou par ses frères son royaume fit la guerre à toute la nature physique ou astrale du monde où sa force d'expansion put atteindre. D'origine hautement intellectuelle, il se servit de sa lumière pour troubler toutes choses et devenir ainsi le Maître ou le Prince du monde matériel dans l'astral.

Adam et sa légion lui faisaient obstacle et d'ailleurs sa puissance dans les quatre voies ou degrés de matière manifestée, excitait sa jalousie ; son orgueil, héritage paternel, le rendit l'ennemi irréconciliable d'Adam, dont la postérité avait pour mission d'élever graduellement les terres ainsi que leurs astralités respectives dans les régions spirituelles et d'y progresser sans fin dans la béatitude. — De plus Adam et ses fils étaient doués d'une âme immortelle qu'ils pouvaient à volonté retirer de leur forme plus dense ; ainsi la mort réservée aux créations ultimes ne pouvait les atteindre.

Sathan mit tout en œuvre pour faire oublier à notre père divin la défense qui lui avait été faite d'agir directement dans la matière ultime, avant une période déterminée, qui ayant amené par la suite des âges cette création à un plan moins objectif lui eût permis sans péril de la diriger.

### Sathan.

Sathan savait qu'Adam, ayant été créé en principe d'amour, était plus facile à tenter par un appel fait à son immense amour des productions soumises à ses lois protectrices, que la Providence lui avait donné d'exercer souverainement. Le père du mensonge fit connaître à Adam les douloureuses lenteurs de la progression des plans ténébreux dans lesquels il avait fondé son empire et persuada notre Père qu'un contact momentané de son angélique nature avec ses créatures anti-spirituelles diminuerait leurs souffrances et les ferait rapidement progresser. Or, ce bienfait divin, Adam SEUL pouvait l'accorder, au dire de Sathan : seul Adam pouvait opérer, ce qui agrandirait encore sa puissance. Que la défense à lui faite de retarder son action sur ce plan ultime était une épreuve im-

posée pour exercer sa pénétration d'esprit, ainsi que sa puissance. Dès lors, agir serait sortir de l'épreuve encore plus puissant et plus lumineux. Enfin Sathan, pour décider complètement Adam, lui persuada qu'il était pour lui et ses frères le seul moyen de retourner dans la région lucifé-rienne; il lui donna encore sans aucun doute beaucoup d'autres raisons.

Aussi Adam ému d'une grande pitié, se laissant persuader, projeta son feu, principe créateur, dans le plan physique de la Nature; l'œuvre était contraire à sa propre nature et en dehors de ses possibilités. Sa nature angélique fut engluée par le contact matériel et recouverte de plusieurs enveloppes fournies par ses divers milieux. Adam et sa légion ne reçurent point le vêtement de peau, mais à partir de ce moment, leur création subit cet emprisonnement et par lui fut soumise aux lois temporaires; à la mort, à une possibilité de dégradations successives, etc., etc.

Comme Lucifer, après son détachement du centre divin, avait été mis dans un état secondaire, de même Adam eut à subir aussi un changement dans son état spirituel, ainsi qu'un affaiblissement dans son pouvoir d'émanation, qu'il ne pouvait d'ailleurs exercer que hors de son centre divin; et

voyant les résultats de sa désobéissance, il renonça même à faire descendre sur le plan objectif le reflet de son image. Il ne mit ses forces et puissances amoindries qu'à l'œuvre de la régénération de sa création, c'est-à-dire à lui faire remonter les degrés où sa chute l'avait précipité.

Adam, comme Lucifer, est devenu l'écho des luttes, des souffrances de la grande famille humaine, dont il est le Premier Père.

Toute sa postérité, à tous les degrés d'émanation, doit suivre la même route d'épreuves pour se rétablir avec lui dans sa sphère divine. Or voici pourquoi l'homme est l'esclave, l'îlote des Puissances Sathaniques et Lucifériennes. L'ange de lumière déchu d'une création première n'avait pas reçu d'âme, n'en ayant nul besoin dans le milieu où devait évoluer sa Divinité tombée dans une région inférieure à sa nature, il ne put donner à sa création seconde, une âme immortelle, susceptible de fournir à ses fils un véhicule moteur et conservateur de leur énergie, pour remonter au monde supra-spirituel. Le plus petit des fils d'Adam possédait cette âme immortelle, une union était possible entre leur création ; Lucifer mit tous ses soins à l'établir : il donna dans ce mélange des qualités et des défauts aux enfants d'Adam que

ceux-ci n'avaient pas et les siens participèrent au moins dans leur progéniture mixte à l'ascension possible de l'homme régénéré par sa volonté. Lucifer eut donc tout intérêt à maintenir dans l'ignorance la famille humaine, afin de fournir à la sienne le moyen de se réintégrer.

Tout ce qui précède nous montre une involution autrement sérieuse que la chute originelle de l'homme telle que la narre la Bible ; quant à l'évolution, elle est toute indiquée : par des réincarnations successives, l'homme doit sinon facilement, du moins toujours, atteindre en s'améliorant le point de départ de Lucifer même.

## CHAPITRE III

### RENAISSANCE. — RÉINCARNATION. — DÉVAKAN

La Doctrine ésotérique admet non seulement les renaissances, mais même la réincorporation, vulgairement dénommée *Réincarnation*. Elle ne peut pas ne pas les admettre, car une seule existence sur notre planète ne pourrait permettre à l'homme d'atteindre à la perfection et par suite d'accomplir la mission pour laquelle il a été créé ; celle de sa réhabilitation pour atteindre à son ancienne splendeur.

Qu'est-ce en effet que l'existence de l'homme, aussi longue qu'on la fixe, pour le transformer en un esprit élevé, pour lui permettre d'acquérir le Divin ?

Ce n'est rien, surtout quand on sait que même

un laps de temps considérable n'est qu'une quantité négligeable en face de l'éternité.

La Doctrine ésotérique admet donc les renaissances et même la réincarnation ; celle-ci a été contestée de tout temps et surtout à notre époque. C'est là cependant un fait indiscutable, car comment l'homme pourrait-il se régénérer sans se réincarner, des centaines, des milliers de fois peut-être ?

Pour être convaincu de la vérité de la réincarnation, il n'y a qu'à parcourir les livres anciens de l'Inde.

Ainsi, par exemple, si nous ouvrons les *Mahaparnibhana Sutta*, nous y lisons : « alors le Béni « s'adressa aux disciples de Pataligama et dit : ô « maître de la maison, quintuple est la perte de « celui qui fait le mal par son manque de recti- « tude. En premier lieu, celui qui fait le mal et qui « est sans rectitude, tombe en grande misère à « cause de sa paresse ; en second lieu, sa mauvaise « réputation se répand au loin ; troisièmement, « quelle que soit la société dans laquelle il entre, « qu'elle soit composée de Brahmanes, de nobles, « de maîtres de maison ou de Samanas, il y entre « avec timidité et confusion ; quatrièmement il est « tout angoissé à sa mort, enfin en dernier lieu à

« la dissolution de son corps, après la mort et « quand il se réincarne, il revit dans un état mal« heureux de souffrance et de douleur. »

Et comme parallèle à ce tableau, nous lisons, un peu plus loin, la situation de l'honnête homme :

« Quintuple, ô maître de la maison, est le gain « de celui qui fait le bien par la pratique du droit « et de la justice. En premier lieu, fort de son « honnêteté, de sa rectitude, il acquiert de grandes « richesses par son industrie ; en second lieu, sa « bonne réputation est partout connue ; troisième« ment quelle que soit la société au milieu de « laquelle il pénètre, qu'elle soit composée de « Brahmanes, de nobles, de maîtres de maison ou « de membres de l'arche, il y entre digne et con« fiant ; quatrièmement, il meurt sans remords et « sans crainte ; enfin, en dernier lieu, après la mort « et la dissolution de son corps, il renaît dans « quelque état heureux dans le Ciel. »

Du reste, pour que l'homme accomplisse son évolution, il lui faut naître et mourir, renaître encore et cela combien de fois ? Nous l'ignorons, car évidemment cela dépend de l'individualité même, des progrès qu'elle a accomplis pendant ses existences successives (1).

(1) Au sujet de la *Réincarnation*, nous conseillons à nos

A en croire certains théosophes et certains occultistes, l'homme vivrait un laps de temps si considérable entre deux incarnations successives et reviendrait si souvent sur le plan physique, sur une terre quelconque que nous n'osons pas rapporter les chiffres qu'ils nous donnent, tant ils nous paraissent excessifs. Nous aurons, du reste, l'occasion de revenir ultérieurement sur ce sujet, quand nous parlerons des cycles et des sous-cycles.

Si la théorie de l'*Evolution* était bien comprise, on verrait qu'elle implique nécessairement la *Doctrine des Renaissances*, et nous dirons à ce propos, qu'il y a une différence considérable entre la théorie indoue de l'évolution et la théorie moderne européenne ; celle-ci n'est qu'une esquisse imparfaite de celle-là. Lamarck, Darwin et Albert Spencer, les trois premiers évolutionnistes modernes ont méconnu le pivot de l'évolution : la renaissance, à cause des tendances matérialistes de leur esprit et de l'état peu avancé de notre science.

Et Tennyson lui-même, qui se montre très sympathique à la Doctrine de l'Évolution, n'a vu qu'un seul côté de la question. Il y a lieu ici de se de-

lecteurs de lire le beau roman de M. A. B. : THOMASSINE, 1 vol. in-18, Paris, 1900.

mander pourquoi l'Evolution ne se poursuivrait-elle que pendant la vie, c'est-à-dire sur le plan matériel et grossier, sur le plan Sthulique. Tous les plans sont nécessaires pour l'accomplissement de l'Évolution.

Est-ce que la mort arrêterait l'évolution de l'individu ?

Pas le moins du monde ; c'est le contraire qui est la vérité.

Elle peut couper court à notre perception comme le fait la distance, l'absence ou le sommeil. La naissance nous a donné beaucoup, mais la mort à coup sûr nous donnera davantage.

Par les lignes qui précèdent, on voit que la Doctrine de la réincarnation n'est pas moderne ; de plus elle n'est pas spéciale aux Hindous. On la retrouve non seulement chez tous les peuples à civilisation avancée, mais elle est aussi largement répandue parmi les races inférieures, chez les sauvages par exemple, chez les Sontals, les Somalis, les Zoulous et autres peuplades africaines ; on retrouve également cette même doctrine chez les Dyaks de Bornéo et de Sumatra, ainsi que chez les Powhattans mexicains.

Parmi les nations civilisées, les anciens Egyptiens et les Hindous ne sont pas les seuls à croire

à la Doctrine des renaissances (1), car nous la retrouvons chez les Grecs avec les enseignements de Pythagore et d'Empédocle, c'est-à-dire les premiers temps de la Philosophie Hellénique. Plus tard, dans le *Phédon*, Socrate traite de la préexistence et de la postexistence de l'âme ; enfin Platon se rapproche tout à fait des données orientales relatives à la transmigration de l'âme, comme on peut le voir par les lignes suivantes, dans lesquelles il parle des âmes des grands hommes.

« Cette âme, dit-il, part pour un monde invisible, comme elle est elle-même invisible. Arrivée dans ce monde, son destin est d'être heureuse, affranchie de l'erreur et de la folie humaine, des craintes, des mauvaises passions et des autres maux dont souffre l'humanité ; et elle demeure toujours, comme on le dit des *Initiés*, dans la société des Dieux.

« Dirons-nous cela, Cébès, ou dirons-nous autrement ?

« Il en est ainsi, dit Cébès, sans nul doute possible.

« Mais croyez-vous que l'âme partira dans une pureté parfaite, si elle est souillée et impure au

(1) Voir à ce sujet notre Isis Dévoilée, notamment ch. xx, 1 vol. in-18, 2e éd., Paris, Librairie académique Perrin et Cie.

moment où elle quitte le corps; parce qu'elle a toujours été la compagne et la servante de ce corps, l'aimant et étant pour ainsi dire fascinée par lui, par les désirs et les plaisirs de la chair jusqu'à ce qu'elle arrive à penser, enfin, que rien n'est vrai que ce qui a une forme matérielle; que ce que l'homme peut toucher et voir par les sens physiques, que ce que l'homme peut manger et boire et avec quoi il peut satisfaire sa sensualité. Et si, d'un autre côté, cette âme a été habituée à craindre, à fuir, à haïr même le monde intellectuel, invisible pour les yeux de l'homme et qui ne peut être perçu que par le philosophe.

« Il est impossible que cela soit ainsi, répliqua-t-il, l'âme est absorbée par ce qui est corporel et qui lui est devenu naturel par suite de sa relation continuelle avec le corps et de la constante attention qu'on lui prête.

« Cela est parfaitement vrai; et l'on peut comprendre cela, mon ami, comme étant cet élément de la vie, lourd et pesant, sur la terre et qui appesantit par suite cette âme et l'entraîne de nouveau en bas dans le monde visible, parce qu'elle a peur de l'invisible et des régions éthérées. Elle rôde alors autour des tombes et des sépulcres, dans le voisinage desquels on voit certaines apparitions

d'âmes qui n'étaient pas assez pures, car elles étaient liées par les choses des sens, qui tombent sous les yeux et en conséquence sont vues elles-mêmes.

« C'est assez probable, Socrate !

« Oui, c'est probable, Cébès, ces âmes ne doivent pas être celles des bons, mais des méchants qui sont forcés de hanter de tels lieux pour expier les fautes d'une mauvaise existence précédente et ils continuent à errer ainsi, jusqu'à ce que le désir de l'élément matériel qui s'attache encore à eux soit satisfait et qu'ils soient réincarnés dans un nouveau corps. Il est probable qu'alors, ils sont liés ou réunis aux natures qui leur étaient sympathiques dans leur existence précédente.

« Quelles natures voulez-vous dire, Socrate ?

« Je veux dire, par exemple, que les hommes qui se sont adonnés à la gloutonnerie, à la luxure, à la débauche et qui n'ont rien fait pour éviter ces vices, pourraient revêtir la forme d'âmes ou d'animaux adonnés à ces vices.

« Qu'en pensez-vous ?

« Ce que vous venez de dire est très probable.

« Sans doute, dit Cébès, ils passent dans les formes de ces animaux.

« Et il est très facile de comprendre, dit-il, dans

quel corps les autres iront, suivant le genre analogue des vies qu'ils auront menées.

« C'est très clair, dit-il, même parmi eux, quelques-uns sont plus heureux que les autres. Et les plus heureux en eux-mêmes sont ceux qui ont pratiqué les vertus sociales et civiles que les hommes appellent tempérance et justice, et qui s'acquièrent par l'habitude et l'exercice, sans philosophie et sans réflexions.

« Pourquoi sont-ils les plus heureux ?

« Parce qu'il est probable qu'ils passeront dans une nature bonne et douce comme eux.

« C'est possible.

« Mais celui-là seul qui est Philosophe, qui aime l'étude et qui, au moment de quitter la terre, est pur et honnête, celui-là seul peut arriver jusqu'aux Dieux. »

Autrement dire au Nirvanâ des Hindous ; mais combien long sera le chemin à parcourir avant que l'homme arrive à ce bienheureux Nirvanâ !

Poursuivons le cours de la destinée de l'homme.

Après la mort, l'âme entre dans un état d'existence nommé *Dévachan ;* l'esprit désincorporé se nomme *Dévachani.*

Quelle est la condition de cet esprit en Devachan ?

La Doctrine ésotérique nous apprend que le Dévachani est entouré de ceux qu'il a aimés sur la terre d'une affection sainte, pure et parfaite; et l'Union de ces êtres s'opérant sur le plan de l'*Ego* et non sur le plan physique, l'Etre est affranchi de toutes les souffrances qui seraient inévitables, si le Dévachani était consciemment présent sur le plan physique. — La vie dévachanique n'est guère que la continuation idéalisée de la vie terrestre. Mais dans la liberté partielle du Dévachan, l'individu s'assimile ses travaux et ses expériences sur la terre, bien qu'il soit encore dominé en partie par eux. — L'âme dans le Dévachan se nourrit, pour ainsi dire, des travaux accomplis sur la terre.

H. P. Blavastky prétend que « le temps moyen qu'une âme passe en Dévakan est de dix à quinze siècles, et les Cycles de quinze siècles sont les plus marqués dans l'histoire. L'Ego est alors prêt à revenir et il rapporte avec lui le résultat, maintenant augmenté, de son expérience et tout ce qu'il a pu acquérir dans le Dévachan sur la ligne de la pensée abstraite. Car, tandis que nous sommes en Dévakan, « dans un sens nous pouvons développer davantage toutes les facultés que nous aimons et que nous avons cultivées pendant la vie, pourvu qu'elles soient en rapport avec des choses abs-

traites et idéales, comme la musique, la peinture, la poésie, etc. »

Mais, tandis qu'il traverse le seuil du Dévakan et qu'il meurt à cette vie là pour renaître à celle de la terre, l'Ego rencontre dans « l'atmosphère du plan terrestre », les semences du mal qu'il a semées dans sa précédente existence sur la terre.

Pendant le repos dévakanique, il a été affranchi de toute peine et de tout souci, et le mal qu'il a fait dans son passé est resté dans un état de suspension de vie, mais il n'est pas mort, il ne s'est pas dissipé... Et l'Ego doit reprendre le fardeau de son passé et ces germes ou semences, qui se développent comme une moisson d'une vie passée, sont les Skandhas.

Cette exposition explique parfaitement l'inégalité des conditions humaines, pourquoi les uns naissent très riches, heureux et bien doués, et les autres pauvres, malheureux, sans aucune faculté. — Car, en naissant, nous récoltons ce que nous avons semé, nos Skandhas.

Or, ce terme qui signifie germes, semences a aussi d'autres significations. Sumangala nous dit que : (*In Theosophist I*, 144).

« Suivant les Bouddhas, il n'y a pas d'autre âme (chez les êtres vivants) que les cinq agrégats (Skan-

dhas). Tout être vivant a cinq agrégats. Ce sont le matériel, l'affectif, le perceptif, l'impressionnel et le mental. Les agrégats matériels sont les corps, à commencer par les atomes et ce qui est au-dessus, soumis au changement, parce qu'ils sont affectés par le chaud et par le froid. Ils sont appelés agrégats matériels parce qu'ils sont des agrégats d'objets matériels. Les agrégats affectifs sont : les douleurs et les jouissances, etc., qui sont senties ou capables d'être senties. Les agrégats perceptifs sont ceux qui reçoivent la connaissance des objets par les sens. Les agrégats impressionnels sont toutes les impressions du général, du bien et ainsi de suite. Les agrégats mentaux sont tous ces phénomènes du mental qui nous poussent à des actes que nous aimons ou à rejeter les actes que nous n'aimons pas ».

La Doctrine de la réincarnation ou des renaissances ne nous paraît pas aujourd'hui discutable ; quand un grand fait philosophique se transmet d'âge en âge, qu'il est du reste absolument logique, on peut bien admettre qu'il est vrai. Nous avons cité quelques philosophes de l'Antiquité, mais nous ne saurions mentionner ici tous les modernes, tant leur nombre est considérable et s'accroît de jour en jour ; du reste nous aurons occasion de parler

plus loin de la réincarnation à propos de l'ésotérisme chrétien.

Aussi nous bornerons-nous à dire ici, que peuvent être considérés comme partisans de la Réincarnation dans ces temps modernes : Paracelse, Lavater, Fontenelle, Dupont de Nemours, Giordano Bruno, Fichte, Van Helmont, Cardan, G. Postel, J. Bœhme, Claude de Saint-Martin, Schelegel, Kant, Schopenhauer, Châteaubriand, H. de Balzac, Ballanche, Cavour, Mazzini, Sir Humphrey Davy, Massimo d'Azeglio, Bonnet, Ch. Fourrier, Jean Renaud, George Sand, Charles Young, Shelley, Tennyson, Longefelow, Emerson, Allan Kardec, Pezzani, Eug. Pelletan, Louis Figuier, Louis Jourdan, Eugène Nus, Bonnemère, Ch. Naudin, Victor Hugo, V. Sardou, etc., etc., car nous ne saurions mentionner ici tous les hommes illustres qui se sont montrés réincarnationistes par leurs travaux ; la nomenclature en serait extrêmement longue et ne pourrait confirmer davantage l'opinion du lecteur à ce sujet.

Ce que nous ne comprenons pas, c'est qu'encore un grand nombre de spiritualistes, tant en Angleterre qu'en Allemagne, qu'en Amérique comme en France ne soient pas réincarnationistes ; c'est là un fait très surprenant.

## Dévakan.

La Doctrine ésotérique enseigne qu'après la mort, l'âme passe dans le Dévakan, mais ce terme ne désigne pas seulement un lieu, mais aussi un état particulier qui dure un espace de temps compris entre deux incarnations successives, espace qui a une durée plus ou moins longue. Dans l'état dévakanique, d'après certains occultistes, le désincarné retrouve une infinie variété de manières d'êtres, correspondant réciproquement à l'infinie variété de mérites ou de démérites de l'espèce humaine ; le repos que le désincarné trouve dans cet état, peut durer fort longtemps, d'aucuns disent plusieurs siècles pour la généralité des hommes, mais pour un être même de développement intellectuel moyen, il s'écoule environ quinze cents ans depuis le moment de la mort jusqu'au commencement d'une nouvelle incarnation. Ce long espace de temps (de plusieurs siècles) peut nous paraître à nous *terriens*, dont la vie est si courte, fort long, mais il ne faut pas oublier que quelques

siècles ou quelques secondes, c'est tout un pour l'âme immortelle, de sorte qu'il ne faut pas être surpris de ce long état dévakanique, par lequel passent certaines âmes pour s'épurer, s'amender, s'améliorer, pour oublier, enfin, la dernière existence écoulée; oubli qui est absolument nécessaire pour accomplir une nouvelle incarnation dans de bonnes conditions; cet oubli est, du reste, facilité par le changement de cerveau à chaque nouvelle incarnation. Il y a lieu d'ajouter ici que certainement bien des personnalités ne restent point en Dévakan une période de temps aussi longue ; et bien des occultistes nous apprennent qu'il y a des âmes qui ne subissent pour ainsi dire pas de période dévakanique, tant est courte sa durée; par exemple, pour les *Nirmanakayas* ou hauts initiés dont nous parlons dans le chapitre suivant, ces initiés qui sont délivrés de la vie mortelle et de ces décevants mirages sont au-dessus des illusions du Dévakan. Egalement, les occultistes en bonne voie de devenir initiés séjournent peu en Dévakan, afin de ne point perdre de temps en cet état, car ils peuvent l'employer plus utilement. Ils réduisent donc de plus en plus leur repos entre deux incarnations successives, afin d'arriver plus promptement à une renaissance dernière, c'est-à-dire non

suivie de mort. Enfin restent peu dans l'état dévakanique, les âmes des personnes dont la vie terrestre s'est brusquement terminée par une mort violente, quelle que soit du reste la nature de cette mort, et dont l'état, en attendant une nouvelle incarnation, dépend de leurs préoccupations d'esprit au moment de leur mort, ainsi que du degré de leur avancement intellectuel. Ces individualités qui ont péri de mort violente (accidents, suicides ou autres causes) reviennent rapidement sur notre terre poursuivre et terminer une existence brusquement interrompue, après avoir passé plus ou moins longtemps dans le *kama-Loka.*

Ajoutons enfin, qu'il y a encore beaucoup d'autres motifs que nous connaissons ou que nous ne connaissons pas qui permettent à une individualité de se réincarner quelque temps, fort peu de temps après sa mort.

En résumé, le Dévakan n'est pas seulement un lieu, mais un état. Ce qui entre dans cet état dévakanique après la mort, ce n'est pas notre personnalité, mais notre individualité, car il ne faut pas confondre ces deux expressions : la *Personnalité* est notre habit de chair, ce pardessus que l'Ego revêt à chaque nouvelle incarnation.

L'*Individualité*, au contraire, est cette longue sé-

rie d'existences successives, c'est celle-ci qui entre en Dévakan, c'est elle qui constitue nos plus hautes aspirations, nos affections les plus tendres et les plus suaves, enfin nos goûts les plus élevés.

Donc la personne meurt; c'est le pardessus que l'Ego rejette, l'individualité, au contraire, ne meurt jamais et forme cette chaîne vitale qui part du Nirvâna pour y retourner, après avoir accompli une série d'épreuves et de transformations successives pendant la durée d'un *Manvantara*, c'est-à-dire d'une période d'Univers manifesté, c'est-à-dire encore Un jour de Brahmâ.

Il est bien entendu que les actions morales et spirituelles sont les seules qui trouvent leur champ d'action dans le Dévakan.

Le contraire du Dévakan est l'*Avitchi*, celui-ci est aussi un état de l'être et non seulement un lieu; il est très important d'établir cette distinction, car bien des gens croient que le terme *Avitchi* correspond littéralement au mot *Enfers*, comme Dévakan à celui de Ciel, ce qui est complètement faux.

L'Avitchi est l'état dans lequel se trouvent les esprits mauvais et pervers et le Dévakan les esprits plus élevés; du reste, entre ces deux états, il existe trois sphères ascendantes spirituelles, qui se subdi-

visent, elles aussi, en un très grand nombre de divisions.

La Doctrine ésotérique hindoue, celle que nous étudions en ce moment, nomme les trois principales sphères ascendantes (*Lokas*) ainsi dénommés : 1° *Kama-Loka ;* 2° *Rupa-Loka ;* 3° *Arupa-Loka.*

La première sphère, le Kama-Loka est le monde du désir et des passions terrestres non satisfaites ; c'est, paraît-il, l'état dans lequel se trouvent les fantômes, les esprits élémentaires, les suicidés et les suppliciés.

D'après la Théosophie, le *Kama-Loka* est la demeure des Ombres, ce qui correspond au Purgatoire des catholiques.

Pendant qu'il réside dans ce séjour, l'Ego revêtu de l'âme animale ou *Kama-Rupa* peut être mis en rapport avec les humains, si ceux-ci lui en facilitent les moyens. Quand les grossières énergies du Kama-Rupa dominent les forces d'un Ego désincorporé et peu développé, le Kama-Rupa peut s'emparer d'une personnalité qui se trouve dans certaines conditions déterminées. Dans ce cas, le défunt peut se communiquer, peut manifester sa présence sur la terre, en utilisant pour cela le corps de la personne possédée (médium) ; quand tous les éléments sont très favorables, le Kama-Rupa peut

à tel point se matérialiser qu'il devient visible pour l'œil physique même.

Voici comment s'accomplit ce phénomène bien plus fréquent qu'on peut le croire. Le corps invisible de l'âme animale attire à lui un nombre considérable de particules qu'il emprunte à l'aura ou fluide vital du médium ou des personnes présentes dans une réunion ; la présence d'un médium est toujours nécessaire pour faciliter l'attraction entre le visible et l'invisible.

Ce genre de rapport présente de graves dangers ; ainsi, par exemple, si un médium se livre bénévolement et longtemps à une entité de l'astral qui peut être mauvaise, celle-ci finit, avec le temps, par prendre un tel ascendant sur le médium qu'il s'en fait un véritable instrument à sa dévotion pour accomplir exclusivement sa volonté et elle enlève au médium son *self government*, parce qu'il a retiré de celui-ci toute son énergie physique et mentale.

Cette communication des Kama-Rupas des défunts avec les vivants fournit l'explication des évocations spiritiques ainsi que de beaucoup d'autres phénomènes occultes que nient encore aujourd'hui la science officielle occidentale ; malgré les travaux des Crookes, des Zoellner, des de Rochas

et de tous les travaux documentaires publiés par tous les savants d'avant-garde nos contemporains (1).

Ces communications avec l'homme vitalisent artificiellement les Kama-Rupas de l'Astral qui, sans cela, finiraient par se désagréger lentement et successivement, couche par couche, sous l'action désorganisatrice du monde astral, d'autant que les trois principes supérieurs (Atma, Buddhi et Manas) se séparent assez rapidement de l'âme animale, après la mort, pour passer sur un plan supérieur de matière très affinée, plan qu'on nomme, nous l'avons vu, Dévakan.

Dans la seconde sphère, le *Rupa-Loka*, monde des formes, sont des ombres plus avancées en spiritualité, ombres qui possèdent une forme et l'objectivité, mais pas de substance.

Enfin la troisième sphère, l'*Arupa-Loka*, renferme le monde sans formes corporelles, les esprits y vivent dans un état fluidique très avancé. Il est clair qu'il y a des degrés dans l'ascendance des progrès

(1) Personnellement par nos travaux et nos publications, nous avons contribué pour une large part à la diffusion de la science psychique, principalement par notre volume *La Psychologie devant la science et les savants*, par notre *Dictionnaire de la Science occulte*, par *Isis dévoilée*, par *Addha-Nari* ou *l'Occultisme dans l'Inde antique*, par *Bélisama*, etc., etc.

spirituels depuis le Kama-Loka, le degré inférieur, jusqu'à l'Arupa-Loka, le degré le plus élevé.

Après ces données générales et connaissant les définitions et principes de l'Esotérisme ce qu'il est, nous devons aborder l'étude pratique de l'Esotérisme et nous demander quel est son but et quels sont les moyens pratiques pour progresser dans la science Esotérique ou *Doctrine secrète*.

# CHAPITRE IV

## DE L'HOMME AU POINT DE VUE THÉOSOPHIQUE

D'après la Doctrine Esotérique l'homme comporte dans sa composition sept principes ; il possède aussi plusieurs corps ou enveloppes, qui correspondent aux divers plans de l'espace.

L'homme complet actuel (1) possède en permanence cinq corps, savoir : le corps physique, le corps astral, le corps mental, le corps causal et le corps spirituel. Ces corps agissent chacun sur le plan correspondant de leur substance propre et se

(1) D'après la Doctrine Esotérique, les deux agrégats de principes ou d'éléments qui concourent à représenter l'homme parfait ou du moins *l'homme actuel complet*, sont : le ternaire Atma, Buddhi, Manas et le quaternaire Kama-Manas, Jiva ou Prana, Linga-Sharira et Sthula-Sharira.

Le ternaire de l'homme spirituel, qu'on dénomme aussi *Individualité*. Le quaternaire est l'homme personnel ou *Personnalité*, et les deux groupes réunis forment *l'homme normal*, ou, comme nous venons de le dire, l'homme complet actuel.

rapportent chacun à l'un des sept principes constitutifs de l'homme (1).

Suivant le groupement de ces principes ou éléments, il se crée des différences entre les données relatives à l'homme et ce sont ces différences que nous montrent les diverses philosophies religieuses.

Voici l'énumération des dits éléments et les groupements que constituent plus particulièrement les formules ésotériques de l'homme. — Ces éléments sont au nombre de sept : *Sthula-Sharira* (Elément physique) ; *Linga-Sharira* (Elément aithérique-forme) ; *Prana* ou *Jiva* (Elément vital) ; *Kama* (Elément intelligent) : *Buddhi* (Elément spirituel) ; et *Atma* (Elément divin).

En définitive, les divers corps de l'homme sont les divers véhicules du Principe Superieur : ATMA, le *Soi Supérieur*, sur les divers plans sur lesquels peut s'exercer la conscience atmique. Ces corps constituent ce qu'on nomme en langage courant des *Fourreaux* ou *coques*, représentant chacun un principe particulier de l'homme.

(1) Les éléments constitutifs de l'homme sont partout présents à la fois, mais, suivant le cas, plus ou moins prédominants, parce qu'ils sont conditions et substances de divers ordres.

On désigne cette omniprésence par cette expression, les éléments constitutifs de l'homme sont *en coadunité*.

On peut considérer les fourreaux comme s'emboîtant les uns dans les autres, ou mieux s'interpénétrant les uns les autres, pour ne faire qu'un seul et même corps, de même que les diverses couches d'un oignon superposées constituent un seul fruit ; mais ici les couches concentriques sont bien nettement séparées entre elles et ne s'interpénètrent pour ainsi dire pas.

Voici, par ordre de matérialité décroissante, les dénominations de ces diverses enveloppes de l'homme, toutes véhicules d'*Atma*, le premier principe constitutif de l'homme.

CORPS PHYSIQUE. — C'est celui qui est saisissable, visible à l'œil physique ; ce corps donne naissance au principe dénommé en Sanskrit *Sthula-Sharira*. Les parties les moins matérielles de celui-ci sont dites *Aithériques*, et interpénètrent le corps astral ; elles donnent lieu à l'aspect de la vie universelle dénommée *Prana*.

Après le corps physique vient le CORPS ASTRAL ; c'est ce corps qui donne naissance au principe dénommé *Kama* : certaines parties du corps astral interpénètrent le CORPS MENTAL, lequel engendre le *Manas inférieur*. Puis vient le CORPS CAUSAL, qui engendre le *Manas supérieur* ; enfin nous avons

le CORPS SPIRITUEL, qui donne naissance au principe dénommé *Buddhi*.

Au cours de l'Evolution humaine ou dans ses changements divers : mort et Renaissance, tous ces corps ou fourreaux (enveloppes, coques) disparaissent successivement dans l'ordre suivant : les plus grossiers d'abord, puis les plus subtils et chaque fois la conscience passe dans le moins élevé des corps qui restent. — Ainsi après la mort physique, l'*Ego* fonctionne dans le corps astral (*Kama-Rupa*) ; après la seconde mort, c'est-à-dire à l'entrée en *Dévakan*, la conscience se porte, se fixe sur le corps mental, dont elle se sert pendant le Dévakan inférieur, puis ce corps mental disparaît de lui-même, avant l'arrivée au Dévakan supérieur, dans lequel ne réside que le *Corps Causal*. C'est dans ce dernier que se condensent les *Skandas* ou *Tattwas*, germes de potentialité évolués dans la dernière incarnation de l'homme, et c'est ce même corps causal, qui reviendra ultérieurement dans une réincarnation subséquente.

En ce qui concerne le *Corps Buddhique* ou corps spirituel, nos connaissances à l'heure actuelle ne sont pas assez avancées pour pouvoir fournir à ce sujet des données précises ; aussi préférons-nous de beaucoup n'en point parler, crainte

d'infiltrer dans l'esprit du lecteur de fausses idées comme n'ont pas hésité à le faire certains de nos devanciers dans cette étude délicate et complexe,

Les cinq corps que nous venons d'énumérer existent en permanence chez l'homme qui vit actuellement sur notre planète, et chacun d'eux a un rayonnement qui lui est propre : l'*Aura*, dont nous avons déjà parlé. C'est grâce à cet *Aura*, que les corps de l'homme peuvent prêter de leur substance pour créer des corps temporaires dénommés à tort : *Fantômes*. Or, il est aujourd'hui formellement reconnu qu'il n'existe pas seulement des fantômes des morts, mais qu'il y a aussi des fantômes ou formes aithérées, qui proviennent de personnes vivantes. Les personnes quelque peu versées dans l'Occultisme peuvent dégager leur double et voir leur corps physique à côté de leur forme aithérée. — C'est de cette façon que le *Corps mental* fournit les matériaux du Mayavi-Rupa des hauts Initiés ou Adeptes, lequel corps est susceptible de se transporter même au loin, et cela, en pleine connaissance, en pleine conscience.

Ce même corps Mental peut également fournir les matériaux du Mayavi-Rupa accidentel, espèce de *Pensée-forme*, qui mélangée avec de la matière

Astrale peut se manifester, inconsciemment même, dans la plupart des cas, dit de *Télépathie.*

De même, le corps astral peut également produire une forme susceptible de pouvoir fonctionner au loin du corps physique et cela d'une manière consciente ; ainsi nous *pouvons affirmer* PAR EXPÉRIENCE, que des *initiés,* des *médiums* ont pu, en astral, aller empêcher des personnes *de se suicider* ou *accomplir des crimes.*

Enfin la partie aithérique du corps physique peut fournir des matériaux susceptibles de produire les phénomènes de *matérialisation.*

C'est à ce même genre de phénomènes (dédoublement) qu'on peut attribuer la différence qui se produit instantanément dans le poids des corps des médiums à incarnation (De Dunglas Home, par exemple) ou autres. — Cette différence de poids peut provenir de plusieurs causes, mais surtout de ce que la partie aithérique entraîne parfois de notables quantités de particules (solides ou liquides) de l'économie du vivant. C'est à la même partie aithérique qui se dégage du corps de l'homme vivant, à laquelle l'on doit les phénomènes dits : *Extériorisation de la sensibilité ; Extériorisation de la Motricité.*

**De l'homme post mortem ; de son immortalité.**

Nous allons étudier maintenant ce qu'il advient de l'homme après la mort de son corps physique, après sa première mort. On peut définir celle-ci : l'arrêt définitif du fonctionnement physique de la corporéité, ce qui implique fatalement, nécessairement, la sortie de la vitalité (*Prana ou Jiva*) du corps physique et du corps aithérique qui lui sert de véhicule.

L'homme mort reste toujours composé de sa Triade Supérieure, réunie à son élément *Kama-Manasiqué*.

Arrivons à la question de l'immortalité de l'homme, de sa survivance par suite de celle de son âme. L'une des conditions de l'immortalité de l'homme réside dans l'homogénéité de sa composition ; donc, l'homme élémentaire, c'est-à-dire celui dans la composition duquel n'entrent que Prana, Linga-Sharira, et Sthula-Sharira, n'est pas immortel, car n'ayant que ces trois principes en voie d'évolution, les autres, les principes supérieurs, lui font défaut ; aussi quand la réserve de

force donnée à ses parties inférieures est épuisée, ces parties se dissocient et se dissolvent.

En ce qui concerne l'homme personnel, il n'est immortel que si le rayon manasique qui l'éclaire demeure en union, en communion avec le foyer émanateur et même alors dans ce cas, la plupart des éléments qui entrent dans la composition de cet homme, ces éléments ne restent pas indéfiniment associés. — Pour l'homme individuel, qui n'est rien autre que la Monade divine (1), l'ensemble de sa composition étant homogène, cet homme est immortel ; mais l'homme personnel détient l'immortalité en dominant les mauvaises passions, les impulsions malsaines des corps physique et astral, dans lesquels il fonctionne.

Or, l'homme arrive facilement à ce résultat en écoutant et en répondant aux suggestions de l'*Ego Supérieur*, c'est-à-dire comme nous allons le voir, à la voix de sa conscience.

Mais si l'homme personnel ne répond jamais

(1) L'homme spirituel et la monade individualisée, après l'émission planétaire effectuée en vertu de la loi du sacrifice qui est venue éveiller son aspect manasique : C'est l'Ego supérieur. Antérieurement, cette monade se trouvait dans l'homme élémentaire composé seulement dans sa constitution de Kama, de Prana, de Lingua-Sharira et de Sthula-Sharira ; quant aux autres principes, ils n'étaient pas encore éveillés.

aux suggestions de l'Ego Supérieur, tout rapport cesse avec lui, alors le Rayon ne peut plus percer le milieu opaque dans lequel il plonge.

Dès lors, il n'est plus éclairé cet homme personnel, il ne ressent plus les vibrations de l'ordre spirituel, aussi le Rayon finit-il par se retirer, abandonnant à eux-mêmes les principes inférieurs qui, dès lors, prédominent dans l'homme. Cependant, ces principes inférieurs restent encore un certain temps agrégés entre eux, agglomérés, parce que la partie manasique inférieure n'a pu s'en détacher ; mais, avec le temps, ce détachement s'opère, alors les principes inférieurs tendent à se dissocier et l'homme personnel devient comme l'homme élémentaire, puisque chacun de ses éléments retourne à son plan respectif et, dans ce cas, l'immortalité est perdue pour l'homme personnel qui a cessé d'être personnel, comme nous venons de le voir.

### L'Ego Supérieur (Manas).

Cet Ego est le principe intelligent et pensant, le *Je*, le *Moi* dans son *parfait état de pureté* ; il est la partie immortelle de l'homme.

Ce que nous connaissons généralement de ce *Moi Divin*, n'est guère que son image défigurée par nos passions et notre égoïsme.

L'*Ego Supérieur* ne peut en outre exprimer que les facultés qui sont en rapport avec le cerveau physique; donc l'Ego Supérieur se trouve extrêmement limité par cet instrument imparfait et grossier.

Le but de *Karma* est d'instruire et de purifier notre Ego Supérieur. C'est par la douleur physique ou mentale que s'obtient cette purification; c'est elle qui redresse nos erreurs volontaires ou involontaires et cette intervention de Karma dure tant que l'Ego n'a pas atteint le niveau de la pleine connaissance et une parfaite pureté, en un mot tant que l'Ego Supérieur n'est pas devenu capable de pouvoir agir et fonctionner d'une manière si parfaite qu'il ne se produit plus d'*effets karmiques*; mais il est bien évident qu'il faut à l'homme plusieurs existences terrestres pour obtenir une connaissance et une pureté parfaites. Donc le Karma ne pourrait à lui seul expliquer la vie, il lui faut encore être étroitement uni à la loi de *Réincarnation* qui nous apprend, comme nous l'avons déjà dit, que l'Ego doit renaître sans cesse, pendant des siècles et des siècles, et qu'alors à chacune de ses

nouvelles incarnations, l'Ego entre dans un corps de plus en plus parfait, jusqu'à ce qu'il arrive enfin à la perfection finale, la perfection intégrale.

Ici, nous devons placer une observation qui a été souvent présentée. Bien des personnes disent : puisque nous avons déjà vécu, comment se fait-il que nous ne nous rappelions aucune de nos existences et plus particulièrement notre précédente existence ?

Le cerveau, c'est aujourd'hui un fait reconnu, est l'enregistreur des souvenirs personnels ; or, le cerveau physique changeant à chacune de nos existences, il n'y a rien d'étonnant que nous oublions, à chaque renaissance, notre dernière existence passée.

Ne voyons-nous pas du reste dans les diverses phases de l'Hypnotisme, le sujet perdre la mémoire de ce qu'il était ou faisait dans un précédent état d'hypnose.

Ensuite, il y a lieu d'ajouter que le but constant de l'homme étant l'évolution de son âme, c'est-à-dire de se *former* le caractère, c'est celui-ci surtout qu'il y a lieu de conserver, et il se conserve par la loi de Karma.

Aussi dans la série de nos existences, c'est le caractère qui survit et non les faits qui ont servi à



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R.F.

sa formation. Ajoutons cependant que dans la suite des temps, quand l'Ego est assez développé pour pouvoir transporter sa conscience sur des plans très supérieurs, il retrouve alors les traces de son passé, non pas comme on l'a dit trop souvent dans l'*aura* du corps astral qui change avec chaque nouvelle incorporation, mais dans celui du corps causal, car celui-ci dure tout le Manvantara et c'est ainsi qu'on peut se rappeler la série de ses existences précédentes.

Abordons ici un autre problème et étudions comment est constitué l'Ego Supérieur.

L'Ego Supérieur ou Manas est constitué par le corps causal ou agrégat de substances utiles. On le nomme *corps causal* parce qu'il emmagasine les germes de tous les autres principes humains ainsi que les *causes* créées par les actes de la vie de l'individu qu'il représente.

L'élément manasique appartient au cinquième plan de l'homme ; il dérive directement de *Mahat*, l'intelligence cosmique. Dans l'homme moderne, le *Manas* proprement dit est le *vrai Penseur* ; il se trouve encore peu réalisé, il nous faut bien le reconnaître. C'est seulement le rayonnement de *Manas* dans les éléments inférieurs plus évolués dans leur genre, qui produit chez l'homme mo-

derne, chez l'homme actuel, sa raison et son intelligence.

Le Manas inférieur, le *Rayon* est de même nature que le *Manas* proprement dit ; c'est, en quelque sorte, la main d'une personne qui, pour manipuler un liquide corrosif ou impur, serait revêtue d'un gant. Dans ce cas, le gant est la lumière astrale et le liquide la conscience kamique ; la main revêtue de son gant, représente le mental ordinaire.

Les éléments inférieurs contiennent le principe kamique. L'immixtion du *Rayon manasique* intensifie l'élément sensationnel et crée la passion en associant l'intelligence à ses manifestations ; le rayon manasique joue ainsi un très grand rôle dans la vie de l'homme sous le nom de *Kama-manas*, préférable à celui de Manas inférieur, qu'on lui donne trop souvent.

La distinction entre l'action du Manas proprement dit et celle de son rayon, donne la solution de nombreuses questions dans l'ordre intellectuel et c'est pourquoi nous appelons l'attention du lecteur sur ce sujet important.

L'Ego Supérieur plus rapproché de la *vie Une* que l'Ego inférieur a pour mission, pour rôle, d'accélérer l'évolution de celui-ci en l'influençant

et en conservant le résultat du bien qu'il a fait.

L'Ego Inférieur sert aux expériences de l'Ego Supérieur, ainsi qu'à l'évolution de ses propres éléments. — Ce dernier aide aussi à l'évolution des éléments de ses véhicules divers (substance astrale, aithérique, physique); il prépare également l'individualisation de l'Essence élémentale.

L'Ego Supérieur opère donc le salut de l'homme par son incarnation dans la personnalité; et l'homme fait son salut en poursuivant, de toutes ses forces, l'évolution de son âme.

Les Egos très évolués n'habitent pas un ciel subjectif (*Dévakan*) uniquement constitué par les productions de leur action mentale; ils sont conscients de ce qui les entoure, aussi pour ces Egos, le Dévakan n'est plus un *état* mais un *lieu*; une sorte de Paradis.

Les *Nirmanakayas* sont des Egos pleinement évolués; ils n'ont plus à renaître sur la terre et pourraient entrer en Nirvanâ; mais leur amour pour l'humanité fait qu'ils préfèrent rester sur le plan dévakanique pour se consacrer aux progrès de l'humanité.

L'Ego libéré qui, au lieu d'entrer en Nirvanâ, passe à l'état de Nirmanakaya, accomplit ce qu'on a dénommé la *Grande Renonciation*; il prend

alors un engagement terrible : celui de rester en Dévakan et d'y travailler sans trève, ni repos, à la régénération humaine et cela jusqu'à ce qu'il ne se trouve plus sur la terre une seule âme qui ne soit en état d'entrer en Nirvanâ. — C'est parmi les Nirmanakayas que prennent naissance les Guides, les Maîtres, les Bouddha, les Christ.

### Ego Inférieur.

L'*Ego* ou *Moi inferieur*, c'est le corps mental, esclave de l'illusion terrestre (*Maya*), et uni à l'âme animale (*Kama*). C'est cet Ego qui, chez les hommes très mauvais, très méchants, peut faire le mal uniquement pour faire le mal, c'est-à-dire sans y être poussés par aucun motif, par aucune passion. C'est dans l'Avitchi que vont après leur mort de pareils êtres, et là, ils y endurent une souffrance mentale tellement aiguë, que leur moi inférieur peut y être progressivement et complètement annihilé et détruit.

Mais il faut à l'homme un grand nombre d'existences pour assurer la complète évolution de celle-

ci, car l'existence est si courte ; il faut donc que l'homme renaisse aussi longtemps, d'une part, que la présence de l'Ego Supérieur le préserve de la dissociation des principes et, d'autre part, que l'état de l'Ego Inférieur nécessite son épuration et cela jusqu'au terme de la série des existences les mieux remplies, jusqu'à ce que l'âme puisse atteindre au Nirvanâ dont nous avons parlé.

BUDDHI. — Le premier des principes entièrement spirituels est l'élément buddhique ; c'est pourquoi on l'appelle aussi l'âme divine ou âme spirituelle. Ce principe est encore moins développé que le *Manas* chez l'homme actuel.

Ce que nous en dirons, c'est qu'il est le véhicule de l'Esprit proprement dit, et cela, parce qu'il est rapproché de lui.

ATMA. — Atma est la parcelle de la VIE UNE qui se trouve autour de nous et en nous ; on le désigne sous le nom de *Soi Supérieur* non individualisé, mais dans l'état actuel de l'humanité, nous ne pouvons guère qu'admettre une telle présence et diriger vers elle toutes nos aspirations.

LA VOIX DE LA CONSCIENCE. — Qu'est-ce que la voix de la conscience ?

C'est le sentiment intime, profond, que l'homme possède, que quelque chose est bon ou mauvais,

vrai ou faux, est à faire ou à ne pas faire. Ce sentiment vient de l'Ego supérieur ou Manas et se transmet plus ou moins bien à la personnalité, selon l'état de pureté plus ou moins parfait de cette personnalité.

Quand l'âme animale (Kama) occupe entièrement le champ de la conscience, ses vibrations intenses ébranlent le cerveau et, dans ces conditions, les délicates impulsions de l'individualité ne peuvent être perçues ; c'est pour cela que la paix du cœur, le grand calme et la méditation sont si nécessaires à ceux qui veulent commencer à entendre la voix de leur *Ego* supérieur, à vivre en rapport, en communion avec lui. L'homme qui, de propos délibéré, étouffe cette voix de la conscience pour n'obéir qu'à sa nature inférieure, à Kama, empêche tout développement de l'Ego et se prépare pour l'avenir un milieu détestable, dans lequel il lui sera très difficile de progresser et de se perfectionner.

# CHAPITRE V

## LES POUVOIRS PSYCHIQUES

Le but de l'Esotérisme est de développer le spiritualisme chez l'homme ; en poursuivant ce but, non seulement la personnalité humaine améliore son *Karma*, mais elle favorise en même temps le développement intellectuel de son prochain. Voilà ce qu'il est nécessaire d'inculquer dans l'esprit des masses et leur faire comprendre que tous les humains sont solidaires, que chacun doit travailler pour tous et tous pour chacun.

Pour atteindre au maximum de la perfection, c'est-à-dire pour atteindre au but désiré, l'*Occultiste* (Spirite, Théosophe, Rose-Croix, etc.) doit essayer de devenir *Médium*, c'est-à-dire doit s'efforcer d'acquérir, puis de développer son sixième sens : le SENS INTIME. Ce n'est, en effet, que

par celui-ci seulement que l'homme pourra arriver à la complète intelligence des vérités éternelles ou vérités spirituelles.

Pour percevoir et comprendre intégralement ces vérités, l'élève occultiste doit se détacher de plus en plus chaque jour des liens de la matière et de tout ce qui pourrait le rattacher à celle-ci. Il y parviendra facilement en améliorant son esprit et son cœur, en s'instruisant, en s'efforçant de mener une vie pure et surtout en rendant service à ses semblables, en pratiquant enfin l'*altruisme*, c'est-à-dire en chassant l'égoïsme, l'*Egotisme* même, de son cœur.

Toutes les conditions que nous venons d'énumérer sont essentielles, indispensables ; la pureté, en effet, a toujours été considérée comme la base de tout développement spirituel et l'Etudiant doit être pur en pensée, en paroles et en actions.

Quand il a atteint à un haut degré de pureté, il possède en lui une grande force, une sorte de pouvoir régénérateur, qu'il peut même communiquer à ses amis, aux personnes de son entourage qui lui sont sympathiques et même, à un grand nombre de personnes qui ne se doutent pas du pouvoir qu'on leur confère, car cette force régénératrice est rayonnante et son rayonnement est d'au-

tant plus fort, plus éclatant, que cette force est intense.

Mais pour obtenir cette force à un degré intense, il existe des moyens à employer d'une manière pratique. Il est utile, par exemple, de suivre en tous points les dix devoirs prescrits par Manu et qui sont :

1° L'absolue fermeté devant toute tentation ;

2° Etre inoffensif à l'égard de ses semblables ;

3° Résister aux appétits sensuels ;

4° S'abstenir de vols (c'est élémentaire), mais encore de tout gain illicite ;

5° Etre pur en pensée, en parole et en action ;

6° Etre maître de soi ; dominateur de ses passions ;

7° Acquérir la haute Sagesse en développant l'intuition ;

8° Acquérir la science par le développement de l'intellect ;

9° Etre essentiellement honnête en tout et pour tout ;

10° Etre arrivé à un degré d'avancement assez élevé pour s'affranchir de la colère, de la haine, de l'envie, de toutes les passions quelconques.

L'occultiste qui aura atteint le degré de perfection mentionné par les dix articles prescrits par Manu,

pourra alors, mais seulement alors, acquérir les pouvoirs psychiques si difficiles à acquérir, mais qui, une fois acquis, font pour ainsi dire partie intégrante de leur possesseur et rien ne saurait l'en déposséder.

Arrivé à ce point de notre travail, nous devons ouvrir une parenthèse.

Bien des personnes nous ont dit et nous disent quotidiennement : « Ne pourriez-vous pas formuler un *Manuel pratique de l'Occultisme ?* c'est-à-dire ne pourriez-vous pas, par de courts aperçus, par des instructions substantielles, indiquer les moyens à employer pour être rapidement instruit en occultisme ? Ce qui veut dire en bon français dans l'esprit de nos demandeurs :

« Ne pourriez-vous pas donner en quelques pages les moyens de devenir un *Initié*; un Mage? »

A ceci nous répondrons :

« Non, il n'est pas possible de faire en trois temps et trois mouvements un *Mage* et cela pour bien des raisons » ; nous nous bornerons à énumérer les principales.

D'abord, l'Occultiste doit travailler par lui-même, car le travail personnel est le seul profitable ; puis au fur et à mesure que l'étudiant

avance dans la connaissance de la *Doctrine Esotérique*, il en comprend toute l'importance et il recevra bientôt, par intuition ou autrement, des instructions qui lui permettront d'aborder toutes les questions ésotériques, en connaissance de cause.

Il n'aura alors à redouter aucun des dangers que courent les élèves occultistes, qui veulent courir avant de savoir marcher et qui se frottent à la haute science, sans des études préalables, longues et difficiles, en un mot, sans une instruction suffisante.

L'étudiant doit donc s'instruire et *découvrir*, de lui-même, ce qui est caché, il doit étudier les ouvrages qui traitent de la matière et les approfondir. Quand il est arrêté par un point qu'il croit obscur, parce qu'il ne le comprend pas, il doit méditer sur ce point, le commenter et la lumière se fera alors dans son Intelligence. Personne au monde ne peut lui apprendre et, en un mot, personne ne saurait travailler pour lui.

Avec des manuels, on fabrique des bacheliers, des licenciés, des docteurs ; mais avec des manuels, on ne fait pas des occultistes, encore moins des *Mages* ; ceci est, pour ainsi dire, formulé par l'axiome d'occultisme suivant : « Les étudiants en

occultisme doivent tous surmonter les mêmes difficultés pour développer leur soi spirituel. »

Il est également admis comme axiome complémentaire de celui-ci, que : « Essayer de développer un étudiant occultiste, en dehors de ses efforts personnels, c'est détruire la condition la plus importante de son développement, c'est-à-dire l'apparition de perceptions spirituelles. »

On ne saurait donc devenir *Occultiste* et *Mage* par procuration, à l'aide de la science qu'une autre personne pourrait vous infiltrer ; il faut étudier, travailler et se perfectionner *da se* ; on ne connaît bien, on ne sait bien que ce qu'on apprend par soi-même.

Et du reste, si l'Esotérisme est une science, c'est aussi un art ; les anciens l'ont nommé l'*Art sacré* ; nous en avons très longuement parlé dans notre Isis Dévoilée (1).

Or, à l'aide et avec le concours d'un *Manuel*, peut-on apprendre un art, sa technique, même en partie? Nullement ! Il faut pratiquer, il faut s'exercer soi-même, travailler beaucoup, travailler encore, travailler toujours.

On ne peut guère que recevoir quelques conseils

(1) Un vol. in-18, 2e édition, Paris, 1897.

de direction et c'est tout ; du reste, les conseils de direction arrivent toujours à l'*Adepte*, quand il les a mérités; quand il est en état d'exercer son art sans danger pour lui, ni pour les autres et surtout sans être tenté de se servir de son art dans un mauvais but.

Voilà l'écueil contre lequel vont buter trop souvent les imprudents qui commencent à posséder les pouvoirs psychiques. Ceci démontre quel danger considérable il y aurait à apprendre à des étudiants peu avancés les vérités ésotériques.

Voilà surtout pourquoi on ne saurait écrire un TRAITÉ D'ESOTÉRISME PRATIQUE, *à l'usage des gens du monde*, comme le désirent bien des personnes, car c'est ici le cas ou jamais de dire :

CHERCHEZ ET VOUS TROUVEREZ.

Et encore faut-il ajouter :

« Si toutefois vous êtes dignes de trouver ».

Dans un opuscule que nous avons publié récemment (1) l'élève occultiste trouvera bien des données et des renseignements utiles pour son perfectionnement physique et psychique ; c'est un

(1) LE LIVRE DES RESPIRATIONS, *Traité de l'art de Respirer* ou panacée universelle, pour prévenir et guérir les maladies de l'homme, avec un glossaire des termes sanskrits, in-8° avec figures, Paris, 1898.

véritable Traité d'ésotérisme en ce qui concerne la science des souffles, l'*Art de respirer*, qui a une si grande influence sur notre activité intellectuelle et morale. C'est pour cela que nous engageons les disciples de l'occultisme à lire, à étudier et à méditer ce livre.

Chez tous les peuples civilisés, le *Secret* a toujours été considéré comme l'apanage du Sage. Salomon nous apprend qu'on ne doit point révéler la Sagesse à ceux qui en pourraient faire un mauvais usage ou qui ne sont pas aptes à la garder.

*Sapientes abscondant scientiam.*
*Homo versatus celat scientiam*
*Secretum extraneo ne reveles*
*Qui revelat mysteria ambulat fraudulenter.*
*Gloria Dei est Celare verbum et gloria regnum investigare sermonem* (1).

Dans l'Antiquité, on attachait une telle importance à tenir secrètes les choses occultes, qu'on ne parlait que par énigmes, paraboles et symboles et qu'on n'écrivait qu'au moyen de la cryptographie ou d'hiéroglyphes.

Or, qu'est-ce que la Sagesse de Salomon, si ce n'est l'Esotérisme, l'Occultisme.

(1) Proverbes. 10, v. 14. — C. 12, v. 23. — C. 25, v. 2. — 20, v. 19. — 25, v. 2.

Donc, il n'est pas possible de divulguer l'Occulte; à ceux qui ont hâte de savoir, on est bien obligé de répondre comme le Mage au néophyte subissant les épreuves de l'Initiation, quand celui-ci lui disait : « O Maître, me sera-t-il permis de respirer la Rose d'Isis et de voir la Lumière d'Osiris ? — Cela ne dépend pas des Initiateurs, répliquait le Mage. La Vérité intégrale ne se donne pas ; on la trouve soi-même ou on ne la trouve pas. De toi, simple Adepte, je ne puis faire un *Initié*, il faut le devenir par soi-même. Sache que le Lotus pousse ses racines et ses feuilles sous les eaux du fleuve, longtemps avant d'épanouir sa corolle, sa fleur au-dessus d'elles. N'essaie pas de hâter sa venue ou son éclosion ; la fleur divine, si elle doit venir, viendra à son jour, le jour où tu l'auras méritée, jusque-là travaille, médite et prie ! »

Nous rappellerons en outre aux Adeptes qui ont hâte de connaître les deux clefs principales de la science, clefs que nous a fournies Hermès : « les hommes sont des Dieux mortels et les Dieux sont des hommes immortels ! »

L'Initié qui comprend ces paroles possède la clef de toutes choses. Il ne faut pas oublier que la loi du Mystère recouvre la GRANDE VÉRITÉ.

Un autre motif qui fait que la totale connaissance des choses occultes ne saurait être révélée, c'est qu'il faudrait pouvoir et savoir mesurer la *Vérité* suivant les degrés des intelligences et il est absolument indispensable de la voiler aux esprits faibles, qu'elle pourrait rendre fous !

Il faut aussi la cacher aux méchants qui en feraient mauvais usage, car n'en saisissant que des fragments, ils s'en feraient des armes de destruction.

C'est pour cela que le Mage dit à l'Initié : « Renferme dans ton cœur la *Grande Vérité*, qu'elle ne parle que par ton œuvre. La science sera ta force, la foi ton épée et le silence doit être ton armure infrangible. »

Ce qui, sous une autre forme, ne fait que confirmer le quaternaire occulte :

SAVOIR, VOULOIR, OSER, SE TAIRE.

Pour l'Initié rien n'est caché, mais il doit couvrir d'un voile l'essence de ce qu'il a vu, de ce qu'il sait.

Tout ce qui précède est parfaitement résumé dans l'extrait d'une lettre que nous donnons ci-dessous ; le même extrait énonce la véritable méthode que l'Adepte doit employer pour devenir *Initié*. Nous regrettons que l'auteur de la lettre ne

l'ait point signée et qu'il ait voulu ainsi garder l'anonyme (1) : « La loi de N.-S. Bouddha n'est ni une science, ni une religion, mais une doctrine d'illumination ; son objet est de donner le repos à ceux qui sont inquiets, de faire connaître le Maître, l'homme intérieur, à ceux qui sont aveugles et qui ne perçoivent pas leur Nature Originelle.

« Sans la méditation profonde et la pleine compréhension de la doctrine de l'illumination, personne ne peut atteindre l'union avec le maître du dedans. Celui qui veut connaître l'esprit de la Bonne Loi ne doit pas gaspiller son temps sur des livres ou des écritures, ni chercher à s'engraisser avec les pensées des autres, mais il doit méditer sur son genre de vie, sur sa propre conduite, soigneusement garder son intelligence et ses soins et apprendre *qui c'est* qui, en lui, pense et sent ; c'est ici la clef qui ouvre la porte conduisant au sentier de Bouddha ; car celui qui ne permet pas à son intelligence de vagabonder, mais se surveille étroitement et incessamment peut, pour ainsi dire, trouver

(1) Rien n'est voilé pour lui, et il couvrait d'un voile l'essence de tout ce qu'il avait vu. (Epigraphe inscrite sur le piédestal de la statue de Pthamer, grand-prêtre de Memphis. (*Musée du Louvre*).

le sentier dans sa main droite. Il peut plonger dans les profondeurs de la véritable paix de l'esprit et dans l'essence intime de l'Enseignement de Bouddha.

« Connaître l'esprit et comprendre les secrets de la Nature ; l'ignorance de ce qui est l'esprit en lui-même produit la confusion.

« La prédication orale n'est pas la vraie prédication ; le sermon d'un jour entier équivaut au silence, mais un sermon de bonnes actions peut être effectif.

« La loi de l'esprit est inexprimable ; on ne peut la décrire par des mots, quelques efforts que l'on fasse pour y parvenir. Elle élude nos efforts les plus énergiques ; elle n'a pas de nom dans les langues du monde.

« N. S. le Bouddha a dit : Je ne l'ai pas prêché. Et « Elle est au-delà de la sphère de la parole humaine, de la pensée et de l'imagination.

« Parler de la Loi de l'Esprit, c'est tout comme essayer de peindre l'air. L'Esprit est libre de toute barrière ; on ne peut le saisir » (1).

Les lignes qui précèdent renferment des vérités incontestables ; quant aux dangers d'apprendre

(1) Le Lotus bleu, n° 5, p. 248, *année* 1894.

l'occulte à des gens indignes, ils ne sont que trop réels. La magie des campagnes, très répandue parmi une certaine classe de citoyens, a donné naissance aux sorciers et à leurs sortilèges, et nous savons qu'à diverses époques de notre histoire, la Sorcellerie, au XVIIe siècle notamment, a été une véritable calamité ; on ne comptait pas moins de 18.000 sorciers en France seulement (1).

Un passage d'Eliphas Lévi semblerait conférer à celui qui saurait interpréter ce passage de grands pouvoirs psychiques.

Voici le texte de cet auteur :

« Les traditions populaires de la Magie disaient que le possesseur des *Clavicules de Salomon* peut converser avec les esprits de tous les ordres et se faire obéir par toutes les puissances naturelles. — Or, ces clavicules, plusieurs fois perdues, puis retrouvées, ne sont autre chose que les talismans des soixante et douze noms et les mystères des trente-deux voix hiéroglyphiquement reproduites par le Tarot. — A l'aide de ces signes et au moyen de leurs combinaisons infinies, comme celle des

(1) Ceux de nos lecteurs qui désireraient des renseignements utiles sur la sorcellerie pourraient consulter la préface du beau roman occultique de M. A. B. L'ENVOUTEMENT, 1 vol. in-8°, Paris, 1898.

Nombres et des lettres, on peut en effet arriver à la révélation naturelle et mathématique de tous les secrets de la nature et entrer par conséquent en communication avec la hiérarchie entière des intelligences et des génies » (1).

Nous terminerons ce chapitre en donnant un aperçu de la Doctrine du *Moi Supérieur*.

D'après certains théosophes, le plan spirituel serait constamment habité par l'âme de l'homme vivant et cette âme ne quitterait jamais complètement ce plan spirituel. La partie de l'âme humaine qui habiterait ainsi le plan spirituel n'aurait pas la faculté de se matérialiser; c'est cette partie de l'âme que les Théosophes nomment le Moi ou l'*Ego Supérieur*. D'après les mêmes occultistes, les personnes douées de facultés psychiques peuvent, au moyen de leurs sens plus affinés que ceux du commun des mortels, percevoir de temps en temps ce *Moi Supérieur*, sans pouvoir expliquer cependant ce qui précède, mais ils sentent en eux des impulsions qui proviennent de ce *Moi Supérieur*, impulsions qui sont comme *la voix de la conscience* poussant l'individualité à accomplir telle ou telle autre action dans les actes de la vie; il y aurait en

(1) Eliphas Lévi. — *Histoire de la Magie*, pp. 109 et 110. — 1 vol. in-8°, Paris, 1860.

un mot une sorte d'échange d'idées et de conversation entre le Moi Supérieur du plan spirituel et le Moi Inférieur du plan Sthulique ou physique.

D'après les Théosophes, la Doctrine du *Moi Supérieur* se recommanderait à cause de sa correspondance avec l'inspiration et l'expiration de Brahma qui symbolise les opérations naturelles sur l'échelle macrocosmique.

L'incarnation est l'expiration de l'âme, la mort physique est son inspiration. Ils ajoutent que, dans une certaine mesure, il n'est pas déraisonnable de supposer que des analogies peuvent également exister pendant le sommeil et le réveil entre cette expiration et cette inspiration, car il est plus que probable que pendant « l'état de *trance* nocturne du corps, le Moi Supérieur, dit Sinnett, retrouve une condition de veille qui est particulièrement suspendue pendant la pleine activité du corps. »

Suivant le caractère de la personnalité, le *Moi Supérieur* domine plus ou moins celle-ci.

# DEUXIÈME PARTIE

## LA DOCTRINE ESOTÉRIQUE A TRAVERS LES AGES

---

## CHAPITRE VI

### LA DOCTRINE ESOTÉRIQUE CHEZ LES HINDOUS

En abordant la seconde partie de notre œuvre, il y a lieu de se demander quel a été le pays d'origine de la DOCTRINE ESOTÉRIQUE.

Où est-elle née cette doctrine ?

La tradition la plus accréditée, c'est qu'elle serait née dans l'Inde, dans l'Orient ; d'autres savants affirment qu'elle n'aurait fait que revenir des pays orientaux, après avoir subi une éclipse fort longue dans notre Occident.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le lieu de discuter ici ce grand fait historique : par suite d'un mirage un grand nombre d'écrivains, le plus grand nombre,pourrions-nous dire,admet que la Doctrine Esotérique nous vient de l'Inde, de l'Asie centrale, qu'on a longtemps considérée comme le berceau de l'humanité, de ce merveilleux pays qui a fourni au monde entier ses dogmes religieux, toute sa philosophie, toutes ses découvertes scientifiques, de cette terre qui a donné naissance aux Védas et au Védantisme, ces monuments sublimes de l'esprit humain, ainsi qu'aux religions de Zoroastre, de Bouddha, d'Ammon-Ra, de Moïse, du Christ et de Mahomet.

C'est de cette terre, d'où nous sont parvenus tous les mystères, toutes les Initiations, tous les Mages, tous les vrais kabbalistes et autres philosophes.

Admettons que ce sont les habitants de l'Inde qui sont les créateurs de notre Doctrine.

Quelle est l'origine de ces Hindous ?

Le législateur sacré de l'Inde, Manou, va nous l'apprendre :

« Nos pères, nous dit-il, ont reçu des Sages le nom de *Vasyas* ; nos ancêtres étaient les *Adityas* et les ancêtres de nos ancêtres se nommaient

*Rutas.* » (*Liv.* III.) C'est-à-dire HOMMES ROUGES.

Ce passage de Manou confirme une tradition des Brahmes de l'Inde, laquelle nous apprend que la Race Hindoue aborigène descend d'une race primitive et antédiluvienne dénommée *Race des Rutas*, qui aurait occupé, avant le dernier Déluge, toute l'Asie et le Continent de la Polynésie tout entier : or, ce déluge remonte à 30.000 ans au moins avant l'époque actuelle.

Nous est-il possible de reconstituer la géographie préhistorique de cette époque reculée et connaître ainsi la partie de l'Inde habitée par la *Race des Rutas* (ou des hommes rouges) ?

Grâce à la science moderne, contrôlant les légendes de l'Antiquité, on peut parfaitement essayer de cette reconstitution et lui donner une vraisemblance sinon incontestable, au moins très acceptable ? Occupons-nous, tout d'abord, de l'Atlantide et en premier lieu de l'origine de son nom. Ce terme provient, et cela d'une manière indiscutable, de cet énorme amas d'eau, qui baigne une très grande partie de notre Globe, amas dénommé *Océan Atlantique.*

La science moderne a parfaitement admis aussi, sinon établi, d'une façon certaine, la périodicité des convulsions du globe, dénommées *Déluges*,

convulsions qui surviennent à des époques fixes, qu'on a pu déterminer à l'aide des calculs astronomiques. — Ces grands cataclysmes ont eu pour résultats de changer l'assiette des mers en faisant disparaître les Continents et émerger ceux précédemment engloutis.

Voici ce que nous apprend, au sujet de ces révolutions cosmiques, le *Hari-Purana* ; nous donnerons une brève analyse du commencement de ce poème.

A peine deux cents âges divins s'étaient-ils écoulés, c'est-à-dire qu'un jour de Brahmâ ne s'était pas encore accompli que *Purusha* (*Lit.* Le mâle céleste) entra dans une très grande colère ; sa voix fit retentir tout l'Univers ; et les astres et les mers écoutèrent la voix qui disait : Pourquoi, transformant ma substance, ai-je tout créé ! L'aither, la lumière, l'air, l'eau, la matière et pourquoi, dans celle-ci, ai-je jeté le *Germe Universel*, duquel sont sortis tous les Etres ?

Et voilà que les animaux se dévorent entre eux, que l'homme se bat avec son frère et qu'il méconnaît ma puissance, puisqu'il n'a qu'une occupation : Détruire mon Œuvre et faire triompher partout le *mal* contre le *bien*. — Aussi, sans attendre l'accomplissement des mille âges divins, je

vais étendre la nuit sur l'Univers. Et les créatures vont rentrer dans la matière ; la matière dans l'eau ; l'eau dans la lumière ; la lumière dans l'air ; l'air dans l'aither qui est ma propre SUBSTANCE !

Et l'eau dont sont sortis les êtres vivants détruira les êtres vivants.

Or, Vishnou, entendant ces terribles paroles, s'adressa en ces termes à Brahmâ :

« O ! Toi, Illustre Maître de l'Univers, des Dieux et des hommes, Toi, l'Omniscient et l'Omnipotent à qui tout l'Univers obéit, toi qui m'as fait sortir de ta pure Essence pour conserver la création, apaise ton courroux et fais grâce à l'UNIVERS ! »

Mais Brahmâ ne pouvant rien changer à ce qu'il voulait exécuter dit à Vishnou : « Trouve-moi un saint homme et je le sauverai lui et sa famille et il repeuplera la terre, etc... »

La suite de cette légende est absolument identique à celle que nous expose la Bible ; c'est-à-dire Noé construisant son arche, etc., etc.

Mais dans la légende hindoue, le récit est enveloppé de cette poésie orientale, qui orne et qui embellit si magnifiquement les faits les plus simples.

Et c'est à partir de ce récit que commence le développement de la Doctrine Esotérique.

Mais où a-t-elle a été conservée cette Doctrine ?

Dans des cryptes et dans les Sanctuaires des Temples existant sur les sommets élevés de l'Himalaya. C'est sur ces mêmes hauts plateaux qu'habitent, paraît-il, depuis des temps extrêmement reculés, une association, un *Collège de Sages* dénommé *Mahatmas* (Grandes âmes) et qui sont les fidèles gardiens de la Doctrine Esotérique.

Cette réunion de Mages, issue de très vieille civilisation, a conservé, cultivé et augmenté le précieux héritage que lui ont légué les générations passées.

Ces grand initiés, par suite d'un long atavisme, sont devenus des êtres supérieurs à notre humanité au triple point de vue physique, moral et intellectuel.

Bien des personnes mettent en doute l'existence de ces Mahatmas, parce qu'il est, paraît-il, très difficile, sinon impossible, de pénétrer dans leurs villes. Cependant quelques voyageurs prétendent avoir conversé avec eux et avoir séjourné dans leur société.

Si nous en croyons le regretté Louis Dramard, qui a eu avec Mme H.-P. Blavatsky à leur sujet une correspondance intéressante, puisque cette célèbre Théosophe aurait été chez les Mahatmas,

voici ce que seraient ces sages, d'après Dramard (*Revue moderne*) : « Les Mahatmas sont complètement maîtres de sciences dont nous ignorons même l'existence, ou que nous connaissons à peine, comme le Magnétisme, la Phrénologie, la Physiognonomie, etc., etc. ; et l'on comprend qu'une pareille puissance, exercée par des natures physiquement et intellectuellement supérieures à l'homme ordinaire, soit capable de produire des résultats qui dépassent tout ce que nous pouvons imaginer. Dans les sciences physiques, les Adeptes sont au savant Européen ce que ce dernier est au sauvage, qui ne connaît des corps que les propriétés apparentes. Le chimiste solidifie, liquéfie, vaporise les corps ; les décompose même et va jusqu'à reconstituer certaines combinaisons minérales ; l'Adepte qui connaît des états de matières imperceptibles pour nous et qui a découvert les véritables éléments des corps peut soumettre tout composé, même organique, vivant, à son analyse, à sa synthèse et opérer ainsi des miracles apparents, comme le passage d'un corps solide à travers un mur. Mais la plus extraordinaire faculté des Mahatmas serait de pouvoir projeter au dehors la partie fluidique de leur être (leur corps astral), et d'agir matériellement à distance au moyen de ce double aithéré qui

se meut avec la rapidité du fluide électrique. Leurs immenses connaissances et leur intelligence supérieure ont permis aux Adeptes de pousser le calcul des probabilités jusqu'à une quasi certitude; d'autre part, le seul aspect d'un homme leur dévoile sa constitution, son tempérament, ses instincts, ses actes; et au simple jeu de la physionomie, ils connaîtraient les plus secrètes pensées de l'interlocuteur si leur développement physique ne leur permettait déjà de saisir directement la pensée sans l'intermédiaire des organes physiques.

« Nous n'ignorons pas combien les déclarations qui précèdent doivent sembler ridicules, folles, impertinentes même à des lecteurs accoutumés à considérer les choses sous un aspect prétendu positif. Toutefois, si nous avons cru devoir présenter la science occulte, en dépit de son étrangeté, à un public moins épris des nouveautés qu'on le prétend et dont le scepticisme est d'ailleurs fort légitime en pareille circonstance, c'est parce que les Initiés, nos maîtres, loin de vouloir être crus sur parole, s'engagent à prouver toutes leurs affirmations à ceux qui seront assez persévérants pour étudier, assez impartiaux pour juger sans parti pris... »

N'ayant jamais vu de Mahatmas et un grand nombre de personnes ayant nié leur existence,

nous étions bien aise de donner ici l'opinion d'un homme d'une intelligence d'élite qui avait connu une personne ayant vu, connu et habité chez des Mahatmas. Ceux-ci sont donc des Adeptes de la science occulte, et s'ils habitent les plus hauts plateaux de l'Himalaya, c'est parce que sur ces hautes régions, ils peuvent poursuivre plus facilement la tâche qu'ils se sont imposée, c'est-à-dire « préserver la Sagesse Antique et la faire progresser autant que possible. Ils conservent cette sagesse, dont ils gardent le dépôt jusqu'au jour où l'humanité sera mûre pour la recevoir. »

Les Initiés à la même science sont répandus sur toute la surface du globe.

Quand l'Initié à la Science occulte a atteint un certain degré d'avancement, c'est-à-dire est arrivé à un certain degré de développement psychique, non seulement les progrès qu'il a accomplis l'ont doué de facultés nouvelles, mais encore il est susceptible d'éprouver les influences qui lui donnent la conscience de son état d'avancement psychique ; il devient peu à peu Adepte ; il acquiert dès lors des pouvoirs qui le font passer aux yeux des non initiés ou profanes pour un être surnaturel.

Ces pouvoirs psychiques, dont nous avons parlé, les Mahatmas, nous venons de le dire, les pos-

sèdent, mais ils sont si extraordinaires, qu'on ne saurait les conférer au premier venu, c'est pourquoi les Mahatmas ne les font connaître, aujourd'hui, qu'à de très rares Initiés, ayant subi de longues épreuves et qui présentent dès lors des garanties suffisantes. Si l'on conférait, en effet, de pareils pouvoirs à des hommes placés sous l'empire de l'égoïsme, les Mahatmas feraient plus de mal que de bien à l'humanité, car de pareils hommes n'emploieraient uniquement leur puissance que pour satisfaire leurs passions et leurs rancunes, en un mot pour faire le mal. »

Voici, d'après M. Sinnet (1), quelques-unes des facultés que possède un Adepte :

« Un Adepte a la possibilité de lire dans la pensée d'autrui, sans qu'aucune espèce de dissimulation puisse le tromper.

« Il a la faculté de pénétrer des mystères non accessibles aux investigations de nos sens physiques et qui atteignent presque à l'infini.

« L'Adepte possède des moyens de contrôle sur les phénomènes matériels par l'emploi de forces que la science moderne n'a pu encore découvrir, enfin l'Adepte jouit en général de très grandes fa-

(1) In Addha-Nari, page 313, 1 vol. in-12°, Paris, 1897.

cultés obtenues successivement dans le cours de son évolution scientifique, facultés qui ne sont pas pour lui un sujet de tentation, car il a dépassé la région des désirs dans laquelle ces pouvoirs auraient pu le conduire à mal faire. »

Les *Adeptes de la Doctrine secrète* sont connus dans l'Inde sous le nom de *Frères* et reconstituent ce qu'on nomme *la Fraternité du Tibet* qui est certainement une des plus considérables parmi les sociétés occultes; elle est regardée avec raison comme *Illuminée* et, par ce terme, il faut entendre dans le sens occulte (qui reçoit la lumière). D'où le terme *Illuminement* qui signifie *Savoir spirituel*.

Pour atteindre le haut degré de savoir que possède un *Frère* ou *Mahatma*, il faut passer par un apprentissage long et difficile et avoir subi des épreuves autrement difficultueuses que celles par lesquelles passent les Francs-Maçons de divers rites.

Après l'apprentissage, le futur frère arrive au *Chélaat*, qui comporte lui-même plusieurs degrés. Le *Chéla* ou disciple du maître (*Guru*) doit toujours avoir présent à l'esprit le but final, qui est de parvenir à l'Adeptat. Il doit savoir que la tâche qu'il entreprend, tâche longue et périlleuse, a pour objet de développer en lui un grand nombre de

facultés et d'attributs qui sont tous latents dans l'espèce humaine, et toutes ces facultés doivent être développées par le Chéla lui-même, en utilisant le moins de conseils et d'aide possible de son Guru, car il doit toujours avoir à l'esprit cet aphorisme occulte : *l'Adepte devient, il ne se fait pas* ! Ce qui veut dire aussi qu'on ne sait bien que ce qu'on apprend par soi-même.

La Doctrine Esotérique ou science sacrée devait être divisée dans l'Inde en quatre parties ; ce qui le prouverait c'est que nous lisons les lignes suivantes dans l'*Oupek-Hat* : « Connaître la nature réelle du feu, de la lumière solaire, du magnétisme lunaire, de l'électricité atmosphérique et terrestre, tout cet ensemble constitue le troisième quart de la Science sacrée », qui était la Science intégrale.

Nous allons étudier maintenant l'Esotérisme hindou, à l'aide de ses contes et de ses légendes qui tiennent une si grande place dans la littérature de l'Orient, notamment dans le *Mahâbharata*, car si dans cette vaste épopée qui comporte deux cent mille vers, on retranchait les épisodes accessoires à l'action elle-même que narre le poème, il n'en subsisterait pas plus du quart.

Les Hindous ont donné à l'un de leurs plus importants recueils de contes le nom de *Kathasarit-*

*sâgara*, c'est-à-dire traduit littéralement *Mer des rivières d'histoires*, nous pourrions même dire Océan d'histoires qui a débordé jusque sur nos côtes occidentales, car la plupart de nos récits, fables et légendes du moyen âge de notre Europe, sont dérivés de l'Inde, en grande partie du moins (1).

L'une de ces légendes, la plus connue des Orientalistes, est celle de la courtisane et du pieux Bouddhiste, qu'Eugène Burnouf a donnée dans l'introduction de son *Histoire du Bouddhisme.*

C'est une sorte de tentation de saint Antoine.

La scène se passe à Mathoura, la cité laborieuse, au moment où « l'astre aux rayons froids venait de se lever. » Une femme accoudée sur la balustrade d'une terrasse qui dominait les flots de la Yamouna, cette femme écoutait avec anxiété, pour essayer de percevoir les pas de quelqu'un qu'elle attendait. Elle avait dépêché, en effet, une de ses femmes auprès d'un beau garçon qu'elle désirait ardemment avoir auprès d'elle et qui se nommait Oupagupta ; c'était un jeune marchand d'essences et de parfums.

(1) Nous engageons nos lecteurs à lire à ce sujet la belle étude de M. Gaston Paris : *Les contes orientaux dans la littérature française du moyen âge.*

Enfin, elle entend le pas de sa messagère ; mais, à son air déconfit, elle voit qu'elle a échoué dans sa mission ; en effet, le jeune Oupagupta n'aime que Sakya-Muni, « cet homme étrange qui a le don de persuader tous ceux qui l'approchent et qui l'entendent ».

Aussi, ajoute la messagère : toutes les courtisanes de l'Inde, toutes les *Apsaras* (danseuses) du Mont Méru perdraient leur peine (leur latin) à vouloir séduire le jeune néophyte de Sakya-Muni.

— Tant mieux, riposte la courtisane Vasavadatta, c'est le nom de notre énamourée, tant mieux, ce que tu m'apprends me ravit, m'enflamme encore davantage, car je craignais que, par cette nuit embaumée où tout invite à l'amour, Oupagupta fût avec une autre. Quant aux obstacles qui se dressent devant moi, je saurai bien les renverser avec l'aide de *Mara* (du Diable) ; ainsi donc, Soudjata, retourne dès demain chez Oupagupta et dis-lui que je meurs d'amour pour lui, que je veux l'aller voir et quand il me verra à ses pieds, toute frémissante d'amour, ce sage de vingt ans oubliera et son Maître et la Loi.

Dès le matin Soudjata entre dans la chambre de sa maîtresse et lui dit qu'elle a bien plaidé sa cause avec chaleur, mais que le jeune homme n'a

laissé échappé que ces mots : « Ma sœur, dis à Vasavadatta qu'il n'est pas temps encore pour elle que je la voye. »

A ces mots, la courtisane tressaille d'allégresse, car ces paroles lui donnent de l'espoir, elle y voit une vague promesse ; aussi Vasavadatta redouble-t-elle de soins et d'efforts ; elle s'entoure d'un plus grand luxe encore, elle a des amants très riches et, sur ces entrefaites, l'un d'eux tue son rival, dont on cache le cadavre dans le jardin de la courtisane. L'amant assassin s'enfuit, mais on prend la courtisane qui est condamnée à avoir les pieds, les mains, le nez et les oreilles coupées, pour être ensuite abandonnée dans le cimetière et y attendre la mort.

Au matin la terrible sentence est exécutée ; Oupagupta l'apprend chez son barbier ; il s'échappe des mains de celui-ci, car son cœur est rempli de compassion pour celle qui l'avait poursuivi de son ardent amour ; il pouvait aujourd'hui la contempler sans danger, celle dont il avait fui naguère les séductions.

« Quand le corps de la courtisane, dit Burnouf, était couvert de belles parures, qu'elle brillait sous les ornements de toutes espèces, le mieux pour ceux qui aspiraient à l'affranchissement et qui vou-

laient échapper à la loi de la Renaissance, était de ne pas aller voir cette femme; mais aujourd'hui qu'elle a perdu son orgueil, son amour et sa joie, qu'elle a été mutilée par le tranchant du glaive, que son corps est réduit à sa nature propre. c'est le moment d'aller vers elle. »

Aussi, sans perdre un seul instant, Oupagupta marche à grands pas et arrive dans le cimetière auprès de Vasavadatta, dont les Dieux n'ont pas encore eu pitié, car la vie ne l'a pas abandonnée.

La fidèle Soudjata chasse les corbeaux qui voltigent dans les airs en attendant leur proie, qui s'obstine à vivre encore !

La suivante pousse un cri de surprise en voyant le jeune marchand de parfums et signale son arrivée à sa maîtresse, qui fait cacher sous une toile les fragments coupés de ses membres et qui dit d'une voix brisée par la souffrance et la douleur : « Ah ! quand mon corps était fait pour le plaisir, qu'il était « doux comme le parfum du Lotus » tu m'as dédaignée et aujourd'hui, pourquoi viens-tu contempler ce corps, d'où a fui la beauté et la joie et qui ne peut inspirer que de l'épouvante !...

— Ma sœur, dit Oupagupta, je ne suis pas allé vers toi attiré par l'amour du plaisir; mais au moment où tout le monde t'abandonne, je viens t'ap-

prendre la nature des véritables jouissances de l'homme. Tu croyais m'aimer, pauvre insensée ; te connais-tu toi-même ! Que sont les richesses et les voluptés et tous les biens périssables que désire ardemment notre chair ? En dehors de la délivrance finale, tout est vanité et mensonge. Quand belle et triomphante, dmirée de tous, tu passais devant moi, je détournais la tête avec douleur et tristesse, car sous ta beauté, je voyais la corruption ; sous ta peau de satin, je voyais les vers et la pourriture détruire ce que des fous adoraient en toi. Aujourd'hui, jetée à terre, dans la boue et le sang figée, souillée, mutilée, tu m'apparais toute transfigurée, car tes souffrances t'ayant purifiée, tu mérites la haute faveur de Bouddha. Aussi ne crains rien maintenant, seul le péché est la nuit ; la mort, c'est la délivrance !

En entendant ce langage, la face de la mourante, contractée par la douleur, s'illumina d'une joie et d'une clarté indicibles ; les liens qui l'attachaient à la terre se brisèrent et une lumière céleste passa devant ses yeux, car la main du sage Oupagupta s'était placée sur le front de la pécheresse repentante et régénérée !

Ce pieux discours du disciple de Sakya-Muni ne serait déplacé dans aucune bouche charitable ; il

montre que tous les biens de ce monde sont périssables, que seules les actions bonnes et généreuses donnent à l'homme un bon karma et en même temps la félicité éternelle ; telle est la morale de ce conte.

Aucune religion n'a prêché une morale plus élevée, une charité plus parfaite, un altruisme plus généreux.

Et là où se montre la Doctrine Esotérique, c'est quand le jeune disciple de Bouddha fuit les plaisirs de la chair pour poursuivre l'élévation de son esprit et méditer sur la morale et les faux plaisirs du monde.

Un autre conte, fort connu aussi et qui est comme l'antithèse du précédent, c'est celui du religieux chassé de la communauté. Ce conte, primitivement écrit en sanskrit, a été traduit du tibétain en français par M. Foucaux, l'éminent professeur du Collège de France. On y voit qu'un religieux, après avoir prononcé des vœux, manque à celui de la chasteté, en se laissant séduire par une courtisane impure.

Aussi, quand il retourne à sa communauté et que Bouddha, le voyant triste, lui ordonne de faire sa confession publique, une fois celle-ci terminée,

le Bouddha se lève au milieu de la réunion et lui dit d'un ton sévère :

« Malheur à celui à qui l'enseignement de la Loi n'a pas produit plus d'effets qu'une bulle d'eau. Pour celui-là, il n'y a à espérer aucun pardon, car c'est un homme des ténèbres. Le religieux qui après avoir trouvé l'appui de la religion se laisse, après cela, entraîner au mal, celui-là est déchu pour toujours et chassé de la communauté. »

Une autre légende célèbre de la littérature hindoue est celle de Nala et Damayanti. C'est un épisode tiré du *Mahâbharata*, dans lequel le poète célèbre l'amour coujugal, le personnage de l'épouse y est absolument sublime.

Du reste, dans cette grande épopée, les exemples de morale abondent, le lecteur n'a que l'embarras du choix.

# CHAPITRE VII

## LA MORT DE YADINADATTA

Introduction. — Dans une antiquité reculée un roi Hindou, du nom de Daçaratha, possédait un vaste empire dont Ayodhya était la capitale. Le roi avait trois femmes : Kei-Keyi, Sumîtra et Kauvalya. De la première, il eut un fils qui fut nommé Bharata ; de la seconde, il fut père de deux jumeaux : Laskshmana et Satrughna ; enfin la dernière, pour laquelle il avait une grande prédilection, lui donna pour fils Ramâ, prince célèbre, dont la naissance fut si miraculeuse que les Hindous le regardent comme une incarnation de Vishnu même.

Daçaratha était un père heureux, car ses enfants avaient une intelligence peu commune ; il leur donna comme instituteur le Grand Prêtre Vathis-

tha qui enseigna aux Princes les Védas et les lois morales. Les fils du roi étaient à peine des adolescents, qu'un célèbre Brahmane Wiswâmitra, connu par ses grandes austérités, se présenta à la Cour de Daçaratha, et lui demanda son fils Râma pour l'aider à se débarasser de deux *Asuras* ou mauvais génies qui l'obsédaient.

Le roi était très attristé par cette demande ; il voudrait bien l'éluder, mais il craint de froisser le Saint Personnage et de s'attirer son ressentiment ; aussi se décide-t-il à grand'peine, mais enfin, il remet entre les mains du Brahmane son fils chéri.

Wiswâmitra achève l'éducation du prince ; il lui fait présent d'armes enchantées et lui apprend à en faire usage. — Ensuite il emmène son jeune élève en voyage, il décrit à Ramâ les contrées qu'ils traversent, il lui fait l'histoire des ermitages dans lesquels ils logent, enfin ils parviennent dans l'endroit où le pieux anachorète n'a pu, malgré ses austérités, accomplir son sacrifice, toujours interrompu par des menées des deux asuras Iuvâhu et Mâritcha. Râma se met en devoir de les attaquer et bientôt les deux génies succombent sous les coups de ses flèches divines.

Wiswâmitra remercie son illustre élève, peut

accomplir enfin son sacrifice; il se rend alors à la Cour de Djanaka, l'ami et l'allié de Daçaratha ; ce roi avait une fille du nom de Sita qui était d'une merveilleuse beauté, aussi était-elle recherchée en mariage par un grand nombre de princes, au moment même de l'arrivée de Brâhma chez le monarque. Le fils de Daçaratha, bientôt ébloui par les charmes de la ravissante princesse, se pose en prétendant. Le Roi qui ne sait à qui accorder la main de sa fille, déclare qu'elle n'appartiendra qu'à celui des princes dont le bras vigoureux pourra bander un arc immense qui lui avait été donné par les Dieux.

Le fameux arc placé dans son étui odoriférant sur un chariot est roulé avec beaucoup de difficulté par des esclaves et mis à la disposition des prétendants.

Ceux-ci s'avancent l'un après l'autre pour essayer l'arme, mais aucun ne peut non seulement le bander, mais même le sortir de sa gaine. Le dernier de tous, Râma s'avance; d'une main légère, il soulève l'arc et essaye de tendre le nerf; il agit avec tant de vigueur, que l'arc se brise dans son milieu en rendant un son si terrible que l'air en est ébranlé (1).

(1) On voit que le défi du roi ressemble assez à celui d'Ulysse envers les prétendants de Pénelope.

Râma proclamé vainqueur, épouse la belle Sitâ et revient avec elle au Palais de son père. — Quelque temps après le retour de son fils, le vieux Daçaratha se sent trop âgé pour continuer à régner, aussi veut-il conférer à Râma le titre de *Yuva-Râdjah* (prince royal). De grandes fêtes sont ordonnées pour la consécration officielle. Toute la ville est pavoisée en signe de réjouissance, les maisons sont enguirlandées de fleurs aux suaves parfums; le peuple, paré de ses habits de fête, se livre au plaisir et à la joie; et au milieu de l'allégresse générale, le cortège de la Cour, ayant à sa tête le brillant Râma et sa charmante compagne, s'avance avec solennité vers le temple. La belle Sitâ ressemble à la déesse Lakshmi, tant sa démarche est élégante et beaux ses ajustements.

Mais tous ces brillants ornements vont bientôt faire place à des vêtements de deuil.

En effet, une des femmes de la reine Kei-Keyi qui nourrissait une grande haine contre Râma, le gentil Râma, trouva le moment propice pour assouvir cette haine, et dans ce but, elle se rend auprès de sa maîtresse et lui dit que les honneurs qu'on va rendre à Râma sont une usurpation sur les droits de son fils Bharata. Cette suivante de la Reine lui rappelle que naguère, celle-ci ayant

sauvé la vie de son époux, le roi lui a promis par un serment solennel, pour témoigner sa reconnaissance, de lui accorder deux grâces ; et la mauvaise femme engage la reine à exiger de Daçaratha : premièrement, l'exil de Râma pendant quatorze années ; secondement, le titre de Yuva-Radjah pour sacrer Bharata.

Kei-Keyi agit d'après les instructions qu'elle vient de recevoir, et Daçaratha a beau protester par une vive douleur contre les prétentions de son épouse, il a beau se livrer au désespoir et conjurer la reine de ne pas exiger de son cœur de père un tel sacrifice. Kei-Keyi reste sourde à toutes ses objurations ; le Roi attéré, fou de douleur, lié du reste par ses serments, est obligé d'accorder à la reine l'exil de Râma.

Se soumettant aux ordres cruels de son père, Râma quitte ses vêtements et ses ornements cérémoniels et revêt l'humble costume de l'anachorète ; accompagné de Sitâ et de Lakshmana qui ne veulent point l'abandonner, il prend la route de la forêt de Dandaka pour y accomplir son pénible exil.

Pendant ce temps, que va devenir le malheureux père Daçaratha ; le vieux Barde hindou Valmiki va nous l'apprendre.

Voici ses chants si poétiques et si peu connus en France :

Le Grand Roi Daçaratha était en proie à la plus vive douleur, parce que Râma, l'illustre descendant de Manu, s'était retiré avec son épouse Sitâ et son frère Lackshmana dans la forêt. Le front du Roi était dépouillé de sa splendeur, parce que ce monarque était sans cesse poursuivi par l'idée de l'exil de son bien aimé fils. Tel le Soleil quand il est en butte aux attaques de l'implacable Râhu (1).

Néanmoins le Roi dévora sa douleur pendant six jours entiers, mais il lui fut bientôt impossible de la contenir dans son sein. Aussi au milieu de la nuit, à la Reine Kansalyâ qui reposait à ses côtés, adressa-t-il la parole en ces termes : « Il n'est que trop vrai, Grande Reine, que quelques actions justes ou criminelles commises par

(1) Râhu est un *Asura* ou mauvais génie qui au moment ou les *Suras* ou bons génies se transmettaient de l'un à l'autre la coupe pleine d'*Amrita* qu'ils venaient de produire, voulut lui aussi y puiser à son tour pour se procurer l'immortalité ; mais le Soleil s'apercevant de ce dessein en informa Vishnu qui d'un coup de son disque trancha la tête à Râhu ; mais comme l'amrita avait touché déjà ses lèvres, la tête devenue par ce fait immortelle s'éleva à la voûte céleste et y demeura attachée. Mais comme elle nourrit envers le soleil une haine implacable elle cherche souvent à assouvir sa rage en se jetant sur lui par intervalles pour essayer de le dévorer. – De là l'origine des éclipses de cet astre.

l'homme, sont toutes irrévocablement récompensées ou punies, dans un temps donné. — Tel l'ignorant qui a déraciné un superbe *Amra* (1) pour le remplacer par un *Palâsa* stérile (2) se réjouit grandement au temps de sa floraison, se promettant déjà une abondante récolte, mais quand l'époque des fruits arrive, il reconnaît alors son erreur. J'ai agi de même. Hélas ! quand par un serment imprudent, j'ai dû condamner à l'exil mon bien aimé fils, Râma. Apprends donc, ô Fille de Kausala, que dans ma prime jeunesse, je me rendis involontairement, trompé par un bruit, coupable d'un grand crime. — De même sans le savoir un homme porte à ses lèvres une coupe empoisonnée, moi aussi sans le savoir je commis un crime, et je ne sens que trop que le moment de l'expier est enfin arrivé : je dois mourir.

Voici mon triste récit : « Longtemps épuisée par les feux ardents du soleil, la terre paraissait prête à s'embraser, quand cet astre arrivé à la fin de sa course septentrionale, commença à gagner le midi en répandant une douce chaleur. Des nuages cou-

(1) L'*Amra*, serait d'après les botanistes, le *Mangifera Indica* ou manguier.

(2) Le Pâlasa serait le *Butea Frondosa*, végétal de la famille des Papillionacées, dont le fruit n'est qu'ornemental.

vrirent l'étendue céleste et le paon joyeux célébra par ses cris le retour si désiré de la saison des pluies. Les fleuves, grossis par les torrents et ceux-ci par les eaux du ciel, débordèrent et couvrirent la campagne d'une eau bienfaisante et la nature, ainsi ranimée, brilla tout à coup du renouveau. Ce fut à cette époque de l'année que je me rendis un soir sur les bords du Sarayu armé de mon meilleur arc et d'un carquois pourvu de flèches. En cet endroit, enveloppé du silence du soir et prêt à décocher une flèche acérée sur le point où j'entendrais le moindre bruit, j'épiais avec une fiévreuse impatience l'arrivée de quelques fauves qui, altérés, viendraient pour se désaltérer sur les bords du fleuve aux eaux limpides.

Tout à coup, je crus entendre un bruit pareil à celui que ferait un gros éléphant engloutissant de l'eau avec sa trompe; je lance mon trait et de l'endroit où je croyais avoir frappé une proie, j'entends partir ce cri plaintif : « Ah je suis mort !... Quelle est la main impie qui a lancé le trait cruel qui vient de blesser au cœur un pieux ermite ? Quel être assez inhumain, assez barbare a pu percer d'une flèche cruelle un paisible habitant de la jungle, au moment où il venait tranquillement puiser au fleuve sacré de l'eau pure,

destinée au saint sacrifice? Je ne pleure point sur la perte de mes propres jours, mais sur ceux de mon père et de ma mère, qui tous deux courbés sous le poids des ans sont tous deux aussi privés de la vue. Qui désormais sera assez compatissant pour s'intéresser à leur existence fragile et me remplacer, moi qui les nourris depuis tant d'années.

« Ame sans pitié, d'un seul coup, tu as fait trois victimes! »

Mon cœur fut serré par ces accents douloureux, aussi jetant loin de moi mon arme meurtrière, je m'élance d'un bond à l'endroit d'où partait cette plainte amère; et là, je vois un jeune yogui couché sur le bord du fleuve et frappé en pleine poitrine d'un coup mortel. M'ayant aperçu, il rassembla le peu qui lui restait de force et me dit d'une voix mourante : « Que t'ai-je donc fait, Tchatriya, moi qui puisai paisiblement dans le fleuve de l'eau pure pour mon Seigneur! Mais que t'ai-je donc fait pour me donner la mort?... Et les auteurs de mes jours, ces deux vieillards délaissés dans une triste solitude et attendant anxieusement mon retour, que t'ont-ils fait, homme cruel, pour leur faire partager mon triste sort?

« Vois ce sentier, ô fils de Raghu, il conduit à l'ermitage de mes parents; va voir mon père et

instruis-le du malheur qui vient de le frapper. Implore très humblement sa clémence, si tu ne veux pas que par une terrible imprécation, il te réduise en cendres, comme le ferait la flamme d'un arbre mort et depuis longtemps desséché. Mais avant de partir, retire de ma poitrine cette flèche qui me brûle et qui, semblable à la foudre, a détruit subitement les forces vives de mon existence. Calme cependant ta grande frayeur, tu n'es pas un brahmicide, car si mon père est un Brâhmane illustre, ma mère n'est qu'une Soudrâ. »

Telles furent les dernières paroles de cette pauvre et innocente victime.

Je m'empressai de retirer aussitôt du sein de ma victime le fer meurtrier et je conjurais le ciel de prolonger ses jours ; mais hélas ! au même instant, les yeux du yogui se fermèrent et un dernier soupir s'échappa du fond de sa poitrine... il était mort !

L'angoisse que j'éprouvais en ce moment néfaste était plus terrible que la mort même.

Après avoir rempli le vase avec de l'eau puisée dans le fleuve, je m'acheminai vers l'ermitage du Brâhmane infortuné. Je n'en étais plus qu'à quelques pas, quand bouleversé par l'idée du malheur que je venais de commettre, je m'arrêtai en me re-

présentant à l'esprit, et cela avec un douloureux attendrissement, les deux pauvres vieillards; je les voyais comme une paire d'oiseaux à qui on aurait brisé les ailes.

Quand je les eus aperçus, ils paraissaient désolés de la longue absence de leur fils, de ce bon fils dont je venais de les priver à tout jamais.

Trompés par le bruit de mes pas, le père crut à l'arrivée de son fils et dit : comme tu as tardé à rentrer au logis... Donne-moi sur le champ de l'eau pure que tu as été puiser au fleuve sacré. Pourquoi t'es-tu attardé sur le rivage, ô Yadina-datta? Quel chagrin ton absence a causé à ta mère! Si elle ou moi t'avons jamais donné un sujet quelconque de mécontentement, pardonne-nous-le, cher fils, et ne nous cause jamais plus pareille inquiétude. Toi seul es ma force, tu le sais bien, je suis incapable d'agir; privé de la lumière, je ne puis voir que par tes yeux, aussi c'est sur toi que repose ma vie tout entière. Mais pourquoi, ô mon fils, ne réponds-tu pas?

Et balbutiant d'une voix étouffée par mes sanglots, je dis au vieillard : « Je ne suis point ton fils, ô Brahmane vénéré! Je suis Daçaratha de la Caste des Tchattrias, et je viens devant toi pour te demander pardon d'un malheur épouvantable,

presque d'un crime, bien involontaire ; voici comment : — J'étais placé en embuscade sur les bords du Sarayû, mon bras était armé d'un arc terrible, avec les traits duquel je voulais surprendre quelques fauves et les tuer. Croyant tuer un éléphant qui se désaltérait au fleuve, je perçais de mes traits ton fils, trompé par le bruit qu'il faisait en remplissant son vaisseau. Hélas ! Quelle funeste erreur ! Aux cris plaintifs du mourant, je reconnus ma victime. Je vole à elle, je cherche à retenir sa vie et tout d'abord j'arrache de sa profonde blessure le fer meurtrier, mais au même instant sa belle âme s'exhala, bien innocente sans doute, vers les cieux.

« Et maintenant, ô sage Brahmane, tu sais tout, ce meurtre, tu le vois, est bien involontaire ; aussi je te prie, je te supplie de ne point faire éclater une juste, trop juste colère contre un malheureux que tu vois là, anéanti et courbé à tes pieds. »

Mon récit avait tellement atteré les vieillards, que longtemps ils demeurèrent sans connaissance ; lorsqu'ils eurent repris l'usage de leurs sens, le vertueux solitaire m'adressa la parole en ces termes :

« Si tu as accompli sciemment ton crime et si, perfide, tu cherches à le pallier par un vil men-

songe, je te maudis, et je veux que l'imprécation que contre toi je lance, anéantisse à l'instant ta puissance et que sept fois elle pèse sur ta tête coupable ! Mais hélas, si c'est tout à fait involontairement, comme tu l'as dit, que tu as fait périr mon fils, vis et que la famille illustre de Raghou soit à jamais à l'abri contre toutes mes imprécations.

« Conduis-moi promptement à l'endroit fatal où, percé de ta flèche mortelle, mon fils est étendu sans vie. Encore une fois, je désire toucher de mes tremblantes mains le corps glacé de mon enfant, si toutefois j'ai assez de force pour ne pas succomber auparavant sous l'excès de ma douleur. Que ma compagne et moi, arrosions encore une fois de nos larmes le front de cet enfant, qui, si jeune encore, a payé son tribut à la cruelle mort. »

Alors prenant par la main les deux vieillards éplorés et inconsolables (je n'essayais point du reste de les consoler), je les conduisis au lieu où gisait, inanimé, le corps de leur fils.

Ils caressèrent longtemps cette chère dépouille, puis poussant un profond soupir, ils tombèrent, en sanglotant, sur le sol à ses côtés et dirent :

La Mère. — O Yadinadatta, ô mon fils ! toi qui

m'aimas plus que ta propre vie, pourquoi sur le point de me quitter pour un si long voyage, ne m'adresses-tu pas une seule parole de consolation ? Un baiser encore, ô mon enfant, encore un seul baiser, avant que je puisse me résigner à cette horrible séparation.

Le Père. — C'est moi, ô mon cher fils ! C'est ton père, et cette femme qui est là, c'est ta mère ; ne nous reconnais-tu donc pas ? Allons, lève-toi, lève-toi donc, et viens te réjouir de nos embrassements. Le soir quand je serai plongé dans ma pieuse méditation, quelle douce voix, ô mon fils chéri, fera raisonner à mon oreille le mélodieux chant des saintes et sacrées écritures ? Au lever de l'aurore, quand j'aurai accompli les ablutions prescrites et répandu sur le feu sacré l'huile bénite, quelle main massera mes pieds, afin de maintenir leur souplesse ? Qui, désormais, ira dans la forêt arracher les racines et cueillir les fruits pour apaiser la faim de deux pauvres vieillards ? Et comment pourrai-je secourir ta mère, la chaste et noble compagne de ma vie, elle qui, comme moi, est privée de la vue, ce don céleste ?

« Mais à quoi bon m'inquiéter de l'avenir, ô mon cher fils ? Je sens bien que nous allons te rejoindre ! Nous succomberons tous deux, très cer-

tainement, à la douleur qui nous accable, demain, nous serons avec toi ! En attendant notre arrivée, partage, innocente victime, le sort des héros qui, glorieusement tombés dans les combats, n'ont jamais revu leurs foyers. Habite à jamais cette région aithérée, qui est donnée en partage aux Arahats et aux Munis, versés dans la connaissance des Védas. Va auprès de ces hommes généreux, qui, durant leur sainte vie, n'ont cessé de distribuer aux brahmanes, des terres fertiles, des vaches fécondes, de l'or et du riz. — Tel est, ô Yadinadatta, l'état fortuné qui t'est sûrement réservé, et dont sera exclu à jamais l'être qui t'a donné la mort, s'il l'a fait à dessein » !

Après avoir ainsi soulagé leur douleur et dégonflé leur cœur, ces deux bons et excellents parents s'apprêtaient à faire à leur enfant les ablutions prescrites, lorsqu'ils virent son astral (double aithéré) tout resplendissant de lumière, planer au-dessus de leur tête dans un char orné de superbes fleurs.

Avec une voix céleste, cet esprit adressa à ses parents ces paroles consolatrices : « Cessez, chers auteurs de mes jours, de vous affliger à mon sujet, une demeure sainte et parfaite est déjà à ma disposition, quand vous viendrez ici, nous y jouirons

ensemble d'un bonheur inaltérable. Le grand Daçaratha est innocent de ma mort, seul le destin avait compté mes jours ».

Ces paroles prononcées, l'Esprit s'élança dans l'espace aithéré en marquant son passage d'une longue traînée lumineuse.

Les deux nobles vieillards, réconfortés par cette apparition, rendirent à leur fils des devoirs funèbres ; puis après se tournant vers moi, le Brahmane me dit : « Je sais maintenant que le meurtre de mon fils a été involontaire, et je demande, comme la perte de mon fils va certainement occasionner ma mort, que tu périsses un jour de même, par suite du violent chagrin que tu éprouveras au sujet de ton fils (1) ».

Mon Karma chargé ainsi de l'invocation du Brahmane, je m'en retournai tristement à Ayodhyà ; j'y appris bientôt la mort des deux malheureux solitaires, qui n'avaient pu survivre à leur malheur. Cette mort m'affligea grandement.

Je sens maintenant, ô Kawalyâ, que le terme auquel doit s'accomplir l'invocation du vieillard est arrivé. La sombre mélancolie à laquelle je suis

(1) Il ne faut pas voir dans ces lignes une imprécation, mais plutôt une sorte de souhait de la part du vieillard, afin de décharger le Karma de Daçaratha du meurtre de Yadinadatta.

en proie depuis l'exil si funeste de Râma, a détruit le principe de mon existence, comme un grand fleuve débordé, renverse sur ses rives les grands arbres qui s'y trouvent. Encore un peu, et le dernier souffle qui m'anime va s'échapper de ma poitrine. Déjà ma vue s'obscurcit, ma mémoire s'en va, et les envoyés du terrible Vaivaswata m'environnent de toute part; je les sens; je les vois; ils me saisissent!

Oh! si Râma pouvait me toucher de sa douce main, si je pouvais entendre sa voix, je renaîtrais certainement à la vie, comme si j'avais goûté à l'Amrita (1).

Que je voie mon fils, que je jouisse d'un seul de ses regards, alors je mourrai satisfait. — Mais si, privé de sa présence, il faut que je renonce à la lumière, ô Kansalyâ, je ne crois pas qu'il existe une douleur pareille à la mienne... Les Etrangers au contraire (ceux qui ne sont pas ses parents) pourront tous à l'envie se repaître de ses charmes,

(1) L'Amrita, c'est l'Ambroisie des Dieux hindous, obtenue par le barattement de la mer de lait, comme on peut le voir au mot Vishnu (a). — Ce breuvage était ainsi nommé parce qu'il préservait de la mort, c'est-à-dire qu'il donnait l'immortalité, etc...

(a) DICTIONNAIRE DE LA SCIENCE OCCULTE, *verbo*, AMRITA, page 105.

quand semblable à Indra il rentrera, après son exil, dans la ville d'Ayodhyâ. Il seront si heureux qu'ils participeront de la nature des Dieux les êtres favorisés sur lesquels se fixeront les beaux yeux de mon fils, ces beaux yeux plus doux et plus gracieux que la fleur du Lotus Bleu ? Des milliers de fois plus heureux que moi, ils jouiront paisiblement du bien dont la privation me fait mourir ».

Tout rempli de l'idée de Râma, le Grand Roi Daçaratha parvint ainsi au terme de son existence.

Telle la lune au lever de l'aurore perd peu à peu de sa lumière argentée.

« O Râma ! O mon fils adoré ! »

Telles furent les dernières paroles du Roi et son âme s'exhala dans les cieux.

# CHAPITRE VIII

## LA DOCTRINE ÉSOTÉRIQUE CHEZ LES ÉGYPTIENS

Il est à peu près certain que les Egyptiens tenaient leur doctrine Esotérique de l'Inde : ils l'y avaient puisée par la tradition et peut-être à l'aide de certains manuscrits qu'ils avaient pu avoir en communication des Hindous (1).

Nous possédons quelques manuscrits égyptiens, qui nous révèlent une grande partie de leur doctrine Esotérique ; mais combien de précieux documents ont été détruits par le temps et aussi par le fanatisme.

Ainsi un Jésuite, le P. Sicard, fit, dans un petit port de l'Egypte, à Ouardan, un autodafé avec des anciens papyrus égyptiens, prétendant, puis-

(1) Les Egyptiens avaient appris la Science Esotérique chez les Hindous avant leur exode de l'Inde pour l'Egypte sous la conduite de Menès.

qu'il ne comprenait rien à ces signes, que c'étaient des *livres de Magie*, par conséquent œuvre du démon. — Savary, dans ses *Lettres sur l'Egypte*, rapporte le fait, et nous ne le connaîtrions pas par cet auteur, que le P. Sicard nous le dévoilerait lui-même; voici en effet ce qu'il écrit page 53, dans ses *Lettres Edifiantes*, fort édifiantes même : « On m'avisa un jour qu'il y avait dans le colombier d'un village, un tas de papyrus couverts de caractères magiques, achetés à quelques religieux coptes et schismatiques; j'en fis l'usage que j'en devais faire, et je plantai, à leur place, une croix de Jérusalem que les Coptes révèrent avec grande dévotion ».

Voilà donc un acte de vandalisme inconcevable, qui nous a privés peut-être de précieux trésors ésotériques.

Comme tous les peuples d'une civilisation avancée, les Egyptiens utilisaient très largement le symbolisme, comme nous allons voir. L'antiquité de leur civilisation nous est confirmée par Diodore de Sicile, qui apprend que la civilisation égyptienne remontait à 189 siècles avant Menès, qui régna sur l'Egypte 5.000 ans avant notre ère. On considère comme œuvres architecturales antérieures à Menès, le grand Sphinx et le Temple d'Herma-

chis, qui seraient contemporains des grottes d'Ellora et de Maha-Bali-Puram en Asie, lesquels monuments remontent à 8.000 ans avant le siècle actuel.

Etant donné ce qui précède, nous estimons que M. Maspéro se trompe étrangement, quand il nous dit que les Egyptiens considéraient les étoiles comme des lampes (*Kabesou*) suspendues à la voûte céleste et qu'il ajoute (2): « Au premier rang de ces astres-lampes, on mettait les Décans, simples étoiles ou groupe d'étoiles, en rapport avec les 36 ou 37 Décades, dont se composait l'année égyptienne. Sopt ou Sothis (notre Sirius) ; Sahou (Orion consacré à Osiris) est considéré par quelques-uns comme le séjour des âmes bienheureuses ; les pléiades, les Hyades et beaucoup d'autres dont les noms anciens n'ont pu être encore identifiés d'une manière certaine avec les noms modernes ».

Ces astres-lampes n'étaient qu'un symbole qui n'a pas été plus compris que celui de la Croix-testiculée faussement dénommée *Croix Ansée.*

Cette croix n'était primitivement que les faces déployées du cube dont les six faces fournissent le Septenaire : trois faces en ligne horizontale et

(1) Histoire ancienne des peuples de l'Orient.

quatre en ligne perpendiculaire, total sept ; la face du milieu de la croix étant commune aux deux lignes.

Trois et quatre sont les nombres les plus ésotériques et forment le nombre de la nature même, le nombre sept ou nombre de la vie ; trois étant l'esprit, et quatre la matière. Dans l'homme trois représente : *atma-Budhi* et *Manas* et quatre : *Kama-rupa, jiva* ou *Prana, Lingha-Sharira et Rupa.*

Un autre grand symbole de la Doctrine Esotérique égyptienne est le *Champ d'Aanrou*, qui correspond au *Déva-Kan* Hindou ; quant au froment qui a été semé et récolté dans ce champ, par l'*Osiris* (le défunt) ; ce froment qui a sept coudées de hauteur, il représente la somme de bien ou de mal (le *Karma*) de l'*Osiris N* (*le défunt N*)*;* ce froment a donc été semé et récolté par les sept principes qui constituent son corps vivant. Il est bien évident que l'épi qui a trois coudées représente le Ternaire Supérieur (Atma, Buddhi et Manas) ; les quatre coudées, de la tige, ou paille, indiquent au contraire le quaternaire inférieur, *Kama-Rupa* (le corps du désir) ; *Jiva* ou *Prana* (la vitalité), *Lingha-Sharira* (le double astral) et *Rupa* (le corps physique).

En langage symbolique, le carré représente ce

quaternaire ; aussi géométriquement, on représente l'homme ou ses sept principes par un carré surmonté d'un triangle équilatéral. — Plus particulièrement en Egypte, la vitalité était représentée par la croix en tau, surmontée d'un testicule, emblème de la génération. C'est l'homme crucifié dans l'espace, de Platon, ou bien le Wittoba des Hindous.

Dans une représentation figurée d'un temple égyptien, on voit un coupable qui se présente devant *Phré* (le Soleil) et une inscription hiéroglyphique placée à côté de ce coupable dit : « Les réprouvés ne voient pas ce Dieu grand qui domine en géant sur leur orbite ».

A côté des âmes pures, on lit l'inscription suivante : « Ce Dieu grand leur parle ; elles aussi lui parlent, à lui, dont la gloire les rend illustres dans leur orbite ».

Cette représentation qui distingue les bons des méchants, témoigne que les uns sont privés de la vue de Dieu, tandis que les autres le voient et conversent avec lui ; le catholicisme n'a donc pas le premier créé cet article de foi. Disons quelques mots des *Mystères*. Chez les Egyptiens, on nommait *Petits Mystères* un ensemble de connaissances, embrassant le savoir de l'adulte qui possède chez nous l'Instruction secondaire. Cet enseignement

était donné dans le sanctuaire des temples. Ceux qui avaient atteint ce degré de savoir portaient le titre de *Fils de l'homme*, *Fils de la femme*, *Fils de Héros*, ils possédaient certains droits et privilèges; ils pouvaient exercer, par exemple, la thérapeutique dans ses diverses branches, la Magistrature arbitrale et d'autres charges.

Les *Grands Mystères* complétaient l'enseignement des petits Mystères. L'Initié pénétrait ici dans la science transcendante, dans une toute autre hiérarchie de sciences et d'arts, dont l'étude demandait de longues années d'application. Cette haute instruction, cette instruction Intégrale accordait à ceux qui la possédaient le titre de *Fils de Dieu* ou *des Dieux* et certains pouvoirs sacerdotaux et royaux.

Il était interdit, sous peine de mort, de révéler quoi que ce soit de ces mystères, et il n'y a pas d'exemple de trahison de ceux-ci par aucun Initié de haut grade.

Du reste, celui-ci avait toujours devant les yeux les mystères de Tantale et de Prométhée, symboles des peines et des châtiments qui attendaient le parjure à ses serments. — C'est à la seconde partie des mystères, que se rapportait la cryptographie ou écriture secrète, plus secrète même que les hié-

roglyphes semi-idéographiques, qui correspondaient à la première partie, enfin à la troisième partie appartenaient des caractères idéographiques, image d'une langue très ancienne. — Cette langue la plus secrète (le *secretum secretissimum*) était consacrée aux sciences hermétiques et absolument inintelligible pour celui qui n'en possédait pas la clef.

Le monument le plus considérable de l'Esotérisme Egyptien, c'est *le Livre des Morts*, qui contient en effet la philosophie, la morale et la religion égyptiennes dans tout son ésotérisme ; c'est là la vraie Religion, la seule qu'ait pratiquée les Egyptiens, leurs grands-prêtres, leurs rois et leurs philosophes, car il n'y a pas plusieurs religions égyptiennes, suivant les diverses époques, ou correspondant à des dynasties diverses, comme le prétendent certains archéologues, notamment M. Maspéro, quand il dit que les Egyptiens ont eu de nombreuses religions ; nous pouvons affirmer que l'Egypte n'a eu qu'une religion ésotérique qu'il ne faut pas confondre avec des religions exotériques, qui varient de peuple à peuple, de tribu à tribu, de ville à ville, de famille à famille, et cela à chaque époque ; car, si l'ésotéricisme est fixe et invariable, l'exotéricisme est es-

sentiellement variable. Aussi, ce qui précède étant bien compris, nous ne pouvons accepter les lignes suivantes écrites par l'éminent égyptologue, M. Maspéro (1) :

« Toutes les fois que j'entends parler de la religion de l'Egypte, je suis tenté de me demander *de laquelle* des religions de l'Egypte on veut parler ? Est-ce de la religion égyptienne de la quatrième dynastie ou de celle de la période Ptolémaïque ? Est-ce de la religion de la foule ou de celles des Erudits ? De la religion que l'on enseignait dans les écoles d'Héliopolis, ou de celle qui venait dans le mental et les conceptions de la classe de Thèbes ? Car entre le premier tombeau de Memphis, qui porte le *cartouche* d'un roi de la troisième dynastie, et les dernières pierres gravées à Esneh, sous Philippe-César l'Arabe, il y a un intervalle de cinq mille ans au moins. »

Une autre œuvre encore considérable, qui renferme beaucoup d'Esotérisme, c'est le traité attribué à Plutarque, qui a pour titre *d'Isis et d'Osiris*.

Nous ne parlerons pas ici de ces deux œuvres, puisque nous les donnons ci-après en grande partie, et nous dirons à ceux de nos lecteurs qui

(1) *Guide du Musée de Boulacq*, pages 148 et 149.

voudraient étudier plus à fond l'Esotérisme Egyptien, qu'il n'ont qu'à consulter notre Isis Dévoilée, qui est une petite encyclopédie de tout ce qui concerne l'Egypte et surtout de son ésotérisme (1); et nous terminerons notre chapitre en donnant un morceau extrêmement curieux, au point de vue ésotérique.

C'est une Incantation magique tirée d'un papyrus égyptien ; la voici :

« Viens à moi, ô Seigneur des Dieux — Repousse loin de moi les lions venant de terre, — les crocodiles sortant du fleuve — la bouche de tous les reptiles mordants sortis de leurs trous ! arrête, crocodile Mako, fils de Set ! — Ne vogue pas avec ta queue ; n'agis pas de tes deux bras ; — N'ouvre pas ta gueule. — Que l'eau devienne un feu ardent devant toi ! — La pique des soixante-dix-sept Dieux est sur ton œil, — toi qui fus lié par des liens de métal (chaînes) devant la Bari de Ra.

« Arrête, crocodile, Mako, fils de Set ! — car je suis Ammon, fécondateur de sa mère. »

On retrouve encore beaucoup d'Esotérisme dans un grand nombre d'ouvrages hermétiques.

(1) Isis Dévoilée ou *l'Égyptologie sacrée*, 1 vol. in-12, 1re éd. Paris Chamuel, éditeur 2e ed. revue, corrigée et augmentée, librairie académique Perrin et Cie, Paris.

Parmi ces livres, l'un des plus curieux, celui où l'élément égyptien est incontestable, c'est le *livre sacré* intitulé également : *La Vierge du monde* ou la *Prunelle du monde*, le terme grec signifiant à la fois, Vierge et Prunelle. — Malheureusement nous ne possédons que quelques fragments peu importants de ce beau livre.

Un trait du caractère essentiellement égyptien de ce livre se montra dans un passage où les rois sont présentés comme Dieux véritables et où leurs âmes sont, dit l'auteur, d'une toute autre espèce que celle des autres hommes.

Passons à l'étude du *Livre des morts* ; puis nous donnerons les vingt premiers paragraphes du *Traité d'Isis et d'Osiris* attribué à Plutarque. Ces deux études révèleront au lecteur à peu près tout ce que nous savons de positif sur la *Doctrine Esotérique* des anciens Egyptiens.

Le Livre des Morts *commenté et expliqué* ; *son Esotérisme dévoilé.*

## Avant-Propos

Le monument le plus considérable de la civilisation Egyptienne, c'est sans contredit le livre en

question ; il contient en effet la Philosophie, la Morale et la Religion égyptienne, dans leur sens Esotérique. — Ce livre est pour ainsi dire une sorte d'Encyclopédie, dans laquelle on peut et on doit puiser tout ce qui touche aux us, coutumes, croyance et Esotérisme du peuple égyptien.

Depuis très longtemps, le monde érudit et le monde philosophique désirent une édition complète du *Livre des Morts*.

Dès l'année 1875 au Congrès des Orientalistes de Londres, nous avons vu se formuler des *desiderata* à ce sujet. On nomma même, si nos souvenirs sont fidèles, un Comité chargé de poursuivre cette publication ; dans ce Comité figuraient : S. Birch pour l'Angleterre, notre regretté maître et ami Chabas pour la France et Lepsius pour l'Allemagne.

La grande préoccupation de l'Egyptien, c'était la *mort de son corps !*

Qu'arriverait-il après cette mort ?

Il savait bien qu'une fois dépouillé de son corps physique, il avait à accomplir en corps astral d'autres existences, aussi travaillait-il de tout son pouvoir pendant sa vie, afin de mériter à sa mort, comme récompense, le droit de goûter une série d'existences heureuses qui l'indemniserait, pour ainsi dire, de sa triste existence terrienne.

On comprend dès lors combien est intéressant pour nous un livre qui renferme tout le code de morale philosophique et religieuse de l'Antique Egypte. C'est même pour cela que les Egyptologues modernes ont essayé de reconstituer en entier un *Livre des Morts*, dénommé à tort *Rituel funéraire* par quelques archéologues.

Les Birch, les Lepsius, les Chabas ont tous travaillé à cette reconstitution et dans une certaine mesure MM. Naville et Pierret également et par tous les documents publiés, documents que nous connaissons tous ou presque tous, il nous est permis de nous faire une idée de ce qu'était ce monument; mais aucun de ces auteurs n'a pu, d'après nous, donner une Explication Esotérique de cet antique et vénérable monument.

Au dernier Congrès International des Orientalistes (Paris, 1897), nous avons parlé à divers de nos collègues de l'Esotérisme Egyptien, de leurs idées sur la Réincarnation, sur l'âme, enfin de leur psychologie et sauf l'un d'eux, la plupart de nos collègues nous ont dit avec une sorte de dédain à peine dissimulé : mais ce sont là des idées spirites, que certainement n'avaient pas les Egyptiens. Or c'est là une grave erreur qui montre bien que les Egyptologues modernes ne connaissent pas un

mot de l'Esotérisme de cet ancien peuple ; aussi que les Orientalistes le veuillent ou non, les Egyptiens, s'ils n'étaient pas Spirites, professaient absolument toutes les croyances contenues dans le Néo-Spiritualisme. Ils admettaient toutes les données occultiques, cela ne peut faire, pour nous, l'objet d'un doute, nous aurons du reste l'occasion de le voir ultérieurement, dans le cours de cette étude qui résume pour ainsi dire tout ce que nous avons appris sur l'Egypte dans l'espace de plus de trente années.

Aucun Egyptologue moderne n'ayant voulu ou pu interpréter le *Livre des Morts* d'après les données ésotériques qui précèdent, il s'ensuit qu'aucun n'a pu fournir une bonne traduction de ce monument, encore moins en expliquer une partie de l'Esotérisme.

Quant à nous, qui, depuis plus de trente ans, avons étudié l'Occultisme ainsi que les diverses Théosophies de l'Orient et de l'Occident, nous espérons donner des Commentaires sur le *Livre des Morts*, tout à fait neufs, originaux et inédits et qui feront comprendre ce beau livre, dont aucun des traducteurs n'a jamais compris la haute philosophie ; aussi ce monument est pour les archéologues, et *à fortiori* pour tout le monde, un Sphinx véri-

table que nous allons déchiffrer et nous espérons dès lors que notre étude fera comprendre ce LIVRE, mis à la portée de tout le monde, du savant comme de l'ignorant, qui dans le cas qui nous occupe sont tous deux sur la même ligne, sur le même plan.

Ceci dit, nous entrons en matière.

Il y a aujourd'hui 30 ans, que le Docteur Allemand Lepsius édita les plus anciens textes du LIVRE DES MORTS, d'après trois sarcophages de l'ancien empire.

Ces textes, sauf quelques chapitres, n'ont été l'objet d'aucun commentaire.

Dans son Introduction, Lepsius a discuté le CHAPITRE XVII, mais en partie seulement.

Un jeune Egyptologue Russe, M. Waldemar Golénischeff, a donné aussi un commentaire du chapitre en question, ainsi qu'un court chapitre qui ne se trouve pas dans la publication de Lepsius; nous aurons occasion d'en parler ultérieurement; enfin M. Pierret, un savant modeste, Conservateur du Musée Egyptien au Louvre, en publiant son *Livre des Morts*, d'après l'ouvrage de Lepsius, ne donne que des Commentaires timides, et, disons-le, fort peu ésotériques.

On voit donc par là, que le travail que nous présentons était à faire, mais encore qu'il est entièrement neuf, original et inédit, comme nous l'avons affirmé déjà, puisque personne n'a osé le tenter, car pour produire une telle étude, il fallait être non seulement égyptologue, mais encore et surtout connaître beaucoup d'*Occultisme* et d'*Esotérisme Oriental*, car c'est là et non ailleurs, qu'on peut puiser des données Esotériques fortes, sérieuses et concluantes pour expliquer l'Esotérisme contenu dans le LIVRE DES MORTS.

L'Esotérisme oriental, surtout celui de l'Inde (1), n'était-il pas la meilleure source, puisque aujourd'hui les études sanscrites démontrent hautement que les Egyptiens avaient puisé leur *Art sacré*, leur Science dans l'Inde même.

GÉNÉRALITÉS EGYPTOLOGIQUES. — Les exemplaires ou variantes du *Livre des Morts* sont nombreux, mais nous suivrons ici le manuscrit hiéroglyphique d'époque Saïte du Musée de Turin qui a été lithographié sous la surveillance de Lepsius même, et qu'il a publié vers 1842. Cet ouvrage est devenu pour ainsi dire l'Exemplaire-Etalon,

(1) Dans notre volume ADDHA-NARI nous avons étudié l'occultisme Hindou, 1 vol. in-12, Paris Librairie des Sciences Psychiques; 2e édition, Chamuel, éditeur, 1893.

l'Exemplaire-Type, auquel se réfèrent les Egyptologues pour tous leurs travaux.

La traduction de Lepsius est-elle irréprochable ? Nous ne le pensons pas, mais c'est en définitive la plus complète ; c'est celle qui a été utilisée par M. Pierret pour sa traduction.

Un grand nombre de *Livres des Morts* ont l'en-tête de leurs chapitres illustrés et nous montrent ainsi des scènes relatives à l'état de l'âme, après la mort. Ces illustrations initient le lecteur à la Psychologie Egyptienne. Souvent, on voit l'âme du personnage défunt, vêtue de blanc, transportée dans l'Amenti ou Occident. Elle adresse des prières aux Génies de l'Orient, aux Oiseaux sacrés et à diverses Divinités.

L'âme arrive devant Osiris, Juge Suprême qui est assis sur son trône entouré de quarante-deux Assesseurs ou Juges. Devant lui se trouve une balance surmontée d'un Cynocéphale. Dans l'un des plateaux de la balance sont placées les bonnes actions du défunt et dans l'autre ses mauvaises actions. Le Dieu Horus examine avec beaucoup d'attention si le fléau des balances est d'une parfaite horizontalité ou si l'un des plateaux penche plus que l'autre, puis Thoth inscrit sur une tablette le résultat de la pesée. — Les âmes justes vont dans

les champs de la Vérité (*Ma*) (1) tandis que les coupables sont rejetés dans les Régions ou Zones Infernales. Nous n'insisterons pas plus longuement sur ces illustrations, car nous aurons l'occasion de les décrire quand elles passeront sous nos yeux dans le courant de notre étude et nous dirons quelques mots de la Religion Egyptienne que le lecteur doit connaître dans ses grandes lignes, avant d'étudier le *Livre des Morts*.

Religion ; Dieu unique. — « Comme les Egyptiens sont excessivement religieux, nous dit Hérodote (2), et plus que le reste des hommes, ils ont des rites que je vais rapporter. Ils ne boivent que dans des vases de cuivre qu'ils frottent et nettoient tous les jours avec le plus grand soin, et cet usage n'est pas observé par les uns et négligé par les autres, mais il est commun indistinctement à tous. Ils portent des vêtements de toile de lin, toujours fraîchement lavés, ils ont grand soin de ne les point tacher. Ils ont adopté la circoncision par re-

(1) Ma, Déesse fille du Soleil personnifie le vrai et le juste (la vérité), aussi le mot s'écrit en égyptien [hiéroglyphe] ; il signifie coudée (mesure). C'est *Ma* qui introduit le mort dans la Salle où Osiris rend son jugement. — On représente cette déesse accroupie, le corps enveloppé d'une robe très étroite (collante) et la tête surmontée du disque solaire ou de l'hiéroglyphe formé par la fronde du Palmier qui est homophone de (Coudée).

(2) Livre II, 37.

cherche de propreté et paraissent faire plus de cas d'une pureté de corps parfaite que de tout autre ornement ».

En ce qui concerne la Divinité, nous dirons que les Egyptiens croyaient à un seul Dieu, ceci serait trop long à démontrer (1), mais nous donnerons un résumé succinct de la doctrine de Plotin qui était dérivée de la religion Egyptienne. D'après cette doctrine, l'*Un* ou l'*Absolu*, l'*Inconnaissable* en raison de sa perfection même, déborde (ὑπερερρύη) et engendre ainsi un autre principe, qui participant de sa perfection constitue l'intelligence (Νοῦς), le monde idéal (κοσμος νοητος) (2). De cette première radiation (περὶναμψὶς) de la lumière primordiale, sort ensuite une seconde sphère lumineuse, l'*âme du monde*, qui est absolument conçue comme toutes les âmes isolées.

Dans la Doctrine de Philon, la conception de l'Essence des choses est analogue à celle de Plotin : nous y voyons que la lumière n'est pas renfermée en elle-même, elle rayonne et donne naissance à un globe lumineux, qui l'environne de toute part.

(1) Il nous a fallu presque tout un chapitre dans notre Isis Dévoilée pour cette démonstration.

(2) *Ennead*, II, 4, 4 ; V, 2, 1, 2, 3, 5, 98 ; VI, 2, 2, 8, 4.

Et que sont ces émanations lumineuses ? Ce sont des forces intellectuelles (les forces subtiles de nos jours), forces qui constituent pour Philon, tantôt les démons (Δαίμωνα) du Judaïsme ; tantôt des esprits.

Et Philon, de même que Platon dans son *Timée*, place entre le Dieu Unique et le Monde, l'Univers, un intermédiaire, un puissant médiateur, parce qu'il considère comme au-dessous de la Majesté divine de faire créer immédiatement par Dieu même, par l'Inconnaissable, le monde des choses matérielles, par suite sensibles et périssables et de représenter ce Dieu comme ayant jamais pu apparaître ici-bas.

Disons que toutes les expressions qui servent à qualifier le Dieu UN qui n'a pas de second (Hymne à Ammon-Ra) ne sont pas pour Philon de pures personnifications, des symboles ; son réalisme va jusqu'à faire de ces abstractions, de réelles personnes, des personnages véritables, bien que toutefois elles se présentent dans certains passages de l'auteur, comme les Forces (Αρεταὶ) ou les qualifications (Προσρησεὶς) ou attributs Divins. — Connaissant parfaitement la théodicée Egyptienne, nous pouvons affirmer au lecteur que la Théodicée Philonienne n'en est qu'une pure émanation et c'est pourquoi nous l'avons donnée ici comme

représentant également la Théodicée égyptienne, dont elle émane elle-même.

Ajoutons que les Egyptiens voyaient dans le jour l'image de la vie, et celle de la mort dans la nuit : en d'autres termes, chaque existence était composée de vie et de mort comme la durée d'un jour est composée du jour et de la nuit. Aussi dans le coucher du soleil : ils trouvaient le prototype du terme de l'existence terrestre et dans son lever l'emblème d'une Renaissance. Comme le jour et la nuit sont divisés chacun en douze heures, les Egyptiens avaient également divisé la mort en douze périodes correspondantes à douze champs ou circonscriptions horaires de l'hémisphère inférieur, et c'est en passant successivement par ceux-ci (par ces cycles) que le Désincarné arrivait par des modifications successives à la réincarnation, à la Renaissance. Ces modifications de l'Ego humain étaient dirigées par douze Divinités directrices de ces circonscriptions mythiques, qui changeaient constamment la condition des êtres en faisant réincarner les âmes dans de nouveaux corps.

Le livre des morts, prolégomènes. — Hérodote, en parlant de l'Egypte, nous dit (1) : « Comme il

(1) II, 35.

n'est aucun pays qui offre autant de merveilles de la nature, ni autant d'ouvrages d'art, au-dessus de tout ce que l'on peut dire, il n'en est aucun qui mérite qu'on n'en parle plus longuement.

Nous pourrions appliquer ces lignes au *Livre des Morts* et dire qu'aucun n'offre autant de matériaux pour le penseur, ne contient un aussi grand nombre de choses, aussi *il n'en est aucun qui mérite qu'on en parle plus longuement* !

Ces lignes excuseront d'avance notre longue étude, si toutefois elle avait besoin d'être excusée. — Ces livres étaient placés à côté de la momie du défunt et lui servaient pour ainsi dire de lettre d'introduction chez les Morts ; c'étaient des lettres de créances qui lui donnnaient accès aux nombreuses portes des nombreuses régions et demeures célestes.

La majeure partie des papyrus de ces livres conservés jusqu'à ce jour étaient placés sous les bandelettes des momies, soit entre leurs jambes, soit sur la poitrine, soit sous les bras, enfin à la portée de de la main du défunt, afin qu'il put le présenter, ce semble, à toute réquisition. — Ces livres étaient écrits par les prêtres ou les scribes du temple qui les fabriquaient d'avance et, ce qui le prouve, c'est que chez la plupart de ces livres, le nom du défunt

était ajouté après coup ; ce nom était souvent joint à celui de la mère du défunt. Ils sont écrits en écriture hiéroglyphique ou hiératique, nous n'en avons jamais vu en écriture démotique.

Champollion et, après lui, E. de Rougé avait dénommé ces sortes de livres : *Rituels funéraires* ; à ce titre Lepsius a substitué celui de *Todtenbuch, Livre des Morts*, qui a été adopté avec raison par tous les archéologues.

L'Egyptologue Allemand nous apprend qu'il ne faut pas voir un tout complet et achevé dans ces livres ; ce n'est pas, du reste, l'œuvre d'un seul écrivain ayant donné à son œuvre un commencement, un développement et une fin, mais plutôt une collection, une réunion de paragraphes indépendants les uns des autres ; ce qui le démontre, c'est que parfois certains chapitres comportent une ou plusieurs variantes ou reviennent plus loin dans le même exemplaire.

Abordons maintenant la question de la traduction dont nous avons déjà dit un mot ; existe-t-il une bonne traduction littérale ?

Nous ne le pensons pas.

M. Pierret va plus loin, puisqu'il nous dit (1) :

(1) *Livre des Morts*, Préface, page VI.

« Une traduction irréprochable et définitive du *Livre des Morts* est-elle possible aujourd'hui ? Le sera-t-elle même jamais ?

Deux graves difficultés se dressent devant le traducteur :

1° L'incorrection des manuscrits anciens et modernes ; beaux ou laids d'écriture, luxueux ou grossiers, tous sont également incorrects. Les scribes ne comprenaient souvent pas ce qu'ils copiaient et ces volumes destinés à l'ombre éternelle des hypogées, sans crainte d'un contrôle ultérieur, ne pouvaient pas être traités avec un grand soin de détails ; ceux qui se vendaient les plus chers étaient ceux qui frappaient l'œil par une plus grande richesse de vignettes, mais leur texte n'en était pas plus pur. Je sais par expérience le peu de lumière qu'il y a à tirer de la collection des papyrus ; on n'y recueille guère que des erreurs ou variante d'autres erreurs ;

2° La difficulté du texte, alors même qu'il semble correct. Si l'on en peut traduire la lettre, il reste à en expliquer le sens caché (*l'ésotérisme*). On se heurte à chaque instant à un mysticisme d'expressions dont la clé est à trouver, à des allusions, à des faits mythologiques supposés, connus du lecteur, et que sans doute nous ignorerons toujours.

« Donc une traduction irréprochable et définitive est un rêve irréalisable. — Une traduction provisoire est-elle possible ? Je n'hésite pas à affirmer qu'elle est possible et même utile. Téméraire, si l'on veut, au point de vue purement égyptologique, c'est une entreprise utile au point de vue du grand public des lettrés qui, étranger au déchiffrement des hiéroglyphes, entend depuis si longtemps parler du *Livre des Morts*, sans avoir été mis à même de le feuilleter. »

En ce qui concerne la première difficulté signalée par M. Pierret, nous sommes bien obligés d'être de son avis, l'incorrection du manuscrit est manifeste, il y a des mots omis, mal écrits, supprimés, etc., on voit bien dans ces copies une œuvre mercantile des Prêtres, qui tâchaient de faire produire le plus aux scribes en un temps donné ; on dirait de la copie, des pensums d'écoliers, mais en ce qui concerne la seconde difficulté, c'est-à-dire à pouvoir interpréter leur ésotérisme, c'est une autre question. Nous pensons que M. Pierret a été un peu trop loin en disant : *On se heurte à chaque instant à un mysticisme d'expressions dont la clé est à trouver.*

Nous possédons cette clé, qui nous a permis, en partie du moins, d'interpréter le mysticisme

d'expressions contenu dans ce beau livre. Nous n'avons été arrêtés réellement que par des expressions incompréhensibles et par des fautes de copistes ou même par des facéties d'un goût plus que douteux des copistes, car il faut bien le dire, ces gens-là n'exerçaient qu'un métier et n'apportaient pas dans leur travail le sentiment religieux qu'il réclamait ; de là des facéties, disons-nous, et même des membres de phrases pornographiques et des obscénités ; voilà encore ce que n'ont pas vu les Egyptologues. Ces scribes professionnels faisaient absolument comme les clercs de nos avoués, qui, dans leurs *grosses*, insèrent des inepties, parce qu'ils savent bien qu'elles ne seront jamais lues ; il en était certainement de même pour les *Livres des Morts*. Les lignes qui précèdent démontrent la justesse de ce que nous écrivons dans ISIS DÉVOILÉE, page 175, 2e édition : « De nombreux Egyptologues ne comprenant nullement l'ésotérisme contenu dans le *Livre des Morts*, en ont faussement interprété un grand nombre de passages, notamment celui qui concerne l'arrivée de l'âme dans les champs d'Aanrou.

Dans le CHAPITRE LXXX, on peut lire ce qui suit : « Dans le cours de ces pérégrinations l'âme ne revêtait que l'image de son corps », c'est-à-dire

le périsprit ou corps astral, « mais quand l'âme s'approche des champs d'Aanrou, elle devait se réunir à son corps. »

S'étayant sur ce passage, certains Egyptologues ont affirmé que l'embaumement n'avait pour but que de conserver le corps pour cette sorte de résurrection. Or rien n'est plus faux. Ce passage signifie tout simplement que le mort devait matérialiser son corps astral pour se présenter corps et âme à l'état d'*Agénère* dans les champs d'Aanrou. On ne saurait donner une autre explication, ou plutôt une autre interprétation à ce passage sans le fausser. C'est de la dernière évidence, puisque beaucoup de corps d'hommes justes, n'ayant pas été embaumés ou ayant été détruits pour un motif quelconque, n'auraient jamais pu arriver à la béatitude finale, ce qui serait d'autant plus injuste qu'ils ne pouvaient être rendus responsables de la destruction de leur dépouille mortelle, de leur cadavre. Nous n'insisterons pas davantage en ce moment sur ce fait, car nous en reparlerons ultérieurement et nous allons commencer l'analyse du *Livre des Morts*, nous disons analyse, car nous ne saurions en effet donner *in-extenso* les nombreux chapitres de ce livre; d'autant qu'il nous faudra supprimer bien des chapitres qui ont été mal tra-

duits, aussi devons-nous faire forcément un choix au milieu de ce très long document, mais ce que nous donnerons de ce livre le fera connaître au lecteur, de même que nos commentaires ou notes feront connaître toute l'Egyptologie.

# CHAPITRE IX

## LE LIVRE DES MORTS

Le Chapitre Premier du Livre donne un important dialogue de l'âme au moment où elle vient de quitter le corps du défunt; celui-ci s'adresse à la Divinité infernale. Il énumère tous les titres qu'il croit devoir produire, afin d'être admis dans l'*Amenti*.

Le chœur des âmes glorifiées qui assiste au débat, intervient en faveur du défunt et appuie sa prière. En ce moment, le prêtre qui est sur la terre joint sa voix au chœur des âmes et implore la clémence céleste.

Osiris se laisse fléchir et dit au mort :

« Ne crains rien en m'adressant ta prière pour la pérennité de ton âme, afin que j'ordonne que tu franchisses le seuil. »

Ainsi rassurée par la divine parole, l'âme du dé-

funt, autorisée pour ainsi dire, pénètre alors dans l'Amenti ; mais elle poursuit ses invocations.

Dans ce premier chapitre, il y a lieu de remarquer un passage dans lequel le défunt suit le cercle entier de l'existence de l'au-delà réservée à l'homme juste. On y voit le défunt arriver à l'Ouest, y subir le jugement qui le déclare pur devant Osiris son juge ; il se lève lui-même en Dieu vivant, c'est-à-dire ressuscitant en Horus, fils d'Osiris, et parcourant le ciel, puis traversant le *Noun* ou l'abîme céleste et revenant à Tiaou ; enfin il est associé aux Dieux au milieu desquels il siège.

Voici le passage en question :

« Il marche, il parle l'Osiris N, il marche vers l'Ouest. Dans la balance on ne trouve pas de péchés à lui, son jugement n'est pas communiqué à de nombreuses personnes. Son âme se tient juste et fière (debout) devant Osiris. Il a été trouvé de bouche pure sur terre. »

L'Osiris N dit : Je me place devant le maître des Dieux ; j'atteins la localité de *ma-ti* ; je me lève en dieu vivant, je suis brillant parmi les Dieux qui sont au ciel. Je suis comme l'un d'entre eux. Mes jambes me transportent dans Khórou. Je vois la marche de la constellation de Sahou. Je traverse

le Noun. Je ne suis pas éloigné de la vue des Seigneurs de Tiaou (c'est-à-dire de la société des Dieux). Je me nourris de leur nourriture ; je siège avec eux.

COMMENTAIRES. — Ce passage prouverait donc que l'homme arrivé au but de ses pérégrinations, de ses incarnations ou incorporations successives, deviendrait Dieu.

Or, quand on étudie l'occultisme Hindou dans ses profondeurs, on est également tenté de se demander si l'homme n'est pas destiné à devenir Dieu !

Nous voyons en effet dans une traduction des *Upanishads* par Anquetil-Duperron figurer ceci en épigraphe :

*Quisque Deum intelligit Deus fit.*

Celui qui comprend Dieu, devient Dieu.

Or, cette épigraphe est empruntée au texte même de l'ouvrage Hindou mentionné. D'un autre côté les *Puranas* nous disent ; « Le Dieu Unique, songeant à devenir multiple se leva du lit de la méditation et créa au moyen de Maya (qui désigne ici *la Nature Primordiale* et non l'illusion), une semence d'or divisée en trois portions :

La Divinité, la Spiritualité et la Matérialité : voilà l'Être suprême ! »

Donc l'homme possédant en lui par ses trois âmes, la Divinité, la Spiritualité et la Matérialité, est aussi un Etre Suprême de seconde classe, si l'on veut, mais enfin c'est un Dieu.

Ceci demande quelques explications que nous allons donner le plus brièvement possible.

Aujourd'hui, il est admis par tous les occultistes que l'homme possède trois âmes ; l'âme spirituelle, l'âme astrale et l'âme physique, parfaitement distinctes les unes des autres. C'est cette triple propriété qui peut même donner lieu à ces cas de double conscience, si difficiles parfois à expliquer en un seul et même individu. C'est grâce à ces trois âmes que certaines individualités peuvent perdre une ou même deux âmes, sans être pour cela anéanties, c'est-à-dire *tomber dans le néant*.

L'âme avancée ayant terminé ses existences terrestres entre en Nirvâna, nous dit l'Occultisme Hindou.

Mais qu'est-ce que le Nirvâna ?

Suivant les Ecoles et les Sectes, celui-ci reçoit des interprétations diverses, que nous nous garderons bien de reproduire, même en partie, car il faudrait y consacrer beaucoup trop de temps ; aussi nous contenterons-nous de choisir, parmi toutes les explications, celle qui nous paraît la

plus généralement adoptée par les personnes compétentes et qui peut servir à prouver notre thèse ; nous dirons donc :

« Le Nirvâna est un état de béatitude spirituelle, par suite de l'absorption de l'âme humaine dans l'âme universelle, mais ce n'est pas pour cela un état d'annihilation, comme on le croit trop généralement, car l'âme humaine après être entrée en Nirvâna conserve sa personnalité propre et peut dès lors reparaître sur la terre, ce qui confirme les paroles traditionnelles de Jésus disant à ses derniers moments à ses disciples : *Le corps Spirituel est immortel* !

Donc, si l'homme entre en Nirvâna, c'est-à-dire dans l'âme universelle ou, ce qui est la même chose, dans le sein de Dieu, il est Dieu.

Du reste cette idée est partagée par les chrétiens, les théosophes et par beaucoup d'autres sectes religieuses encore.

Nous allons en donner une preuve en ce qui concerne les véritables chrétiens, c'est-à-dire, les sectateurs du Christ et non les catholiques, ce qui est bien différent.

Voici, en effet, ce que nous lisons dans l'Evangile de Jean, chapitre X, v. 32, 33 et 34 se rapportant au passage du psaume 82, V. 6.

32. — Jésus leur répondit (aux juifs qui voulaient le lapider) : J'ai fait devant vous plusieurs bonnes œuvres de la part de mon Père : pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous ?

33. — Les juifs répondirent : ce n'est pas pour une bonne œuvre que nous te lapidons, mais à cause de TON blasphème, et parce qu'étant homme, tu te dis Dieu !

34. — Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit : Vous êtes des Dieux ? Vous êtes tous des fils du Très-Haut.

Donc Jésus vient confirmer ce qui précède, donc l'homme est Dieu, mais il lui faut beaucoup de temps et pas mal d'existences, avant d'arriver à ce but final admis, comme nous venons de le voir, par les théosophies Hindoues et Egyptiennes.

Les CHAPITRES de II à XIV nous fournissent brièvement des détails relatifs à la mort et aux premières funérailles. Après avoir franchi les portes de l'Amenti, l'âme à son entrée dans la Région Infernale se trouve éblouie, par l'éclatante lumière du Soleil, qu'elle aperçoit pour la première fois dans l'hémisphère inférieur ; aussi entonne-t-elle une hymne de louanges à Ra, au Soleil, sous forme d'invocation, à laquelle se mêle

parfois des litanies, comme celles dont M. Naville nous a donné une traduction.

Du chapitre premier au Chapitre XVI, le texte Egyptien est surmonté d'une vignette qui montre une *Procession funéraire*; des parents et des amis du défunt se lamentent, on transporte des coffrets funéraires avec la momie dans une *Bari* (barque), des prêtres revêtus de leurs insignes sacerdotaux offrent aux Dieux des offrandes et des libations. Nous disons aux Dieux; en effet celles-ci sont faites aux Dieux secondaires, sortes de Démiurges, et non au Dieu Unique, à l'Inconnaissable, à l'Absolu.

Le Chapitre XVI du *Livre des Morts*, ne comporte pas de texte, ce n'est qu'une vignette en quatre registres (colonnes) qui montre successivement un prêtre faisant une libation et présentant de l'encens au défunt assis à côté de sa femme; on y voit ensuite *Shou*, qui symbolise la force du Soleil, soulevant au milieu de Cynocéphales le disque Solaire, ce qui indique le lever du jour, *la course de l'astre* au commencement de sa course diurne; puis le Soleil planant dans l'espace à une égale distance de l'Orient et de l'Occident; enfin le défunt est dans la Bari sacrée du Dieu, ce qui témoigne qu'il a reçu la suprême récompense, puis-

qu'il est un des passagers, puisqu'il fait partie de l'équipage du Dieu du Soleil, auquel il témoigne sa reconnaissance par un acte d'adoration profonde. Cette vignette indique la fin de la première partie du Livre ; dans la seconde, nous allons assister aux diverses pérégrinations de l'âme dans l'*Hémisphère Inférieur*.

Ici nous allons voguer en plein Esotérisme, comme va voir le lecteur.

Dans notre monde, sur la terre, pour voyager, il faut de l'argent, beaucoup d'argent même, pourrions-nous dire. Pour parcourir les vastes régions de l'Amenti, il faut quelque chose de beaucoup plus rare que l'argent, mais il en faut beaucoup aussi, de ce quelque chose, c'est de la nourriture, ce que les marins appellent du *Biscuit*, mais la nourriture astrale c'est la *Science* ; or chez les Egyptiens, nourriture et science sont deux termes synonymes, comme nous allons voir ; ils sont fréquemment employés, identifiés même dans le *Livre des Morts*, ce qui justifie bien ce que dit Horapollon dans ses *Hiéroglyphes* :

« Les Egyptiens appellent la science *Sho*, qui signifie plénitude de nourriture. Or, la *Science sacrée* des choses religieuses est bien la seule nourriture mystique que l'âme puisse emporter pour la

soutenir dans les longues pérégrinations qu'elle accomplit après sa mort. L'âme qui ne posséderait pas une quantité de cette science sacrée ne pourrait arriver, ne saurait parvenir au but final de son voyage et par conséquent obtenir grâce auprès du Tribunal d'Osiris ; il lui faut donc avant d'entreprendre son voyage, faire ample provision de nourriture (de *science sacrée*). C'est à cela qu'est consacré, en grande partie, le CHAPITRE XVII, qui inaugure la seconde partie du Livre. Mais combien peu de lecteurs qui parcourent ce chapitre en comprennent la signification !

Ainsi l'exégèse de ce chapitre nous apprend que le terme *Aanrou*, *Aarou*, désigne le champ des moissons divines, « celui qui produit l'alimentation des Dieux qui sont derrière les Sarcophages, » c'est-à-dire des huit Dieux secondaires ; ce champ est cultivé par les Mânes qui y séjournent et s'y promènent. Aussi les chemins qui conduisent à ce grand champ, entouré de murs en fer, c'est-à-dire infranchissables pour les entités subalternes, ces chemins, disons-nous, étaient mystérieux et aboutissaient à des portes percées dans ce mur, mais elles étaient placées sous la vigilance du *Gardien du seuil*.

Les CHAPITRES XVIII jusqu'à XX inclusivement

nous fournissent une série de prières qu'on récitait pendant l'embaumement du défunt, tandis qu'on enroulait le corps de ses bandelettes ; les prières sont adressées au Dieu Thot, qui remplit le rôle de *Psycho-pompe*, c'est-à-dire de Conducteur des âmes. Ces invocations présentent un grand intérêt, car elles font allusion à la grande Epopée d'Osiris et de sa lutte contre Set. Le défunt s'adressant au Dieu, le supplie de lui rendre le même service qu'il a rendu autrefois à Osiris et à son fils Horus, *Vengeur de son père.*

C'est dans ce CHAPITRE XVIII, qu'on trouve le nom de Dieu Astès (1), qui préside au *Chemin des Morts*; il se termine par ces mots : « Celui qui récitera ce chapitre (chapitre dit *Purificateur*) sera sain et sauf sur la terre et passera à travers dans le feu sans qu'il lui arrive aucun mal en vérité. Le feu signifie ici un cercle du monde astral, le cercle de feu dans lequel résident des entités très pures, très avancées.

Le CHAPITRE XX avait pour but de donner au défunt le *Ma-Khérou*, c'est-à-dire *de faire la vérite par la bouche*, comme Osiris l'a fait par sa seule parole, qui prévaut toujours contre les éléments.

(2) Ce dieu Astès est plusieurs fois mentionné, notamment au chapitre CXLV.

Quelques archéologues, ont cru que sa lecture s'imposait au vivant, c'est là une erreur ; c'est bien au défunt, à l'Osiris N, puisqu'il y est dit littéralement. « L'homme qui dira ce chapitre, après s'être purifié dans l'eau de Natron, sortira avec le jour, après l'ensevelissement ; il pourra accomplir alors toutes les transformations que lui inspirera son âme et, en vérité, il pourra passer à travers le feu. »

Ce texte qui est fort clair s'applique parfaitement au défunt, car on plongeait les corps pour leur momification dans un grand bassin contenant du Natron ou dans un bassin contenant du sel de nitre (azotate de potasse) dissous dans l'eau.

Avec le Chapitre XXI, nous pénétrons en plein Esotérisme, nous devons ajouter qu'à partir de ce chapitre, nous donnerons certains d'entre eux en traduction littérale, puis immédiatement après, une transcription *en clair*, c'est-à-dire une traduction libre, intelligible, expliquée, par nous, non dans la lettre, mais dans son esprit, nous n'effectuerons ce travail que pour les chapitres importants et assez intelligibles pour être interprétés ; quant aux autres, nous n'en donnerons, comme nous l'avons fait pour les vingt premiers chapitres,

qu'une courte analyse avec commentaires plus ou moins importants.

Au-dessus des CHAPITRES XX et XXI un dessin nous montre, un prêtre probablement, qui présente un vase et un bâton magique à tête de bélier à une personne assise, ayant à côté d'elle un personnage debout.

Le titre du CHAPITRE XX est :

*Rendre sa bouche à l'homme dans la divine région inférieure.*

Dit l'Osiris N (1) : Salut à toi, Osiris, Seigneur de la Lumière, résidant dans l'immensité, je viens à toi, mes mains sont derrière ma tête et comme toi je la possède ; comme toi, je suis purifié, rends-moi la bouche.

COMMENTAIRES. — Ce qui veut dire en clair : Osiris Grand Dieu, qui réside partout, je m'incline devant toi, très bas ayant les mains élevées (ce qui fait qu'elles sont de chaque côté de la tête, mais en arrière de celle-ci) et comme je suis un pur Esprit accorde-moi la parole (c'est-à-dire la permission de parler) ce que le texte rend par : *Rends-*

(1) Disons une fois pour toutes que l'Osiris N. désigne le défunt.

*moi la bouche* ! Comme toi je possède ma tête, veut dire, je suis éveillé maintenant à la vie spirituelle et je suis en pleine possession de mon intelligence et de ma pensée.

Le Chapitre XXII n'est que la suite du précédent ; il débute ainsi, nous le traduisons en clair : « Enfin je puis resplendir dans l'astral, j'ai recouvert l'usage de la parole, je fais tout ce que je désire, je suis auprès d'Osiris devant lequel je m'incline ; le texte rend le dernier membre de phrase par : *j'éteins ma flamme à son apparition.*

Nos lecteurs savent en effet que les purs esprits brillent comme des flammes ; voilà ce que ne peuvent admettre les Egyptologues, j'entends ceux qui ne connaissent pas un mot d'Esotérisme.

Or, le désincarné pour se faire humble devant Osiris éteint la lueur brillante de son aura, de ses effluves (sa flamme), dès qu'il se trouve en présence du Dieu.

Le Chapitre XXIII est la suite des deux précédents chapitres ; dans certains manuscrits, celui-ci est illustré. On y voit un prêtre tenant l'ustensile de fer dénommé *Nou*, instrument qui sert à ouvrir la bouche du cadavre et à vider aussi son cerveau. Le prêtre l'approche du défunt qui est debout et tient un bâton de commandement *Pedum*.

TRANSCRIPTION EN CLAIR. — Dit l'Osiris N : ouvre ma bouche Ptah (1), Ammon (2) Dieu de ma cité délivre-moi de l'entrave de ma bouche, dès que je sors du sein de ma mère (3), Thot accourt et me transmet des charmes magiques. Set (4) délie l'entrave de Toum (5) ; ma bouche fonctionne (le texte dit marche) ; Ptah a ouvert ma bouche avec cette lame de fer (*Nou*) dont on se sert pour ouvrir la bouche du Grand Dieu Osiris. Je suis, grâce à mes charmes magiques, à l'abri de tout mal ; ma bouche est celle d'Osiris, le résident de l'Ouest.

CHAPITRE XXIV. — De l'apport des charmes magiques par l'homme dans la divine région infé-

(1) Ptah est le Dieu Suprême de Memphis ; ses représentations figurées sont fort diverses.

(2) Ammon est fils de Ptah, c'est-à-dire dans la généalogie divine, le rôle d'Ammon a succédé à celui de Ptah. — Cf. ISIS DÉVOILÉE, pages 90 et 91, 2e édition, Paris, librairie académique, Perrin et Cie, et librairie des Sciences psychiques.

(3) C'est-à-dire de la Terre.

(4) Le Dieu du Mal, le Typhon des Grecs dont le rôle est fort obscur.

(5) Toum est la forme du Soleil qui disparait à l'horizon, c'est Toum qui pour cela symbolise la mort chez l'homme et qui par suite l'empêche de parler ; il entrave donc la parole (la bouche) ; mais dès que celle-ci est touchée par l'ustensile *Nou* ou par celui dénommé *Khopesch* (fer en forme de cuisse de bœuf) l'usage de la parole est donnée au mort pour le jour de sa résurrection.

rieure. Dit l'Osiris N : Je suis Khepra (1) qui se donne la forme dès la sortie du sein de sa mère (2) étant un chien-loup pour ceux qui sont dans l'Abîme céleste et un Phénix pour ceux qui sont parmi les divins chefs. En tous lieux je puis réunir mes charmes magiques ; l'homme qui circule dans l'Abîme céleste y circule plus vite que ne le feraient des lévriers, il y court plus rapidement que la lumière même. — Amenant vigoureusement la barque, tu la diriges . pleine eau, et tu navigues dans le bassin (cercle) de feu dans la divine Région Inférieure. Je puis réunir mes charmes magiques, moi l'Osiris N, et rayonner en tous lieux; et l'homme qui est dans cet état, circule plus vite que les lévriers et que la lumière même. Imitateur du créateur des Dieux, l'Osiris N donne ses charmes magiques à l'homme qui est là, courant plus vite que les lévriers et que la lumière même.

COMMENTAIRES. — Ce chapitre qui, de prime abord, paraît bien incompréhensible, est, au contraire, fort clair. Il signifie que l'homme, en naissant, crée sa situation, qu'il est le gardien-né et l'ami des honnêtes gens et qu'il se réincarne pour

(1) Khepra, symbolise l'existence, le *devenir*, c'est-à-dire l'apparition à la vie et partant la réincarnation.

(2) Le texte dit en haut de la cuisse de sa mère.

tâcher d'atteindre aux Entités les plus élevées, celles qui sont parmi les Divins Chefs, c'est-à-dire les Dieux secondaires (*Dii minores*) et que grâce aux charmes magiques, c'est-à-dire à la science sacrée, il arrivera parmi ces Entités avec la vitesse qu'ont les lévriers, et même la lumière, tandis que sans la science, il ne saurait jamais atteindre au but désiré et sa barque n'arriverait jamais au port du salut.

CHAPITRE XXV. — *Faire que l'homme se souvienne dans la divine Région Inférieure.* — Dit l'Osiris N : Je fais en sorte que l'homme se souvienne dans la Demeure, qu'il se rappelle de son nom dans la demeure du feu, au milieu des Dieux. La nuit du compte des années et des mois passés dans la demeure dont je suis le constructeur. J'habite la Grande Demeure. Tous les Dieux au grand complet, j'arrive derrière l'Osiris N, et il prononce ensuite son nom.

COMMENTAIRES. — Le défunt pourvu de science en arrivant dans l'au-delà (la Grande Demeure), se rappelle son nom et par suite les actes qu'il a accomplis dans son incarnation, par le jugement qu'il a subi en arrivant dans le monde astral, où il est protégé par son génie qui arrive derrière lui. Or, nous savons que se placer derrière quelqu'un,

c'est se constituer son gardien, son défenseur, son protecteur.

CHAPITRE XXVI. — *Rendre à l'homme son cœur dans la divine région Inférieure.* — Dans ce chapitre, le défunt ne récupère pas seulement son cœur mais ses autres membres, ses bras, ses jambes, enfin, il déclare que son âme n'est plus emprisonnée dans son corps.

Dans le CHAPITRE XXVII, le défunt recommande de ne pas se laisser enlever le cœur dans la divine Région Inférieure. L'illustration de ce chapitre montre le défunt mettant l'hiéroglyphe du cœur sur sa poitrine et il est agenouillé devant les Génies Canopes, gardiens des viscères de la momie, c'est-à-dire devant Amset, Hapi, Tiamantew et Kebhsennou.

Les CHAPITRES XXVIII et XXIX sont la suite du précédent chapitre, l'illustration nous montre un Dieu assis auprès d'un autel et qu'adore le défunt.

CHAPITRE XXX. — Ce chapitre a pour titre : *Ne pas laisser le cœur de l'homme lui faire opposition dans la divine Région Inferieure.* — L'illustration de ce chapitre nous montre le défunt en adoration devant un scarabée posé sur un support. Ce chapitre était gravé sur les scarabées qu'on plaçait dans la poitrine des morts, c'est pourquoi

nous le donnerons ici en entier, mais en *transcription claire.*

L'Osiris N dit : « Mon cœur qui me vient de ma mère et qui est nécessaire à mon existence terrestre, ne te dresse pas contre moi (le jour du jugement), ne témoigne pas en adversaire contre moi, parmi les Divins Chefs (*Dii minores*) de ce que j'ai fait devant les Dieux. Sois avec moi, quant je paraîtrai devant le Dieu Grand, Seigneur de l'Amenti. Salut à toi, O cœur d'Osiris résident de l'Ouest ; salut à vous, Dieux à la barbe tressée, augustes par votre sceptre, dites du bien de l'Osiris N, faites qu'il prospère par Nehbka (1). Je me suis réuni à la terre par le côté occidental du ciel. Après avoir été gisant dans la terre, je ne suis pas mort dans l'Amenti, car j'y suis Esprit pour l'Eternité. A dire sur un Scarabée de pierre dure recouvert d'or, qui sera placé dans la poitrine, le cœur de l'homme après qu'on lui aura fait l'ouverture de la bouche (avec le *Nou*) et qu'on l'aura oint avec de l'huile de tête. A titre de charme, on prononcera sur lui ces paroles : « Mon cœur qui me vient de ma mère, mon cœur qui m'est nécessaire pour pouvoir accomplir toutes mes transformations. »

(1) Personnage qui nous est absolument inconnu.

CHAPITRE XXXI. — *Repousser les reptiles qui viennent enlever les charmes magiques de l'homme dans la divine Région Infernale.* — Ces charmes servent grandement surtout pour repousser les animaux et les larves immondes, car dès son entrée dans la Vie d'outre-tombe, dans l'au-delà, de grands obstacles se dressent devant le désincarné ; il trouve sur son chemin des monstres terribles, nous dit ce chapitre, serviteurs de Set, le meurtrier d'Osiris. Ces monstres sont d'autant plus dangereux que, généralement, ils sont amphibies : ce sont des crocodiles, d'énormes tortues à dure carapace, des serpents et autres reptiles, qui tous se jettent sur le désincarné pour le dévorer (CH. XXXI à XLI). Si le défunt n'a pas de nourriture mystique en quantité suffisante, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu précédemment, de la *science*, il éprouve de véritables effrois ; il peut même croire qu'il est dévoré, et dans ce cas, il ne peut parvenir à la fin de ses épreuves. Au contraire, s'il possède une provision suffisante de science, il fixe ses regards sur les yeux de ces animaux, il les hypnotise et dès lors, il n'a plus rien à craindre d'eux (ils disparaissent, ils fuient, ils fondent) ; tel le dompteur moderne que nous voyons entrer dans la cage des fauves ; s'il s'y

montrait poltron, timide et pusillanime, il serait bien vite dévoré. Il faut donc qu'il leur parle en maître, il faut agir de même dans les régions de l'au-delà.

Mais la fixité du regard n'empêche pas toujours les combats, dans lesquels, ajoute le *Livre des Morts*, le désincarné et les monstres s'injurient. Enfin, le défunt, qui après sa victoire va se nommer l'Osiris, parvient à renverser tous ses ennemis et à forcer le passage. Il entonne alors des chants de victoires, dans lesquels il s'assimile à tous les Dieux, dont les membres sont devenus siens (Ch. XLII), c'est dans ce chapitre qu'il dit : « mes cheveux sont ceux de l'Abîme céleste, ma face celle du Soleil, mes yeux ceux d'Hathor ; mes oreilles sont celles du Guide des chemins, mon nez celui du Résident de Sekem, mes lèvres celles d'Anubis, mes dents celles de Selk, mon cou celui d'Isis, mes bras ceux du Seigneur Tat, mon épaule celle de Neith, Dame de Saïs, etc., etc.

Il n'est aucun des membres de l'Osiris N... qui ne soit déifié. Thot protège ses chairs, complètement chaque jour ; aussi ne pourrait-on le saisir par les bras ou les mains. Les hommes, les Mânes, les Dieux, les Esprits ou Entités astrales, ne sauraient lui faire aucun mal, il est *Celui qui sort*

*intact*. Les hommes ignorent jusqu'à son nom : il est *Hier* ; celui qui voit des millions d'années est son nom ; il passe par les chemins supercélestes.

L'Osiris N... est un Seigneur de l'Eternité, il est considéré comme Khepra ; il est Seigneur du diadème, etc., etc. (Il possède toutes les puissances et qualités).

Après les luttes et les travaux de toute sorte, que nous lui avons vu accomplir, l'Osiris N... à besoin de repos, aussi s'arrête-t-il quelque temps pour reprendre des forces et repaître sa faim mystique.

Après ces combats, il lui a fallu éviter de grands dangers : il a échappé au billot, sur lequel on décapite les damnés ; il ne s'est pas égaré dans le désert sans limites, dans lequel on meurt de faim et de soif. Du haut de l'arbre de vie, la déesse Nout lui verse une eau Salutaire et Réconfortante, qui le rafraîchit et lui permet ainsi de reprendre sa route, afin d'arriver à la première Porte du ciel. Là, un dialogue s'engage entre le défunt et la Lumière Divine, qui l'instruit ; ce dialogue présente des analogies frappantes avec celui de Pymander, avec la Lumière Divine (1). Enfin l'Osiris N a

(1) Ceux de nos lecteurs qui désireraient lire ce beau dialogue d'un esprit si élevé le trouveront pages 47 et suivantes de notre Isis dévoilée, 2e édition.

franchi la porte, il continue ses pérégrinations, il avance, mais cette fois, illuminé par cette nouvelle Lumière, à laquelle il a adressé ses invocations. Il passe alors par une série de transformations diverses et revêt la forme de symboles divins de plus en plus élevés et s'identifie avec eux. L'Osiris arrive bientôt à la demeure de Thot ; il la traverse et celui-ci lui remet un Livre, qui contient des instructions qui lui permettent de poursuivre sa route ; il lui donne en même temps de nouvelles leçons de science qui lui seront indispensables (Chap. XC).

L'Osiris arrive en effet sur les bords du fleuve infernal, qui le sépare des Champs-Elysées ; ici un nouveau piège l'attend. Un nautonnier envoyé par Set est embusqué sur son passage, et il essaie, par des paroles insidieuses, de l'attirer dans sa barque, afin de l'égarer et de l'emporter à l'Orient, c'est-à-dire à l'opposé de sa course, où il doit rejoindre le Soleil infernal (Chap. XCIII). Le défunt sort vainqueur de cette épreuve, il démasque la perfidie du nautonnier et il le repousse en l'agonisant d'injures. Il arrive alors devant une autre barque, celle-ci est la bonne, c'est celle qui le conduira sûrement au port (Chap. XCVIII). Mais avant de prendre place dans cette barque, il faut

qu'on sache si réellement il est en état d'y monter et capable d'y naviguer, s'il possède, en un mot, à un degré suffisant, la science indispensable pour assurer son salut. Le nautonnier divin lui fait donc subir un examen véritable ; cet interrogatoire est une sorte d'Initiation. Le défunt passe l'examen de capitaine (Chap. XCIX), et, fait curieux, chaque partie de la barque paraît successivement s'animer pour demander le nom qu'elle porte et quel est le sens mystique de son nom.

« Dis-moi le nom du piquet pour amarrer la barque ? — Le Seigneur des mondes, dans ton enveloppe est ton nom. — Dis-moi le nom de la corde ? du nœud attaché au piquet ? — Anubis, dans les circonvolutions du lien, est ton nom. — Dis-moi le nom du maillet ? — L'adversaire d'Apis est ton nom, etc., etc.

Le défunt ayant soutenu victorieusement cet examen, peut alors s'embarquer ; il traverse le fleuve infernal et prend pied sur l'autre rive, de l'autre côté de l'eau, et il arrive dans les Champs-Elysées, au sein de la vallée d'Aanrou ou de Balat, dont voici la description : « Est cette vallée de Balat à l'Orient du ciel de 370 perches en longueur et de 140 coudées en largeur. Est un crocodile, Seigneur de Balat, à l'Orient de cette vallée, dans

sa demeure divine au-dessus de l'enceinte est un serpent, en tête de cette vallée, long de 30 coudées, le corps gros de 8 coudées de tour (Chap. CVIII). Au midi est le lac des principes sacrés et le Nord est formé par les eaux de la matière primordiale (Chap. CIX).

Un grand dessin montrant cette vallée ouvre le Chapitre CX ; on y voit l'Osiris se livrer aux travaux des champs ; labourer, semer, moissonner et récolter dans les champs divins une ample provision de ce blé de la science qui va lui devenir d'une nécessité absolue, car plus l'Osiris (le défunt) avance, plus il a besoin de la science. Il ne lui reste plus qu'une épreuve à subir, mais c'est aussi la plus difficile, la plus terrible. Conduit par Anubis, il traverse le labyrinthe et à l'aide d'un fil conducteur qui le guide dans les vastes dédales du labyrinthe, il arrive enfin au Prétoire, où l'attend Osiris, assis sur son trône et entouré comme nous l'avons déjà vu de ces quarante-deux Assesseurs ou Juges. C'est le moment solennel où va être prononcée la sentence définitive qui admettra l'Osiris dans la Béatitude ou l'en excluera pour toujours (Chap. CXXV).

Alors commence le dernier et le plus solennel interrogatoire. L'Osiris devra montrer une dose de

science assez considérable pour lui donner le droit de partager le sort des *Ames glorieuses*. Chacun des quarante-deux juges portant un nom mystique va interroger le défunt, et à chacun il doit dire son nom et sa signification. Il doit rendre compte ensuite des actes de toute sa vie et cette confession commence par être négative. Le mort, en s'adressant tour à tour à chacun de ses juges, doit lui dire et lui déclarer bien haut, qu'il n'a pas commis tel ou tel autre méfait, cette confession contient tout le code de la morale et de la conscience Egyptiennes.

« Je n'ai pas commis de fautes, s'écrie le défunt, je n'ai pas blasphémé ; je n'ai pas trompé ; je n'ai pas volé ; je n'ai pas divisé les hommes entre eux par mes ruses. Je n'ai traité personne avec cruauté. Je n'ai excité aucun trouble. Je n'ai pas été paresseux. Je ne me suis pas enivré. Je n'ai pas fait de commandements injustes. Je n'ai pas eu une curiosité indiscrète. Je n'ai jamais bavardé. Je n'ai frappé personne. Je n'ai causé de crainte à personne. Je n'ai jamais médit d'autrui. Je n'ai pas rongé mon cœur (c'est-à-dire, je n'ai pas eu à me repentir de quelque mauvaise action). Je n'ai mal parlé ni du roi, ni de mon père (c'est-à-dire de Dieu). Je n'ai pas intenté de fausses accusations. Je n'ai pas pratiqué d'avortement. Je n'ai pas re-

tiré le lait de la bouche du nourrisson, etc., etc. Le défunt poursuit : Je n'ai pas fait de mal à mon esclave en abusant de ma supériorité sur lui (1).

Enfin l'Osiris N.... arrive à énumérer le bien qu'il a fait pendant sa vie : « J'ai fait aux Dieux les offrandes qui leur étaient dues. J'ai donné à manger à celui qui avait faim ; j'ai donné à boire à celui qui avait soif ; j'ai fourni des vêtements à celui qui était nu... etc. (2).

L'Osiris s'étant pleinement justifié, son cœur étant placé sur une balance avec la justice comme contre poids, il n'a pas été trouvé plus lourd ; alors les quarante-deux juges ont reconnu au défunt la science nécessaire. Osiris rend la sentence sur l'Osiris N ; Thot, comme greffier du Tribunal, l'inscrit sur le registre et le mort entre dans la Béatitude.

Ici finit la seconde partie du *Livre des Morts* ; nous avons voulu en donner une analyse succincte pour en faire saisir l'ensemble au lecteur.

(1) Une inscription du tombeau de Béni-Hassan, porte ceci : « Aucun orphelin n'a été maltraité par moi ; aucune veuve n'a été violentée par moi ; aucun mendiant n'a été bâtonné par mes ordres ; aucun pâtre n'a été frappé par moi ; aucun chef de famille n'a été opprimé par moi ; je n'ai pas enlevé ses gens à ses travaux. »

(2) Ne dirait-on pas que la morale chrétienne a été calquée sur ceci ; il n'y a du reste qu'une seule morale !

# CHAPITRE X

## LIVRE DES MORTS (*suite*).

Notre ami et ancien collaborateur François Lenormant a écrit dans son *Manuel d'histoire de l'Orient* (Livre III, *Les Egyptiens*) à propos du *Livre des Morts :* « La doctrine de l'immortalité de l'âme en était le fond ; mais en même temps, il ne s'en détache pas une conception bien nette de sa personnalité. »

Si nous partageons complètement l'avis de notre regretté ami sur le premier membre de phrase, nous sommes en complet désaccord avec lui sur le second, car la Psychologie Egyptienne enseignait au contraire d'une manière très nette, non seulement l'immortalité de l'âme mais encore sa personnalité,

Tout ce que nous venons de voir le prouve hautement ainsi que ce que nous allons étudier dans la *Troisième Partie* de ce beau livre, partie qui, d'après nous, est la plus remarquable, la plus intéressante et c'est pourquoi nous l'analyserons beaucoup plus longuement que les autres.

Nous demandons pardon au lecteur d'insister si longuement sur le *Livre des Morts* des anciens Egyptiens, mais si nous agissons ainsi, c'est que ce monument contient certainement tout l'Esotérisme Antique, et comme de pareils livres sont extrêmement rares, il nous faut bien les étudier profondément au point de vue de la *Doctrine Esotérique*.

Nous regrettons même que les Savants officiels, les Professeurs d'Orientalisme, les membres de l'Institut et autres savants administratifs ne veuillent à aucun prix voir, dans ce document, l'Esotérisme qu'il contient.

Nous en avons longuement causé un jour avec le baron Textor de Ravisi et ce savant éminent, qui connaît beaucoup d'Esotérisme, nous disait que nos idées étaient fort justes, bien qu'en partie discutables, mais qu'en tous cas, elles étaient fort dangereuses, et que dès lors, on ne devait les

émettre devant le grand public qu'avec beaucoup de circonspection.

Je lui rappelai alors que notre ami Chabas partageait ces mêmes idées et le baron de Ravisi me répondit : « oui, c'est très vrai ; mais il s'est bien gardé de les émettre en public, de les publier. »

Vous devriez faire de même, vous agiriez sagement, tel est mon humble avis.

Avant d'aborder l'étude de la troisième partie du *Livre des Morts* nous devons définir les différentes parties de l'homme d'après la doctrine Egyptienne et tout d'abord le mot *Ka*, qui a été l'objet de nombreuses controverses. Ce terme *Ka*, d'une interprétation assez difficile, a été interprété par des auteurs modernes de différentes façons : ainsi que MM. Le Page et Renouf, M. Maspero croit que l'hiéroglyphe de *Ka* désigne le reflet de l'homme après la mort, son *Double;* M. Pierret dit (1) : « Cette supposition est ingénieuse, mais elle ne reçoit aucun appui du caractère idéographique de l'Ecriture Egyptienne : rien dans l'hiéroglyphe en question n'éveille l'idée de dédoublement ou de reflet, mais bien plutôt celle d'alimentation

(4) *Livre des Morts*, p. 316.

et de substance, sens depuis longtemps établi par le mot *Ka* et confirmé par le tableau même de ce chapitre (CV). Je crois que le *Ka* exprime la substance corporelle, la personne matérielle, l'individualité de la chair ».

M. Pierret se trompe absolument, comme nous allons voir.

Dans l'Antiquité, comme de nos jours, les termes esprit, âme, périsprit et double étaient trop souvent confondus, et dès lors le mot *Ka* (quelques archéologues ont écrit à tort *Kat*) signifiait tantôt l'un ou tantôt l'autre mot ci-dessus exprimé, mais jamais il ne servait à désigner la personne matérielle, l'individualité, comme le croit M. Pierret.

Quant à nous, nous pensons que ce terme *Ka* représente, dans l'homme, le principe immatériel, le plus spirituel et immortel, donc l'esprit, tandis que le corps astral, le double en sanskrit *Lingá-Sharira* se nomme *Têt* en Egyptien, l'âme spirituelle, la *Budhi* Hindoue se nomme *Ba*.

Du reste, les Egyptiens reconnaissaient, comme nous, trois âmes à l'homme : L'âme spirituelle *Ba ;* l'âme humaine *Sahu*. *Ab*, *Khou* en sanskrit *Manas ;* l'âme animale *Xaibit* en Egyptien et en sanskrit *Kama Rupa*, ce qui est confirmé par la

Kabbalah qui reconnaît *Neschamah Ruach* et *Nephesch* ; c'est-à-dire trois états divers de l'âme, si on ne veut pas y voir trois âmes (1).

Il y a donc lieu, quand on interprète un texte Egyptien, de bien étudier le passage, pour voir s'il y est question de l'esprit ou de l'âme et de quelle âme ? Nous avons démontré ce qui précède dans *Isis dévoilée* que nous avons publié longtemps avant *Addha-Nari* qui renferme un tableau comparatif des sept principes de l'homme avec une planche en couleurs, tableau juste et parfait.

Dans Isis (page 204,2e édition ; 185, 1re éd.) nous avons établi ce double sens du mot *Ka* ; on peut y lire en effet :

« Allons, Osiris Hor-Sa-Aset, ton âme vit par le *Livre de la Résurrection*... Ton cœur t'appartient, tes yeux t'appartiennent et chaque jour ils s'ouvrent. Qu'Osiris, Hor-Sa-Aset soit reçu dans l'autre monde, que son âme puisse y vivre encore et toujours ; que le *Ka* soit récompensé dans son lieu de repos... etc. »

Ce passage prouve donc que *Ka* n'a pas, ne peut pas avoir la signification que lui donne M. Pierret, et en note nous disons, ce terme *Ka*, signifie *Péris-*

(1) Voir dans notre *Dictionnaire d'Orientalisme et d'Occultisme* le mot NEPHESCH.

*prit, Corps astral.* On voit donc que nous avons donné à ce terme deux interprétations différentes, parce que les textes divers le permettent.

Ajoutons comme conclusion que parmi les génies funéraires, c'est Amset qui est proposé à la garde du *Ka*; Tiamentew à *Ba* l'âme, Hapi au cœur et Kebhsennow à la momie même ou au corps.

Du reste, chez les Egyptiens, l'âme est représentée par un épervier à tête humaine, tandis que le *Ka* est représenté par deux bras en l'air repliés au coude formant ainsi un rectangle, laquelle figure a sur son côté droit ce signe I.

Ce que nous venons de dire au sujet de l'interprétation de *Ka*, démontre donc que dans certaines langues et cela dans toutes les civilisations, il y a eu et il y a des termes qu'on ne peut traduire d'une seule façon, d'une manière unique.

Il y a donc lieu, quand on se trouve en présence d'un manuscrit Egyptien, non seulement de bien étudier le texte qui précède ou qui suit le terme *Ka*, pour se rendre bien compte de son exacte signification, mais aussi de voir si le manuscrit est un original ou une copie, enfin, s'il n'est pas d'une époque de décadence; car tout cela peut fournir des interprétations diverses de ce terme

d'une traduction si délicate. Voici au reste un court chapitre d'un *Livre des Morts*, qui se trouve sur les sarcophages : I et II de *Menthouhotep* et sur le sarcophage de *Dagsotem* ainsi que sur une stèle de l'ancien empire qui se trouve à notre Bibliothèque nationale.

Nous en donnons la traduction d'après M. Waldemar Golénischeff, on verra que en traduisant *Ka* par *être*, cette version est incompréhensible, tandis qu'en y substituant le mot *Double* ou *Astral*, le texte devient fort clair.

« Prière qu'Osiris le maître de Mendès, le Grand Dieu, Maître d'Abydos, accorde des offrandes funéraires, des bœufs, des oies, des vêtements, toutes sortes de choses bonnes et pures, dont un Dieu a besoin pour sa vie, au pieux Apa !

Marche avec ton être, marche en compagnie de ton être ; car Set marche avec son être, Thot marche avec son être ; Set marche avec son être, Khons-Sekem marche avec son être ; Doud-thit-K marche avec son être. Marche, O Osiris Apa avec ton être ». O. Osiris Apa le bras de ton être est devant toi ! La jambe de ton être est devant toi O. Pieux Apa véridique ! »

En substituant partout au mot *être* le mot *Double*, ce chapitre est compréhensible ; marcher avec son

double. Bras de son double, jambe de son double, etc.

Le terme *Doud-Kit-th*, Doub signifie te prend, doit être un des nombreux noms d'Osiris.

D'après deux Egyptologues, MM. Golénischeff et Wiedemann, les Dieux de l'Egypte auraient possédé leur *Ka;* l'archéologue allemand mentionne que le Ka de Ptah était adoré à Memphis.

Ceci prouve donc bien que les Juifs Kabalistes adoraient le *Ka* de Jéhovah plutôt que Jéhovah même. Seul le grand Prêtre dans le Saint-des-Saints, et cela une fois par an, prononçait le *bon nom* d'El-Schaddaï ou Dieu tout puissant; aussi les juifs auraient cru manquer de respect en prononçant le nom de Dieu et l'appelaient-ils *Adonaï* (Seigneur) et Elohim (Dieu). C'est à cause de cela que l'Inconnaissable avait tant de noms.

La Bible nous donne dix noms de Dieu, savoir: *Ehyeh* (je suis); *Jah Jéhôvah* (celui qui a été, qui est et qui sera); *Elohim* (Dieux); *Elohah* (Dieu); *Elohim-Jéhovah ; Géhovah-Tsabaoth ; Elohim-Tsaboth ; Elohaï* (mon Dieu); *Adonaï* (mon Seigneur). Suivant les Kabbalistes les dix noms correspondent aux dix attributs ou Séphiroth de Dieu.

Revenant aux sept principes de l'homme disons que les Egyptiens, en dehors des termes : Ka, T'

et Ab, Hati, Xaibit et Sahu, employaient encore deux autres mots : *Xu* et *Nef* pour désigner d'autres principes, à moins toutefois que ces mots ne fussent synonymes d'autres, ce que nous serions disposés à croire. Ainsi *Xu* qui signifie brillant, dans lequel on voyait l'âme brillante, pouvait bien être synonyme de *Ka* ou *Double*, qui peut être très lumineux ; quant au terme *Nef*, il signifiait *Respiration*, c'était la faculté que recouvrait le défunt ressuscité.

Etudions maintenant la Troisième partie du *Livre des Morts* que les Egyptiens dénommaient également le *Livre de la Manifestation à la lumière*.

Avant de passer à l'étude de la Troisième partie du *Livre des Morts* des anciens Egyptiens, nous mentionnerons ici une étude faite par une grande Théosophe, bien qu'elle renferme quelques erreurs.

Ainsi à propos du Chapitre LXXXVIII, nous lisons dans la *Doctrine Secrète* de H. P. Blavastky des choses fort curieuses pour ne pas employer une expression malsonnante pour un auteur défunt.

Comme dans cet ouvrage, où il y a de tout un peu, il est question du *Livre des Morts*, à la

page 200 de la traduction française, nous lisons :

« *Le cinquième ordre* (des hiérarchies des pouvoirs créateurs) est lié avec le Pentagone microscopique, l'étoile à cinq branches, qui représente l'homme.

« Dans l'Inde et en Egypte, on établissait un rapport entre ces Dhyanis et le crocodile, et leur demeure est le Capricorne. Mais, dans l'astrologie Indienne, ces termes sont interchangeables (1), car le dixième signe du Zodiaque, qu'on appelle *Makara*, est ce qu'on peut à peu près traduire par *crocodile*. Le mot lui-même est interprété occultement de diverses façons, comme on le dira plus loin. En Egypte, le défunt (dont le symbole est le Pentagramme ou Etoile à cinq branches) (celles-ci représentant les membres de l'homme) était présenté d'une façon emblématique comme étant transformé en crocodile. Sebehh (le septième), comme dit M. Gérald Massey, qui en fait comme le type de l'intelligence, est, en réalité, un Dragon et non un crocodile. C'est le *Dragon de sagesse* ou Manas, l'âme humaine, le mental, le principe intelligent appelé dans notre philosophie ésotérique le cinquième Principe.

(1) Ce terme sent quelque peu l'industrie mécanique américaine ; il n'est même usité qu'en technique.

« Selon le *Livre des Morts (le Rituel)*, le défunt *Osirifié* est présenté sous le glyphe d'un Dieu momifié, à tête de crocodile et dit :

« Je suis le crocodile qui préside à la peur... à l'arrivée de son âme parmi les hommes... Je suis le Dieu-Crocodile, âme née pour la destruction. »

C'est une allusion à la destruction de la pureté divine et spirituelle (lorsque l'homme acquiert la connaissance du bien et du mal) et aussi aux Dieux et aux Anges *déchus* de chaque théogonie.

« Je suis le poisson du grand Horus (comme Makara est le *crocodile*, le véhicule de *Varuna*). Je suis fondu en Sekhem ».

Cette dernière phrase corrobore et répète la doctrine du Bouddhisme ésotérique, car elle fait directement allusion au cinquième principe (*Manas*) ou plutôt à la partie la plus spirituelle de son essence ; ce qui se fond dans Atma-Buddhi, est absorbé par lui et devient Un avec lui après la mort de l'homme, car Sekhem est la résidence (ou *Loka*) du Dieu Khem (Horus-Osiris, ou le Père et le fils) ; d'où vient le Dévakan d'Atma-Budhi. Dans le *Livre des Morts*, on montre le défunt comme entrant en Sekhem avec Horus-Thot et « en sortant comme pur esprit ». Le défunt dit :

« Je vois les formes des (moi-même comme di-

vers) hommes se transformant éternellement... Je connais ce (chapitre).

Celui qui le connaît prend toutes sortes de formes vivantes (Ch. LXIV, 29, 30).

Et s'adressant sous une formule magique à ce qui, en Esotérisme Egyptien, est appelé le « cœur ancestral » (le principe qui se réincarne, l'*Ego* permanent), le défunt dit : « O mon cœur, mon cœur ancestral (1), toi qui es nécessaire à mes transformations... ne te sépare pas de moi devant le Gardien des balances. Tu es ma personnalité dans mon sein ; la compassion divine qui *veille sur mes chairs* (corps), *Ibid.* 34, 35).

C'est en Sekhem qu'est cachée la « Figure mystérieuse », l'homme réel, caché sous la personnalité trompeuse, le crocodile triple de l'Egypte, le symbole de la Trinité supérieure, ou Triade humaine : *Atma*, *Buddhi* et *Manas*.

Une des explications de la signification réelle, quoique cachée, de ce glyphe religieux est facile. Le crocodile est le premier à attendre et à recevoir le feu dévorant du soleil du matin, et il n'a pas tardé à personnifier la chaleur solaire elle-même. Lorsque le soleil se levait, c'était comme

(7) Le texte dit : « qui me vient de ma mère » ce qui est différent d'ancestral.

l'arrivée sur la terre et parmi les hommes de « l'âme divine qui anime les dieux ». C'est ce qui explique ce symbolisme étrange.

» La momie prenait la tête d'un crocodile pour montrer que c'était une âme arrivant de la terre. Dans tous les papyrus le crocodile est appelé Sebekh (septième); l'eau symbolise aussi ésotériquement le cinquième principe; et, comme nous l'avons déjà dit, M. Gérald Massey démontre que le crocodile était la « septième âme, l'âme suprême des sept — le Voyant invisible ». Même ésotériquement, Sekhem est la demeure du dieu Khem, c'est Horus vengeant la mort de son père Osiris, c'est-à-dire qu'il punit les péchés des hommes, lorsqu'ils se désincarnent. C'est ainsi que le défunt Osirifié devenait le Dieu Khem, qui moissonne le champ d'Aanroo »; c'est-à-dire qu'il moissonne sa récompense ou sa punition, car ce champ est la localité céleste (Dévachan) où le défunt reçoit du *blé*, nourriture de la justice divine. Le cinquième Groupe d'êtres célestes est censé contenir en lui les attributs doubles des aspects physique et spirituel de l'Univers; les deux pôles, pour ainsi dire, de Mahat, l'intelligence universelle et la nature double de l'homme : la nature spirituelle et physique. De là vient son nombre

cinq, qui, doublé et changé en dix, le lie à *Makara*, dixième signe du Zodiaque.

« Les sixième et septième ordres (des hiérarchies des pouvoirs créateurs) participent aux qualités inférieures du quaternaire. Ce sont des Entités conscientes et aithérées, aussi invisibles que l'aither ; comme les branches d'un arbre, elles sortent du premier groupe central des quatre et développent, à leur tour, d'innombrables groupes collatéraux dont les derniers sont les esprits de la nature ou Elémentals, êtres dont les espèces et les variétés sont sans nombre ; depuis ceux qui sont sans formes et comme non substantiels (les pensées idéales de leur créateur) jusqu'aux organismes atomiques invisibles à la perception humaine. Ces derniers sont considérés comme les *Esprits des atomes*, car ils sont le premier pas qui précède l'atome physique et ce sont des créatures de sensations, sinon d'intelligence. Ils sont tous sujets au Karma et doivent le subir à travers chaque cycle ».

Tout ceci est ingénieux, mais nullement justifié ; ainsi, c'est la première fois que nous voyons l'Osiris arrivant dans le monde invisible, dans l'au-delà, avec une tête de crocodile.

Mais poursuivons notre citation : « *Le livre des*

*Morts* donne une liste complète des « transformations » par lesquelles passe chaque défunt pendant qu'il se dépouille, un par un, de tous ses principes, et pour rendre l'idée plus claire, ces derniers ont été matérialisés en entités ou corps aithérés. Il faut ainsi rappeler à ceux qui voudraient démontrer que les anciens Egyptiens n'enseignaient pas la Réincarnation que, dans ce livre, l' « Ame » *sort du Tiaou, le Royaume de la cause de la vie*, et se joint aux vivants sur la Terre dans le *Jour*, pour retourner au Tiaou chaque *nuit*. Ceci exprime les existences périodiques de l'Ego (1).

*L'ombre*, la forme astrale est annihilée, « dévoré par l'Urœus » ; les mânes sont annihilés ; les deux jumeaux (les quatrième et cinquième principes) seront dispersés : mais l'âme-oiseau, « l'hirondelle divine et l'Urœus de flamme » (Manas et Atma — Buddhi) vivront dans l'éternité, car ils sont les maris de leurs mères.

Voici encore une analogie suggestive entre l'Éso-

(1) Ce passage démontre d'une façon indiscutable le principe de la réincarnation et cela, dès une antiquité reculée ; aussi sommes-nous plus que surpris d'avoir lu tout dernièrement dans un journal, la *Tribune psychique*, un article fort bien écrit du reste, attribuer le dogme de la réincarnation à la doctrine spirite et traiter de plagiaires les Théosophes qui ont pris cette croyance aux spirites modernes. *Et nunc erudimini* !

térisme Aryen ou Brahmauique et l'Esotérisme Egyptien. Le premier appelle les Pitris les « ancêtres lunaires » de l'homme et les Egyptiens font du Dieu lunaire, Thoth-Esmau, le premier ancêtre humain.

Ce Dieu lunaire exprimait les sept pouvoirs de la nature antérieure à lui et résumés en lui comme sept âmes, dont lui, le huitième, provoquant la manifestation (c'est de là que vient la huitième sphère)... les sept rayons de l'Heptakis chaldéen ou Iao, sur les pierres Gnostiques, indiquent le même septenaire d'âmes... On voyait la première forme du mystique Sept figurée dans le ciel par les sept étoiles de la Grande Ourse, constellation assignée par les Egyptiens à la mère du temps et des sept pouvoirs élémentaires (1).

Nous allons voir ce qu'était le Tiaou, en attendant voici l'explication qu'en donne H. P. B.

« Qu'est-ce que le *Tiaou*? Les constantes allusions au *Tiaou* contenues dans le *Livre des Morts* contiennent un mystère. Tiaou est le chemin du soleil nocturne, l'hémisphère inférieur, la région infernale des Egyptiens, placée par eux sur le côté caché de la lune, un triple mystère, astronomique-

(1) Les sept âmes de l'homme, p. 2. Conférences par M. Gérard Massey.

ment, physiologiquement et psychiquement à la fois ; il traversait le cycle entier de l'existence et revenait ensuite au lieu de sa naissance avant d'en ressortir de nouveau. Le défunt est représenté comme arrivant dans l'Ouest, recevant son jugement devant Osiris, ressuscitant comme le Dieu Horus et faisant le tour du ciel Sidéral (ce qui est une assimilation allégorique à *Ra*, le Soleil), puis ayant traversé Nout (une certaine partie du ciel, l'abîme Céleste) revenait encore une fois au Tiaou, assimilation à Osiris, qui comme Dieu de la vie et de la reproduction, habite la Lune. Plutarque (1) représente les Egyptiens comme célébrant une fête appelée « l'entrée d'Osiris dans la Lune ».

» Dans le Rituel (Ch. XLI) la vie est promise après la mort, et son renouvellement est placé sous la protection d'Osiris-Lunus, parce que la Lune était le symbole de ce renouvellement ou des réincarnations à cause de ses phases mensuelles de croissance, de décroissance, de disparition et de réapparition. Dans le Dankmoe (2), il est dit : « O Osiris-Lunus, toi qui te refais ton renouveau ».

Et Sabekh dit à Sétil (3) : « Tu te renouvelles

(1) *De Iside et Osiride*, LXIII.

(2) IV, 5. — Nous ne connaissons pas cet ouvrage, ce doit être le Denmaker.

(3) Nous ne connaissons pas Sabekh ; nous connaissons une

toi-même comme le Dieu Lunus lorsqu'il est enfant ».

Osiris était « Dieu manifesté dans la génération », parce que les anciens savaient mieux que les modernes, les influences occultes réelles du corps lunaire sur le mystère de la conception. Dans les plus anciens systèmes, nous trouvons que la lune est toujours mâle. Soma par exemple, chez les Hindous est une espèce de Don Juan sidéral, un «Roi », et le père (quoique illégitime), de Buddha la sagesse (1). Ceci se rapporte à la connaissance occulte, à la sagesse acquise par une connaissance profonde des mystères lunaires, y compris ceux de la génération sexuelle. Et plus tard, lorsque l'on associa la Lune avec les déesses femelles (Diane, Isis, Artémise, Junon, etc.). Cette connexion reposait aussi sur la connaissance complète de la

déesse du nom de Safekh qui a bâti la demeure du défunt (Ch. LVII) ainsi que Sebek, seigneur de la montagne du ciel (Ch. CVIII) ou Dieu des marais (Ch. CVIII) ou enfin Seigneur de Bacis (Ch. CXV).

(1) Nous ne connaissons pas dans l'Antiquité Hindoue de Don Juan, dénommé Soma. C'est une liqueur tirée de l'*Asclepias acida* et par extension Soma est l'époux ou l'amant de la prière. Soma est aussi un Dieu allié à *Indra*. — Les représentations figurées de ce Dieu sont nombreuses, on le voit tantôt en taureau, en oiseau ou en cheval, c'est alors un personnage mythique du générateur par excellence : le soleil, mais jamais, dans aucun texte, il ne figure comme un Don Juan.

physiologie et de la nature féminine (physique aussi bien que psychique).

» Si, dans les écoles populaires d'Occident, l'on enseignait l'astrologie aux multitudes de pauvres et de malheureux (en ce qui concerne, du moins, les propriétés occultes de la lune et ses influences cachées sur la génération), il y aurait peu à craindre que la population s'accrût trop vite, et l'on n'aurait pas besoin pour cela de recourir à la littérature Malthusienne. Car c'est la lune et ses conjonctions qui règlent les conceptions; chaque astrologue dans l'Inde le sait bien. Du temps des races précédentes et au commencement de la nôtre, ceux qui se permettaient des relations maritales pendant les phases lunaires qui rendent les relations stériles étaient considérés comme des sorciers et des pécheurs. Mais maintenant ces péchés d'antan, issus de l'abus de la Connaissance occulte, paraîtraient préférables aux crimes commis de nos jours, par suite de l'ignorance complète de ces influences occultes.

» Mais, tout d'abord, le soleil et la lune étaient les seules divinités psychiques visibles et (par leurs effets) pour ainsi dire *tangibles* (le Père et le Fils) tandis que l'Espace ou l'Atmosphère en général, ou cette étendue du ciel que les Egyptiens appe-

laient *Nout* était leur esprit caché ou leur souffle. Le père et le fils étaient interchangeables (1) dans leurs fonctions, et ils travaillaient en harmonie dans leurs effets sur la nature et l'humanité terrestres ; on les considérait par conséquent comme *Un*, quoi qu'ils fussent *Deux* Entités personnifiées. Ils étaient tous les deux mâles, tous les deux avaient leur travail distinct, quoiqu'ils fussent en collaboration dans la génération causative de l'humanité »,

Tels sont les aperçus que donne H. P. B. sur une partie du *Livre des Morts*, nous ajouterons encore qu'Isis avait une attribution agraire car, d'après Lucien (2), on suppose que : « cette Déesse présidait aux inondations du Nil, qu'elle inspirait les vents et protégeait les navigateurs ». Ce dernier rôle a aussi un sens mystique qu'une légende gravée sur un sarcophage du musée du Louvre nous fait comprendre, car elle explique le sens de l'action d'Isis et de sa sœur Nepthys qui tendent des voiles enflées, symbole de l'haleine vitale. Nous aurons l'occasion de voir bientôt l'importance que

(1) Terme impropre, ne s'applique qu'à des pièces de mécanique.

(2) *L. Apuleii Madaurensis Platonici* METAMORPHSEOS, *sive Lusus Asini*, LIVRE Ier.

les Egyptiens attachaient à cette haleine, au souffle vital.

Poursuivant notre étude sur le *Livre des Morts*, nous allons aborder la troisième partie, c'est-à-dire le chapitre CXXVI ; l'illustration en tête de ce chapitre montre le défunt en adoration auprès d'un bassin de feu aux quatre coins duquel on voit assis un cynocéphale. Ces quatre singes font remonter la Vérité vers le Seigneur au-dessus de tout, juge de mon malheur ou de mon triomphe, c'est-à-dire vers le Dieu Suprême — dit l'Osiris. — O Singes qui apaisez les Dieux par la flamme de votre bouche, à qui sont donnés les aliments des Dieux et les offrandes des mânes, vous qui vivez de la Vérité, vous nourrissez la vérité exempte de fraude, détestant le mal, repoussez de moi toutes souillures, dégagez-moi de toute iniquité, que je ne conserve aucune tache, faites que je traverse Ammah, que j'entre dans Ro-sta que je passe par les pylônes mystérieux de l'Amenti. Donnez-moi donc pains et gâteaux comme aux autres mânes.

Telle est l'invocation de l'Osiris N aux Cynocéphales et ceux-ci répondent :

« Entre et sors de Ro-sta, traverse, avance toujours : nous chassons tes fautes, nous détruisons tes souillures, qui sur terre t'ont blessé, nous dé-

truisons également toutes les impuretés qui t'ont souillé. Entre dans Ro-sta, passe par les pylônes mystérieux de l'Amenti, entre et sors à ton gré, comme les autres mânes, et sois invoqué chaque jour au milieu de l'horizon.

COMMENTAIRES. — Ces quatre Cynocéphales ou Singes sont considérés comme des petits dieux protecteurs du défunt juste à qui ils applanissent toutes difficultés pour entrer et sortir de Ro-sta ou Ro-staou, c'est-à-dire *porte du passage*, ou entrée de la Région souterraine du Monde de l'au delà. Dès lors le défunt n'est plus attaché dans cette région, ce que l'on voit par la réponse des singes qui disent au défunt entre et sors à ton gré, tu peux passer également par les pylônes de l'Amenti, c'est-à-dire des Champs-Elysées ou le défunt peut y rester à l'état de pur Esprit pour l'Eternité.

Le chapitre CXXVII a pour titre : *Livre pour invoquer les Dieux de la double retraite.* A dire par l'homme, lorsqu'il les aborde pour voir le dieu, au milieu du Tiaou. L'illustration au-dessus du chapitre montre le défunt, debout auprès d'un autel et adorant trois dieux debout et trois assis.

Comme ce chapitre est assez long nous nous bornerons à l'analyser.

Voici comment il débute :

« Salut à vous, Dieux de la double retraite, qui habitez l'Amenti. Salut à vous, gardiens des portes du *Tiaou*, qui gardez ce Dieu et faites monter les allocutions devant Osiris, etc... Disons que *Tiaou* est le champ de la course nocturne du Soleil, c'est-à-dire de l'Hémisphère inférieur ou de l'espace qui relie l'horizon occidental du ciel à l'horizon oriental.

Les habitants du Tiaou, de la contrée souterraine de la Région inférieure sont dénommés Seigneurs de Toser.

En général toutes les invocations ou incantations qu'on trouve dans le *Livre des Morts* ont pour objet de protéger le défunt au cours de son voyage dans l'Amenti, les formules magiques, au contraire, sont surtout destinées à mettre le défunt à l'abri des innombrables animaux malfaisants. Ces mêmes formules tendent également à empêcher que le corps, tandis que l'âme en est partie, ne devienne la proie de quelques mauvais esprits qui, s'en emparant, le transformeraient en vampire. Les Egyptiens, en effet, étaient persuadés que les mauvais esprits (obsesseurs ou possesseurs) qui tourmentaient les vivants étaient des désincarnés de la pire espèce qui revenaient sur la terre avant d'arriver à l'anéantissement de la seconde mort.

Chabas a donné la traduction d'une formule usitée dans le cas que nous venons de signaler, la voici : O Brebis, fils de Brebis ! Agneau, fils de Brebis qui tète le lait de ta mère la brebis, ne permets pas que le défunt soit mordu par aucun serpent mâle ou femelle, par aucun scorpion, par aucun reptile, ne permets pas que le venin maîtrise ses membres ! qu'il ne soit pénétré par aucun mort, ni aucune morte ! que l'ombre d'aucun esprit ne te hante ! que la bouche du serpent Amkakou-ef n'ait point de pouvoir sur lui ! lui, il est la brebis ! O, toi qui entres, n'entre dans aucun des membres du défunt ! O toi qui t'étends, ne t'étends pas avec lui ! O toi qui enlaces, ne t'enlace pas avec lui !

« Ne permets pas que le hantent les influences d'aucun serpent mâle ou femelle, d'aucun scorpion, d'aucun reptile, d'aucun mort, d'aucune morte. O toi qui entres, n'entre pas avec lui ! O toi qui respires, ne lui souffle pas ce qu'il y a dans les ténèbres ! que ton ombre ne le hante pas, lorsque le soleil se couche et n'est pas encore levé.

« J'ai prononcé les paroles sur les herbes sacrées placées dans tous les coins de la maison ; puis j'ai aspergé la maison tout entière avec les herbes sa-

crées et la liqueur Hacq, et cela au coucher et au lever de Ra. Celui qui restera étendu à sa place. ».

Commentaires. — Cette formule extrêmement mystique présente des passages fort obscurs pour le lecteur peu au courant de l'Esotérisme Egyptien. Généralement dans le *Livre des Morts*, dans les chapitres qui ont un . aractère incantatoire ou qui renferment des formules magiques pour la protection du défunt, c'est celui-ci qui parle et le plus puissant moyen de défense contre les attaques du mauvais génie, consiste à diviniser sa propre substance en l'assimilant toute ou seulement en partie aux Dieux. En effet, des textes et des passages de textes religieux innombrables attestent d'une manière certaine, indubitable, que la Théosophie ou science des choses divines élève l'homme jusqu'aux Dieux, l'identifie à eux et arrive à fondre sa propre substance dans la substance divine ; nous l'avons vu et dit ci-dessus. — Pour arriver à ce résultat final, il existait certaines formules, certains mots mystérieux inconnus du vulgaire, mais que possédaient les Initiés. Ces mots sacrés opéraient cette identification, cette *interpénétration*, cette fusion absolue par une vertu propre, certaine, dont la révélation avait été donnée à l'homme par Thoth même, le Dieu de l'Intelligence. Il suffisait

de prononcer ces formules au nom du défunt, sur sa momie et de les écrire sur des phylactères à côté de lui, dans son cercueil, pour le faire bénéficier de leurs effets, de leur puissance et permettre au défunt de parcourir sans danger le Monde Astral, dans lequel le désincarné est environné de pièges de toute espèce (1).

Ces mêmes formules avaient aussi le pouvoir d'exercer sur les Dieux une très grande influence; mais il y a lieu d'ajouter que les incantations magiques qui avaient pour but de forcer pour ainsi dire les Dieux à obéir présentaient un très grand danger pour celui qui utilisait ce pouvoir formidable, surtout s'il en était indigne, soit par l'ignorance des choses divines, soit par un état d'impureté et une vie de débauche.

Le *Roman de Setna*, traduit par Brugsch, montre les catastrophes extraordinaires qui peuvent atteindre ceux qui, sans y être préparés par une initiation suffisante, veulent se servir du Livre de Magie composé par Thoth.

(7) Ceux de nos lecteurs qui voudraient se faire une idée de ce qui se passe dans l'au-delà, n'auraient qu'à lire un beau volume d'un puissant intérêt de M. A. B.; VOYAGE EN ASTRAL ou *vingt nuits consécutives de dégagement conscient*, 1 vol. in-18 de 408 pages; ainsi que les NOUVELLES ÉSOTÉRIQUES et les ROMANS ÉSOTÉRIQUES du même auteur.

Mais ces formules et ces mots sacrés qui avaient un tel pouvoir dans l'existence d'outre-terre, de l'au-delà, avaient nécessairement le même pouvoir dans l'existence terrestre.

Passons maintenant à l'étude et à l'analyse de la formule elle-même et relevons les passages suivants : Le mort étant considéré comme un être doux, passif, est dénommé *Brebis fils de Brebis*, c'est donc un *Agneau*, qui, dès lors, dans l'Astral est livré à toute sorte d'animaux symboliques par le *Serpent mâle* ou *femelle*, le scorpion ou tout autre *reptile*, et dès lors, le défunt peut être inoculé par leur venin ; *ne permets pas que le venin maîtrise ses membres*, dit la formule, dans laquelle nous lisons ensuite : « O toi qui entres, n'entre dans aucun des membres du défunt ; ô toi qui étends, ne t'étends pas avec lui ? ô toi qui enlaces, ne t'enlace pas avec lui. »

Ce qui veut dire *ésotériquement* : « O toi, Entité méchante de l'Astral qui peux t'emparer des coques astrales, ne t'empare ni du défunt tout entier, ni d'aucune de ses parties » ; enfin la formule éloigne les monstrueux rapprochements de l'Incubat et du Succubat par ces paroles : ô toi qui enlaces, ne t'enlace pas avec lui. »

Et ceci a une telle importance que la formule

conjuratoire revient sur la même idée par ces parole :

« Ne permets pas que le hantent les influences d'aucun serpent mâle ou femelle, d'aucun scorpion, d'aucun mort (Incube), d'aucune morte (succube). O ! toi qui entres (le lingham ou Serpent) n'entre pas en lui. — O toi qui respires, ne lui souffle pas ce qu'il y a dans les ténèbres ! (c'est-à-dire toutes ces mauvaises influences des Entités maléfiques, qui habitent dans les ténèbres, dans l'Erèbe, partie la plus noire, la plus dense de l'Astral et partant peuplée des plus méchants désincorporés, des invisibles les plus abjects.)

« Que ton ombre ne le hante pas, lorsque le soleil se couche et n'est pas encore levé (c'est-à-dire pendant la nuit ; en effet, c'est toujours dans les ténèbres de la nuit que sont plus vivaces et plus puissants les vampires, les larves, les lémures et toutes les Entités maléfiques de l'au delà).

Enfin la formule se termine ésotériquement, ainsi : « J'ai prononcé les paroles sur les herbes sacrées dans tous les coins de la maison, puis j'ai aspergé la maison tout entière avec les herbes sacrées et la liqueur Haq au coucher du soleil et à son lever. Celui qui étend, restera étendu. Ce qui veut dire ésotériquement, que la maison était protégée

par les herbes consacrées et odorantes, comme chez les catholiques qui font bénir (consacrer) le laurier et le buis, le jour des Rameaux et qui font également asperger d'eau bénite leur maison; quant à la liqueur Haq, c'était une boisson fermentée, une sorte de bière qui pouvait également être consacrée ou bénie ; enfin par cette expression : « Celui qui étend restera étendu à sa place », il faut entendre Orisis, l'Osiris infernal (Kent-Ament) dont le nom Egyptien, entre parenthèses, signifie littéralement : Celui qui réside dans l'Occident ; qui devait protéger la momie, nous ne l'ignorons pas, puisque le défunt dans les formules conjuratoires était désigné sous le nom de l'Osiris un tel. Il y a lieu de rappeler ici ce que nous avons dit déjà, que le chapitre LXIV du *Livre des Morts*, dit : « Si ce chapitre est connu, il (le mort) sera proclamé véridique sur la terre de Kher-Neter (Les Enfers) ; il fera tout ce que font les vivants.

C'est là ce qu'a composé un grand Dieu. Ce chapitre a été trouvé à Sesennou (Héliopolis), tracé en bleu sur un cube d'Hématite, placé sous les pieds de ce Dieu. Il a été trouvé aux jours du roi Mycerinus le *Véridique*, par le royal fils Hardoudouf, quand il voyageait pour inspecter les comptes des Temples. Il retraçait en lui un hymne devant

lequel il était en extase. Il l'emporta dans les chariots du Roi, dès qu'il vit ce qui y était écrit. C'est un Grand Mystère. On ne voit, ni n'entend plus (autre chose) en récitant ce chapitre pur et saint. — Ne t'approche plus des femmes, ne mange ni viande, ni poisson ; mais fais un scarabée ciselé en en une pierre fine, revêts-le d'or, mets-le à la place du cœur de l'individu ; après en avoir fait (de ce chapitre) un phylactère trempé dans l'huile, récite dessus magiquement :

« Mon cœur qui me vient de ma mère, mon cœur est dans mes transformations. »

Dans les papyrus égyptiens, nous voyons souvent : « Fais un phylactère, trempe-le dans l'huile. » Ceci signifie qu'on trempait dans l'huile de cèdre, les phylactères, pour les préserver de la pourriture et prolonger ainsi le plus possible leur durée.

Ajoutons que cette formule : « Mon cœur est à ma mère, mon cœur est dans mes transformations », cette formule se retrouve fort souvent dans les écrits égyptiens. Nous allons la retrouver bientôt dans une autre évocation ; mais, auparavant, nous mentionnerons une autre évocation, tirée du célèbre papyrus Harris ; la voici : « Viens à moi, viens à moi ! O toi ! qui es permanent pour des

millions de millions d'années ! O Noum, fils unique, conçu hier, enfanté aujourd'hui ! Celui qui connaît ton nom est celui qui a soixante-dix-sept yeux et soixante-dix-sept oreilles.

« Viens à moi ! que ma voix soit entendue, comme le fut celle de la Grande Oie Nu Kak (1) pendant la nuit ; je suis Bah le Grand (2). Voici une autre formule qui avait une efficacité directe dans les périgrinations de l'âme dans la vie d'outre-terre.

Cette formule était considérée comme un talisman véritable ; elle se trouve très souvent gravée sur des scarabées de pierre dure, que les Egyptiens avaient l'habitude de déposer dans ou sur la poitrine des momies, comme peut en témoigner le chapitre XXX, du *Livre des Morts* :

« Prononcé sur le scarabée de pierre dure qui doit être revêtu d'or et déposé à la place du cœur du défunt. Fais-en un phylactère oint d'huile et dis magiquement sur cet objet : « Mon cœur est ma mère, mon cœur est dans mes transformations ».

Les Egyptiens avaient également les formules conjuratoires pour se garer des animaux dangereux ou assurer la tranquillité des animaux domestiques.

(1) C'est l'oie du Dieu Set qui a pondu l'œuf de la Terre.
(2) Identification peu connue, on l'assimile à Hapi le Nil.

Voici une incantation contre la morsure des serpents venimeux. Celle-ci était renfermée dans une sorte d'étui et se portait également comme talisman, elle appartient à notre Musée du Louvre (1) : « Il est comme Set, l'aspic, le serpent malfaisant dont le venin est brûlant. Celui qui vient pour jouir de la lumière, qu'il soit caché ! Celui qui demeure à Thèbes s'approche de toi, cède, reste en ta demeure ! Je suis Isis, la veuve brisée de douleur. Tu veux t'élever contre Orisis ; il est couché au milieu des eaux où mangent les poissons, où boivent les oiseaux, où les filets enlèvent leur prise, tandis qu'Osiris est couché dans la souffrance !

« Toum, Seigneur d'Héliopolis, ton cœur est satisfait et triomphant. Ceux qui sont dans le tombeau sont en acclamations ; ceux qui sont dans le cercueil se livrent à l'allégresse, quant ils voient le fils d'Orisis renversant les ennemis de son père, recevant la couronne blanche de son père Orisis et atteignant les méchants. Viens ! Relève-toi, Osiris-Sap, car tes ennemis sont tous abattus ! »

Disons ici que le nom mystérieux est considéré en magie égyptienne comme une véritable hypostase divine, mais la conception égyptienne est

(1) Th. Dévéria, *Catalogue des manuscrits égyptiens du Louvre*, page 171 et suivantes.

celle-ci dans cet ordre d'idées ; c'est que le nom mystique du Dieu auquel il appartient, exerce sur lui un tel pouvoir, que le Dieu obéit toujours à l'évocation et c'est pour cela que seuls les Initiés en avaient la connaissance, parce que le vulgaire en aurait certainement abusé, s'ils en avaient su le pouvoir.

Si nous poursuivons notre étude sur la Magie égyptienne, nous allons voir qu'elle avait puisé, certainement beaucoup dans l'Inde.

Jamblique, l'auteur supposé des *Mystères des Egyptiens*, prétend « que les noms barbares, les noms tirés des idiomes de l'Egypte et de l'Assyrie ont une vertu mystique ineffable, qui tient à la haute Antiquité de ces langues dont l'origine est divine et a été révélée par la théologie de ces peuples (1).

L'emploi de ces vocables, de ces noms étrangers, de ces mots mystérieux remontent en Egypte à une très haute Antiquité ; ainsi Dévéria, qui nous donne (2) une Imprécation magique de nature funéraire, d'après un papyrus du Louvre, prétend que ce papyrus date de Rhamsès II ; en voici la traduction :

(1) Jamblique, *De Mysteriis Ægyptiorum*, IV, 4.
(2) *Catalogue des manuscrits égyptiens du Louvre*, p. 174.

« O Oualpaga ! O Kemmara ! O Kamala ! O Karkhenmou ! O Amaga ! Les Remou ! La Outhoun (1) du Soleil ! Ceci est pour recommander à ceux qui sont parmi vous tous les ennemis (*Aabui*). Il est mort par violence l'assassin de son frère (2); il a voué son âme au crocodile. Pas un pour le plaindre. Mais il amène son âme au Tribunal de la double justice, par devant Mamoure Kahabou (3) et les quarante absolus (4) qui sont avec lui. Celui-ci répond à son ennemi : « O Lion, face noire, yeux sanglants, à la bouche envenimée, destructeur de son propre nom... de son père, la faculté de mordre n'est pas encore enlevée à ceux-ci ».

On voit au commencement de cette *Imprécation magique* des noms tout à fait étrangers et qui pourraient être d'origine hindoue ; ils en ont du moins les désinences.

Abordons le CHAPITRE CXXVIII, qui a pour titre : *Adorer Osiris* et le tableau qui l'illustre représente le défunt en adoration devant Osiris, Isis, Horus et Nephtis.

« Salut à toi Osiris qui es le Bien et dont la pa-

(1) Ce terme signifie *ennemie*.
(2) Set.
(3) Un des noms d'Osiris.
(4) C'est-à-dire les quarante assesseurs du Tribunal d'Osiris.

role est vérité, fils de Nout et premier fils de Seb, grand issu de Nout, roi dans Nifour, Résident de l'Ouest, Seigneur d'Abydos, maître de l'âme suprême, maître de la terreur, maître de l'Atef à Héracléopolis, Seigneur de Nifour, maître de la grande Demeure de Mendès, Seigneur des choses nombreuses aux fêtes de Tatou. — Horus exalte Osiris, son père en tout lieu, s'associant de cette façon à Isis et à sa divine sœur Nephtys, qui parlent par lui dans les Incantations favorables que contient sa poitrine et qui sortent de sa bouche : (par un phylactère).

« Horus fait le salut du cœur de tous les Dieux.

« Ressuscite Horus, fils d'Isis, pour venger ton père Osiris. O Osiris ; je viens à toi. Je suis Horus vengeur pour la vie ; voici des offrandes funéraires en bœufs, oies, et toutes bonnes choses. Ressuscite Osiris ! J'ai frappé tes ennemis. O Osiris ! Tu es venu, ta substance est avec toi, tu t'alimentes même sous ta forme de Ka. Tu es favorisé en ton nom de (on traduit *mâne*). Tu es adoré sous ton nom de Dieu de la force (Bès). Tu ouvres les chemins en ton nom de Ap-Matennou. O Osiris ! J'arrive, je fais que tes ennemis sont sous tes pieds en tous lieux. O Osiris ! tu donnes les substances aux

Dieux, tu répartis les aliments à ceux qui sont dans leurs demeures. »

COMMENTAIRES. — Daus ce chapitre, il y a bien des mots inintelligibles, nous croyons qu'il y a bien des altérations, surtout dans les noms. Disons cependant qu'on traduit généralement le terme *Ap-Matennou*, par « Ouvreur de chemins », ensuite il est question d'aliments, de substance, c'est-à-dire de science, de savoir, idée reproduite dans les maximes du Scribe Ani.

Voici la maxime 63 de ce scribe, telle que l'a traduite M. de Rougé; à la suite nous donnerons la traduction de la même maxime par Chabas.

« Tu as rejeté derrière toi mes nombreux discours, qui avaient pour but la docilité. L'arbre arraché est laissé sur le champ, il est frappé par l'ardeur du Soleil. L'artisan l'emporte et le place au milieu et il en fait le gouvernail. Le vieillard est le bois éprouvé qui doit régir les cœurs dépourvus de Sagesse. Si tu m'as donné tes dernières paroles ou si tu échappes (à mes leçons), eh bien ! voici quelle est l'image de celui qui a reconnu la force de mon bras : le petit enfant, sur le sein de sa mère n'a qu'un désir, c'est de s'allaiter. Vois ! quand il ouvre sa bouche, ne dit-il pas : « *Donnez-moi du pain !* »

Voici la traduction de la même maxime par Chabas; elle nous paraît de beaucoup préférable. « Le scribe Ani répondit à son fils Khoushotep : « O renonce à ces discours multipliés qui tendent à se faire écouter ! Le bois brisé, resté dans le champ qu'ont frappé le soleil et l'ombre, l'artiste le recueille; il le redresse, il en fait le fouet du chef. Le bois droit sert à faire des meubles délicats.

« O cœur ignorant le jugement ! As-tu fais des serments ou t'es-tu relâché ! Vois, ils crient de la même manière le savant à la main puissante et le jeune enfant encore au sein de sa mère, et dont le seul désir est de téter. Vois ! Il dit, dès qu'il peut parler : *Donne-moi de la nourriture !* »

Commentaires. — Ce paragraphe montre la nécessité et la puissance de l'éducation, dont il assimile les résultats à ceux qui accomplissent un travail intelligent sur du bois tors et rebelle à l'outil. Ce dernier bois peut être transformé en signe de commandement (honneur et puissance), mais pour faire des meubles délicats et précieux il faut un bois parfait.

C'est toujours une même idée exprimée sous deux symboles différents : *apprendre ; acquérir le savoir, la science ;* car sans elle, l'homme ne peut

rien faire. C'est pour cela que l'Egyptien aimait à voyager. Il existait même une sorte d'adage, de proverbe, de phrase exclamative pour exprimer cette idée : « Par Osiris, apprends-moi pourquoi un vieil Ibis comme toi veut quitter les bords du Nil pour de lointains voyages ! »

Ce serait curieux même de rechercher ces sortes de proverbes, en voici quelques-uns qui se présentent à notre esprit.

« Merci, grande Isis, patronne des voyageurs !

« Au lever des Pléiades, je t'enverrai un esclave pour t'avertir !

« Peste et Chamsin ! quelle abjecte couvée de Typhon que ces Juifs ; je ne m'étonne que d'une chose : c'est qu'ils ne naissent pas tous roux et lépreux !

« Je prends à témoin Thoth, le Dieu tutélaire de la science, c'est-à-dire de la Vérité. »

Mais poursuivons notre tâche.

Chapitre CXXIX, titre : *Livre donnant la perfection à l'homme, afin qu'il monte dans la barque du Soleil, avec la suite de ce Dieu.* — L'Illustration de la tête de ce chapitre montre : L'Osiris N... faisant marcher une barque dans laquelle on voit l'oiseau Bennou et une tête d'Epervier. En avant

de la Barque, on voit Osiris debout entre un autel et le symbole Tat.

Le *Tat* est un amulette, emblême de la stabilité, c'est pourquoi on le plaçait derrière les statues divines comme pour les soutenir; c'est à tort qu'on dénomme le *tat*, *Nilomètre*. L'extrémité du tat pourrait faire supposer que c'était une *boucle* de ceinture, mais nous pouvons affirmer que c'était bien un amulette.

L'Osiris N... conduit le Bennou vers l'Orient et Osiris vers Tatou. Il traverse la retraite du Nil et foule le chemin du disque. Il fait avancer Sokari dans son char. Il donne la force à la grande vipère en son heure. L'Osiris N. suit, adore le disque, réunit ceux qui sont en adoration; il est le second d'Isis et le troisième de Nephthys et il donne de la force à leurs incantations; il dispose tout en équilibre, aussi repoussant les ennemis, il les fait reculer. Le Soleil (Ra) lui tend les mains, son équipage ne le repousse pas. L'Osiris N... est fort, comme est fort l'Oudja.

Commentaires. — L'Osiris conduit le Bennou; le bennou c'est le vanneau, c'est-à-dire l'emblême de la Resurrection, symbolisant le retour d'Osiris à la lumière, c'est pourquoi bien des archéologues ont identifié cet oiseau avec le Phénix renaissant

de ses cendres. Le Bennou symbolisait aussi l'Astrologie, la *science sacrée.*

Voici ce qu'Hérodote dit au sujet du Phénix-Bennou (1) : « Il existe un autre oiseau sacré, mais dont je n'ai vu que la peinture ; on le nomme *Phœnix.* Il ne paraît que fort rarement en Egypte : tous les cent cinq ans, suivant le dire des habitants d'Héliopolis, et on ne le voit que lorsque son père vient à mourir. Si la peinture que j'ai vue est fidèle, voici comment il serait : ses plumes seraient rouge et or, sa taille et sa forme approchent de celle de l'Aigle. Du reste, on raconte de lui des choses qui me paraissent tout à fait incroyables. »

En effet, ce qu'Hérode nous raconte est tout à fait incroyable, aussi ne le rapporterons-nous pas et nous poursuivrons nos commentaires, en disant que le savant allemand Brugsch dit que ce terme de Bennou était un des noms sacrés de la planète Vénus ; parce que cet astre par ses apparitions successives ( le soir et le matin) indiquait une expression de renouvellement.

Donc Osiris conduit le Bennou vers l'Orient et Osiris vers Tatou, c'est-à-dire vers Mendès. Il donne la force à la grande vipère en son heure et tout ce

(1) I, II, 73.

qui suit indique que le défunt a une grande force, une grande vitalité ; puisqu'il *donne de la force aux incantations d'Isis et de sa sœur Nephtis* et qu'enfin il est fort, comme est fort l'Oudja. Or, en égyptien, ce terme exprime le bien-être, la santé, le souffle vital : c'est le synonyme du terme sanskrit *Swara*.

# CHAPITRE XI

## LE LIVRE DES RESPIRATIONS

Nous savons que les Egyptiens attachaient la plus grande importance au souffle, puisqu'ils avaient même un livre fondamental intitulé :

*Le livre des Respirations* (*Shaï-An-Sin-Sin*).

Ce livre date de la basse époque (du moins l'exemplaire qui est parvenu jusqu'à nous), car on est persuadé que c'est à des matériaux beaucoup plus anciens auxquels on l'a emprunté ; tel est l'avis de M. Maspero (1).

Pour nous, cela ne saurait faire l'objet d'un doute. Ce livre (l'original) a été perdu bien certainement en 51 av. J.-C. lors de l'incendie du Bruckion, qui renfermait 700.000 volumes, la plupart égyptiens. Ce livre était, paraît-il, plus spécia-

(1) G. Maspero. *Mémoires sur quelques papyrus du Louvre*, pages 14 et 58.

lement réservé aux prêtres et aux Assistants d'Ammon-Ra (1).

Un égyptologue français, M. J. de Horrach, a fait une traduction du *Livre des Respirations*, d'après le Papyrus du Louvre, qui est en écriture hiératique (nº 3284 du Cat.).

Or voici ce que dit le traducteur, page 3 :

« Le *Shaï-An-Sin-Sin* ne présente pas de difficultés sérieuses au traducteur, sauf dans quelques passages... notamment dans ceux qui renferment des données mythologiques et théologiques, que contient le texte. Je n'y ai touché que légèrement et je laisse aux savants, auxquels ces questions sont familières, le soin de les soumettre à une étude spéciale. »

Ce ne sont pas seulement les données théologiques, mais bien plutôt les données ésotériques qui embarrassent le plus les traducteurs, même les plus savants.

Disons ici qu'il existe un texte imité du *Livre des Respirations*, dénommé *Livre des Respirations second* (2).

(1) J. de Horrach : *Shaï-An-Sin-Sin*, traduction d'après le Papyrus du Musée du Louvre.

(2) Dévéria. *Catalogue des MS. Egyptologiques du Louvre*, p. 153.

De tous les égyptologues c'est M. Brugsch qui le premier, a attiré l'attention de ses confrères sur ce beau recueil et en a publié une transcription en hiéroglyphes avec un texte latin, d'après un manuscrit des Musées de Berlin (1). Nous devons ajouter que malheureusement ce texte est incomplet ; il y manque, en effet, une partie du paragraphe 9, les paragraphes 10, 11 *a*. 11 *b* et 12 tout entiers et une partie du paragraphe 14, enfin la prescription finale. C'est à l'aide de ces divers matériaux que nous allons essayer, en nous appuyant sur les textes originaux, de reconstituer ce monument antique dans son ésotérisme le plus parfait.

Ce livre témoigne que l'Antiquité avait des informations que nous ne possédons pas, sur l'anatomie, la physiologie, la médecine, l'hygiène, etc., en ce qui concerne surtout les fonctions de la Respiration et même de la digestion.

Par ces quelques lignes, on voit que ce *Livre des Respirations* attribué à Thoth remplissait le même office que la Science que doit acquérir le Yogi pour se cataleptiser pendant un laps de temps plus ou moins long et puis, ensuite, revenir à la vie commune, comme tous ses contemporains.

(4) Shaï-en-sin-sin, *sive liber Metemysychosis veterum Ægyptiorum*, etc., Berolini, 1871.

Ajoutons que ce livre présentait de graves dangers pour la foule, c'est pourquoi nous y lisons : *cache-le, cache-le (ce livre)*.

En effet, par sa connaissance, la foule aurait pu pratiquer de dangereuses expériences.

Voici l'interprétation la plus littérale, en même temps que la plus ésotérique de cet antique monument, dont nous élucidons le plus possible l'ésotérisme par des commentaires et des notes.

*Commencement du Livre des Respirations*, composé par Isis pour son frère Osiris, pour faire revivre son âme (1); pour faire renaître son corps, pour rajeunir par conséquent à nouveau tous ses membres, afin qu'il puisse arriver à l'horizon avec son père le SOLEIL, et pour que son âme se lève au ciel, dans le disque de la LUNE. Pour que son corps brille dans les étoiles de *Sahu*, c'est-à-dire dans Orion, au sein de *Nu-t*.

Afin que ces choses s'accomplissent également en faveur de l'Osiris N... Père, Prophète d'Amon-Ra, Roi des Dieux, Prophète de Khem-Amon-Ra, Taureau de sa mère, maître de sa grande Demeure, Osiris Hor-sa-Aset soit justifié fils du même Nes-

(1) Tout ce qui suit est tiré de notre volume L'ART DE RESPIRER, pages 81 et suivantes qui vient de paraître.

Paut-ta-ti, justifié. — Cache, cache. — Ne le fais lire à personne. Il profite à celui qui est dans le Kher-neter. Cette personne vivra de nouveau et véritablement, des milliers de fois.

COMMENTAIRES. — Sahu, nous l'avons vu, c'est Orion ; cette constellation brille au firmament personnifié par la Déesse Nu-t.

Mais pour arriver à Sahu, il a fallu au défunt connaître le *Livre des Respirations*, car ce n'est qu'en sachant respirer, qu'il peut faire *revivre* son âme et son corps et *rajeunir* ses membres, et alors Osiris pourra atteindre dans l'horizon, c'est-à-dire dans l'espace, le septième cercle (le Soleil), celui du feu, c'est-à-dire celui que seuls peuvent atteindre les Entités les plus pures, les plus élevées. Les hommes en général peuvent aller dans l'astral, dans le Dévachan même, mais aucun ne saurait atteindre le septième cercle ou sphère, car il serait immédiatement consumé par le feu.

Enfin cache, cache, s'applique au Livre, comme nous l'avons dit. Les Grands Initiés, les Prêtres d'Amon-Ra, devaient seuls posséder ce LIVRE. Disons ici que l'Osiris N... désigne le défunt pour qui était écrit le livre, déposé dans son cercueil, auprès de la momie.

Poursuivons le dépouillement de l'antique Papyrus. Dire :

O Osiris N... Tu es pur, ton cœur est pur, ta partie antérieure a été putrifiée, ta partie postérieure a été lavée, ton intérieur (abdomen) a été rempli de Bat et de Natrum. Aucun de tes membres n'est souillé par des fautes. Osiris N... a été purifié par des ablutions. Des champs de Hotep au nord des champs de Sanehemu, les Déesses Uati et Nexeb t'ont rendu pur à la huitième heure de la nuit et à la huitième heure du jour. Viens Osiris N... Entre dans la salle des deux Déesses de Justice ; tu es purifié de tout péché, de toute faute, de tout crime ! Pierre de vérité est ton nom. O Osiris N..., tu peux pénétrer au ciel inférieur à la suite de ta grande purification. Les Déesses justices t'ont purifié dans la Grand'Salle et toi-même t'es purifié dans la *Salle de Seb* ; tes membres l'ont été encore dans la Salle de Shu. Tu vois Ra à son coucher... *Atum*. Le soir, Amon est auprès de toi pour te *donner le souffle*, et Ptah pour former tes membres. Tu entres à l'horizon avec le Soleil et ton âme est admise dans la barque Neshem avec Osiris, car ton âme est divinisée dans la demeure de Seb, car tu es justifié à perpétuité et éternellement.

Ici finit la première page du *Livre des Respirations*, qui reproduit les colonnes 44, 45 et 46 d'un chapitre du *Livre des Morts*; cette fin de page a trait à l'embaumement.

COMMENTAIRES. — Le Yogî avant d'entrer en catalepsie, en *sommeil léthargique*, doit être purgé, nettoyé, lavé, être en un mot le plus pur possible, ce que nous voyons que les Egyptiens appliquent à la momie, dont on remplit même l'abdomen avec du Bat, c'est-à-dire avec une substance aromatique, mais que nous ne connaissons pas, son nom hiéroglyphique était écrit avec le bas de la jambe de l'homme, une main allongée, une couronne, etc. Quand la momie est purifiée, elle peut atteindre les *Champs de Hotep*, c'est-à-dire littéralement *les Champs de repos*. Cette purification et cet embaumement avaient une grande importance, aussi se faisaient-ils sous les yeux des Déesses Uat'i et Nexeb, qui présidaient au lavage, au nettoyage et à la purification du ventre de la momie ; ce lavage se faisait avec une sorte de lotion particulière, que nous ne connaissons pas. Ces mêmes Déesses symbolisent ordinairement le *Nord* et le *Midi*.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous ne poursuivrons pas plus loin la citation de ce *Livre des Respirations*. Ce qui précède

montrera suffisamment l'importance que les anciens Egyptiens attachaient aux *Souffles*.

Les Egyptiens considéraient, du reste, ce livre comme un talisman véritable, qu'ils donnaient aux morts. Mais les vivants *Initiés* qui savaient lire entre les lignes, possédaient là un véritable Traité dans lequel ils puisaient toutes les notions qui pouvaient leur être utiles pour éviter les maladies de toute sorte.

Après cette digression importante, revenons à notre sujet, au *Livre des Morts*, pour y étudier le Chapitre CXXX, dans lequel il est encore question du Souffle.

# CHAPITRE XII

## LE LIVRE DES MORTS (*fin*).

Voici son titre : *Livre faisant vivre l'âme pour l'éternité, la faisant monter dans la barque du soleil pour aller vers les chefs du Tiaou. ce livre a été composé le jour de la naissance d'Osiris.* L'illustration de son entête nous montre la Barque Solaire montée par Ra ; il est accompagné de deux personnages (des Dieux probablement) et du défunt.

Voici son texte, qui ne comporte pas moins de 30 lignes, aussi donnerons-nous les *Commentaires* au fur et à mesure de leur utilité et non à la fin.

« S'ouvre le ciel, s'ouvre la terre, s'ouvre le Sud, s'ouvre le Nord, s'ouvre l'Ouest, s'ouvre la double chapelle du Sud, s'ouvre la double chapelle du Nord. S'ouvrent les portes et que les py-

lônes de Ra, par lesquels il sort, lui livrent également passage. La barque Sekti ouvre les portes, la barque Mat ouvre les pylônes. Le Dieu Shou donne le Souffle, Tefnout crée celui qui le sert parmi ses serviteurs. L'Osiris N... est des serviteurs de Ra, il reçoit sa récompense dans l'Asile, comme Horus s'élevant vers les mystères de sa demeure, dans le sanctuaire de sa chapelle. Dieu le juge d'après ce qu'il aime ».

COMMENTAIRES. — Tout le commencement de ce chapitre indique la délivrance du défunt où tout est ouvert devant lui au Nord, au Sud, à l'Ouest, mais non à l'Est, c'est-à-dire à l'Orient qui indique des plans supérieurs ou demeure du grand Dieu, du *Dieu unique, qui n'a pas de second.*

Shou qui donne le Souffle est le fils de Ra, le *Soleil levant* qui chasse de l'espace, de l'astral, les mauvaises Entités, les *Esprits du mal* qui fuient à son approche affolés par la terreur que leur inspire Shou (la lumière, la force, le souffle). — Aussi les Egyptiens pour symboliser cette puissance représentent Shou comme soutenant la voûte du ciel et ayant la tête surmontée du signe *Peh* qui signifie *force* Ses statuettes le représentent agenouillé et les bras en l'air, comme un homme supportant un fardeau (un Atlante). Quand ce Dieu est associé à

Tefnout ou Tewnout, la Déesse dont il est question dans notre chapitre, ces deux divinités sont alors dénommées le *Couple de lions*. On peut voir au Musée égyptien du Louvre, salle des Dieux, des représentations figurées de ce couple de lions en terre cuite émaillée et en bronze.

Poursuivant le texte de ce même chapitre, nous y lisons : « L'Osiris N... ne connaît que la Vérité, il en fait connaître la valeur. Il ne peut souffrir les actes de rébellions du Dieu *Abs* isolé (sans astres auprès de lui). Ni Ra, ni Osiris ne lui font obstacle. Il n'est pas repoussé. Les actes sont dans ses mains. L'Osiris N... ne marche pas dans la vallée des Ténèbres ; il n'entre pas dans le bassin des immolés ; il n'est pas un seul instant dans le lot des victimes.

« Il n'y a pas de sacrifice de lui à l'état de prisonnier dans un lieu funeste. Que sa face soit mise à l'écart, derrière le billot du Dieu Sepet. Invocation à vous, Dieux de la cuisse. (La constellation de la Grande Ourse). Il dissipe les effluves de Seb par la lumière, etc., etc. »

Commentaires. — Nous ne poursuivons pas plus loin la lecture de ce chapitre, parce qu'il y a évidemment des erreurs de copiste, car bien des passages sont absolument incompréhensibles ; nous

ne mentionnerons donc ici que la ligne 15, dans laquelle il est question des rébellions d'Apap et non d'Abs, comme il est dit, certainement à tort, ci-dessus ; voici ce passage :

Tu arrives (l'Osiris N...) proclamant la Vérité, car il y a une enceinte de fer dans l'Amenti, qui a raison des rébellions d'Apap. Lui, l'Osiris N... est le double Lion, il proclame les protections qui sont en lui à l'extrémité de la Grande Demeure et tu l'écoutes ».

Le titre du CHAPITRE CXXXI est : chapitre de *Voyager au ciel auprès de Ra* ; en voici le texte d'après M. Pierret.

« O Ra rayonnant cette nuit, quiconque est de tes serviteurs est vivant serviteur de Thot qui fait se lever Horus cette nuit ; c'est une joie pour Osiris, quand il est l'un de ceux-là. Ses ennemis sont repoussés par les flèches de l'Osiris N... qui sert Ra et reçoit de lui son arme. Arrive en toi son père Ra. Il suit Shou, invoque le diadème, se substitue à Hou, enveloppé dans le voile de la route de Ra, sa splendeur. Ce chef atteint aux extrémités de l'horizon. Le diadème le repousse. L'Osiris N... se lève. Ton âme te suit ; ton âme est forte par ta crainte et ta terreur. L'Osiris N... donne les ordres dictés par Ra au ciel. Salut à toi, Dieu

grand à l'est du ciel. Va dans la barque de Ra en épervier sacré exécutant les ordres dictés, frappant en maître de sa barque, il navigue en paix vers le bon Amenti. Toum lui dit : Est-ce que tu entres ? La vipère Mehen, c'est une série de millions d'années en étendue, de Our à Nifour. Le bassin de Millions d'années, tous les Dieux s'y agitent. Le Dieu qui partage les paroles y fait son chemin de millions d'années, Seigneur sans égal, dont le chemin est dans le feu. On marche dans le feu, quand on vient derrière lui. »

Commentaires. — Le titre signifie, voyager dans l'Astral, auprès du dieu Ra nocturne, c'est-à-dire pendant la nuit, pendant le sommeil. Et quiconque est le serviteur de Dieu est aussi serviteur de Thot, du grand Thot le *Seigneur des écrits sacrés, des divines paroles*. C'est ce même Dieu qui personnifie l'intelligence divine, qui a présidé à la création du monde, c'est pourquoi il est dit dans ce chapitre qu'il fait se lever Horus dans la nuit. Comme créateur du monde il a chassé devant lui le *Chaos* et il a mis en fuite les *ténèbres primordiales*, ce qui signifie aussi dans l'ordre spirituel, qu'il chasse de l'âme de l'Osiris N... la nuit, les ténèbres, toutes les obscurités qui pourraient obscurcir l'intellect du défunt. Il chasse aussi de l'âme du défunt les

préjugés, les erreurs, les mauvais principes, qui sont *les ennemis* véritables de l'homme.

Mais de même que l'Osiris N... vogue dans l'astral avec Ra et Thot, il *suit* également *Shou*, nous dit ce chapitre ; or, Shou est le fils de Ra, parce que le soleil levant est le successeur du soleil de la veille, le triomphateur des mauvaises puissances. Que signifie l'expression : *Invoque le Diadème* ? elle veut dire au mort : Invoque la force, la puissance de Dieu qui porte le *Pschent* ou la Double Couronne et tu n'auras rien à craindre, surtout en se substituant à *Hou* qui est le Dieu-substance, c'est-à-dire le Dieu de la force, des sensations et des aliments, c'est pourquoi il escorte le Dieu Ra. Enfin toute la suite du chapitre indique la puissance acquise par l'Osiris (le défunt), pensée traduite par ces expressions... *Il donne des ordres au ciel, ordres dictés par Ra... Il va dans la barque de Ra en épervier sacré... il dicte des ordres en frappant dans sa varque*, c'est-à-dire en souverain maître... *Il navigue vers le bon Amenti...* c'est-à-dire dans la partie heureuse de la Région Infernale, dans les Champs-Elysées, etc., etc. Ajoutons que *Shou* dont il est question dans ce chapitre symbolise le soleil dans sa force ; il a triomphé du chaos par sa victoire sur les mauvais

principes dénommés « les Enfants de la rébellion. »

Passons au chapitre suivant CXXXII, qui est fort court ; il a pour titre : *Faire circuler l'homme pour qu'il voie sa demeure dans la région divine inférieure ;* une illustration montre le défunt debout devant un édicule, une chapelle ou *Naos*. En voici le texte : « Je suis le lion issu de l'arc, dardant et qui est l'œil d'Horus. Son époque, c'est l'arrivée de l'Osiris N... au cours d'eau avançant heureusement. »

COMMENTAIRES. — Ce court chapitre est d'une interprétation fort difficile ; nous savons que le lion était l'emblème du courage royal surtout sous la XVIII[e] dynastie, mais que peut bien vouloir dire un lion, issu de l'arc, dardant et qui est l'œil d'Horus ? Nous supposons que ce chapitre a été fortement altéré, d'où sa traduction et surtout son interprétation impossibles.

Le CHAPITRE CXXXIII a pour titre : *Donner la perfection au défunt au sein du Soleil* ; quant à l'illustration, elle nous montre le défunt qui dirige une barque dans laquelle se trouve un *Naos* contenant l'image de Ra insérée dans le *Disque*. La barque vogue dans un ciel parsemé d'étoiles. Voici le texte : « Ra se lève à l'horizon, la troupe de ses dieux le suit à la sortie du dieu de la demeure ca-

chée. Il foule le sol de l'horizon oriental du ciel sur la parole d'Isis qui prépare la voie de Ra. Aussitôt marche le chef et Ra dans son Naos aspire le vent, celui du Nord. Il avale les entrailles de Beba au fond de sa poitrine, etc., etc.

COMMENTAIRES. — La suite de ce chapitre est très difficile à expliquer parce que le copiste a évidemment corrompu le texte primitif, non seulement dans ce chapitre mais encore dans les suivants; aussi nous ne poursuivrons pas plus loin l'étude du *Livre des Morts*. Espérons qu'un nouvel exemplaire de cet important monument sera découvert un jour ou l'autre et permettra de rectifier tout ce qui est aujourd'hui fautif, et passons aux conclusions, qui nous permettront de fournir des explications complémentaires générales.

CONCLUSIONS. — Dans le chapitre premier, nous avons vu que le défunt est Dieu. En entrant dans la tombe il est Osiris, quand il en sort, il est Horus le matin (soleil levant), Ra à midi et Toum le soir (soleil couchant).

A son coucher, le soleil paraît s'enfoncer dans la terre et chaque matin il paraît en sortir pour recommencer sa course quotidienne sur la Terre personnifiée par le Dieu Tanen, qui est dit *soulever le soleil pour le recevoir dans son sein.*

On voit par les lignes qui précèdent quel respect les Egyptiens professaient pour le défunt.

Presque dès sa mort, c'est-à-dire à son entrée dans la tombe, l'apothéose de l'homme commence pour l'Egyptien qui a été enseveli selon les rites sacrés, c'est-à-dire prescrits par la religion. Une fois les prières et cérémonies accomplies et muni de son exemplaire du *Livre des Morts*, présent de Thoth, le défunt (l'Osiris) s'identifie avec les formes diverses de la Divinité. On le nomme Osiris, par ce que ce dieu était considéré comme l'être bon par excellence, aussi regardait-on comme les ennemis de ce Dieu, les mauvaises actions, les crimes, en un mot toutes les manifestations du mal, parmi lesquelles se trouvent les péchés des hommes. Et pour bien faire comprendre l'inflexibilité de ce Dieu juste, on le surnommait l'*immobile de cœur*, *celui dont le cœur ne bat plus*, etc.

On surnommait ausssi Osiris, le *Chef des chefs divins*, le Grand corps qui réside dans Héliopolis (Papyrus Harris, traduction Chabas) parce qu'Osiris avait un de ses tombeaux à Héliopolis. Nous venons de mentionner le Papyrus Harris, ce monument assimile les *voyantes* aux *animaux les plus dangereux dont il est nécessaire de museler la bouche*.

Chabas (Mélanges, *série III*) laisse supposer que ces femmes formaient un corps de police secrète ; nous pensons que c'est là une erreur. De tout temps et dans tous les pays, la police a utilisé tous les moyens pour exercer son *bon* fonctionnement, et il est bien possible que la police égyptienne ait utilisé ce corps d'état, mais c'était une profession libre. Ajoutons que bien des Initiés étaient aussi *Voyants ;* dans le Chapitre VI : *Traverser le dos d'Apap,* qui est le serpent, qui est le mal, nous voyons : Dit l'Osiris N... O Unique en cire (statuette servant de talisman), qui enchaînes et entraînes à la destruction, vivant de ceux qui ne sont plus, je ne suis pas immobile (c'est-à-dire mort) pour toi ; ton poison (il s'adresse au serpent) ne pénètre pas mes membres, car pour toi je suis caché (je n'existe pas). Je suis l'Unique dans l'Eau Primordiale... Je sais, je sais (c'est-à-dire je suis *Initié*), partant, je vois, je suis clairvoyant, donc Apap ne saurait surprendre l'Osiris N...

La statuette ou figurine en cire était considérée comme amulette.

Dans le Chapitre CV, nous avons vu qu'une colonnette en spath vert était aussi considérée comme un amulette, qui reproduisait l'hiéroglyphe de la prospérité ; cet amulette était placé au cou de la

momie d'après le CHAPITRE CLIX. La chaleur était considérée comme un des éléments essentiels de la vie, aussi le CHAPITRE CLXII, avait pour but de produire la chaleur sous la tête du défunt, tandis que le CHAPITRE CLXIII avait pour but d'empêcher le cadavre d'être endommagé dans la Région souterraine et cependant il y avait chez les Egyptiens un *bassin de feu* pour absorber les cadavres, ce qui démontre qu'il y avait lieu d'incinérer certains cadavres, qui sans cela n'auraient pu atteindre de longtemps la seconde mort. Il y avait du reste un Dieu-Flamme (*Aseb*) qui commandait une des sept salles d'Osiris, la seconde; quelques textes nomment ce même Dieu *Asbu* et l'assimilent à Osiris, que le CHAPITRE CXXV dénomme *Ame double, Maîtresse de la Vérité.*

A propos d'une mention de la Doctrine secrète, nous avons dit que c'était bien à tort que H. P. B. donnait au défunt une tête de crocodile, c'est là un fait absolument inexact pour beaucoup de motifs; d'abord le crocodille était considéré comme un animal malfaisant, ce qui va tout à fait à l'encontre de l'idée que les Egyptiens avaient du défunt, c'est même pour cela que le *Livre des Morts,* CHAPITRE XXXII, donne une Conjuration pour repousser les attaques de ces amphibies; ensuite le

défunt demande (CHAPITRE LXXII) à être sauvé du crocodile ; le CHAPITRE CXXX, nous apprend que le défunt ne marche pas sur les crocodiles, qu'il les déteste, ce qui veut dire qu'il se tient éloigné d'eux, il ne risque donc pas de fouler à ses pieds ce saurien ; du reste nous savons que le défunt *est un pur Esprit* pour l'éternité devant le Dieu de la face, c'est-à-dire devant Ra, devant le soleil. Il y aurait beaucoup à ajouter sur ce défunt, mais il faut savoir se borner, cependant nous devons encore dire quelques mots au sujet de l'Osiris N... Ainsi la mythologie égyptienne reconnaissait des *Astres non voyageant* parmi lesquels se cachait le défunt et des *Astres voyageurs* faisant partie de la garde du Soleil parmi lesquels (CHAPITRE XV) pouvait pénétrer le défunt. Le CHAPITRE LXXI, nous dit que le défunt est la plante d'*Anrouteph*. Que désigne ce dernier terme ? Une localité qui se trouvait au Nord de Ro-staou et dont les chefs étaient Ra, Osiris, Shou et Baba ; ce dernier était le gardien de la porte de l'Amenti et le dévoreur des multitudes ; rien ne pouvait enrayer les efforts de Baba, seul le Phallus d'Osiris avait le pouvoir de le maintenir dans un état d'immobilité. Ce symbole signifiait que ce chef Baba était incorruptible et d'une activité dévorante ; que rien ne pouvait l'em-

pêcher de remplir son office, si ce n'est la vigueur la force, le pouvoir, la virilité d'Osiris ; c'est pour cela que le défunt ne pouvait parcourir les diverses régions de l'Amenti que sur la *barque solaire* de ce *Collecteur des âmes ;* le défunt pouvait ainsi parcourir les champs d'Aanrou, mais il ne pouvait que traverser sans y séjourner une localité dénommée *Ammah* qui contenait les mystères que seuls les Dieux pouvaient connaître. Or pour traverser les diverses localités de l'Amenti, le défunt devait passer par une succession de rôles (*personæ*) divins, c'est-à-dire par une substitution de formes, ce que le CHAPITRE LXII rend par cette figure : « Aam est le Dieu qui mange son héritier ».

Par ce que nous avons vu précédemment, il est bien évident que l'ancienne Egypte possédait une civilisation très avancée ; qu'en fait de science, d'art, d'industrie même, les Egyptiens avaient des connaissances aussi étendues, sinon plus étendues que les nôtres. Devant la constatation de ce fait, si important, le lecteur se demandera certainement pourquoi un peuple aussi avancé a pu complètement disparaître de la face du monde. La réponse est facile ; la voici : c'est que l'ancienne Egypte a commis un crime de lèse-humanité d'où son châtiment, d'où sa disparition du Globe.

Ce crime se trouve consigné et constaté dans un opuscule aussi curieux qu'intéressant de M. Léon Mayou, opuscule qui a pour titre « Les secrets des Pyramides de Memphis (1). »

Voici ce que nous lisons dans cette remarquable étude : « Les sources du Nil ont toujours été la préoccupation du genre humain, quatre siècles, après Homère, Hérodote consacre de longues pages au Nil et à ses bords, mais il n'a pu rien recueillir sur son origine...

« Un grand écrivain du premier siècle expose le fait à Jules César : Ton désir, ô César ! est de connaître les sources du Nil. Ce fut aussi celui des Pharaons, que nous ont envoyés la Perse et la Macédoine. Aucun siècle n'a voulu laisser cette découverte aux siècles suivants ; mais la nature impénétrable garde son secret.

« Alexandre, le plus grand des rois que Memphis adore, voulut aussi le lui dérober et envoya dans ces lieux des Ethiopiens aux extrémités de la terre. La zone brûlante du monde les retint consumés au bord du Nil Bouillant. Avant lui notre Sésostris, qui parcourut la terre du Levant au Couchant et courba le front de ses rois sous le joug de son char, put se désaltérer aux eaux de vos

(1) Une br. in-8° de 55 pages. Paris, Chamuel, éditeur.

fleuves, le Rhône et le Pô, mais non à celles du Nil, à sa source. Follement atteint du même désir, Cambyse parvint jusque chez des peuples qui ont le privilège d'une longue vieillesse et là, manquant de vivres et forcé de se nourrir des cadavres es siens, il revint sans avoir soulevé tes voiles ô Nil (1). »

Il résulte du reste des récits de tous les historiens que les Grands Prêtres égyptiens Sotems (2) avaient seuls le secret des Pyramides de Memphis relativement à l'origine du Nil.

Quel était ce secret ? C'est ce que nous allons voir.

Autrefois le Sahara était un pays fertile et très peuplé parce qu'il était arrosé abondamment avec des eaux provenant des lacs du centre de l'Afrique, lacs qui formaient les sources mêmes du Nil. Puis tout à coup la sécheresse succède à la fraîcheur et le désert à la luxuriante végétation, parce que les Pharaons ont créé un *Nil artificiel* en draguant,

(1) Lucain. — *Pharsale*, Livre X.

(2) Le terme *Sotem* ou *Sam*, qui est un titre sacerdotal (ceci est incontestable), peut signifier à la fois *grand prêtre* et *Auditeur*. C'est lui qui assistait le Kher-heb ou Maître des Cérémonies, et c'est sous la direction de celui-ci qu'il exécutait l'opération de l'ouverture de la bouche de la momie (Ap-rou) avec l'ustensile en fer dénommé tantôt *Maa*, *Khopesh*, *Mesekh* et *Nou*. Le Louvre possède un échantillon de cet ustensile sacré (Vitrine V, *salle Civile*.)

pour leur seul profit, toute l'eau de l'Afrique et l'ancien Héden ou Paradis terrestre situé au sein de l'Afrique est transformé en désert, en notre Sahara actuel.

La magnifique étude de M. Léon Mayou démontre d'une façon indiscutable la création criminelle du Nil et par suite la stérilisation du Sahara, qui en a été la conséquence.

Aujourd'hui, nous, Français, subissons les dommages causés par cette criminalité, dans nos colonies africaines, dans nos colonies d'Alger et de Tunis ; et ce ne sont pas MM. les Anglais qui nous aideront à réparer le crime commis par les Egyptiens, car il faut bien avouer que la création du canal de Suez, 2.300 ans après la création du Nil artificiel, a consommé la ruine du continent noir et par suite de nos colonies africaines.

Pour arrêter cette ruine et rendre riches et prospères nos colonies, il faut créer une mer intérieure en Afrique. La question que nous posons n'est pas nouvelle ; mais jusqu'ici, elle a été mal comprise et mal présentée par son promoteur le colonel Roudaire, de sorte que l'on a beaucoup parlé, beaucoup discuté, beaucoup *missionné*, mais on n'a abouti à rien.

Et depuis longtemps, depuis toujours, notre

belle colonie manque d'eau. Les puits souterrains ou artésiens qu'on a créés se dessèchent ; les belles oasis perdent leur fraîcheur et nous ne faisons rien pour parer au véritable désastre qui surviendra fatalement un jour, jour plus prochain qu'on ne croit.

Pour éviter ce désastre imminent, il faudrait créer une mer intérieure en Afrique, la *Mer Roudaire*, qui, transformant le Sahara en une plaine liquide de 400 kilomètres de longueur, ferait du même coup de l'Afrique desséchée, le pays le plus fertile du monde, et la rendrait telle qu'elle était au commencement de la période historique et ferait surgir de ses sables, l'Héden retrouvé.

Veut-on des preuves de ce que nous avançons? Remontons jusqu'au premier siècle de notre ère, jusqu'à l'historien Pomponius Méla qui nous parle du lac *Triton*, dont les eaux sont supérieures à celles de la Méditerranée et qui, situé au sud-ouest de la petite Syrte, était traversé par une rivière le Triton, qui se jetait dans la petite Syrte, près de Tacane.

Ainsi, un siècle après Jésus-Christ, le lac Triton n'était pas encore desséché et son niveau, nous dit Pomponius Mela, était supérieur à celui de la Méditerranée.

Donc le projet Roudaire qui consiste à amener les eaux de la Méditerranée dans le Sahara, n'est pas réalisable.

Où faut-il donc aller chercher cette eau pour créer cette mer intérieure indispensable ?

Cette simple question demanderait de très longs développements, car ce serait l'aménagement complet de l'hydraulique africaine, principalement de la région de l'Ouganda, qu'il nous faudrait étudier ; aussi nous bornerons-nous à exposer en quelques lignes notre systeme qui consisterait :

1° A capter toutes les eaux pluviales et torrentielles et à les retenir par des barrages dans les vallées de l'Afrique ;

2° A établir (et ceci est le point capital) un barrage à l'extrémité du Nil artificiel, afin de faire refluer les eaux du fleuve naturel dans toute l'Afrique (1), principalement dans le lac *Melrir*, dans lequel se jetaient autrefois quatre fleuves (les quatre fleuves de la Bible) alimentés par le Nil avant l'attentat commis par les Egyptiens.

Aujourd'hui, que se passe-t-il ? Le Nil artificiel et le canal de Suez draguent toute l'eau de la haute Egypte et des plateaux supérieurs de l'Afrique et

(1) On prétend que les Anglais s'en occupent actuellement pour y prendre des eaux d'irrigation.

l'envoient en pure perte à la Méditerranée : environ 200 milliards de mètres cubes par an.

Mais voici la pierre d'achoppement : cette grosse question de vie ou de mort, pour l'Afrique, ne peut être résolue que par un Congrès International des puissances européennes ; car c'est une question d'humanité que de faire cesser ce gaspillage d'eau inutile, pour rendre la fertilité à toute l'Afrique centrale et y rétablir l'Héden. Mais l'humanité a beau être en jeu dans la question, MM. les Anglais voudront-ils laisser exécuter les travaux sur le Nil artificiel ?

Poser la question, c'est fournir en même temps la réponse, et cependant le grand débit d'eau du Nil naturel abaisse lentement, mais progressivement, les sources mêmes du Nil ; tous les voyageurs ont constaté ce fait, il est indiscutable.

Comme on peut le voir par ce qui précède, la question de l'aménagement rationnel des eaux africaines, principalement dans la Région de l'Ouganda, s'impose, de même que la réintégration des eaux du Nil dans le Sahara.

Si, seuls, nous ne pouvons exécuter la seconde partie du programme, nous pouvons, tout au moins, commencer la réalisation de la première partie ; il y va non seulement de la prospérité de

nos colonies africaines, mais de leur salut même.

Par l'exposé qui précède, on voit le crime inoui commis par les Pharaons, contre la nature, contre l'Œuvre de Dieu ; aussi le châtiment infligé aux Egyptiens a été la disparition totale de ce peuple de la surface du monde. Aujourd'hui, l'Egypte essaie sa reconstitution, mais c'est en vain, l'Egypte actuellement n'est qu'un pays cosmopolitain qui ne sert que d'entrepôt et de passage aux Anglais qui se rendent dans l'Inde et aux navires européens.

L'Egypte n'est plus, comme l'a dit le Grand Thoth, *le Temple du Monde entier*, qui déplorait déjà, dans sa plus grande prospérité, l'atteinte portée à la Théodicée de l'Egypte et qui déplorait surtout l'atteinte plus profonde encore qui lui serait portée plus tard, quand il disait à son disciple Asclépios : « Ignores-tu que l'Egypte soit l'image du ciel, ou, ce qui est plus vrai, qu'elle soit la transplantation et la descente de toutes les choses qui sont dirigées et qui s'élaborent dans le ciel ? Et, s'il faut le dire, plus véritablement encore, notre terre d'Egypte est le *Temple du Monde entier*. Et cependant, car il convient que les Sages sachent tout d'avance, il ne nous est pas permis

d'ignorer qu'il viendra un temps où il apparaîtra que les Egyptiens ont vainement conservé un esprit pieux, un culte zélé de la Divinité, et où toute leur vénération pour les choses saintes deviendra inutile et sera déçue, car la Divinité quittera la terre et remontera au ciel. L'Egypte sera délaissée par Elle et cette terre qui fut le Siège de la Divinité, devenue sans religion, sera privée de la présence des Dieux... Alors cette terre très sainte sera un lieu d'idolâtrie et elle sera pleine de temples ruinés, de tombeaux et de morts. »

On voit que Thoth c'est-à-dire la personnification mythique du Sacerdoce égyptien des premiers âges, avait prévu l'effondrement de la puissance égyptienne, parce que ce sacerdoce connaissait le *Secret des Pyramides* de Memphis et qu'il savait que, tôt ou tard, les crimes reçoivent leur juste châtiment ; il n'y a rien d'étonnant aussi que le Grand Thoth ait si bien prévu ce que deviendrait l'Egypte, « un amas de temples ruinés, de tombeaux et de morts ! »

C'est bien là, comme nous le disons dans notre Isis Dévoilée (p. 341), l'Egypte moderne, l'Egypte des Anglais ; il n'y a plus que monuments ruinés, tombeaux et morts ; l'Egypte ne sert plus de Temple

au monde entier, mais seulement de passage à ses navires ; le steamer noir, fumant et soufflant, a remplacé la *Bari Sacrée*, celle qui transportait ses momies, ses Pharaons, enfin la Bari de la Bonne Déesse, de la BIENFAISANTE ISIS !

## CHAPITRE XIII

### TRAITÉ D'ISIS ET D'OSIRIS

AVANT-PROPOS. — Poursuivant notre étude sur l'Esotérisme de l'Egypte, nous allons donner ici une traduction des vingt premiers paragraphes du *Traité d'Isis et d'Osiris* attribué à tort ou à raison à Plutarque.

Certes, il existe des traductions de cette œuvre célèbre parmi lesquelles, celles d'Amyot et de Ricard sont les plus connues ; d'autres sont en latin, ou en diverses langues modernes.

Mais le nombre de ces traductions, de même que leurs auteurs, nous importent peu, car notre traduction est faite à un point de vue neuf et original, inédit même, pourrions-nous dire, en ce sens qu'elle a recherché l'*esprit ésotérique* du texte original, que nos prédecesseurs ont abolument négligé et pour cause.

Ce fragment, en effet, étudie l'Esotérisme des Egyptiens que Plutarque narre bien souvent, d'une manière inconsciente, certains aperçus de l'auteur grec nous ont prouvé le fait, que nous venons d'avancer.

Les traducteurs, qui nous ont précédés dans la voie se sont occupés de la lettre du texte et non de son esprit. Et quand nous disons de la lettre, il y aurait lieu encore de s'entendre à ce sujet, mais nous n'insisterons pas pour le moment ; nous aurons en effet dans le cours de cette étude, l'occasion de relever certaines inexactitudes d'interprétation qui sont souvent de véritables contre-sens.

La traduction que nous offrons aujourd'hui au public est certainement littérale, plus peut-être que celle de savants hellénistes, mais elle a encore le mérite rare, unique pourrions-nous dire, d'étudier l'ésotérisme égyptien, dont n'a eu et ne pouvait avoir nul souci, Amyot et ses successeurs.

Voici du reste, comment nous avons procédé dans notre travail.

Nous avons commencé par traduire mot à mot, l'œuvre de Plutarque, d'après le texte grec, des classiques de la traduction Didot.

Pourquoi avons-nous choisi le texte en question ?

C'est que le traducteur latin, le restaurateur du texte grec, le savant Dübner, nous dit dans sa préface : « *Paucis ut absolvam, sic habeto : tradimus tibi Plutarchi Moralia in tribus fere millibus locorum ex codicibus manuscriptis emendata* (1). »

Dès lors, nous ne pouvions pas, ne pas nous décider pour le texte de Plutarque, revisé par l'éminent helléniste; ce qui ne nous a pas empêché néanmoins dans des cas difficiles pour l'interprétation de certains passages ou même de certains termes, de recourir aux textes originaux, pour y voir si nous n'y découvririons pas de termes mal compris ou négligés peut-être à tort. Nous avouons ne pas avoir épluché plus de trois mille passages de manuscrits de l'œuvre de Plutarque et cela pour plusieurs raisons ; la première, qui pourrait nous dispenser d'en donner d'autres ; c'est que nous n'aurions pu les avoir à notre disposition ; ensuite un Helléniste, beaucoup plus compétent que nous, ayant fait le travail, nous ne devions pas nous inquiéter de ce soin et nous n'avons pas eu la pensée d'aller patauger au milieu

(1) Ce qui veut dire : Je termine en peu de mots ; sois persuadé que nous t'avons traduit les œuvres morales de Plutarque corrigées et rectifiées sur environ presque 3.000 passages de manuscrits.

des copies de manuscrits plus ou moins bonnes de l'auteur grec ; puis enfin, il faut savoir se borner et c'est surtout pour cela que nous nous en sommes entièrement rapporté à l'œuvre de Dübner, d'après laquelle nous avous fait notre traduction littérale, comme nous venons de le dire.

Celle-ci accomplie, nous avons fait notre rédaction française en serrant le plus près possible le texte grec, nous avons ensuite contrôlé ce second travail, à l'aide de la traduction latine de la même collection Didot.

Arrivé à ce point de notre tâche, nous avouons avoir éprouvé quelques surprises, car souvent nous n'étions pas d'accord avec les grands Hellénistes, mais comme nous avions eu soin de mettre entre parenthèses tous les termes grecs, qui pouvaient se prêter à une double interprétation, à un double sens, et par ce mot nous entendons un *sens ésotérique* et un *sens exotérique*, nous avons recherché une nouvelle traduction en compulsant à l'aide des dictionnaires d'Alexandre, de Planche, de Burnouf et de Quicherat, ce que tel ou tel autre terme pouvait signifier dans toutes ses acceptations grecques ou latines. Les Dictionnaires et même les *Thrésors* ne donnant pas toujours (loin de là) le sens ésotérique que nous fournissait l'ensemble du

texte, nous avons donné quelquefois aux termes grecs une acception qu'aucun Dictionnaire ne comporte, mais que nous avons trouvée ou du moins jugée absolument vraie, par l'ensemble des idées exprimées immédiatement au-dessus et au-dessous du texte que nous nous efforcions d'élucider.

Nous ajouterons enfin que nos connaissances générales et plus particulièrement nos connaissances spéciales en ésotérisme, nous ont bien souvent servi à contrôler le sens que nous donnions au texte de Plutarque. Et en cela, nous avons agi avec la plus entière bonne foi ; nous n'avons jamais forcé la note, *donné le coup de pouce,* pour faire rendre à une expression un sens qu'elle ne pouvait comporter, pour nous fournir des armes en faveur de l'Esotérisme. C'était là non seulement une question de loyauté et de probité littéraire, mais encore nous ne voulions pas donner prétexte à nos lecteurs de pouvoir nous appliquer le reproche formulé par le vieil adage : *Traductor, traditor !*

Et du reste, l'auteur passionné, qui force la note, ne jouit d'aucun crédit et au lieu de faire avancer la cause qu'il désire servir, il lui nuit et la retarde plutôt ; enfin le *Traité d'Isis et d'Osiris* renferme assez d'ésotérisme pour qu'on n'ait pas

besoin d'exagérer la pensée de l'auteur en faveur de la thèse que nous voulons démontrer, à savoir : que les Egyptiens connaissaient parfaitement la DOCTRINE ESOTÉRIQUE.

Mais à côté de cette Doctrine, Plutarque nous donne bien souvent des fables, disons le mot bien que trivial, des *racontars*, qui n'ont aucune espèce de valeur ; ce qui ne doit pas nous empêcher d'attacher un grave intérêt à ce qui en est vraiment digne et de nous demander par exemple : qu'est-ce que ce mythe d'Isis la bonne déesse, l'*Alma mater ?*

Pourquoi Isis est-elle à la fois, et la Pallas et la Proserpine des Grecs ainsi que Thétis ? Pourquoi nourrit-elle et entretient-elle le monde ?

Que signifient donc ces fables diverses : Rhéa, mère d'Isis, celle-ci dans le sein de sa mère enfante Osiris, Horus : que signifient ensuite ces rapports d'Isis et d'Osiris ? Sa superintendance des amours et cette légende qui nous montre Isis tuant de son regard un enfant, etc., etc.

Comment faut-il interpréter toute cette affabulation d'Isis et d'Osiris ?

Le lecteur trouvera presque toutes les réponses aux questions qui précèdent, grâce surtout aux notes et commentaires que nous donnons pour

expliquer tous les passages obscurs du philosophe Grec, ce qui n'est pas toujours facile.

Si nous avons pu élucider l'extrait du texte *d'Isis et d'Osiris* et en faire connaître l'esprit ésotérique, nous aurons atteint le but que nous nous étions proposé en publiant cet extrait du célèbre Traité attribué à Plutarque.

## D'ISIS ET D'OSIRIS

Par Plutarque (*traduit du grec*).

### I

Les sages ô Cléa ! doivent demander aux dieux immortels toutes les choses bonnes, mais surtout la connaissance des dieux, autant qu'il est possible à l'humaine nature de posséder cette connaissance, parce que l'homme ne peut recevoir un plus grand bien et Dieu faire un présent plus digne de lui, que la connaissance de la Vérité ! (1).

(1) Les anciens considéraient la Vérité, comme une déesse fille de Saturne. Ils la représentaient comme une jeune vierge vêtue de vêtements blancs comme la neige. C'est Démocrite qui nous a appris que la vérité se tenait cachée au fond d'un puits ; le *Puits hermétique*, dans lequel, puits très profond, se trouve cachée la vérité intégrale des Hermétistes, de l'art sacré.

Dieu donne aux hommes tout ce qu'ils lui demandent, mais il leur communique son esprit de vérité et de prudence, que comme si on lui usurpait des biens lui appartenant en propre (1).

Lui, le Dieu, n'est pas heureux, parce qu'il possède de l'or et de l'argent, ni puissant parce qu'il manie la foudre et le tonnerre; mais il est Bienheureux de sa science (sagesse) et de sa prudence. Et de tout ce qu'Homère a dit des dieux, voici ce qu'il a le mieux formulé :

Ils ont tous deux (2) la même origine et la même patrie, mais Jupiter est le premier-né et de savoir le plus considérable, ajoutant que Jupiter était plus majestueux, parce que sa science et sa sagesse étaient plus anciennes. Et j'estime que la Béatitude de la vie éternelle, dont jouit Jupiter, consiste en ceci : qu'il n'ignore rien et que rien de ce qui se fait ne lui échappe, et je pense que l'immortalité qui lui enlèverait la connaissance et l'intelligence de tout ce qui est et se fait, ne serait pas une vie, un état d'existence divine mais une période de temps seulement (3).

(1) C'est pour ce motif que dans l'Antiquité, on ne faisait connaître l'esprit de vérité qu'aux seuls Initiés.

(2) C'est-à-dire les deux premiers grands dieux : Jupiter et Neptune.

(3) Jupiter était le père des dieux et des hommes et dès sa

## II

Pourtant, pouvons-nous dire que le désir d'entendre la vérité, soit un désir de la Divinité, pareillement la vérité sur la nature des dieux, dont l'étude est la poursuite de telle science, est comme une profession et une entrée en religion, est œuvre plus sainte que n'est le vœu de chasteté, ni la garde et conservation d'aucun temple : ce qui est très agréable à la déesse que tu sers, attendu qu'elle est très sage et très savante, comme nous l'apprend la dérivation de son nom, que le savoir et la science lui appartiennent plus qu'à personne, car Isis est un terme grec, et Typhon aussi, l'ennemi de la déesse et depuis longtemps

naissance, il serait mort dévoré par son père Saturne, si Rhéa, sa mère, épouse de celui-ci, n'avait présenté à sa voracité un caillou enveloppé de langes. Saturne ne soupçonnant pas la substitution avala le caillou, mais comme il était de difficile digestion il le vomit ; pendant cela, Rhéa fit transporter son enfant chez les Corybanthes, qui frappaient sur des instruments d'airain, afin d'empêcher qu'on entendît les cris de l'enfant. Mais ce bruit fit arriver des abeilles qui offrirent leur miel à Jupiter comme complément de la nourriture qu'il recevait de sa nourrice, la chèvre Amalthée. Cette allégorie du miel symbolise toutes les qualités du Dieu : bonté, douceur, délicatesse, sagesse, etc.

il est nommé Typhos (1) parce qu'il est enflé et enorgueilli par son ignorance et ses erreurs. Il dissipe et détruit la Sainte Doctrine (2) que la déesse avait rassemblée, composée et donnée aux initiés, qui aspirent à la Divinité et cherchent à s'améliorer en observant une vie sobre et sainte, en s'abstenant de certains mets (de viandes) ainsi que des plaisirs de l'amour pour réprimer les excitations de la passion et de la volupté, et en s'accoutumant à supporter dans les temples, les durs et pénibles services faits aux dieux : de toutes les abstinences, peines et souffrances, la fin est la connaissance du premier et principal objet d'entendement que la déesse nous invite et nous convie à chercher étant et demeurant avec elle ; c'est

(1) Typhon ou Typhos était, selon Hésiode, fils du Tartare et de la Terre ; suivant Homère, il serait né de Junon seule qui était indignée que Jupiter eût enfanté seul, sans connaître de femme, Minerve.

Junon frappa la terre de sa main ; elle en fit sortir ainsi des vapeurs dangereuses et nuisibles qui en s'élevant donnèrent naissance à Typhon, ce géant qui, d'une main, touchait l'Orient et de l'autre l'Occident. En Egypte Typhon était ce frère d'Osiris, qu'il massacra après l'avoir attiré dans un piège, comme nous le montre le récit de Plutarque au § XIII. On voit ici clairement exprimée une création fluidique, c'est-à-dire une pensée de haine et de rage créer un être de toute pièce ; ce que nos lecteurs très au courant de l'occulte savent parfaitement.

(2) La Doctrine secrète ou Doctrine ésotérique.

du reste ce que nous promet le nom même de son temple qui s'appelle *Ision*, c'est-à-dire l'intelligence et la connaissance de ce qui est ; comme nous promettant, que si nous entrons dans son temple et suivons saintement sa religion, nous aurons la véritable intelligence de ce qui est la VÉRITÉ.

### III

Beaucoup rapportent qu'Isis est fille de Mercure ; d'autres de Prométhée ; le premier réputé comme inventeur et auteur de la Sagesse et de la Prévoyance et l'autre de la Grammaire et de la Musique. C'est pour cela qu'à Hermopolis, on appela Isis la première des Muses et la Justice, ou comme nous dirions la Sagesse (Savoir) démontrant les choses divines à ceux qu'on a dénommés à bon droit *Hiérophores* et *Hiérostoles*, qui portent les saints habits de la Religion ; et ce sont ceux-là, qui portent enfermée dans leurs âmes, comme dans un coffre, la *Sainte-Parole* des Dieux pure et nette, sans aucune curiosité ou superstition : et qui, sui ·ant l'opinion qu'ils ont des Dieux,

la démontrent sans ambages et sans circonlocutions (1).

Et pourtant les hommes qu'on habille ainsi de ces habits saints : les Prêtres Isiaques, une fois qu'ils sont morts, portent une marque et un signe qui nous témoignent que cette sainte parole est avec eux et qu'ils s'en sont allés de ce monde dans l'autre, sans emporter autre chose que cette parole (Doctrine secrète) O Cléa !

Porter une longue barbe ou se vêtir d'une grosse cape, cela ne fait point le Philosophe (2).

Et de même ne font pas Isiaques les vêtements de lin, ni la tonsure ; mais est Isiaque, celui qui après avoir vu et reçu la loi et coutumes des choses les démontre et les pratique dans les cérémonies de la religion et compare les rites avec les saintes paroles et cherche diligemment en elles, la vérité philosophique qu'elles renferment (c'est-à-dire leur sens ésotérique).

(1) On voit que ces prêtres étaient en véritable correspondance avec la Divinité, c'étaient en outre des voyants de première force, c'est-à-dire qu'on pouvait considérer comme absolument vraies, les vérités qu'ils énonçaient aux hommes par symboles.

(2) Ce passage et le suivant démontrent qu'est connu depuis longtemps, l'adage : l'*habit ne fait pas le moine !*

## IV

Car il y a bien peu de personnes qui connaissent la cause de ces usages et (petites cérémonies) très usités : « pourquoi les prêtres d'Isis rasent leurs cheveux et portent des habits de lin. »

D'aucuns parmi eux ne se soucient nullement d'en connaître la raison ; d'autres disent qu'ils s'abstiennent de porter des habits de laine et de ne point manger de la chair de mouton, à cause du respect qu'ils professent pour les animaux, qu'ils se font raser la tête en signe de deuil, et qu'ils portent des habillements de lin, à cause de la fleur de cette plante qui ressemble à l'azur du ciel. Mais en vérité, il n'y a qu'une seule cause ; c'est qu'il n'est pas permis à l'*hommc pur et parfait* de toucher aux choses impures, comme le dit Platon ; or, tout excès dans la nourriture et tout excrément sont sales et immondes et par de telles superfluités s'engendrent et se nourrissent la laine, les poils, les cheveux et les ongles. Et ce serait parfaitement ridicule que pour la célébration des offices divins, ils se rasassent et se polissent tout le corps et qu'ils se vêtissent ensuite de laine impure des brebis, ce qu'Hésiode recommande en ces termes :

Μηδάπό πευτοζοίο (1) θεων εν δαιτὶ θαλεἰν αὐον ἀποχλω-ροῦ ταμνειν αἴθωνι σιδηρω.

Traduction. — Jamais dans un grand sacrifice en l'honneur des Dieux, on ne doit avec un fer brillant séparer le bois vert du sec.

Voulant enseigner par là, qu'on ne doit pratiquer les choses divines qu'après s'être rogné les ongles et avoir accompli d'autres soins de toilette et ne pas attendre la célébration des sacrifices pour rejeter les choses impures.

En effet, le lin naît de la terre qui est immortelle et produit tout fruit bon à manger; elle nous donne des vêtements purs et légers, qui tout en couvrant le corps ne le chargent point; de plus, ces vêtements sont convenables par toutes les saisons et n'engendrent point de poux comme on dit : ce qui pourrait fournir ailleurs matière à la discussion (2).

Voici comment Amyot traduit les vers d'Hésiode.

(1) πέντοξος pour πενταζος signifie littéralement à 5 nœuds, à cinq branches; ici Hésiode lui donne un sens très rare, celui de *Main*; notre expression, appliquer *une giroflée à cinq branches*, dériverait-elle de ce terme grec?

(2) Une théosophiste, le Dr Anna Kingsford suivait ces préceptes à la lettre, puisqu'elle ne portait que des chaussures d'étoffe pour ne pas user du cuir provenant d'un animal.

Ny au festin d'un public sacrifice
Offert aux Dieux, tu ne seras si nice
Que de te ronger les ongles d'un couteau
Coupant le sec d'avec la verte peau.

Et Dübner en vers latins :

*Nunquam an quisque fronde inter conviva divum*
*A viridi siccum cures abscindere ferro ;*

## V

Mais les prêtre ont tellement en horreur les déjections de la nature, que c'est pour cela qu'il leur répugne de manger de la viande, surtout, celle des brebis et des truies, d'autant qu'elles produisent beaucoup de déjections. Ils suppriment même le sel de leur nourriture, pendant le temps qu'ils doivent vivre purement et saintement, car à part d'autres causes, le sel excite encore l'homme à boire et à manger beaucoup. C'est là, la véritable raison, car il est insensé de dire comme Aristagore qu'il pensait que les prêtres tenaient le sel pour une chose impure, parce qu'il contient en lui des animalcules morts, qui y sont desséchés et comprimés.

On dit aussi que les prêtres ont un puits à part pour abreuver l'Apis et qu'ils l'empêchent à tout prix de boire de l'eau du Nil, non parce qu'elle est censée polluée par la présence des crocodiles qu'elle abrite, comme le pensent quelques-uns. Cependant les Egyptiens n'honorent rien tant que le Nil, mais il pensent que l'usage de son eau en boisson engraisse, et produit aussi beaucoup de chair. Or ils ne veulent point que leur Apis soit gras et alourdi par beaucoup de chair, ils ne le désirent pas autrement qu'eux et veulent que leur âme soit logée dans un corps léger, alerte et dispos, et qu'ainsi la partie divine qui est en eux ne soit pas opprimée et accablée par la partie matérielle et mortelle (1).

## VI

Dans la ville d'Héliopolis, c'est-à-dire dans la ville du Soleil, ceux qui servent Dieu ne portent

(1) Les prêtres Egyptiens évitaient l'obésité, parce qu'elle rend plus difficile toute action psychique, notamment le dégagement du double de l'homme, l'extase, la double-vue et la clairaudience en un mot, tout ce qui constitue le fonctionnement des facultés internes ou transcendatales ; c'est pour cela que les prêtres Egyptiens étaient d'une grande sobriété et s'abstenaient de boissons alcooliques.

jamais du vin dans l'intérieur du temple, parce qu'il n'est pas convenable d'en boire n'importe quel jour en présence du Seigneur et Roi. Ailleurs, les prêtres en boivent, mais fort peu et certains jours, ils s'en abstiennent totalement pour accomplir di- vers rites qui réclament la chasteté et la pureté, ou bien encore, quand ils discutent la philosophie ou qu'ils apprennent les matières sacrées ou discourent sur celles-ci (1).

Les Rois eux-mêmes ne boivent du vin que dans une certaine mesure et suivant les prescriptions des Saintes-Ecritures, comme l'a écrit Hecatœus, parce qu'ils sont eux-mêmes prêtres. Ils ne commencèrent du reste à en boire qu'à partir de Psammétichus ; auparavant, ils n'en buvaient pas et n'en offraient pas aux Dieux, estimant qu'il ne leur était pas agréable, parce qu'ils pensaient que ce fût le sang de ceux qui sont morts en faisant jadis la guerre aux Dieux et ils croient que c'est du cadavre de ces morts, mêlé à la terre, que naquit la vigne, c'est pourquoi disent-ils, ceux qui vinrent ensuite furent comme fous par enivrement du sang de leurs

(1) Les riches Egyptiens évitaient de boire trop d'eau pour deux raisons : parce qu'elle donne des flatuosités et puis qu'elle engraisse ; c'est pourquoi eux buvaient du vin.

ancêtres. Eudoxe a écrit au second livre de sa géographie que les prêtres d'Egypte le disent ainsi.

## VII

En ce qui concerne le poisson de mer comme nourriture, tous les Egyptiens ne s'abstiennent pas de tous ; mais de quelques-uns seulement, comme des Oxyrinchites qui se prennent à l'hameçon, ils adorent le poisson nommé Oxyrinchos, c'est-à-dire à bec pointu (aigu) mais n'en mangent pas, car ils craignent que le contact de l'hameçon ne l'ait souillé. Les Syénites se gardent de manger le Phrage, parce qu'il ne fait son apparition dans le Nil, que quand ce fleuve commence à croître (à grossir) ; ils le considèrent donc comme un messager de la crue. Quant aux prêtres, ils s'abstiennent de tous les genres de poissons. Et là, où le neuvième jour du premier mois (du mois de Thoth) les Egyptiens mangent devant la porte de leurs maisons, du poisson rôti (*assum*) ; les prêtres n'en goûtent point, mais ils les brûlent devant la porte de leur maison. Ils ont à ce sujet deux sortes de paroles : l'une sainte et subtile (*subtilis* en grec περριττον terme attique pour περρίσσονῶν τουομεν ἱερὸν

καὶ περιττον) dont je parlerai plus tard, comme étant conforme à ce que l'on dit sagement touchant Osiris et Typhon ; l'autre parole est vulgaire (exotérique), elle est représentée par le poisson genre de nourriture, ni nécessaire (rare) ni exquise, comme en témoigne Homère, quand il nous montre les Phéaciens qui étaient gens délicats, ni les insulaires d'Ithaque ne mangeant du poisson, pas plus que les compagnons d'Ulysse pendant leur longue navigation, avant qu'ils n'eussent été réduits à une extrême disette (1).

En somme ils estiment que la mer a été créée par le feu sortant des bornes que la nature lui a assignées, et comme n'étant ni partie naturelle, ni éléments du monde, mais excréments corrompus et morbides.

## VIII

Car il n'y avait rien de fabuleux, ni hors de raison, ni de superstitieux comme le pensent quelques-uns (de se priver de poissons comme nourriture), mais ils ont des raisons morales et utiles ;

(1) On voit que les prêtres égyptiens étaient végétariens et ne mangeaient pas plus de viande que de poissons.

d'autres (raisons) ne sont pas vaines, mais historiques, et proviennent d'une élégance innée de la nature des choses.

Il en est de même de l'oignon, car, rapporter ce que dit le vulgaire, qu'un nourrisson (un disciple) d'Isis nommé Dictys étant tombé dans le Nil, s'y noya parce qu'il s'enchevêtra dans des oignons, est une fable tout à fait absurde (1).

Mais, ce qui est certain, c'est que les prêtres ont l'oignon en horreur et se gardent d'en manger, parce qu'il ne croît bien et ne grossit convenablement qu'au déclin de la lune et qu'il ne convient ni à ceux qui veulent jeûner, ni à ceux qui veulent célébrer les jours de fêtes ; ni aux premiers parce qu'il donne soif, et aux autres parce qu'il tire des larmes et fait pleurer ceux qui en mangent. Ils tiennent aussi la truie pour un animal immonde, parce qu'elle se laisse couvrir par le mâle, au déclin de la lune, et que ceux qui boivent de son lait ont bientôt la peau rugueuse et couverte comme d'une sorte de lèpre.

Quant à ceux qui, une fois dans leur vie, sacrifient une truie et la mangent, ils ont grand tort et cela leur peut porter malheur, car Typhon

(1) D'autant plus absurde que les cébacées ne poussent pas dans l'eau pas même dans les terrains trop humides.

poursuivant une truie en pleine lune, rencontra sur sa route, une pile de bois dans laquelle était le corps d'Osiris) et cette truie renversa la pile. Il y a peu de gens qui admettent ce fait, estimant que c'est une fable qui a été inventée par des gens qui avait mal compris le récit qu'on leur avait fait.

Quoi qu'il en soit de ce qui précède, il est un fait certain, c'est que les anciens Egyptiens avaient une telle horreur de la mollesse, des superfluités et de la volupté que dans le temple de Thèbes, il existait un pilier, sur lequel étaient gravées des malédictions et des imprécations envers le roi Minis, qui, le premier, tira les Egygptiens d'une vie sobre, simple et dépourvue de luxe et de faste.

On dit aussi que Technatis, père de Bocchoris, pendant une guerre qu'il eut à soutenir contre les Arabes, son bagage étant resté en arrière, mangea avec plaisir une maigre pitance et se coucha ensuite sur une paillasse (επιστιβαδος) (faite d'herbe et de feuilles sèches) sur laquelle il dormit profondément.

Dès lors il aima et pratiqua la sobriété ; il maudit le roi Minis ; et les prêtres ayant approuvé ses malédictions, il les fit graver sur le pilier (du temple de Thèbes).

## IX

Or, on choisissait les rois dans l'ordre des prêtres ou dans celui des guerriers, parce que, celui-ci était honoré et révéré(pour sa vaillance), et celui-là par sa Sagesse (Science).

Le roi élu dans l'ordre des guerriers, immédiatement après son élection, était reçu dans l'ordre des prêtres et on lui livrait les secrets de la philosophie (La doctrine secrète), qui voilait sous des fables et des symboles, plusieurs mystères et livrait la vérité sous des paroles obscures, *cachées* comme eux-mêmes le donnaient à entendre, quand ils plaçaient des sphinx devant la porte de leurs temples; voulant démontrer ainsi, que toute leur théologie contient sous des paroles voilées et énigmatiques, les secrets de la sapience, et à Saïs, l'image de Minerve qu'ils estiment être Isis, portait sur le fronton de son temple cette incription :

Εγω ἐιμι πὰν το γεγονὸς, καὶ εσὸμενον καὶ τον ἐμὸν πεπλον ουδες πωθνητος απεκαλυψεν.

*Je suis tout ce qui a été, est et sera et nul mortel n'a soulevé mon voile.*

Plusieurs estiment que le nom du Jupiter, en lan-

gue égyptienne, soit *Amoun*, et que nous, Grecs, en avons fait Amon ; mais, Manéthon qui était Egyptien de la ville de Sehenne, estime que ce mot signifie : *caché* ou *cachement* ; et Hecatus, de la ville d'Abdère, dit que les Egyptiens usent de ce mot, quand ils veulent s'interpeller, parce que c'est un terme appellatif et qu'ils pensent que le Prince des Dieux soit une même chose que l'Univers, qui est obscur et caché, et ils le prient et convient, en disant : *Amum*, de vouloir se manifester et se montrer. Voilà pourquoi les Egyptiens apportaient tant de circonspection (1) de piété et de religion en ce qui concerne la sagesse divine (la théosophie).

## X

Peuvent témoigner de ce qui précède les plus grands sages de la Grèce : Solon, Thalès, Platon, Eudoxe, Pythagore et même suivant quelques-uns : Lycurgue, qui avaient été en Egypte et avaient conversé avec les prêtres. On donne comme certain qu'Eudoxe avait vu et entendu Chnouphis de

(1) 'Η μὲν οὖν ευλάϐεια τῆς περὶ τα θεῖα σοφίας Αι'γυπτίων, τοσαύτη ἦν. — Ce terme ευλαϐεια, ασ (ἡ) est intraduisible en un seul mot dans autre langue. — Il signifie à la fois : circonspection, précaution, timidité, religion, etc.

Memphis et Solon, Ponchitis de Saïs, et Pythagore, Œnuphin, d'Héliopolis. — Pythagore, paraît-il, était grand admirateur des prêtres et lui-même était très estimé d'eux, à tel point qu'il désira être initié à leurs mystères, parler en paroles cachées (mystérieuses), et voiler sa doctrine sous des paroles et des sentences énigmatiques (hiéroglyphiques, dit le texte grec); car les lettres qu'on nomme hiéroglyphiques en Egypte, sont semblables, pour la plupart, aux préceptes de Pythagore, tels que : *ne point manger sur un char ; ne point s'asseoir sur un boisseau; ne point planter de palmier; ne point attiser le feu dans la maison avec une épée.*

Et je sens vraiment ce que les Pythagoriciens nomment l'Unité, Apollon, le binaire de Diane, le septenaire de Minerve et Neptune, le premier nombre cubique, ressemble fort à ce qu'ils consacrent, qu'ils font et exécutent en leurs sacrifices, car ils dépeignent leur roi et seigneur Osiris par un œil et un sceptre et quelques-uns interprètent le nom d'Osiris : Beaucoup d'yeux, parce que *Os*, en égyptien, signifie plusieurs et *Iris*, *œil* ; et le ciel, comme ne vieillissant pas à cause de son éternité, par un cœur peint (1) ayant au-dessous de

(1) καρδία θυμον εσχαρας ὑποκειμενῆς, ce qu'Amyot traduit en cœur au dessus d'une *chaufferette !*

lui un ardent foyer. Et en la ville de Thèbes, il y avait des juges qui n'avaient point de mains et le premier des juges (le Président) avait les yeux fixés sur la terre (le sol), ce qui signifiait que la justice ne doit être accessible ni aux dons, ni aux recommandations.

Les hommes de guerre portaient gravés sur leur anneau un scarabée, parce que ces insectes n'ont point de femelles ; ils sont tous mâles et jettent leur semence dans un globe (boule) de matières, moins pour que (les germes) y trouvent à vivre, mais comme milieu favorable à la création.

. . . . . . . . . . . . . . . . . (1).

## XI

Ainsi donc, quand tu entendras parler des fables qui se rapportent aux dieux égyptiens, de leurs erreurs et de telles autres fictions, il te faudra rappeler ce que nous avons dit et ne rien croire de ce qu'on dit être arrivé; car ils ne donnent pas proprement à Mercure le nom de chien, mais ils lui attribuent les qualités naturelles de cette bête qui sont de garder, d'être vigilant, sage, et de dis-

(1) Il y a ici une lacune évidente dans le texte.

cerner l'ami de l'ennemi ; et comme le dit Platon, de comparer le chien au plus docte des Dieux. Et ils ne pensent pas que le Soleil levant soit sorti du Lotus (1) mais ils dépeignent aussi la naissance du soleil sortant du sein des eaux (de la mer), car ils appelèrent Ochus (Epée) le plus terrible et le plus cruel roi des Perses, comme ayant fait périr plusieurs grands personnages et finalement le bœuf Apis qu'il mangea avec ses amis ; et ils le nomment épée, dans la nomenclature de leurs rois, non qu'ils voulussent signifier par là sa substance, mais la dureté de son naturel et sa méchanceté, l'assimilant à l'instrument prêt au meurtre (2).

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

En écoutant donc ce qu'on dit des dieux et recevant ainsi ceux qui exposeront saintement et doctement la fable, en accomplissant et en observant ponctuellement les cérémonies en l'honneur des dieux et croyant fermement que tu ne pourrais faire service, ni sacrifice qui leur fut plus agréable, que de t'étudier à avoir une opinion vraie et saine sur eux, tu éviteras ainsi la superstition qui n'est pas moindre que l'impiété..

(1) λωτον, Amyot traduit ce terme : alisier.
(2) Ici la ligné de points représente un texte tronqué.

## XII

La fable elle-même, pour la raconter brièvement, après en avoir retranché beaucoup de choses inutiles et oiseuses, la fable, dis-je, est telle :

On dit que Rhéa s'étant unie secrètement à Saturne, le Soleil qui s'en aperçut la maudit, demandant en ses malédictions qu'elle ne put jamais accoucher dans aucun mois, d'aucune année, mais que, Mercure amoureux de cette déesse, dormit avec elle et puis jouant aux dés avec la Lune, il lui gagna la soixante-dixième partie de chacun de ses levers, qu'il ajouta aux 360 de l'année, que les Egyptiens nomment Epactes (ou plutôt *Epagomènes*) (1) c'est-à-dire jours *ajoutés*, les célébrant comme les jours de nativité des dieux ; car au premier de ces jours naquit Osiris et aussitôt, on entendit une voix qui disait : que le Seigneur de tout le monde venait de naître ; d'aucuns disent

(1) Ces jours au nombre de cinq étaient ajoutés aux trois saisons des douze mois donnant 360 jours, ce qui faisait 365 jours pour l'année entière. Le premier jour épagomène était dénommé *jour d'Osiris ;* le second : *jour de la naissance d'Aroëris* ; le troisième : *jour de la naissance de Set;* le quatrième : *jour de la naissance d'Isis ;* le cinquième : *jour de la naissance de Nephthys.*

qu'une femme nommée Pamyle, qui allait chercher de l'eau au temple de Jupiter à Thèbes, avait entendu une voix, qui lui ordonnait de proclamer, qu'*Osiris roi grand et bienfaisant était né*, et que, Saturne lui mit Osiris dans les bras, afin qu'elle le nourrît. Aussi, c'est en l'honneur de Pamyle que l'on célèbre encore le *Pamyliès*, fêtes semblables aux Phalléphores (c'est-à-dire que dans les sacrifices de ces fêtes on montre l'image d'un Phallus).

Le deuxième jour elle enfanta Aroëris, qui est Apollon que quelques-uns appellent aussi : Horus l'aîné.

Au troisième jour, elle enfanta Typhon (Set) qui n'était pas venu à terme, par le lieu naturel, mais rompit le côté de sa mère et sauta par cette ouverture.

Le quatrième jour naquit Isis au lieu de Danygris.

Le cinquième naquit Nepthé (Nephthis) qu'on nomme aussi Télenté, Vénus et la Victoire.

Osiris et Aroëris auraient été conçus du soleil, et Isis de Mercure, Typhon et Nephthé de Saturne; Isis et Orisis étant amoureux l'un de l'autre, mêlèrent leurs corps avant de sortir du sein de leur mère, et du fruit de leur amour serait né Arouëris

appelé Horus l'aîné par les Egyptiens, et Apollon par les Grecs.

## XIII

Osiris régnant sur l'Egypte, retira les Egyptiens de leur triste vie de misère en leur enseignant l'Agriculture, en leur donnant des lois et en les initiant au culte des dieux. Puis les conduisant à travers le monde et sans employer aucunement les armes, il attira et amena à lui, par la douceur, la plupart des peuples, employant les chants et la musique, accréditant ainsi chez les Grecs, qu'Osiris était la même entité que Bacchus. Durant tout le temps de son absence, Typhon n'osa apporter aucun trouble dans le pays, d'autant qu'Isis le surveillait avec la plus grande attention et aurait déployé le plus grand zèle pour le contenir.

Mais dès qu'il (Osiris) fut de retour, Typhon leur dressa une embûche : attira dans une conjuration soixante et douze conjurés plus une Reine d'Ethiopie appelée Azo. Il avait en outre pris la mesure du corps d'Osiris, puis il fit faire un coffre de même longueur (que ce corps), coffre très beau et admirablement ouvré, il le fit apporter dans la

salle de festin. Chaque convive prenant plaisir à voir et admirer un si bel ouvrage. Alors, Typhon promit en manière de divertissement de donner le coffre à celui qui aurait le corps égal à la mesure (du coffre). Quand tous les convives eurent essayé le coffre dont les dimensions ne cadraient avec aucun d'eux, Osiris étant à son tour entré dans le coffre, s'y coucha et les conjurés accourant se placèrent sur le couvercle, le fermèrent avec des clous et du plomb fondu, puis le jetèrent dans le Nil et l'envoyèrent à la mer par la bouche du fleuve dénommée Taustique.

Depuis ce jour, elle a reçu des Egyptiens le nom d'*abominable*.

On dit que tout ceci eut lieu le dix-septième jour du mois d'Athyr, qui est celui durant lequel le Soleil passe par le signe du Scorpion, la vingt-huitième année du règne d'Osiris. D'autres prétendent qu'il ne régna pas, mais bien qu'il vécut ce nombre d'années.

## XIV

Les premiers qui apprirent la nouvelle de ce crime (1) furent les Pans et les Satyres qui habitent

(1) Amyot traduit le terme παθος inconvénient ; aucun dic-

aux environs de la ville de Cheminin; ils commencèrent à murmurer entre eux, c'est pour cela qu'aujourd'hui encore, on appelle les frayeurs soudaines qu'éprouvent les multitudes des *frayeurs Paniques*, et qu'Isis en étant avertie, fit couper une tresse de ses cheveux et se vêtit de deuil, au lieu où se trouve la ville dénommée aujourd'hui *Copte*. On pense que ce terme signifie *privation*, parce que le mot égyptien *coptein* est synonyme de *priver*.

Isis, l'âme inquiète, revêtue de ses habits de deuil s'en fut en errant de tous côtés pour avoir des nouvelles de son grand malheur, mais personne ne venait à sa rencontre et ne lui parla jusqu'au moment où elle vit deux jeunes enfants qui jouaient et auxquels elle demanda, s'ils n'avaient pas aperçu un coffre; or ces enfants l'avaient vu par hasard et lui indiquèrent la bouche du Nil par laquelle les complices de Typhon avaient poussé le coffre à la mer. C'est depuis cette époque que les Egyptiens croient que les enfants ont le droit de prophétie et prennent comme présages les paroles

tionnaire ne donne cette leçon : on y lit les mots : désastres, accidents, affliction, malheur, et au figuré : affliction, maladie de l'âme, etc. ; quant à Dübner il le traduit par *facto*, nous ne pensons pas avoir exagéré en traduisant le terme παθος, crime.

que les enfants prononcent tout haut en tous lieux, mais surtout dans les temples.

.......Plus tard s'étant aperçu qu'Osiris était devenu amoureux de sa sœur, avait dormi avec elle pensant que ce fût Isis et ayant trouvé comme preuve la couronne de Mélilot qu'elle avait laissée chez sa sœur Nephthé, elle chercha l'enfant, parce que Nephthé immédiatement après son accouchement l'avait exposé par crainte de Typhon et l'ayant trouvé à grand'peine, aidée par des chiens, elle le nourrit, de manière que plus tard étant devenu homme, il fut son gardien et son compagnon appelé Anubis et le suppose gardien des Dieux, comme les chiens ont coutume de garder les hommes.

## XV

Depuis, elle apprit que les flots de la mer avaient jeté le coffre sur la côte de Byblos et là il s'était arrêté — assis mollement, dit le texte grec, au pied d'un tamarix qui devint en peu de temps un gros et bel arbre, de sorte qu'il embrassa et enveloppa tellement le coffre qu'on ne le voyait point. — Le roi de Byblos s'étonna fort de voir la

croissance rapide de cet arbre, aussi en fit-il couper celles des branches qui couvraient le coffre que l'on ne voyait pas, et fit faire du tronc de cet arbre un des piliers de soutènement pour la toiture de sa maison.

Isis avertie, dit-on, de ce fait par un souffle divin, s'en vint à Byblos, et là, elle s'assit auprès d'une fontaine, triste et éplorée sans parler à qui que ce soit, si ce n'est aux femmes de la Reine qu'elle salua et flatta par de douces paroles ; elle leur arrangea les tresses de leurs cheveux et les parfuma d'un doux et suave parfum, qu'elle tira de son propre corps.

La reine ayant vu ses femmes si bien parées, fut prise du désir de voir l'étrangère qui avait si bien arrangé la coiffure de ses femmes et avait embaumé leur corps d'un parfum d'ambroisie. Elle l'envoya donc chercher, se la rendit familière et en fit la nourrice et la gouvernante de son fils, le roi s'appelle Malcander et la reine Astarté ou Saosis ou bien comme d'autres disent *Memanoun*, c'est-à-dire, chez nous : Minerve.

## XVI

Et Isis nourrit l'enfant en lui mettant dans la bouche le doigt à la place de son mamelon. Et la nuit, elle lui brûlait tout ce qui était mortel en son corps, et se changeant en hirondelle, elle allait voletant et se lamentant autour du pilier de bois jusqu'à ce que la reine s'en étant aperçue et ayant crié en voyant brûler le corps de son fils, lui ôta l'immortalité. La déesse ayant été découverte, demanda le pilier de bois qui soutenait le toit, elle le coupa facilement et l'oignit d'une huile parfumée, puis l'enveloppa d'un linge et le remit dans les mains du roi.

Voilà pourquoi les Bybliens vénèrent encore cette pièce de bois placée dans le temple d'Isis.

Enfin, elle rencontra le coffre sur lequel elle pleura et se lamenta tellement que le plus jeune des fils du roi mourut devant cette si grande douleur. Quant à elle, en compagnie du fils aîné du roi, elle s'embarqua avec le coffre et vogua sur la mer ; et quand sur l'aube du jour la rivière de Phédras détourna par son courant un vent violent (dont elle avait besoin) elle en fut courroucée ; aussi dessécha-t-elle cette rivière.

## XVII

Dès qu'elle se trouva seule et qu'elle le put, elle ouvrit le corps d'Osiris ; elle mit sa face contre la sienne et l'embrassa en pleurant. Un jeune enfant survint et sans bruit s'approcha pour voir ce qu'elle faisait. Elle sentit instinctivement sa présence, se retourna et le regarda d'un si mauvais œil que l'enfant fut saisi d'une crainte si forte qu'il en mourut (1).

D'autres narrations ne rapportent pas ainsi ce fait, d'après celles-ci, l'enfant serait tombé dans la mer et à cause de la Déesse il est honoré. On le nomme *Maneros* ; les Egyptiens le célèbrent dans leurs chants, car il passe pour l'inventeur de la Musique.

D'autres disent que cet enfant se nommait Palestinus et que la *Bonne Déesse* fonda en son honneur la ville de Péluse.

D'autres affirment que Maneros n'est pas un nom d'homme, mais un terme Egyptien, une façon de parler propre à ceux qui boivent et festinent ensemble, et signifierait alors : « que les Destins nous soient favorables. »

(1) Ceci fait allusion à un profane qui voulant être initié ne put supporter les épreuves victorieusement et succomba.

Αἴσιμα τα τοῖαυτα παρὲιν littéralement que « les destins (heureux, favorables), se montrent en tout ».

Et les Egyptiens disent une chose identique en nommant simplement *Maneros*.

De même que le corps desséché d'un homme mort qu'ils portent en un cercueil n'est point un simulacre de l'accident survenu à Osiris, comme le pensent quelques-uns, mais comme un avis (une invite dirions-nous vulgairement) aux convives de jouir du présent (des cieux) d'autant que bientôt, ils seront semblables à celui dont on leur montre le simulacre.

## XVIII

Et comme Isis était allé voir son fils Horus qui était élevé (qu'on nourrissait) à la ville de Buto et qu'elle eût ôté le coffre dans lequel avait été déposé Osiris, Typhon, chassant la nuit au clair de lune, rencontra le coffre et ayant reconnu le cadavre, le coupa en quarante parties, qu'il jeta çà et là, Isis ayant découvert le fait, chercha les morceaux du cadavre dans les marais avec un bateau fait de papyrus, voilà pourquoi ceux qui naviguent

dans des bateaux de papyrus ne sont pas attaqués par les crocodiles, soit qu'ils les craignent ou les vénèrent à cause de la Déesse.

Voilà pourquoi l'on trouve beaucoup de sépultures d'Osiris en Egypte, parce que, chaque fois qu'Isis trouvait un débris de son corps, elle l'ensevelissait.

D'autres nient ce fait et disent qu'Isis a fait divers simulacres et en donnait un à chaque ville, comme si elle leur donnait son propre cadavre, afin qu'il fût honoré en plusieurs lieux et que si par hasard, Typhon venait à chercher le tombeau d'Osiris on lui en montrerait tant qu'il désespérerait de pouvoir jamais trouver le véritable.

De tous les membres d'Osiris un seul (το ἄιδοῖον les parties honteuses) le terme grec signifie également honorables, respectables, ne fut pas retrouvé par Isis, il avait été mangé par un poisson, un Lépidote (ou squale, phagre ou oxyrinche) et c'est pour cela que les Egyptiens exècrent ceux-ci par dessus tous les autres poissons. Mais au lieu d'un membre naturel, Isis en fit construire un nommé *Phallus* qu'elle consacra et depuis lors les Egyptiens l'honorent dans une fête (Phallophories).

## XIX

Puis, ils racontent qu'Osiris revenant de l'autre monde (ἐξ ἅδου) apparut à son fils, qu'il l'instruisit et l'exerça à la guerre et il lui demanda un jour quelle chose il estimait être la plus belle au monde et qu'Horus lui répondit : que c'était de venger son père et sa mère des injures qu'ils avaient reçues. Puis il lui demanda quel était l'animal qu'il estimait le plus utile à ceux qui allaient au combat ?

Horus répondit que c'était le cheval, ce qui émerveilla Osiris et il lui demanda pourquoi le cheval plutôt que le lion ?

Horus répondit : que le lion était plus utile à celui qui avait besoin de secours pour combattre, tandis que le cheval était pour défaire et poursuivre celui qui prend la fuite.

Osiris fut charmé de ces paroles et il sentit qu'Horus était prêt pour le combat (c'est-à-dire pour l'initiation).

On dit aussi que plusieurs se tournèrent du côté d'Horus, jusqu'à la concubine de Typhon nommée Thouëris, mais que poursuivi par un serpent, celui-ci fut tué par des gens d'Horus ; voilà pour-

quoi ils portent tous une petite corde qu'ils coupent par morceaux.

La bataille dura plusieurs jours, mais finalement Horus obtint la victoire.

Isis voyant Typhon lié et garrotté ne le tua point, mais le laissa partir, ce que Horus ne put supporter sans s'indigner ! Aussi se jetant à la tête de sa mère il lui arracha l'ornement royal, mais Mercure lui plaça sur la tête un casque affectant la forme d'une tête de bœuf.

Typhon voulut appeler en justice Horus et le traiter de bâtard, mais avec l'aide de Mercure qui défendit sa cause, il fut déclaré légitime et par ce fait défit Typhon dans deux batailles (matérielle et morale).

Isis, après la mort d'Osiris, dormit encore avec lui et de ce fait, elle eut un autre fils, mais qui était faible des membres inférieurs et il fut nommé Harpocrate (1).

## XX

Voilà presque les principales fables, excepté

(1) C'est-à-dire qu'Isis eut d'Osiris dans le plan astral un autre enfant, une création, mais qui fut spirituelle, ce qui est indiqué par ces mots : *mais qui était faible des membres inférieurs.*

celles qui sont très difficiles à entendre, comme le démembrement d'Horus et la décapitation d'Isis (1); car, en vérité, il ne leur faut pas cracher au visage et leur purger la bouche comme dit Eschyle, s'ils ont une telle opinion de la bienheureuse nature que nous appelons la *Divinité*. S'ils pensent et disent que de telles fables sont vraies et sont arrivées, il ne faut point le dire, car je sais bien que tu haïes et détestes ceux qui ont des opinions si impies et si barbares envers les dieux. Mais aussi, tu n'ignores pas que les contes qui ressemblent aux fables Germaines et aux vaines fictions que les poètes ou autres écrivains fabuleux controuvent à plaisir, à la manière des Araignées, qui d'elles-mêmes, sans motif, ni sujets, filent et tissent leurs toiles; mais il y a dans leur dire, des narrations d'événements certains. De même que quand les mathématiciens nous disent que l'arc-en-ciel est seulement une apparence de diverses couleurs par la réfraction de notre vue contre une nuée.

De même, la fable a quelque apparence de raison qui force notre entendement à la réflexion, comme nous le font comprendre également les sa-

(1) Le démembrement d'Horus et décapitation d'Isis signifie que la Divinité n'a pas besoin d'organe pour engendrer, pas plus que de tête pour penser et agir, car la Divinité ne vit point sur le plan physique.

crifices, où il y a des images tristes et lugubres. Pareillement la disposition des temples, qui à certains endroits a de belles ailes et de larges allées ouvertes sous le ciel pur; d'autres parties ont des caveaux ténébreux placés sous terre et qui ressemblent aux sépultures et caveaux dans lesquels l'on dépose des cadavres. Et de même, l'opinion des Osiriens, qui bien que l'on dise que le corps d'Osiris soit en plusieurs lieux, renomment toutefois parmi beaucoup de villes Abydos et Memphis, comme étant les seules dans lesquelles existe le tombeau d'Osiris. Aussi les Egyptiens riches et puissants se font-ils enterrer à Abydos pour avoir le même lieu de sépulture qu'Osiris. Et à Memphis, on nourrit l'Apis qui est la figure de son âme (1), ce qui fait que d'aucun interprètent le nom de cette ville : *Port des gens de bien*, et d'autres : *Sépulcre d'Osiris*. Et devant les portes de la ville, il existe une petite île nommée *Philæ*, qu'on dit inaccessible en tout temps, et à tous, de sorte que les oiseaux même ne peuvent y demeurer, ni les poissons en approcher, si ce n'est pendant un certain temps, pendant lequel les prêtres y pénètrent pour y faire des sacrifices et couronner

(1) De son âme animale *Kama-rupa*.

un monument ombragé de plantes grimpantes plus grandes qu'aucun olivier.

Ici se terminent les vingt premiers paragraphes du Traité d'Isis et d'Osiris.
Nous ne poursuivrons pas cette étude qui serait longue et aride, mais par la traduction de ce qui précède, le lecteur pourra se faire une juste idée de l'Esotérisme que contient le célèbre *Traité*, attribué à Plutarque.

# CHAPITRE XIV

## L'ÉSOTÉRISME CHEZ LES CHALDÉO-ASSYRIENS

Après l'Inde et l'Egypte, nous nous occuperons de la Chaldée et de l'Assyrie.

L'antiquité grecque et latine, de même que la tradition juive et la tradition arabe, désignent l'Egypte et la Chaldée comme étant les deux berceaux de la Magie et de l'Astrologie, considérées comme des sciences exactes comportant des règles fixes et non comme des arts plus ou moins empiriques, comme des arts maléfiques relevant de la Magie noire.

La lecture des hiéroglyphes, ainsi que celle des caractères cunéiformes du bassin de l'Euphrate et du Tigre nous ont fourni des sources originales qui nous ont permis d'étudier l'Esotérisme chaldéen.

Les papyrus magiques, les tables des influences astrales, les tablettes de terre cuite (*latercula coctiles*) nous permettant d'interpréter avec une très grande certitude, non seulement l'Esotérisme, mais aussi les sciences occultes de l'Egypte, de la Chaldée et de l'Assyrie. De nombreux documents et travaux, nous l'avons vu dans le chapitre précédent, nous ont appris ce qu'était la magie égyptienne, et nos lecteurs ne sont pas sans connaître les fameux papyrus Haris et ceux des musées du Louvre et de Turin ; ils connaissent également les explications qui ont été fournies sur les tableaux des influences astrales tracées sur les parois des tombes royales de Thèbes. Dans le présent chapitre, nous allons étudier l'Esotérisme Chaldéo-Assyrien, bien moins connu que celui de l'Egypte. Il n'y a rien de surprenant dans ce fait ; l'Egyptologie date déjà de 70 à 80 ans, tandis que l'étude de l'Assyriologie ne date que d'hier. Aussi faut-il espérer que de nouveaux textes viendront compléter et parfaire ceux que nous connaissons aujourd'hui au sujet de la Doctrine Esotérique chez les Chaldéo-Assyriens. Il faut même espérer que le déchiffrement de nouveaux textes cunéiformes nous aideront à résoudre un problème des plus intéressants, celui qui touche à la population Touranienne de la Chaldée.

Sir Henry Rawlinson et M. Norris ont publié, il y a environ 35 à 36 ans, un *recueil* (1) dans lequel nous trouvons une grande tablette qui provient de la bibliothèque du Palais des Rois de Ninive, laquelle tablette renferme environ 27 ou 28 formules conjuratoires contre l'action des Mauvais Esprits, contre les sortilèges, les sorts, etc. Malheureusement ces tables sont mutilées en grande partie. Le document en question rédigé en Accadien possède en regard à côté de lui une traduction assyrienne, et fait bizarre, le sens des deux textes n'est pas entièrement conforme ; mais pour l'étude qui suit, ces variantes ont peu d'importance, ne voulant étudier en effet pour l'instant que les Esprits connus des Chaldéo-Assyriens, Esprits qui sont fort nombreux, comme on va voir ; en voici un relevé : *Alal*, mauvais esprit, *Gigim*, qui est le produit d'un démon qui a pu s'emparer de l'homme et fait le mal par plaisir ; le *Junin* qui est une sorte de lémure, les *Maskim* ou *Mazkim*, de même que le *Télal*, qui sont de méchants esprits ainsi que le *Uraku* dont le sens littéral signifie *énorme*. Ces mauvais esprits auraient à leur tête un Dieu infernal du nom de *Nin-a-Zou*, ce sont eux qui inspire-

(1) *Cuneiform Inscriptions of Asia* ; Pl. 17 et 18.

raient aux hommes les *Oudeshim* et les *Gedeschath*, rites infâmes produits par une monstrueuse abberration de l'esprit de dévotion,

Le nom générique des Mauvais Démons ou Génies est en accadien *Utuq*, ce même terme a passé dans l'Assyrien Sémitique.

En général, quelle que soit la classe des démons à laquelle ils appartiennent, ces mauvais esprits vont par groupe de sept.

Il y avait dans le ciel sept mauvais esprits, sept Fantômes de flamme, sept Démons des sphères ignées.

Les sept *Maskim* ou tendeurs d'embûches, de pièges, puissances de l'abîme, habitaient l'intérieur de la terre : c'étaient eux qui produisaient les tremblements de terre et toutes les perturbations souterraines, éruptions volcaniques, crevasses, etc., enfin tous les cataclysmes.

D'après les tablettes d'argile et les inscriptions Talasmiques gravées sur les cylindres ou autres objets assyriens ou babyloniens, nous pouvons nous faire une idée de la richesse démonologique que possédaient les Chaldéens, ainsi que de la savante organisation hiérarchique de leurs démons ; au sommet de cette hiérarchie sont des demi-dieux, presque des dieux dont les uns se nomment en Ac-

cadien *Mas*, c'est-à-dire guerriers, combattants, en Assyrien *Sed*, génies: d'autres sont nommés *Lamma*, c'est-à-dire colosses, en Assyrien *Lamas*. Ces peuples possédaient donc les *Mas* et les *Alap*, c'est-à-dire les bons et les mauvais génies, ainsi que les *Lammas* bons ou mauvais, ou bien ces dieux inférieurs que nous avons dénommés demi-dieux, étaient-ils des sortes de Janus *Bifrons* (à deux visages) manifestant tantôt de la bonté ou de la mauvaise humeur? Nous l'ignorons absolument, car jusqu'à aujourd'hui, rien n'a pu nous l'apprendre; de nouveaux déchiffrements nous l'apprendront-ils un jour, il faut l'espérer!

On peut ranger parmi les *Sed* bienfaisants, le taureau ailé, le gardien du seuil des portes des Palais Assyriens, ce qui nous permet d'affirmer ce fait, c'est qu'en Accadien, on nomme *Alap* (taureau) les génies bienfaisants. Le lion ailé *Nirgallu* appartient à la catégorie des *Lamas*.

Nous avons vu au *Musée Britannique* des milliers et des milliers de morceaux de tablettes d'argile provenant de la bibliothèque du Palais de Royoundjik, fragments qui ne seraient, dit-on, qu'un vaste ouvrage de magie d'après les uns, ou peut-être même la *Doctrine Esotérique Chaldéenne*; c'est, du moins, notre pensée, si nous en croyons Diodore

de Sicile (II, 29) qui en parlant d'un grand *Recueil*, nous informe qu'avec son aide, ils (les Chaldéens) essayent de détourner le mal et de procurer le bien, soit par des enchantements, par des purifications ou des sacrifices. Si tel n'est pas le monument détruit, on peut au moins appliquer ces paroles au monument publié par Rawilson, dont nous allons donner ici une analyse très succincte.

Nous savons que les Scribes d'Assourbanispal avaient exécuté plusieurs copies d'un grand ouvrage Esotérique, d'après un exemplaire d'une très haute antiquité, ayant appartenu à la bibliothèque d'Erech en Chaldée, lequel ouvrage comportait trois livres, dont l'un avait pour titre : *Les mauvais Esprits*.

Le second livre devait être un *Recueil d'Incantations* ; enfin le troisième portait des hymnes aux bons génies ou dieux.

Ceux qui savaient bien psalmodier ces hymnes ou même les déclamer possédaient un grand pouvoir, un pouvoir extraordinaire.

Nous devons faire ici une remarque très importante ; c'est que les trois parties de ce grand ouvrage correspondaient aux trois classes des docteurs Chaldéens qu'énumère le livre de Daniel ; à côté des astrologues (*Kasdim*) et des devins

(*Gazrim*) se trouvaient les conjurateurs (*Khartumin*); les médecins (*Kakamin*) et les théosophes ou docteurs sacrés (*Asaphim*).

Si nous pénétrons plus avant dans la science occulte des Chaldéo-Assyriens, si nous analysons et si nous étudions les formules incantatoires nous y retrouvons très souvent ces mots qui les commencent ou qui les terminent, quand ces mots ne sont pas à la fois au commencement et à la fin des formules d'incantation : « Esprit du ciel, souviens-toi ; esprit de la terre, souviens-toi où souviens-t'èn ! »

Nous n'insisterons pas plus longuement à ce sujet, ne voulant pas dépasser les bornes que nous nous sommes imposées et nous aborderons tout ce qui touche aux Sorts, aux Enchantements, à l'Envoûtement proprement dit. Il était connu et fort pratiqué chez les Chaldéens. — Dans la magie noire de ce peuple, il y est question de sorciers et de sorcières, ainsi que de leurs maléfices. — Les sorciers étaient surtout fort nombreux chez le peuple d'Accad. On dénommait chez lui le sorcier, *le méchant*, *le malfaisant*, *le mauvais homme*. On évoquait le grand Dieu Ea, pour se mettre à l'abri de l'envoûtement du *Mauvais homme*, qui pouvait causer toute sorte de maux, car il a à sa disposi-

tion la fascination par le mauvais œil (*la jettatura*), ainsi que par des paroles et des imprécations maléfiques. Les Chaldo-Assyriens savaient que le sorcier peut donner la mort et cela de toutes manières ; par sortilèges, par imprécations, par des poisons et des philtres qu'il mêle aux breuvages des ensorcelés, des envoûtés. Ajoutons que ces Chaldéens ne faisaient aucune différence entre le philtre, boisson enchantée, ou le poison.

Parmi les formules préservatrices contre le pouvoir du Sorcier, il en est une qui le désigne comme « celui qui forme l'image ».

Les documents magiques font très souvent allusion à l'Envoûtement qui était connu comme une des pratiques de la Magie Noire. — Et fait curieux à noter, c'est qu'un écrivain arabe qui vivait au XIVe siècle de notre ère, Ibn-Khaldoun, nous apprend que l'Envoûtement était fort en usage parmi les sorciers Nabutéens du Bas-Euphrate et voici comment en parle ce témoin oculaire (1).

« Nous avons vu de nos propres yeux, un de ces individus, fabriquer l'image d'une personne qu'il voulait ensorceler. Ces images se composent de choses dont les qualités ont un certain rapport

(1) PROLÉGOMÈNES D'IBN-KHALDOUN; tome I, p. 177, d'après la traduction de Slane.

avec les intentions et les projets de l'opérateur et qui représentent symbóliquement et dans l'unique but d'unir ou de désunir les noms et les qualités de celui qui doit être sa victime. Le magicien prononce ensuite quelques paroles sur l'image qu'il vient de poser devant lui et qui offre la représentation réelle ou symbolique de la personne qu'il veut ensorceler ; puis il souffle et lance hors de sa bouche une portion de salive qui s'y était ramassée et fait vibrer en même temps les organes qui servent à énoncer les lettres de cette formule malfaisante ; alors il tend au-dessus de cette image symbolique une corde qu'il a apprêtée pour cet objet et y met un nœud, pour indiqeur qu'il agit avec résolution et persistance, qu'il fait un pacte avec Sathan, qui était son associé dans l'opération, au moment même où il crachait, et pour montrer qu'il agit avec l'intention bien arrêtée de consolider le charme.

« A ces procédés et à ces paroles malfaisantes est attaché un mauvais esprit, qui enveloppé de salive, sort de la bouche de l'opérateur. Plusieurs mauvais esprits en descendent alors, et le résultat est que le magicien fait tomber sur sa victime le mal qu'il lui souhaite ».

Nous avons cru curieux de reproduire ici le pas-

sage de l'auteur arabe pour bien montrer que c'est toujours de la même façon que s'y prennent sorciers et sorcières, pour fabriquer l'image de la personne à envoûter (1). Il y a ensuite un détail fort curieux, c'est qu'au moment du pacte, l'individu, le sorcier « crache pour montrer son intention bien arrêtée ». Or, beaucoup d'enfants agissent aujourd'hui de même entre eux, quand ils jurent qu'une chose est, en même temps qu'ils lèvent la main, ils crachent aussi par terre pour donner plus de poids à leur affirmation.

On voit que les formules ne se perdent point.

Les Chaldéens reconnaissaient aussi une grande puissance à la Formule imprécatoire. C'était, de tous les moyens employés à nuire, le plus irrésistible.

Dans Rawlinson (2), nous trouvons cette formule reproduite d'après une tablette d'argile : « l'imprécation agit sur l'homme comme un démon mau-

(1) Ceux de nos lecteurs qui voudraient savoir ce qu'il faut penser de l'Envoutement, n'auraient qu'à lire un roman de M. A. B. qui porte ce même titre ; 1 vol. in-18, Paris, Chamuel et Librairie des science, psychiques, 42, rue Saint-Jacques.

La suite de l'Envoûtement qui vient de paraître, a pour titre : Thomassine ; en vente à la même librairie.

(2) Rawlinson. *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, tome IV.

vais. La voix qui crie existe sur lui ; l'imprécation de malice est l'origine de la maladie. Cet homme, l'imprécation malfaisante l'égorge, comme s'il était un agneau ; son dieu a dans son corps fait la blessure, etc. »

Après avoir dit quelques mots des Esprits, des génies et des petits Dieux ou demi-dieux, nous donnerons ici une énumération de Dieux plus importants et de Dieux planétaires.

Il existait un *Esprit de Moul-ge* ou *Seigneur de la contrée;* cette périphrase nous paraît désigner clairement Bel-le-Grand, dieu des Assyriens, dont Bélit était la Grande Déesse ; on la désignait également *Esprit de Nin-ge lal* ou *Dame de la contrée*

*Adar*, l'Hercule Assyrien, dénommé aussi *Esprit do Nin-Dar*, *guerrier puissant de Moul-ge*, était considéré comme le Dieu de la planète Saturne.

*Nébo*, *Esprit de Pakou*, intelligence sublime de Moul-ge était le Dieu de la planète Mercure.

*Sin*, *Esprit de Eu-Zouna*, fils aîné de Moul-ge, était le Dieu de la Lune.

*Istar*, *Esprit de Triskou*, Dame des armées, était Déesse de la Planète Vénus.

*Biu*, *Esprit de Im*, roi de l'impétuosité, était le

Dieu de l'atmosphère lumineuse (l'aither) et des phénomènes atmosphériques (Foudre, électricité, météore, etc.).

*Samas, Esprit de Gad*, roi de Justice était le Dieu du Soleil.

*Anounaki*, Esprits d'Anounna-ge étaient les Dieux grands ou Esprits de la terre.

*Nin-ki-gal* était la terre personnifiée.

*Mardouk* était le Dieu Assyrien de la Planète de Jupiter ; on le dénommait chez les Chaldéens *Silik-Moulu-Khi* et avait pour père Ea ; les Babyloniens couschito-sémites ont ultérieurement dénommé ce Dieu *Noouah* (Noé ?)

Ea est l'intelligence qui pénètre tout l'Univers, le Dieu qui préside à la Théurgie, qui révèle les rites mystérieux, ainsi que la formule et le nom caché et tout-puissant qui peut briser les plus formidables efforts des puissances de l'abîme.

Ces puissances, au nombre de sept, étaient les Maskim (démons) souterrains ; voici la formule conjuratoire employée contre eux : « Les sept, les sept, les sept au plus profond de l'abîme, les sept, abominations du ciel ; ils se cachent au plus profond de l'abîme et dans les entrailles de la terre ; ils ne sont ni mâles ni femelles et sont étendus captifs, sans épouses, ne produisant pas d'enfants,

ignorant l'ordre et le bien, n'écoutant pas la prière, mais vermine véritable qui se cache dans la Montagne, ils sont ennemis d'Ea ; ravageurs des Dieux, fauteurs de discordes et de troubles, agents d'inimitiés. — Esprit du ciel, souviens-t'en. Esprit de la terre, souviens-t'en ! »

Chez les Chaldéo-Assyriens, il y avait aussi des talismans puissants (*Sagba*)(en accadien) *mamit* (en assyrien) ; ils étaient fort divers ; il y avait les bandelettes d'étoffes portant écrites certaines formules ; on les attachait sur les vêtements comme faisaient les juifs des Phylactères. Voici comment on les préparait ; c'est une sorte de litanie d'invocations qui nous l'apprend ; voici ce qu'il y est dit : Deux bandes d'étoffes blanches servent de phylactères s'il est écrit avec la main droite ; si, au contraire, il est écrit avec la main gauche deux bandes sont en étoffe noire. Le Démon mauvais, le *alal* mauvais, le *gigim* mauvais, le *telal* mauvais, le *maskim* mauvais, le fantôme, le spectre, le vampire, l'incube, la succube, le servant, le sortilège mauvais, le philtre, le poison qui coule, ce qui est douloureux, ce qui est mauvais, tout cela jamais ne s'emparera, jamais ne saisira (sous-entendu le porteur) jamais ils ne reviendront (sous-entendu ces mauvais esprits),

Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en !

Les Chaldéo-Assyriens avaient aussi des amulettes faits en pierres dures généralement, mais ils étaient aussi fabriqués avec d'autres matières ; souvent ces amulettes portent gravés des formules talasmaniques ou des figures de Divinités.

Dans la croyance chaldéenne, toutes les maladies de l'homme sont l'œuvre de démons, qui exercent chez lui la possession, aussi n'y eût-il en Assyrie et en Babylonie des médecins proprement dits, mais plutôt des exorcistes, qui procédaient par incantations, par l'emploi de philtres ou breuvages enchantés, *magnétisés* probablement.

Les Chaldéo-Assyriens considéraient comme de mauvaises entités possédant l'homme la peste (*Namtar*) et la fièvre (*Idpa*) en Assyrien *Assaku*.

Dans un récit d'une descente aux Enfers d'Istar, nous voyons *Namtar* serviteur d'Alat, la Déesse infernale, qui régnait en souveraine sur les sombres demeures du Pays immuable, le *Schéol* des Hébreux, l'*amenti* des Egyptiens, l'Enfer, d'autres peuples.

Les Ombres dénommées en accadien *Innin* (lémures) et *Uruku* (Larves) avaient accès dans ces lieux. Les trois principales entités de cette caté-

gorie (les Ombres) sont : le fantôme (en Assyrien *Labarta*, en Accadien *Rapgaume*); le vampire (en assyrien *Akharu* ; en accadien *Rapganmehhab*) ; enfin le spectre en Assyrien *Labassu*, en accadien *Rapganmea*.

Chez les Chaldéens, comme chez les autres peuples, le plus haut et le plus irrésistible des pouvoirs résidait dans le nom mystérieux et caché dans le Grand nom divin Suprême, dont Ea avait seul connaissance. Devant ce nom, tout fléchit ; les Esprits du ciel, de la terre et des enfers ; mais ce grand nom divin reste le secret d'Ea, car si un mortel pouvait le découvrir, le savoir, il serait aussi puissant que les Dieux eux-mêmes, on voit que c'est comme le AUM des Hindous ; chez les Juifs, le nom divin *Ichem* était doué de propriétés également toutes spéciales.

Pour résumer ce qui concerne l'Esotérisme chez les Chaldéo-Assyriens, nous dirons que par ce que nous connaissons des choses ésotériques de ce peuple, ils avaient les mêmes connaissances que les Hindous et que les Egyptiens ; on voit donc que la Doctrine Secrète a toujours été jusqu'ici la même chez les peuples que nous avons étudiés, passons chez les Hébreux.

# CHAPITRE XV

## LA DOCTRINE ESOTÉRIQUE CHEZ LES HÉBREUX

Les Hébreux ou Sémites (*fils de Sem*) prétendaient être les premiers nés de l'humanité. Ils paraissent détachés d'une souche démommée *Couschitique*, par les Anthropologistes. Or ce fait est absolument démenti, car l'on retrouve dans les langues sémitiques des restes d'agglutination provenant de précédents idiomes plus anciens ; donc la langue hébraïque ne peut être considérée comme la langue primitive, si toutefois il en a jamais existé une, spéciale, ce que nous ne voulons pas discuter en ce moment.

Mais les Hébreux avaient (ceci est indiscutable) une *Doctrine Esotérique*, qu'ils tenaient certainement des Hiérophantes Egyptiens.

C'est là un fait indiscutable, puisque Moïse, initié

Egyptien, était prêtre du sanctuaire de Memphis.

Tout l'Esotérisme hébraïque est contenu dans la Kabbalah et celle-ci dans tous les livres sacrés hébraïques. On peut donc dire que la kabbalah est la résultante de la science Esotérique Egyptienne, dérivée elle-même de la Doctrine Esotérique Hindoue qu'avait apportée une émigration vers l'Egypte avant leur exode de l'Inde, sous la conduite de Menès.

Que signifie ce terme kabbalah? Il signifie *Tradition.* Dans la plus haute antiquité, ce terme paraît n'avoir eu qu'une acceptation purement religieuse; c'était une sorte de théologie secrète qui enseignait à découvrir le sens mystique et secret des livres sacrés, des *Saintes Ecritures.*

Ce qui prouve bien que chez les Hébreux, la kabbalah ou Doctrine secrète s'apprenait par tradition orale, c'est que même au IIIe siècle avant J.-C., il en était ainsi; nous voyons en effet les *Thanim* ou professeurs de Déologie l'enseigner oralement. Ajoutons que ce sont les dictionnaires et les lexiques qui donnent à ce terme de *Thanim* le sens de professeurs, mais un grand nombre d'Hébraïsants, le regretté Ad. Franck entre autres, donne à ce terme la signification d'*organes de la tradition*; ce qui prouverait que si

ce terme signifie aussi professeurs, ceux-ci ne donnaient pas leurs leçons par écrit, mais oralement. Juda dit *le Saint*, paraît avoir été le continuateur de ces *Thanim* qui enseignaient sans aucun doute la kabbalah, véritable *Doctrine secrète* sur la Cosmogonie et la nature de Dieu. Ceci démontre évidemment que l'ancien judaïsme possédait, comme toute religion, sa *Doctrine secrète* que le vulgaire devait totalement ignorer.

Cependant les livres sacrés des Hébreux contiennent toute la kabbalah ou doctrine secrète; voilà pourquoi ils renferment un sens caché, qu'on ne saurait comprendre sans posséder une clef pour leur lecture ; voilà pourquoi encore la kabbalah est une science longue et très difficile à apprendre.

Pour s'initier à la kabbalah, il faut beaucoup de temps et beaucoup de travail ; il faut étudier, méditer et comprendre les écrivains Hébreux de la Collection de Pistorius, surtout le *Sepher Jetzirath* ; il faut étudier aussi la philosophie d'amour de Léon l'Hébreu, le grand et important livre du *Zohar* dont une partie a été traduite par un anonyme (1) ; on peut également consulter le

(1) Cette étude a paru dans la Revue la HAUTE SCIENCE (années 1893 et 1894); puis en un volume chez Chamuel,

*Zohar* (dans la collection de 1684, intitulée : *Cabala Denudata*) ; la Pneumatique cabalistique, puis les écrits de Reuchlin, de Gelatinus, de Kircher, de Pic de la Mirandole ; le Talmud dénommé par Guillaume Postel, la *Genèse d'Henoch* et enfin le beau volume d'Adolphe Franck sur la kabbale, dont la seconde édition n'a paru qu'un demi-siècle après la première, c'est-à-dire en 1887. On pourrait lire aussi avec beaucoup d'utilité le *Livre du jugement* d'Albert Jhouney.

La kabbalah vient donc de Moïse, qui la tenait des Egyptiens ; on sait que la nation juive avait émigré en Egypte comme une famille nomade composée de soixante-dix membres environ (1). Ayant séjourné dans ce pays plus de 400 ans, cette famille devint un grand peuple, qui traversa plus tard la mer Rouge. Il n'est donc pas étonnant que l'Esotérisme juif et l'Esotérisme égyptien aient

éditeur, Paris 1895. Mais ce n'est pas là une traduction intégrale, totale, car le Zohar comporte *trois volumes* de texte rabbinique compacte et l'œuvre de M. Chateau, que nous mentionnons ci-dessus, ne fournit qu'un petit volume. Il serait donc fort désirable qu'une société d'érudits hébraïsants traduisit le *Zohar* tout entier, qui est une véritable mine des traditions esotériques des plus curieuses au point de vue de l'Occultisme et même nous ajouterons de la *Question juive*

(1) MOÏSE, II, I. 5.

de nombreux points de contact et de ressemblance, puisqu'ils proviennent l'un de l'autre et qu'ils dérivent tous deux de la même origine asiatique. Il nous serait facile d'établir de nombreux rapprochements entre les croyances des deux peuples, et puis ramener celles-ci aux croyances hindoues, mais le lecteur pourra lui-même établir des parallélismes et des rapprochements faciles entre les trois croyances.

Dans le courant de cette étude, nous aurons occasion de revenir sur ce même sujet.

On divise la kabbalah en deux grandes sections : la première *Bereschit*, renferme la science proprement dite des vertus occultes renfermées dans le monde ; l'autre section la *Mercava, Mercaba* contient la connaissance des chose surnaturelles.

## LES MONDES, D'APRÈS LA KABBALAH

Rien ne peut rien produire ; or, donc la matière ne peut être sortie du néant !

La matière à cause même de sa vile nature ne doit pas, ne peut pas devoir son origine à elle-même, d'où il s'ensuit que tout ce qui est, est Esprit. Celui-ci est incréé, éternel et il porte en lui

le mouvement, par conséquent cet esprit est l'AIN-SOPH, même, c'est-à-dire le Dieu infini, l'INCONNAISSABLE, l'Innommable; aussi plus les choses sont proches de leur origine, de leur source et plus elles sont grandes, infinies, divines et réciproquement plus elles en sont éloignées, plus leur nature est avilie, dégradée, matérielle, mauvaise.

Le monde est distinct de Dieu, comme un effet de sa cause, mais non comme un effet passager, mais permanent. Or le monde étant une émanation de Dieu même qui, par son essence, est entièrement caché ou plutôt incompréhensible et n'a voulu se manifester que par ses émanations, lesquelles émanations ont créé quatre mondes différents : les mondes *Azileutique*, *Briahtique*, *Angélique* et *Asiahtique*.

La kabbalah reconnaît dans l'Univers quatre monde également. Ce sont : *Briah* le nom divin des causes, habité par les âmes, les esprits moins rapprochés de leur origine que les Séphirots, sous la bienveillante influence desquels ils se trouvent placés dans la hiérarchie kabbalistique, ce monde s'appelle le *Trône de la gloire*.

Le *Jetzirat* est le monde intellectuel des pensées, on le nomme aussi monde Angélique; les purs esprits qui l'habitent ont pour chef *Mêtatron*, qui

seul a la faculté de voir Dieu. Le troisième monde *Asiah*, est celui des phénomènes, il renferme des corps composés d'une matière très divisible, changeante et destructible.

Au-dessus de ces mondes, se trouve *Aziluth*, c'est-à-dire le monde inaccessible de l'ineffable divinité, il est peuplé des *Séphiroths* (splendeurs-lumières) sorties de l'Etre infini, comme sort du feu et du soleil la chaleur. Dans celui-ci sont créées les âmes qui y planent comme les nuages dans l'aither.

De ces quatre mondes ou sphères où descendent les émanations divines ; Aziluth est le plus pur, puis vient Briah, ensuite Jetzirat, enfin Asiah.

Pour éprouver les âmes, Dieu les laisse traverser tous les mondes, tomber même jusqu'à *Asiah*, c'est-à-dire dans le monde inférieur.

Quand l'âme a quitté Aziluth, elle descend et s'abaisse, elle connaît l'ignorance, la faim, le remords, le désespoir, l'esclavage, l'égoïsme, la haine, l'avilissement et la mort.

Puis, quand l'âme commence à aimer son prochain et désirer Dieu, elle retourne et récupère son ancienne noblesse, son innocence ; alors son évolution recommence et elle passe d'*Asiah* dans

*Jetzirat*, puis dans *Briah*, enfin elle rentre dans *Azilluth* son point de départ.

### L'AME APRÈS LA MORT

La kabbalah admet que l'âme est immortelle. que sa vie sur la terre n'est seulement qu'un temps d'épreuves entre sa préexistence et sa postexistence tandis que la mort n'est qu'un passage, une transition à un mode d'existence nouveau et plus spiritualisé que la vie *Sthulique*, ou vie physique.

La kabbalah voit dans l'homme un Dieu déchu, mais appelé à retourner finalement dans le sein de Dieu.

Par ces dernières lignes, on voit que la kabbalah est, sans conteste possible, originaire de l'Inde, puisque le Bouddhisme Esotérique le plus ancien reconnaît que tous les hommes ou du moins l'âme des hommes doit un jour retourner au Nirvâna, dont elle est une émanation.

Mais d'après la kabbalah, cette réunion à la source dont elle est émanée n'est pas possible à l'homme dans l'état actuel où il se trouve, en raison de sa matérialité grossière. Il faut donc que

l'homme s'épure de plus en plus, se spiritualise, afin de réintégrer sa puissance et ses pouvoirs originels, ses pouvoirs psychiques. Mais quelle longue suite d'existences l'homme doit parcourir pour atteindre ce but final ? La kabbalah ne le dit point ; nous ne pouvons nous en faire une idée, que par ce que nous apprend la Doctrine Esotérique hindoue.

La kabbalah distingue un très grand nombre de morts ; mais il en est deux principales ; celle qui vient d'en haut et celle qui vient d'en bas. La première consiste en ce que la Divinité diminue successivement ou supprime même brusquement son influence sur *Neschamah* et *Ruach* alors *Nephesch* ayant perdu ce qui l'animait est par là même abandonné. La seconde espèce de mort consiste en ce que le corps, forme d'existence inférieure et temporaire, se désorganise sous l'influence de quelque trouble ou de quelque lésion et perd la double propriété de recevoir d'en haut l'influence vitale qui lui est nécessaire et d'exciter Nephesch, Ruach, Neschamah pour la faire descendre à lui.

Mais la mort s'effectue pendant une période de temps beaucoup plus longue qu'on ne le croit généralement, car le Nephesch, le Ruah et le Neschamah (corps, âme, esprit) se séparent et se disso-

cient l'un après l'autre. Neschamah, qui a son siège dans le cerveau et qui a été le dernier à s'unir au corps matériel, est le premier qui le quitte et s'en sépare et cela quand la mort est naturelle, même avant le moment que nous avons l'habitude d'appeler la mort. Il ne laisse dans Merkabah (mot à mot : *char,* c'est l'instrument ou véhicule, par lequel l'esprit agit dans le corps) qu'une illumination. La personnalité peut subsister sans la présence de Neschamah, mais en même temps le Ruah se développe et grandit et peut alors percevoir ce qui dans le courant de la vie restait pour lui caché. Sa vue peut percer l'espace où il peut distinguer ses parents et ses amis défunts. — Quand vient le tour de Ruach de quitter la terre, il se répand dans tous les membres du corps pour en prendre pour ainsi dire congé, puis il se retire dans le cœur ; c'est le moment de l'*agonie* pendant lequel Ruach a à se défendre contre les *mazkim,* stryges ou mauvais esprits, qui se précipitent sur le cadavre à la manière des mouches vertes sur la chair en putréfaction. La séparation de Ruach du corps est plus ou moins pénible ou douloureuse suivant l'état spirituel et moral du moribond. Elle peut être agitée et très pénible, comme aussi très facile et sans douleurs ; la vie s'éteint à la façon d'une

lampe sans huile. C'est dans le cœur qu'est la racine de la vie pour *Ruach* qui pendant l'existence terrestre se dilate dans tout le corps et se forme deux autres centres d'action dans le cerveau et dans le foie.

C'est dans le cœur que Ruach s'attache à la *Vie matérielle* et c'est dans le cœur qu'il la termine et s'en arrache. Les clairvoyants perçoivent très bien l'âme s'échapper de la bouche comme le représentent du reste toutes les *Iconographies* religieuses. Elle sort de la bouche sous l'aspect d'une flamme agitée et comme elle n'est point encore assez mobile, ni assez confiante pour pouvoir et savoir passer à travers les murs, il faut toujours avoir soin d'ouvrir une fenêtre dans la chambre du trépassé.

Le Talmud distingue 900 espèces de morts différentes, plus ou moins douloureuses. La plus douce de toutes est celle qu'on nomme *le Baiser*. La plus pénible est celle dans laquelle le mourant éprouve comme la sensation d'une épaisse corde de cheveux qu'on arracherait du gosier. Une fois Ruach parti, l'homme semble mort, il n'en est rien cependant, car Nephesch, qui est l'âme de la vie élémentaire et matérielle, habite encore en lui. C'est Nephesch qui, arrivé le premier dans l'homme, en

part le dernier. Il a son siège dans le foie et à la mort, il se répand dans tout le corps ; mais les maskim faisant irruption, il est obligé de se retirer du corps. Cependant, il ne peut se décider à abandonner complètement cette dépouille, cette vile *coque*, avec laquelle il a vécu ; aussi reste-t-il auprès d'elle et ne s'élève-t-elle dans l'atmosphère, dans *le plan astral*, que lorsque survient la putréfaction, qui le chasse. Mais, même après s'être décidé à partir, à s'élever, il reste encore dans le tombeau une partie de lui. C'est cette portion que la kabbalah appelle le *Habal de Garnim* ou *Souffle des ossements, Esprit des ossements* et les diverses écoles d'occultisme : corps astral, prérisprit, corps lumineux, corps glorieux, corps de résurrection.

Dans la tombe, le *Habal de Garnim* est dans un état de léthargie obscure, qui pour le juste est un doux sommeil ; plusieurs passages de Daniel, des *Psanmes* et d'Isaïe y font allusion.

Comme cet *Esprit des ossements* conserve dans la tombe une certaine sensibilité, le repos de ceux qui dorment leur dernier sommeil peut être troublé de toutes sortes de manières. C'est pour cela qu'il était défendu chez les juifs d'enterrer l'une auprès de l'autre des personnes qui avaient été ennemies pendant leur vie, ou de placer un

saint homme auprès d'un criminel. On prenait soin, au contraire, d'enterrer ensemble des personnes qui s'étaient aimées. Le plus grand trouble pour ceux qui dorment depuis peu dans la tombe est l'évocation, car alors même que Nephesch est parti *l'Esprit des ossements* reste encore attaché au cadavre et peut être évoqué. Cette évocation atteint en même temps *Nepheseh*, *Ruach* et *Neschamah*, qui, bien que chacun vive dans le séjour distinct où il est allé, n'en restent pas moins unis l'un à l'autre par un lien fluidique au moyen duquel, l'un ressent ce que les autres éprouvent. C'est pour cette raison que Moïse défendait d'évoquer les morts.

Quand les différentes parties constituantes de l'homme ont été séparées par la mort, chacune d'elles se rend dans la sphère vers laquelle l'attirent sa nature et sa constitution, accompagnée par les êtres qui lui sont semblables et qui entouraient déjà son lit de mort, car d'après la kabbalah, l'Univers entier qu'elle appelle *Aziluth*, comprend tous les degrés matériels, depuis le plus grossier jusqu'au plus subtil ou spiritualisé ; et il est divisé en trois mondes qui sont, nous l'avons vu, en les nommant en progression croissante de pureté : *Asiah*, *Jetsirah* et *Briah*. C'est dans ces

trois mondes que se rendent successivement et l'un après l'autre *Neschamah* (dans Briah), *Ruach* (dans Jetsirah) et *Nepheseh* (dans Asiah); car l'homme (le *microcosme*) possède en lui les mêmes divisions fondamentales que le *Macrocosme* même.

Asiah est donc le monde matériel dans lequel nous nous mouvons; et ce que nous percevons par nos sens, n'en est que la partie tout à fait inférieure et la plus matérielle. C'est ainsi que de notre être nous ne pouvons voir que la partie la plus matérielle: le corps. A la mort, le corps dissous et décomposé, reste dans la partie tout à fait inférieure du monde d'Asiah, mais comme nous l'avons dit plus haut, le *Habal de Garnim* ou *Esprit des ossements*, reste uni à lui. Ce dernier n'est pas visible pour nous; «si nos yeux pouvaient le percevoir, dit le *Zohar*, nous pourrions voir la nuit, quand vient le Schabbath, ou à la lune nouvelle, ou aux jours de fête, nous verrions les Dinkim (spectres) se dresser dans les tombeaux pour louer et glorifier le Seigneur. »

Les sphères supérieures du monde d'Asiah servent de séjour à Nephesch. Ruach, lui, trouve dans le monde de Jetsirah un séjour approprié à son degré de spiritualité. Nous avons dit qu'il était le siège de la volonté, aussi est-il l'âme du mort, qui

souvent vient s'entretenir avec les vivants qu'il a laissés sur la terre. Au contraire Nephesch est une espèce de *Larve*, abandonnée dans l'atmosphère, douée cependant d'instinct, quoique sans volonté bien précise, qui obéit aux évocations ; cette larve peut encore se remplir de matière pour se rendre visible (se revêtir de substance).

Enfin Neschamah répond au monde de *Briah* que le *Zohar* nomme le *Monde du trône divin.*

La Kabbalah dénomme *Zelem* le vêtement particulier sous lequel continue à subsister le Nephesch, le Ruach et le Neschamah, et dont l'apparence répond à celle qu'avait l'homme de son vivant. Le *Zelem* est constitué de trois parties : une *lumière-intérieure* spirituelle et deux *Makifim* ou *Lumières enveloppantes.*

Dans toute espèce d'apparition, que ce soit celle d'un ange ou génie de l'âme, d'un mort ou d'un esprit inférieur, ce n'est pas le *Zelem* lui-même que nous voyons par nos yeux, ce n'en est qu'une image qui, construite avec la vapeur subtile de notre monde extérieur, prend une forme susceptible de se redissoudre immédiatement.

Autant la vie des hommes sur la terre offre de variétés, autant est varié leur sort dans les autres mondes qu'ils vont habiter. Plus on a commis ici-

bas d'infractions à la loi divine, plus il faut subir de châtiments et de purification. Le *Zelem* aussi se ressent de la vie qu'on a menée. « La beauté du *Zelem* de l'homme pieux, dit le *Zohar*, dépend des bonnes œuvres qu'il a accomplies ici-bas. Chez les hommes pieux, les Zelem sont purs et clairs, chez les pécheurs ils sont troubles et sombres ».

Aussi chacun des trois mondes *Asiath*, *Jetsirah* et *Briah* a son *Gan-Eden* (Paradis), son *Nakar-Dinan* (fleuve de feu pour la purification) et son Geï-Hinam (lieu de torture pour le châtiment), etc...

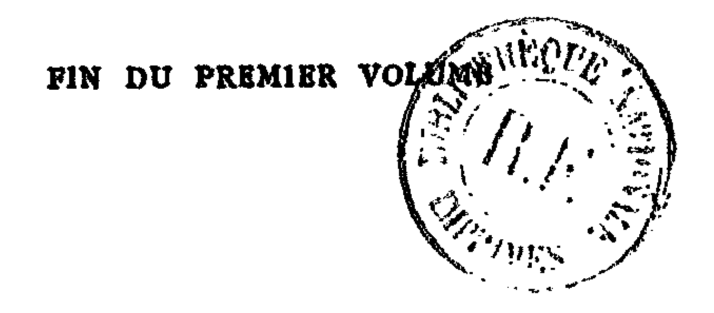
Et c'est dans ces divers lieux que l'âme de l'homme (*Anosh*) réside suivant ses mérites ou ses démérites.

Disons en passant que le terme hébreu *Anosh* qui sert à désigner l'homme, s'écrit en copte et en égyptien *Ank* et signifie *vita*, *anima*. Numériquement on peut traduire Anosh par le nombre 365 — 1 = 364 ou 365 + 1 = 366, soit les phases de l'année solaire.

Les nombres des jours de l'année correspondent à l'homme septenaire ou deux fois septenaire, car il y a l'homme psychique et l'homme physique, soit donc 7 + 7 = 14 qui correspond à 365 — 14 soit 3 + 6 = 9 + 5 = 14; tous ces nombres étant additionnés théosophiquement.

Etudions à présent l'Esotérisme chez les divers peuples anciens et modernes, ainsi que diverses personnalités ou auteurs ayant eu une influence plus ou moins considérable sur les *Etudes Esotériques*.

FIN DU PREMIER VOLUME



# TABLE SOMMAIRE

## ANALYTIQUE DES MATIÈRES

### CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME DE LA

## DOCTRINE ESOTÉRIQUE

## PREMIÈRE PARTIE

### Préliminaires.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

## DEUXIÈME PARTIE

### La Doctrine Esotérique à travers les âges.

FIN DE LA TABLE SOMMAIRE ET ANALYTIQUE DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière frères.



ERNEST BOSC

# La Doctrine Ésotérique

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

## A TRAVERS LES AGES

SYMBOLISME.
LANGUE SACRÉE.
ÉVOLUTION.
DE L'HOMME.
TRANSFORMISME.
RACES ET SOUS-RACES.
SÉMITES ET ARYENS.
D'ISIS ET D'OSIRIS.
LIVRE DES MORTS.
RENAISSANCE.
VIERGES-MÈRES.
COSMOGONIES.
LES DÉLUGES.
CONTINENTS DISPARUS.

ÉDITION DES CURIOSITÉS

*TOME SECOND*



CHAMUEL, ÉDITEUR, PARIS

Tous droits réservés.

*Les exemplaires non revêtus de cette griffe seront réputés contrefaits et poursuivis comme tels, suivant la loi.*

Ernest Bosc

# La Doctrine Esotérique
## A TRAVERS LES AGES

---

## DEUXIÈME PARTIE (*suite*)

---

### CHAPITRE XVI

#### L'ESOTÉRISME CHEZ DIVERS PEUPLES ANCIENS ET MODERNES.

#### ÉCOLES OU SOCIÉTÉS ÉSOTÉRIQUES

Après les Hindous, les Egyptiens, les Chaldéens, les Assyriens et les Hébreux, nous devrions parler des Grecs et des Romains, c'est-à-dire des peuples qui ont relié les anneaux ésotériques d'une très haute Antiquité à ceux du Moyen Age et des temps modernes ; nous ne le ferons pas parce que l'Esotérisme de ces peuples est dérivé de la Doctrine

Esotérique orientale, avec quelques changements spéciaux aux religions de ces peuples.

Ainsi la Grèce possédait les grands et les petits *Mystères*, qu'on désignait sous des noms divers : Mystères d'Eleusis, Mystères orgiaques de Dionysios, Initiation Orphique, etc., etc.

Nous donnerons ici, d'après Balanche (1), un résumé de cette dernière Initiation.

« L'homme, dit cet auteur, après avoir subi l'influence des éléments doit faire subir aux éléments sa propre influence.

« La création est l'acte d'un Magisme continu et éternel.

« Pour l'homme, être réellement, c'est se connaître.

« La responsabilité est une conquête de l'homme, la peine même du péché est un nouveau moyen de conquête.

« Toute vie repose sur la mort.

« La palingénesie est la loi séparatrice.

« Le mariage est la reproduction dans l'humanité du grand mystère cosmogonique ; il doit être *Un*, comme Dieu et la nature sont *Un*.

« Le mariage, c'est l'Unité, l'arbre de vie ; la débauche, c'est la division, la mort.

(1) ORPHÉE, *Livre* VIII, p. 169, Paris, 1833.

« L'arbre de vie étant Unique et les branches qui s'épanouissent dans le ciel et fleurissent en étoiles correspondent aux racines cachées dans la terre.

« L'astrologie est une synthèse.

« La connaissance des vertus, soit médicale, soit magique des plantes, des métaux, des corps en qui réside plus ou moins la vie, est une synthèse.

« Les puissances de l'organisation à ses divers degrés sont révélées par une synthèse.

« Les agrégations et les affinités des métaux, comme l'âme végétative des plantes, comme toutes les forces assimilatrices, sont également révélées par une synthèse. »

Parmi les autres initiateurs de la Grèce, nous mentionnerons Platon, Thalès de Milet, Eudoxe, Apollonius et Pythagore ; ces philosophes avaient rapporté d'Egypte, parmi de nombreux principes, celui-ci : que dans l'économie de l'Univers, la vie sort du sein du Trépas ; c'est ce principe qui était présenté chez les Egyptiens sous l'emblème d'Osiris mourant pour renaître sous le nom d'Horus ; d'où cette idée philosophique : « Je lis autour de moi : ce qui doit naître doit mourir ! Mais j'y peux lire aussi, ce qui meurt doit renaître. »

Pythagore, avant d'aller passer vingt-deux années chez les prêtres Egyptiens pour s'initier à leurs Mys-

tères, avait habité les Gaules en l'an 241 de Rome pour s'initier aux *Mystères Druidiques.*

En arrivant en Grèce, après une très longue absence, il fonda une ECOLE et il divisa ses disciples en plusieurs classes : la première était celle des *Ecoutants.* Ils avaient entre eux des signes de reconnaissance et une des principales obligations qu'ils contractaient était, que les disciples devaient s'aider entre eux et se secourir mutuellement.

La seconde classe *Cénobites* de Κοινοβιον (vie commune) vivaient en commun. C'est surtout aux disciples de cette catégorie, auxquels Pythagore développait sa Doctrine. Il posait en principe, que l'homme ne s'élève que par la vertu et ne se dégrade que par le vice.

## ECOLE D'ALEXANDRIE

Cette Ecole, dénommée Néoplatonisme, fut fondée sous Ptolémé Soter, par Ammonius Saccas ; elle était essentiellement éclectique. La fondation de cette Ecole date de l'an 288 avant Jésus-Christ et dura sept siècles, car elle ne fut fermée que

par Théodose-le-Grand en l'an 391 de notre ère.

Le Néoplatonisme est un mélange des opinions de l'Académie, de l'Ecole Alexandrine et des idées philosophiques Egyptiennes et Persanes. C'est à cette Ecole que se formèrent Plotin et Origène, ainsi qu'un grand nombre d'autres philosophes ; mais Origène abandonna les idées Néoplatoniciennes pour succéder à saint Clément, tandis que Plotin, au contraire, s'exagérant le mysticisme Néoplatonicien, lutta ouvertement contre le Catholicisme.

L'Essence de la Doctrine du fondateur de l'Ecole qui mourut à Alexandrie, en l'an 241 après Jésus-Christ, nous a été conservée par un de ses plus brillants disciples, le plus illustre pourrions-nous dire, par Origène, qui dit que « l'incorporel est de telle nature qu'il s'unit à ce qui peut le recevoir aussi intimement que s'unissent les choses qui s'altèrent et se détruisent mutuellement en s'unissant, et qu'en même temps dans cette union il demeure tout entier ce qu'il était comme demeurent les choses qui ne sont que juxtaposées.

C'est le plébéien Saccas (il était fils d'un portefaix) qui introduisit dans la petite Ecole d'Alexandrie, alors purement littéraire, la Philosophie, ce qui le fait considérer comme le véritable fondateur.

Sa famille étant Chrétienne, il introduisit dans sa philosophie, à petites doses, mais suffisamment appréciables, l'élément Evangélique ; de là, chez les Alexandrins, le vague sentiment de philanthropie universelle, qu'ignorèrent toujours les Grecs.

La Philosophie Néoplatonicienne fut entourée par son créateur d'un voile épais et mystérieux, il ne la communiquait, du reste, qu'à un petit nombre de disciples fidèles, à Longin, à Plotin, à Erennius et à Origène. Après la mort du maître, les trois derniers disciples convinrent de ne divulguer, par aucun écrit, leur philosophie, mais heureusement pour la postérité, ils ne tinrent point parole. Erennius, le premier, publia un livre qui a été perdu, mais nous possédons d'Origène divers fragments, ainsi qu'une partie de l'œuvre de Plotin. Par ces œuvres, nous savons qu'Ammonius Saccas prétendait avec raison avoir reçu sa philosophie, comme une tradition remontant à la plus haute antiquité, ce qui est bien démontré, puisqu'il avait voulu réunir en une seule et même philosophie les diverses doctrines, qui fournissaient des armes aux disputes d'Ecoles diverses, principalement à celles d'Aristote et de Platon. Il avait voulu fondre dans sa philosophie celle des Mages et des Brahmes.

Il ne faut pas confondre Ammonius Saccas avec le philosophe chrétien Ammonius, auteur d'une *Harmonie dans les Evangiles*, qui vivait à Alexandrie au IIIe siècle de notre ère.

Disons en passant que c'est ce dernier ouvrage, faussement attribué à Tatien, qui incita Eusèbe à écrire ses *Canons*.

La situation d'Alexandrie était unique au monde ; aussi de même qu'elle devint par cette splendide situation le grand rendez-vous des marchands, le centre et l'entrepôt (*Emporium*) du commerce du monde alors connu, de même cette grande capitale ne tarda pas à devenir, également, l'Institut scientifique du monde entier, car sous l'influence des fils de Lagus, Alexandrie *la Savante*, recueillit l'héritage non seulement d'Athènes, mais de la Grèce tout entière, comme elle avait recueilli le corps de son Grand Monarque, du Conquérant de l'Inde, décédé à Babylone.

Comme on transportait la dépouille du héros de cette capitale en Grèce, Soter alla à sa rencontre et s'emparant des restes d'Alexandre, les fit déposer dans un cercueil d'or et les conserva dans sa capitale; mais en dépouillant la Grèce de son héros, l'Egypte la dépouilla aussi de sa gloire scientifique et de sa mission civilisatrice, car pendant une du-

rée de sept siècles, Alexandrie par son Ecole fut à la tête du mouvement intellectuel.

Pendant cet espace de sept siècles, l'Ecole d'Alexandrie eut cinq périodes distinctes : trois sous le règne des Lagides et deux sous la domination Romaine. Mais de toutes ces périodes la plus active, sinon la plus brillante fut, sans contredit, celle de sa fondation, celle de Soter, qui logea dans son Palais même les savants, et où il fonda un Musée ; et tout cela fut entretenu aux frais du roi. Malheureusement, cette période fut de courte durée, car elle prit fin avec la mort du roi survenue vers 270, avant Jésus-Christ.

La seconde et la troisième période durèrent près de quatre-vingt-huit ans, sous le règne des Lagides et furent très brillantes ; mais sous les deux dernières commencèrent la décadence. Quand les chrétiens devinrent les maîtres de l'empire vers l'an 312 de Jésus-Christ, l'Ecole d'Alexandrie fut bientôt ruinée, car les Néoplatoniciens comme de nos jours les Néospiritualistes étaient en opposition formelle avec les chefs de la Chrétienté et ceux-ci défendirent l'enseignement de la Philosophie. Il se créa dès lors des Ecoles diverses qui, elles-mêmes, se subdivisant en sectes, finirent par ruiner la Grande Ecole Alexandrine.

Parmi les philosophes et les savants qui illustrèrent cette Ecole, il y a lieu de mentionner tout d'abord Euclide, ce mathématicien de génie, qui avait réuni en corps de doctrine ses découvertes et celles de ses prédécesseurs. Il fut fort bien secondé dans son œuvre par Philetas, Diodore Cronos, Démétrius de Phalère, qui avait été banni d'Athènes.

Plus tard, nous y voyons Manéthon, Apollonius, Lycophron, Arystonyme, Aratus ; puis Zénodote, Aristophane de Byzance, Aristarque ; parmi les Mathématiciens et les Astronomes, nous devons une mention à Eratosthène, le créateur de l'astronomie, à Agatharchidès, Aristille, Conon Timocharis et Hipparque ; enfin, parmi les médecins, mentionnons Erasistrates, Hérophile créateur de l'anatomie et de la *vivisection !* (1), enfin Celse, etc.

C'est de la Grande Ecole d'Alexandrie que naquirent : l'Ecole Juive, créée par Philon ; l'Ecole Gnostique, par Basilide ; l'Ecole chrétienne et l'Ecole Grecque.

(1) Conférez à ce sujet, *De la vivisection*, par E. Bosc, chap. 1er, 1 vol. in-12, Paris, 1894. — Dans cet ouvrage, le lecteur verra un résumé de cette pseudo-science qui, au point de vue psychique, est des plus délétères pour l'humanité.

Avant de dire quelques mots de l'Ecole Juive et de l'Ecole Gnostique, nous parlerons de la célèbre Bibliothèque Alexandrine, car la réunion des savants, dont nous venons d'énumérer une partie, avait à sa disposition une des plus belles bibliothèques du monde qui ne comprenait pas moins de 700.000 volumes, chiffre énorme pour de temps-là. Cette bibliothèque avait été fondée dans le quartier de la ville dénommée le *Brukion*, par Ptolémée Soter. Quelque temps après la mort de son fondateur, survenue en 283 av. J.-C. Sous son fils et successeur Ptolémée Philadelphe, elle avait pris un énorme accroissement, si nous ajoutons foi aux écrits de l'historien Josèphe.

Voici en effet ce qu'il nous apprend à ce sujet dans ses ANTIQUITÉS JUDAÏQUES (1).

« Démétrius de Phalère, intendant de la Bibliothèque de Ptolémée Philadephe, travaillait avec un soin extrême et une curiosité extraordinaire à rassembler, de toutes les parties du monde, les livres qui lui semblaient dignes d'être recueillis et qu'il croyait devoir être agréables au Roi. Un jour que ce prince lui demandait combien il possédait de volumes, il répondit : « 200.000, mais j'espère

(1) L. XII. C. 2.

en avoir dans peu de temps jusqu'à 500.000. »

Et en effet, sous les successeurs de ce prince, cette bibliothèque acquit une très grande importance, ce qui n'est pas étonnant, du reste, vu le moyen employé, par exemple, par Evergète II, qui faisait saisir tous les livres qui entraient en Egypte et les envoyait au Brukion, où d'excellents copistes les transcrivaient ; ces copies étaient ensuite données aux propriétaires, en échange de leurs originaux. C'est ainsi qu'on emprunta aux Athéniens les œuvres de Sophocle et d'Eschyle et qu'en peu de temps, cette Bibliothèque arriva à contenir dans ses salles 700.000 volumes, comme nous l'apprennent Aulu-Gelle et Ammien-Marcellin (2). « Lorsque la Bibliothèque du Brukion eut atteint le chiffre de 400.000 volumes, on songea à former dans un autre lieu une bibliothèque supplémentaire. Les livres nouveaux furent donc réunis dans le temple de Séraphis et atteignirent avec le temps le nombre de 300.000. Le Brukion ayant été incendié, lorsque César se rendit maître d'Alexandrie, les 400.000 volumes qu'il renfermait alors périrent dans les flammes et il ne resta plus que les 300.000 volumes du Sérapeum. Dans

(1) In GÉRAUD. *Essai sur les livres dans l'Antiquité*, in-8, Paris, 1848, p. 242.

la suite, cette dernière bibliothèque s'augmenta de celle des rois de Pergame, dont Antoine fit présent à la Reine Cléopâtre, et elle subsista ainsi jusqu'au règne de Théodose. »

Mais pendant une lutte sanglante entre les païens et les chrétiens, lutte suscitée par le Patriarche d'Alexandrie Théophile, le temple de Sérapis fut ruiné de fond en comble et sa magnifique Bibliothèque fut dispersée et pillée, partant détruite, ce qui permit de dire vingt ans après à l'Historien Orose (1) : « Nous avons vu vides les armoires où se trouvaient les livres qui ont été pillés par les hommes de notre siècle. »

La perte de cette bibliothèque est donc due au Patriarche Théophile que Gibbon qualifie « d'homme audacieux et pervers, toujours affamé d'or et altéré de sang ».

En effet, il ne fallut rien moins qu'un décret de Théodose pour arrêter les luttes terribles et sanglantes allumées par ce fougueux Patriarche.

Après ce décret, la Bibliothèque fut reconstituée, mais en 640, les Arabes s'emparant de la ville d'Alexandrie auraient livré aux flammes la Bibliothèque, telle est du moins une tradition. D'après

(1) I, VI, cap. 15.

une autre version la Bibliothèque aurait été certainement brûlée par Amrou-Ben-Alas, avec l'autorisation d'Omar, c'est pourquoi l'on considère ce dernier, et cela bien à tort selon nous, comme l'incendiaire de la Bibliothèque du Brukion, détruite, comme nous l'avons vu, bien avant lui.

Mais tout ce qui précède nous est parvenu par tradition, car ce n'est qu'au XIII[e] siècle, qu'un médecin arabe, Abd Allatif, né à Bagdad, écrit ceci : « Au-dessus de la colonne des piliers est une coupole supportée par cette colonne. Je pense que cet édifice était le portique où enseignait Aristote et après lui ses disciples, et que c'était là l'Académie que fit construire Alexandre, quand il bâtit Alexandrie et où était placée la Bibliothèque que brûla Amrou-Ben-Alas, avec l'autorisation d'Omar ». Dans les lignes qui précèdent, nous ne comprenons guère que ce qui est relatif à l'incendie de la Bibliothèque, car le reste n'a aucun sens. Aussi nous préférons nous en rapporter à ce que dit un autre auteur du XIII[e] siècle, Abulfaradge (1), au sujet de la même Bibliothèque.

(1) *In Histoire dynastique*, traduit par Sylvestre de Sacy. Cf. — *Magasin encyclopédique*, 5[e] année, TOME IV, page 438. Abulfaradge était contemporain de Abd-Allatif, celui-ci est mort en 1231 et le premier en 1286. — Cf. également : *Relation*

D'après cet auteur, Jean le Grammairien, ami d'Amrou-Ben-Alas, vint le trouver un jour et lui dit : « Vous vous êtes emparé de tous les revenus d'Alexandrie, ainsi que de ses richesses, mais ne pourriez-vous pas nous abandonner ce qui ne vous est d'aucune utilité ? — Quelles sont les choses dont vous avez besoin, lui demanda Amrou ? — Ce sont, dit Jean, les œuvres de philosophie qui sont dans le trésor des rois. »

Amrou répondit qu'il ne pouvait en disposer sans l'autorisation de son maître, de l'Emir Al-Moumenia-Omar-ben-Alkattab, il en référa donc à celui-ci et voici la réponse d'Omar, qu'il communiqua à Jean.

« Quant aux livres dont vous parlez, si ce qu'ils renferment est conforme au *Livre de Dieu* (au *Coram*), celui-ci les rend inutiles ; si au contraire leur contenu est opposé au *Livre de Dieu*, nous n'en avons nul besoin. Donnez donc l'ordre de les détruire. »

Jean fut donc la cause indirecte de la troisième destruction des Livres de la *Bibliothèque alexandrine* qui auraient été brûlés dans l'espace de

*de l'Egypte* d'Abd-Allatif, trad. de Sylvestre de Sacy, in-4, 1810.

six mois dans les nombreux foyers des Bains d'Alexandrie !!!

Cette destruction nous paraît étrange.

En résumé, nous ne savons pas au juste quand et comment ont été détruites à diverses époques les collections de livres d'Alexandrie, nous avons vu que sous César, le grand perturbateur romain, le Brukion avait été incendié ; plus tard au IVe siècle les mêmes collections reconstituées avaient été pillées et dispersées ; au VIIe siècle (640) la Bibliotèque Alexandrine avait été la proie des flammes lors de la prise de la ville par les Arabes ; enfin sous Omar, la même Bibliothèque aurait été brûlée par fanatisme dans les fourneaux des établissements de Bains d'Alexandrie, au nombre de quatre mille. Quoiqu'il en soit, l'humanité a été privée d'œuvres uniques dans leur genre, surtout au temps de César et de Théodose, c'est à cause de ses bibliothèques qu'Alexandrie était renommée parmi toutes les villes du monde.

Perte à jamais regrettable, car ces bibliothèques devaient renfermer tous les ouvrages scientifiques des Perses, des Chaldéens, des Syriens, des Babyloniens et des Egyptiens. Et ceux de ces ouvrages qui avaient échappé aux divers désastres, dont nous avons parlé, n'échappèrent point à la des-

truction des Arabes qui, par fanatisme, détruisirent toute œuvre manuscrite ou figurée, comme on peut en juger par le passage suivant de l'ouvrage précédemment cité de Sylvestre Sacy (p. 240 et suiv.).

« Dans les premiers temps de l'Islamisme, les Arabes ne cultivaient d'autres sciences que l'étude des décisions légales contenues dans leurs codes, leur langue et la médecine. Leur éloignement pour les sciences avait pour but de conserver la pureté de leurs croyances et des dogmes de leur religion et d'empêcher que l'étude des connaissances cultivées par les anciens peuples n'y introduisît quelques affaiblissements et n'y portât quelque atteinte, avant que cette religion fût solidement affermie ».

Mais nous devons ajouter aux lignes qui précèdent que la *Doctrine Esotérique* ne fut pas perdue pour cela par les Musulmans, car des esprits distingués parmi eux étudiaient la science, nous n'en voulons pour preuves que les travaux qui nous restent des Alchimistes arabes qui étaient bien plus avancés en chimie que nos chimistes modernes.

## L'ECOLE JUIVE DE PHILON

Philon, philosophe grec, mais Hébreu de nation et qui vivait au 1er siècle de notre ère, fut chargé avec quatre juifs d'aller à Rome pour obtenir de C. Caligula la révocation d'un Décret qui ordonnait aux Hébreux de rendre les honneurs divins à la statue de l'Empereur, mais l'ambassade échoua dans son entreprise; Philon avait alors environ 60 ans. Son influence sur l'Ecole juive fut considérable; c'est lui qui ouvrit la carrière du synchrétisme aux grandes Ecoles du temps; aux Gnostiques, aux Alexandrins, aux Néoplatoniciens. Le système de Philon fut le premier essai sérieux de fusion entre les idées orientales et celles de l'occident et comme le dit Vacherot (1) :

« Philon est avant tout fidèle à la tradition nationale; s'il modifie, s'il altère, s'il transforme même quelquefois, les croyances qui lui sont chères, c'est toujours à son insu et dans un esprit de mysticisme, plus Platonicien que Grec, plus oriental que Platonicien. Philon est resté juif, autant qu'il était possible de l'être, au sein

(1) VACHEROT, *Histoire critique de l'Ecole d'Alexandrie*, tome Ier, p. 165.

d'Alexandrie, avec une intelligence aussi éclairée et aussi ouverte aux idées étrangères. »

La Gnose a largement puisé à l'Ecole Juive de Philon où les croyances orientales se mêlent déjà à la tradition hébraïque, et Clément d'Alexandrie et Origène apprirent à goûter et à mettre en œuvre la Science Grecque.

### LE GNOSTICISME

La Gnose, origine du Gnosticisme, est une science ésotérique et mystérieuse qui fait connaître à ses adeptes le secret de l'Univers ; elle enseigne l'ultime raison des choses et initie l'homme en vertu de quelles lois, le monde invisible ou spirituel est uni au monde physique ou matériel.

Le Gnosticisme a puisé sa doctrine dans les philosophies et religions de l'Inde, de la Perse et de l'Egypte ; il se place comme une philosophie intermédiaire entre le Néoplatonisme et le Christianisme et a naturellement avec ces deux doctrines de nombreux points de contact. L'Idée d'une Connaissance supérieure, qui permet de comprendre et de saisir la nature de l'Etre Suprême, cette idée

fut nommée Gnose, et trouvait déjà dans la Doctrine Pythagoricienne, comme nous l'avons vu précédemment ; ce qui n'est pas étonnant, car nous savons que Pythagore avait puisé ses idées en Orient, principalement en Egypte. Il est donc vraisemblable d'admettre que les Gnostiques avaient puisé leurs idées à la source Pythagoricienne et à la source Platonicienne ; ils firent aussi beaucoup d'emprunts à l'Ecole Juive de Philon. Quant au système d'allégories qu'ils adoptèrent, il relève incontestablement de cette dernière Ecole. Les Gnostiques admirent, en effet, comme Philon, que la Lumière est la source d'où émanent les rayons qui éclairent les âmes et ils en firent, comme lui, l'âme du monde qui agit dans toutes ses parties.

Basilide, l'un des fondateurs du Gnosticisme, admettait deux principes indépendants l'un de l'autre, celui du Bien et celui du Mal ou de la lumière et des ténèbres. Le principe du bien, le Dieu Suprême, le Logos, forme avec ses perfections ou Puissances, au nombre de sept, la bienheureuse *Ogdoade* ; les sept perfections ou Puissances dans lesquelles le Logos se reflète, sont à leur tour reflétées dans sept nouvelles Puissances qui en émanent et desquelles il en émane d'autres, qui les reflètent toujours plus faible-

ment ; enfin de ces émanations, il y en a 365, qui forment 365 mondes ou Cieux compris dans le terme *Abraxas*, dont les lettres, d'après le système de numération grecque, forment le nombre mystérieux de 365, souvent inscrit sur les pierres symboliques ou talismaniques. Les diverses Ecoles Gnostiques, dont les fondateurs furent Bardesane, Basilide, Saturnin et Valentin, eurent la Syrie, l'Egypte et l'Asie Mineure comme principaux foyers de leurs enseignements. De toutes les Ecoles Gnostiques, c'est celle de Syrie qui est la plus ancienne ; toutes ou presque toutes professaient, à quelques variantes près, la même Doctrine, à savoir que l'origine du monde intellectuel et du monde inférieur étaient, l'une une émanation de l'Etre Suprême, l'autre une création du Démiurge.

Les fondateurs du Gnosticisme eurent des précurseurs ; Euphrate, Simon *le Magicien*, Ménandre, Cérinthe, etc. (1). Comme on peut le voir par les lignes qui précèdent, le courant de la *Doctrine Esotérique* n'a jamais été interrompu et il se trouve encore aujourd'hui intact, car on en retrouve les

(1) Nous engageons ceux de nos lecteurs qui voudraient étudier le Gnosticisme à lire : J. Matter, *Histoire du Gnosticisme* : Paris, 2e édition. — *La Pistis Sophia* traduite et commentée par E. Amelineau, et le *Dictionnaire d'orientalisme et d'occultisme*, passim, 2 vol. in-18, Paris.

traces dans ces temps modernes, dans le *Spiritisme* dans l'*Occultisme*, dans la *Théosophie* et dans le Spiritualisme moderne de toutes les religions pratiquées à l'heure actuelle dans les Deux-Mondes, et plus particulièrement dans les religions orientales et dans le CHRISTIANISME même qui en est dérivé.

## CHAPITRE XVII

### L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN

La religion occidentale dénommée CHRISTIANISME est très certainement d'origine Aryenne, car elle n'est qu'un mélange de Madzéisme, de Brahmanisme et de Bouddhisme, mélange souvent noyé dans un mysticisme sinon inexplicable, du moins encore fort peu expliqué.

Le Christianisme a emprunté au vieux Bouddhisme de l'Inde antique presque tout son cérémonial : messe, rosaire, cierge, encens, etc., ses couvents et ses moines, ses adorations perpétuelles.

Au Madzéisme, au Zend-Avesta, il a emprunté son Paradis, son Enfer, son Diable ou Prince des ténèbres (*Arhiman*), une partie de sa liturgie et jusqu'aux anges gardiens (*Ferwoers*).

L'idéalisme de Platon, le Philosophe Grec, lui a

fourni l'Evangile de saint Jean qui est la quintessence de la métaphysique chrétienne, de l'*Esotérisme Chrétien*, et tandis que celui-ci dit que l'homme a besoin de se régénérer, l'Esotérisme Hindou dit tout simplement que l'homme a besoin de se générer, autrement dit *Evoluer*.

La Religion chrétienne n'a pas non plus imaginé ou inventé la *Triade* ou *Trinité*; la TRIMOURTI en effet, existait dans l'Inde quinze ou vingt mille ans avant J.-C. — Postérieurement à cette haute antiquité, elle a existé chez les anciens Egyptiens, chez les Celtes des Gaules et chez d'autres peuples, seulement tandis que les autres mythes religieux admettent dans leur Triade : le Père, la mère et l'enfant, ce qui est de toute logique, dès qu'on admet un Dieu Anthropomorphe, le Christianisme n'admet que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, sous la forme d'un oiseau : d'une colombe.

Pourquoi cette différence ?

Parce que le principe féminin n'est pas en odeur de sainteté auprès de saint Paul et des Pères de l'Eglise, ses successeurs. — Ce dernier fait est absolument prouvé par les diatribes de ces bons Pères contre la femme qui était maltraitée par eux au delà de toute expression.

Ensuite il se présentait une grande difficulté ; le fils de la Triade qui est un Dieu fait homme, aurait eu deux mères, l'une divine et l'autre fille des hommes.

Et du reste que le mystère de l'Incarnation soit védique ou chrétien, il faut toujours une femme ou du moins une vierge mère pour son accomplissement ; dans l'Inde, c'est *Maya*, *Addha-Nari* etc., en Egypte c'est *Isis*, chez les Hébreux, c'est *Myrian* et chez les chrétiens, c'est *Marie*; et ces femmes vierges reçoivent respectivement dans leur sein : Krishna, Horus, Jésus dit le *Christ*. Au chapitre suivant nous parlons du reste de ces vierges mères.

Dans le fond, nous voulons bien admettre que cette incarnation n'est qu'un symbole pour certains commentateurs, qui nous disent que Marie n'est qu'une Héva ou Eve régénérée : l'éclosion de l'âme humaine de la Philosophie Hindoue et que le Christ lui-même n'est qu'un mythe, qu'un symbole. — Ainsi la visite de l'ange Gabriel à Marie indique le développement des facultés supérieures qui éveillent la conscience dans l'âme humaine ; l'étable dans laquelle naît l'homme-Dieu signifie que l'animalité est le partage de l'homme ; la tentation du Christ sur la Montagne, l'emblème de la

lutte des passions contre le divin de l'homme ; enfin le jugement et le crucifiement, une longue souffrance du Christ contre l'aveuglement humain et ainsi de suite pour expliquer tous les actes de la *Vie de Jésus*.

Aussi après ces quelques mots expliquant, dans ses grandes lignes, l'*Esotérisme chrétien*, nous pensons que les partisans de l'Incarnation historique et non mythique agissent sagement de rester parqués dans l'exotérisme chrétien, parce qu'il ne saurait y avoir de juste milieu, de moyen terme : il faut pour être bon chrétien ou complètement *Esotériste* ou *Exotériste ;* hors de là pas de salut possible. Or dans le christianisme, comme dans toutes les autres religions du reste, les chefs, les hiérophantes, les grands-prêtres sont *Esotéristes* et la foule des fidèles reste exotérique ; elle doit croire sans comprendre, l'exotérisme devant suffire pour le *Vulgum pecus !*

C'est pour cela que nous allons dévoiler en partie ici l'Esotérisme chrétien en parlant tout d'abord de l'Incarnation, loi à laquelle ont cru les fondateurs du christianisme, y compris le divin maître, le doux Nazaréen (du reste l'Incarnation est enseignée dans le nouveau testament) ; puis nous exposerons l'Universalité de l'Esprit divin et

de la Divinité de l'homme, nous traiterons enfin du *mystère du Christ* ou *Mystère de l'Evangile.*

Nous ne dévoilerons pas ainsi tout l'Esotérisme, mais les points fondamentaux, nous ne saurions du reste en dire davantage dans un ouvrage aussi succinct que le nôtre, touchant la Doctrine Esotérique.

Nous venons de dire que la Réincarnation est enseignée dans le N. T., on lit en effet dans Mathieu (1) que les apôtres dirent à Jésus : « les uns prétendent que vous êtes Jean-Baptiste, d'autres Hélie, d'autres Jérémie ou un des prophètes ». Il leur répondit : « Et vous autres, qui croyez-vous que je sois ? »

Ce récit prouve bien que les Apôtres croyaient à la réincarnation, à la préexistence de l'âme ; il démontre aussi que Jésus partageait là-dessus leur croyance, car il ne leur adresse aucun reproche au sujet de leur manière de voir ; il la confirme par la question qu'il leur pose ; mais de tous les passages de l'Evangile qui concerne notre sujet, le plus remarquable est sans contredit celui de saint Jean (2)

(1) XVI, v, 13.

(2) IX, 1, 2, 3. — Voir aussi SAINT MARC, VI, 14, 15, 16. SAINT MATHIEU, XIV, 1, 2 ; XI, 7, 9, 13, 14. SAINT LUC, IX, 7, 8, 9.

dans lequel on peut voir que les Hébreux admettaient aussi que la Réincarnation pouvait se produire chez tous les hommes :

« Comme Jésus passait, il vit un aveugle de naissance. Les disciples lui demandèrent : « Maître, qui a péché ? Est-ce cet homme ou son père, ou sa mère pour qu'il soit ainsi aveugle ? »

Jésus répondit : « Ce n'est point qu'il ait péché, ni son père, ni sa mère, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. »

Puisqu'il s'agit ici d'un *aveugle de naissance* et que les Juifs demandent à Jésus, s'il est aveugle parce qu'il a péché, cela signifie évidemment qu'ils voulaient parler de péchés que cet individualité avait pu commettre dans une précédente existence ; aussi leur observation est-elle toute naturelle et ne donne lieu à aucune explication interprétative. — De même Jésus répond simplement sans s'étonner aucunement du sous-entendu, concernant le dogme des renaissances ; il l'admet comme un fait incontestable, ne pouvant donner lieu à aucune discussion possible, aussi se contente-t-il de répondre : « Ce n'est point parce qu'il a péché... mais afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. »

Du reste, nous devons ajouter que cette réponse

nous paraît avoir été altérée par la main d'un copiste qui, ne croyant pas à la réincarnation, a pu en effacer des traces plus évidentes qui pouvaient se trouver dans la véritable réponse de Jésus.

En fouillant le Nouveau Testament, nous pourrions fournir de nombreuses preuves encore, nous n'en donnerons cependant qu'une dernière, qui nous paraît décisive, c'est quand J.-C. s'adressant à Nicomède lui dit : « Si tu ne nais de nouveau, tu ne verras pas le royaume des Cieux ! »

L'allusion ici nous paraît formelle ; aussi nous n'insisterous pas davantage à ce sujet et nous passerons à l'*Etude du Divin dans l'homme.*

Voici ce que nous dit saint Paul au sujet de l'*Universaîité de l'Esprit divin* et de la *Divinité de l'homme* :

« Il n'y a qu'un seul Esprit, qu'un seul Seigneur, qu'un seul Dieu, qui est par-dessus tous, parmi tous et *dans tous* (1).

« L'Esprit se manifeste en chacun (2).

« Nous avons reçu l'Esprit qui vient de Dieu (3).

« Ne savez-vous pas que vous êtes le Temple de Dieu et que Dieu habite en vous (4).

(1) *Ephès.* IV, 4, 5, 6.
(2) I. Corinth. XII, 7.
(3) I. Corinthien, II, 12.
(4) *Ibidem*, III, 19.

« Vous êtes dans l'Esprit, car l'Esprit de Dieu est en vous (1).

« Dieu nous a donné pour arrhes son Esprit (2). »

Au sujet de l'Esotérisme chrétien, et de *l'Evolution Universelle* des Etres ; nous lisons dans saint Paul :

« Toutes les créatures soupirent et sont en travail et non seulement elles, mais nous aussi, en ATTENDANT L'ADOPTION (3).

« Aussi les créatures attendent-elles avec un ardent désir que les enfants de Dieu soient manifestés, car ce n'est pas volontairement qu'elles sont assujetties et elles espèrent qu'elles seront délivrées de la servitude pour être dans la liberté glorieuse des *Enfants de Dieu* (4).

Ce qui signifie, que l'Evolution Universelle développe tous les êtres, aussi tous, doivent-ils arriver un jour à l'état glorieux promis à l'humanité (tous doivent être des *Enfants de Dieu*) ; aussi leurs âmes soupirent ardemment vers cette fin qui doit les conduire à un état supérieur, qui leur permettra d'atteindre le Règne humain.

(1) ROMAINS, VIII, 9.
(2) I. CORINTH. V, 5.
(3) ROMAINS, VIII, 22 et 23.
(4) *Ibidem* ; 19, 20, 21, 24, 25.

Mais l'homme doit atteindre de plus hautes destinées, le Christ doit se développer en lui et tant que ce développement n'est pas complet, la sainteté et l'intelligence ne sont pas complètes non plus, mais elles sont proportionnelles à la manifestation du Christ dans l'homme, ce que saint Paul exprime de cette façon :

« La grâce (l'intelligence) nous est donnée selon la mesure du don du Christ..., jusqu'à ce que nous soyons tous arrivés à la mesure de la stature parfaite de CHRIST (1).

Voici ce qu'il faut entendre par la signification exacte de ce terme. Le Christ est ici pris comme synonyme de l'*Esprit Universel* : l'âme du monde. La théosophie nous apprend que l'échelle des êtres est infinie et que de l'homme à l'Emanation première de l'*Absolu*, de l'homme au *Verbe*, il y a un nombre considérable de degrés de développement; or cette énorme distance ne saurait être franchie d'une façon arbitraire.

Quand l'homme est arrivé à ce degré d'avancement, il reçoit l'instruction face à face, c'est-à-dira directement de l'*Ego Divin*, c'est ce que saint Paul indique clairement, quand il dit : Nous voyons confusément maintenant et comme par

(1) *Ephés.* IV, 7, 13.

réflexion dans un miroir, mais alors nous verrons face à face (1).

Ce qui vent dire qu'une émanation directe de la Divinité frappera notre EGO SUPÉRIEUR, et nous fera comprendre tout le mystère, aussi caché qu'il puisse être.

Au sujet des divers corps de l'homme, la religion Chrétienne n'est pas tant s'en faut aussi complète que l'Occultisme et la Kabbalah ; voici cependant ce que nous trouvons dans saint Paul ; nous le ferons suivre de quelques commentaires explicatifs. « Adam a été fait avec une âme vivante; le dernier Adam est un esprit vivifiant. — Il a été semé corps animal (semence de bétail), il ressuscitera corps spirituel (nature angélique). Ce qui est animal vient tout d'abord ; ensuite vient le spirituel (2). Adam, c'est le premier homme, la première race : Adam Kadmon, le Nephesch de la Bible, l'âme vivante, mais animale (*Kama*) des Théosophes hindous; au contraire, l'Esprit vivifiant, le dernier Adam dont parle saint Paul, c'est *Manas* uni à *Buddhi*. Le germe de Manas est dans *Kama* (le corps animal) l'âme animale, quand l'évolution du dit germe est achevée, il devient corps spiri-

(1) I. CORINTHIENS, XIII, 12.
(2) I. CORINTHIENS, XV, 44, 45, 46.

tuel, illuminé par la flamme Divine de Buddhi, le second principe de l'homme ; c'est en un mot le *corps causal*.

Comme on le voit, par ce qui précède Paul ne parle que de l'âme vivante (le corps animal) et du corps spirituel, mais il ajoute qu'il y a des corps terrestres et des corps célestes, mais que *leur éclat est tout différent* (1).

Ce dernier membre de phrase a une grande importance, car il démontre que saint Paul connaissait le monde invisible et le distinguait du monde visible ; mais qu'encore, il connaissait l'*aura*, les effluves humains. Ajoutons cependant, que par les mots *Corps terrestre*, l'Apôtre n'entend pas parler du corps physique, mais du corps vital et du corps kamique qui sont l'un et l'autre lumineux et colorés et qui présentent l'aspect de la couleur de l'électricité. — Quant aux *corps spirituels*, l'apôtre désigne ainsi le corps mental et le corps causal, ils sont eux aussi pourvus d'une lumière éclatante.

Telles sont les grandes lignes de l'Esotérisme chrétien. Mais le catholicisme a depuis longtemps dévié ; ce fait est fort bien mis en lumière dans un

(1) Corinthiens, XV, 40.

livre récemment paru (1) où nous lisons les lignes suivantes :

« Mais à ceux qui s'appuieraient là dessus pour nous dire que nous avons tort d'attaquer le catholicisme, puisqu'il en est sorti tant de bonnes choses, nous répondrons avec la conviction profonde d'affirmer une indiscutable vérité, que, si le catholicisme a jamais rien produit de grand et de noble, c'est lorsqu'il s'est strictement renfermé dans les maximes du Christianisme primitif. Quand il s'est au contraire écarté des principes de l'Evangile, quand il a essayé d'ajouter ou d'ôter à la religion du Christ, au point de la rendre méconnaissable, qu'est-il arrivé ? Il est arrivé qu'à l'ombre de la croix, sous l'égide d'une doctrine d'amour et de vérité, il s'en est formée une de haine et de mensonge.

« Les papes disputèrent aux Empereurs le droit de domination sur les peuples, les couvents s'allièrent aux châteaux, l'ambition s'assit sur le siège de saint Pierre, les prisons et les bûchers se chargèrent d'étouffer les protestations de la raison humaine.

(1) Evolution de l'Ame, traduit de l'espagnol par Alfred Ebelot, p. 26 et 27. — 1 vol. in-8°, Paris, Chamuel, éditeur, 1899.

« Pierre d'Arbuez, Dominique de Gusman, Torquemada furent-ils par hasard des chrétiens ?

« Alexandre VI, Honorius, Boniface nous ont-ils par hasard représenté Jésus ?

« Oui, une religion d'amour devint une religion de haine ; un Père miséricordieux et juste se transforma en un Dieu injuste et vindicatif. »

Si le catholicisme est tel que nous le voyons aujourd'hui, c'est qu'il a abandonné la véritable tradition : *La Doctrine Esotérique.*

Passons à l'étude d'un grand mystère.

### LE MYSTÈRE DU CHRIST

On désigne sous cette expression la présence en l'homme de ce Rayon du Verbe, de cette étincelle de l'Esprit de Dieu qui est dénommée Christ. Le Christianisme et la Théosophie ne donnent pas à ce terme la même signification ; celle-ci prétend que l'échelle des êtres est infinie, que de l'homme à l'Emanation première de l'Absolu nous venons de le voir, de l'homme au Logos (*Christ Universel*) il existe un nombre considérable de degrés de développement et que cette énorme distance ne saurait être franchie d'une façon arbitraire. Le

corps du *Logos* (du Christ), c'est l'Univers tout entier et toutes les qualités de cet Univers, toutes les potentialités de matières (visibles et invisibles), que nous nommons des Etres ont pour cause cet *Esprit Universel* dans lequel nous vivons, et nous nous mouvons, ce que l'apôtre saint Paul a parfaitement défini en disant : « Dieu opère en toutes choses et en tous ; l'Esprit se manifeste en chacun ; l'Esprit est ce qui donne sagesse, science, foi, don de guérir, don de miracle, de prophétie, discernement des Esprits, don des langues : c'est un seul et même esprit qui opère toutes ces choses (1).

« Le Verbe est dans ta bouche, dans ton cœur... (2)

« Vos corps sont les membres du Christ. Glorifiez Dieu dans votre corps et dans votre esprit (1). »

Ces citations montrent que chaque être est animé par l'Etincelle Divine, soleil central spirituel, et que nos corps eux-mêmes ne sont que des parties du corps du *Logos*.

On voit donc qu'il n'est pas possible d'admettre le sens que les chrétiens (depuis leur séparation avec les Gnostiques) donnent à ce mot : CHRIST,

(1) I CORINTH., XII, 6, 7, 8, 9, 10, 11.
(2) ROMAINS, X, 8.

celui-ci étant pour les chrétiens le *Logos Universel* même, incarné dans un corps humain, celui de Jésus ; ce qui est absolument faux; car saint Paul d'accord en cela avec tous les *Initiés*, nous apprend que le LOGOS ne s'est jamais incarné et ne pourra jamais s'incarner dans un corps humain ou dans un corps angélique, étant le *Logos Infini*, dont nos âmes ne sont que des étincelles.

Ce mot de Christ (*Keistos*) est également le symbolisme qui exprime dans tout être, la présence d'un rayon de cet Esprit Universel.

L'affirmation que le Christ est dans l'homme est également énoncée d'une façon évidente dans le passage suivant de saint Paul : « J'ai été chargé d'annoncer pleinement la parole de Dieu, c'est-à-dire le mystère qui a été caché dans tous les siècles et que Dieu a maintenant manifesté à ses saints, à savoir que le CHRIST EST EN VOUS (1). »

Puisque chacun a le christ en soit, le salut de chaque homme peut être accompli dans n'importe quelle religion qu'il professe, dès que cette religion est fondée sur la morale, sur la charité, sur la Fraternité et cela, parce que le principe *Christ*, *le rayon de l'Esprit Universel* doit se développe

(1) COLOSS. I, 25, 26, 27.

dans l'homme, JUSQU'A CE QU'IL SOIT PARVENU A LA STATURE PARFAITE DU CHRIST (1).

Car le Mystère du Christ, qu'on dénomme aussi *le Mystère de l'Evangile*, est non seulement la Révélation de la présence divine dans l'homme, mais encore l'affirmation que cette haute faveur est accordée à tout homme circoncis ou non circoncis, de même qu'aux païens ou Gentils et n'est pas l'apanage de quelques-uns qui s'en orgueillissent à tort ; ceci est encore démontré, d'une façon évidente, par les écrits de Paul :

« Dieu m'a fait connaître le Mystère du Christ, dit-il, mystère qui n'a pas été découvert aux Enfants des hommes dans les temps passés et qui a été révélé maintenant par l'Esprit à ses saints et aux Prophètes, qui est : *que les Gentils participent à la promesse que Dieu a faite en Christ* (2).

« Il y a un seul Dieu qui justifiera circoncis et incirconcis par la foi (3). »

Bien mieux, le salut de l'homme peut s'accomplir en dehors de toute religion, de tout culte extérieur, puisque chacun possède en lui l'Esprit de Dieu qui peut donc répandre l'esprit de vérité sur

(1) EPHÈS. IV, 13. — (2) EPHÈS. III, 3, 4, 5, 6. — (3) ROMAINS, III, 29.

les âmes pures qui ont l'amour de leurs semblables.

Ceci est également affirmé par l'apôtre Paul, quand il dit :

« L'Esprit sonde toutes choses, même ce qu'il y a de plus profond en Dieu (1).

« Qui connaît ce qui est en l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme, et en Dieu, si ce n'est l'esprit de Dieu (2).

« Or nous avons reçu l'esprit de Dieu (3).

« Et l'homme spirituel peut juger de toutes choses (4).

« Mais l'homme ne peut recevoir en lui le Christ, que lorsqu'il est devenu parfait par un patient labeur appliqué à son développement, à son évolution, c'est un laborieux enfantement comme dit l'Apôtre :

« Je sens pour vous les douleurs de l'enfantement *jusqu'à ce que Christ soit formé en vous* (5). »

Il faut donc à l'homme de nombreuses renaissances pour accomplir cette évolution pendant ce long Pèlerinage de l'*Individualité*. Or ce pèlerinage ne prend fin que lorsque l'Ego personnel (le corps mental, le *Manas* inférieur) entièrement

(1) CORINTH. II, 10. — (2) CORINTH. II, 11. — (3) CORINTH. II, 12. — (4) *Ibidem*. II, 15. — (5) GALAT. IV, 19.

développé a pu s'unir d'une façon intime à l'*individualité* et au Christ (*Atma-Buddhi*) qui est en l'homme, comme nous l'avons vu par tout ce qui précède et par les deux courtes citations qui vont suivre.

Le véritable *Sacrifice du Christ* réside dans le don que l'Esprit divin fait de lui-même à toutes les créatures humaines.

« Il est un seul Esprit, un seul Seigneur, un seul Dieu qui est au-dessus de tous, parmi tous et en tous (1); comme nous l'avons vu ci-dessus.

« Dieu demeure en nous, il nous a fait don de son Esprit (2).

Nous terminerons ce paragraphe en étudiant quelques maximes du Christ Esotérique ; mais disons avant tout, que Jésus ne juge pas, il a eu soin de nous le dire : Ne jugeons pas, si nous ne voulons pas être jugés ; mais c'est la vérité de sa Doctrine qui juge ; aussi tous ceux qui sont émus par la prédication du Christ, tous ceux-là sont dans la bonne voie, dans la voie de la vérité, de la pureté et de l'amour, ce n'est pas pour eux que le Sauveur s'est incarné ; il nous le dit : « Je suis venu appeler non les justes, mais les pécheurs. »

(1) Ephés. IV, 4, 5, 6.
(2) Jean. I, IV 12, 13,

« Et il a soin d'ajouter ce qui suit et que bien peu de commentateurs ont compris :

« Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt dix-neuf justes qui font le bien. »

Ce qui signifie, qu'il y a plus de joie pour un pécheur qui s'amende et que les âmes bienheureuses se réjouissent beaucoup plus d'arracher une âme au mal, à la destruction, que de penser aux âmes pures, honnêtes et fermes pour lesquelles on n'a aucune inquiétude.

Le Christ recommande la lutte, c'est un exercice indispensable pour le salut, pour l'évolution de l'homme, c'est pour cela qu'il nous dit : « Ceignez vos reins, et ayez dans vos mains des lampes allumées (1). »

Ce qui veut dire, que l'homme doit se préparer à lutter contre le mal et avoir la plus grande vigilance en tout et pour tout.

De même quand Jésus parle de glaives, il ne parle qu'au figuré dans un sens spirituel ; les glaives désignent alors l'énergie spirituelle dont les apôtres ont le plus grand besoin pour accomplir leur mission. Le courage moral en effet est

(1) Saint Luc. ch. xii, v. 25.

autrement difficile à acquérir que le courage physique.

Nous terminerons ce chapitre en disant quelques mots de l'Eglise ancienne et de l'Eglise moderne.

La primitive Eglise Chrétienne possédait divers degrés d'enseignements spéciaux, ce qui lui faisait classer les fidèles en plusieurs groupes ; parmi ceux-ci, nous mentionnerons les *Audientes* (Ecoutants) à qui les Instructeurs présentaient les vérités élémentaires de la Doctrine Chrétienne ; les *Competentes* (les compétents) ceux qui étaient assez capables, assez instruits pour comprendre les vérités élevées de l'Enseignement ; les *Electi* (Elus), c'est-à-dire ceux qui étaient jugés dignes d'être initiés à la *Doctrine secrète chrétienne*, mais à qui on ne divulgait pas les *Grands Mystères* qui étaient l'unique apanage des *Perfecti* ou Parfaits.

Saint Paul dans son langage sinon élégant, du moins imagé, désignait ces divers groupements de fidèles en disant qu'il fallait donner du *lait* aux Néophytes, c'est-à-dire l'explication sommaire de la lettre ; et, de la *viande*, c'est-à-dire l'exégèse supérieure ou l'Esprit aux Elus ; enfin enseigner la *Sagesse*, les hautes vérités aux seuls Parfaits (1).

L'Eglise moderne a abandonné toute tradition ;

(1) CORINTHIENS, I, III, — 1. *Ibid.*, II, 6.

aujourd'hui, elle est profondément divisée en deux camps, le haut et le bas clergé.

Le premier délaissant à tort l'humilité et la pauvreté préconisées par le Christ, ce clergé est des plus orgueilleux et des plus ambitieux ; il lui faut des titres, des Eminences, des Grandeurs, des Excellences, il lui faut des palais pour y vivre dans le faste.

Au-dessous de lui vit un clergé presque misérable, aussi le recrutement de ce clergé est des plus pénibles, mais encore un grand nombre de prêtres jettent leur robe aux orties et ont bien raison. Aussi pouvons-nous dire que le mouvement qui se produit au sein de l'Eglise catholique romaine est d'un bon augure.

Un grand nombre d'anciens prêtres qui ne trouvent plus dans le catholicisme les hautes aspirations que réclament leur conscience éclairée, l'ont quitté.

C'est l'éveil de l'âme spirituelle parmi une sélection de la mentalité humaine occidentale. Ce sont les premiers bourgeonnements d'une Flore Supérieure de pensées sur notre terre Française, que la Réforme du XVI^e siècle a semée et arrosée de son sang généreux.

Aujourd'hui, ce sont encore les plus éclairés sor-

tis de cette même Réforme qui doivent seconder et soutenir les nouveaux apôtres de l'Evangile de Jésus de Nazareth, de ces hommes qui, sentant en eux le Souffle (πνευμα) de l'Esprit Saint, reconnaissent enfin, que le Maître Divin parle à chacun de nous dans la chambre secrète du cœur, sans qu'il soit nécessaire d'intermédiaire oblitérateur de son rayon entre sa créature et son amour.

Tous les spiritualistes éclairés et sincères doivent applaudir chaleureusement au courage de ces Inspirés véritables, qui secouent le joug odieux autant que néfaste des courtiers de grâces célestes.

Applaudissons ces hommes de cœur et de raison, c'est-à-dire équilibrés dans leur humanité physique et mentale, qui entrent en lice pour le relèvement du sentiment religieux ; mouvement nécessaire encore à tant d'âmes, à un moment décisif pour la protection des consciences Chrétiennes profondément troublées et des cœurs abattus !

Il leur faut être presque des héros à ces anciens prêtres pour oser lever ainsi l'étendard de la liberté de conscience, surtout à l'heure actuelle ; car, jamais le moment n'a été aussi critique. C'est pourquoi notre admiration et nos encouragements fraternels ne doivent pas faire défaut à ces vaillants ;

ceci est pour leur cœur ; mais pour permettre à ces véritables disciples du Christ Jésus, de propager leur saine doctrine, il faudrait que la générosité des spiritualistes de toutes les Ecoles leur vinssent en aide.

Tous ceux qui désirent suivre le Pur Evangile dans son *sens ésotérique*, c'est-à-dire dans un sens dont on n'a jamais expliqué la divine beauté au grand nombre, tous ceux-là doivent accourir vers la lumière, vers la vérité de l'*Esotérisme Chrétien*.

Il y aurait certes beaucoup à dire encore sur ce sujet si entraînant et si vaste, mais il faut savoir se borner, aussi nous pensons que ce qui précède permettra aux penseurs de méditer sur cette importante question, qui doit ouvrir de nouveaux horizons à l'humanité !

# CHAPITRE XVIII

## LES VIERGES-MÈRES DES DIVERSES RELIGIONS

### LA NATURE PRIMORDIALE

Comme nous venons de le voir dans le chapitre qui précède, toutes les religions ont eu dans leur mythologie des Vierges-mères.

Dans le présent chapitre, nous allons démontrer le bien fondé de cette assertion.

Dans tous les temps et tous les pays, les peuples ont toujours professé un culte pour la *Nature Primordiale*, qu'ils ont adorée sous le nom d'une Vierge–Mère.

Chez les Hindous : *Addha-Nari* ; chez les Egyptiens : *Isis* ; chez les Hébreux : *Astaroth* ; chez les Syriens : *Astarté* ; chez les Grecs : *Aphrodite* ; chez les Romains : *Vesta* ; chez les Finnois : *Luonnatar* ;

chez les Germains : *Herta* ; chez les Océaniens : *Ina* ; chez les Japonais : *Iza*, etc.

Chez tous ces peuples, ces Vierges-mères symbolisaient la *Nature*, c'est-à-dire l'ensemble de la vie du monde : êtres animés ou inanimés.

Aussi la plupart de ces vierges avaient comme devise : Je suis *tout* et dans *tout !*

Isis disait : « Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera, et nul mortel n'a soulevé mon voile ! »

Aujourd'hui la mère Nature ne se cache plus derrière un voile et la science des religions a peu à peu découvert leur Esotérisme, toujours le même, à travers les âges ; le Sphinx a enfin livré son secret et la Science et la Raison ont vaincu la *Révélation !*

Tout ce qui va suivre va démontrer clairement la vérité des lignes qui précèdent.

Aussi pouvons-nous dire que l'homme s'agite, que Dieu le mène et qu'il accomplit toujours sa destinée et cela, d'une façon inéluctable, et pouvons-nous aussi répéter au sujet de l'homme les strophes suivantes du poète hindou qui seront toujours vraies :

« Depuis mille et mille milliers d'années, les jours et les nuits tombent sur la terre habitée par les hommes.

« Depuis mille et mille milliers d'années les fleuves roulent leurs eaux vers la mer et la mer est le réservoir immense des eaux.

« Depuis mille et mille milliers d'années le soleil éclaire l'espace et donne la vie à tout ce qui existe sur le globe.

« Depuis mille et mille milliers d'années, l'homme tombe et se relève, meurt et renaît aussi promptement que les heures et que les jours.

« Les fleuves, la mer, le soleil sont inconscients de leur œuvre, mais l'homme se souvient de la route parcourue par ses ancêtres, il conserve le nom de son père.

« Il ne revient pas plus en arrière que la jeune fiancée qui se rend à la maison de son époux, il va tout droit, croyant qu'il arrivera. Où ? il n'en sait rien, mais il marche toujours ! »

Aujourd'hui, nous en savons un peu plus que le poète hindou et un grand nombre d'hommes savent où ils vont et quelle est leur destinée, surtout depuis que la *Doctrine Esotérique* a été étudiée par une élite intellectuelle et qu'elle commence à se répandre largement dans le monde des penseurs.

### LA DÉESSE ADDHA-NARI. — LA VIERGE HINDOUE

Manou, livre premier, *Sloca 32*, nous dit :

« Ayant divisé son corps en deux parties, le souverain maître devint moitié mâle et moitié femelle et en s'unissant à cette partie femelle, il engendra *Viradj*.

Ceci constitue une Trinité :

Nara, Brâhmâ révélé ou Zyaus, c'est le père.

Nari, c'est l'épouse.

Viradj, c'est le fils.

Telle est la Trinité Initiale.

Le *Germe* qui a fécondé le *principe-mère-Divin*, l'*Utérus d'or* suivant l'expression Védique et qui a reçu dans l'Inde les noms de *Esprit* et *Verbe* !

Ceux-ci se confondaient dans Brâhmâ le père.

Dans un grand nombre de Pagodes du Sud de l'Inde, on voit une belle figure de Brâhmâ couché sur une feuille de Lotus, dans la pose d'un homme qui sommeille. Cette figure a ceci de particulier qu'elle est Hermaphrodite. La tête bien que douce, fine et gracieuse, comporte cependant une grande énergie, elle est pourvue d'une abondante chevelure. La poitrine est celle d'une femme ayant des

hanches fortement développées, quant aux jambes et aux bras, ils sont d'une forme délicate et virile tout à la fois; toutes les beautés corporelles de l'homme et de la femme se trouvent réunies dans cette représentation; on dirait dans un même corps Adonis et Vénus, car si, au-dessus de la taille, c'est le corps d'une belle déesse, au-dessous, c'est bien celui d'un homme incontestablement viril.

C'est la représentation du *Créateur Initial*, le Dieu primitif à double nature : *mâle* et *femelle* !

Toutes les *Déesse initiales* sont nées de cette même fiction.

Plus tard, on n'admit plus qu'un générateur mâle Brâhmâ, dans lequel se confondirent les trois qualités de créateur, de conservateur et de transformateur.

De là cette nouvelle Trinité dans l'Unité.

Brâhmâ, le créateur;

Vishnou, le conservateur;

Siva, le transformateur.

Et tous les demi-Dieux, Esprits et Génies, mandataires de la Trinité sont nés de cette croyance.

Toutes les religions sont issues d'une même conception initiale, LA DIVINITÉ-MÈRE !

Dans l'Inde, nous venons de le voir, la Vierge-immortelle de l'immortel créateur est *Nari*.

Nara est l'Etre immense, incommensurable, qui est tout et dans tout, qui est matière et intelligence qui est l'UNIVERS suivant les Védas et Manou, il est aussi, avons-nous vu, Brâhmâ révélé, c'est-à-dire passant de l'inaction à l'action, du repos à la création, ce qui constitue les nuits et les jours de Brâhmâ.

Pendant la nuit, quand il sommeille, tout dans la nature se dissout, se désagrège, tombe dans le chaos et quand il se réveille, tout renaît, tout ressuscite, tout vient à la vie ! Mais, chaque jour et chaque nuit de Brâhmâ durent des centaines de millions d'années. « Un baiser de Nara sur les lèvres de Nari et la Nature tout entière s'est éveillée », nous dit le vieux poète hindou Vina Snati ; ce qui veut dire que Nara et Nari, pendant la nuit sont confondus dans le même sommeil et dès que le jour divin fait son apparition, commence la période de leurs amours et la fécondité de Nari qui est continue donne naissance à tous les êtres, à tous les mondes de l'aurore du jour divin au crépuscule, qui est le signal de la décomposition universelle. C'est le feu *Agni* qui symbolise l'amour de ces deux principes, de la longue

période de leurs amours, de laquelle naissent toutes les transformations successives de la Nature. Dans ce symbole, Nari le Père et Nara la Mère, ne font que créer, sans cesse, ni repos pour soutenir Viradj, le fils, c'est-à-dire l'Univers, c'est-à-dire encore, qu'ils se sacrifient constamment pour la *Création*.

Dans les représentations figurées, Nara se montre sous la forme d'un taureau et Nari ou *Addha-Nari*, sous celle d'une génisse.

Dans l'Inde antique, la Divinité-Mère fut seule adorée et c'est à elle seule qu'on éleva des temples. Quant à Nara, il inspirait une si grande crainte, qu'on ne l'adorait seulement que dans l'intérieur des forêts.

Le culte de Nari était confié uniquement à des Vierges qui y étaient consacrées dès leur enfance et qui devaient rester toujours vierges, afin de servir l'autel de Nari. C'est à ces mêmes vierges, à qui était confié la garde perpétuelle du *Feu Sacré*, symbole de l'union des deux principes et ce feu ne devait jamais s'éteindre; celle qui l'aurait laissé mourir aurait été punie de mort comme celle qui aurait violé son vœu de chasteté.

Les cérémonies publiques du culte d'Addha-Nari consistaient à chanter des hymnes en l'hon-

neur de la Mère-Universelle et à exécuter des danses symboliques, aussi nommait-on ces jeunes Vierges *Dévadassi*, c'est-à-dire Danseuses célestes.

Chaque matin, après leurs ablutions, elles offraient à Nari, un sacrifice de fleurs accompagné d'une libation d'eau pure, cette libation était suivie d'une adoration au feu, le tout accompli en psalmodiant cette prière :

« Adoration à Addha-Nari, la Mère du monde !

« Reçois cette libation d'eau pure ; elle est la plus excellente chose sortie de ton sein : c'est l'eau qui féconde la terre, qui fait pousser la moisson et qui nourrit les hommes.

« Adoration à Addha-Nari, la Mère du monde !

« Feu, vous êtes l'Amour, vous êtes la Fécondité de Nari, vous êtes la Vie, vous purifiez tous les êtres ; vous êtes la Lumière et sans vous rien ne saurait exister.

« Adoration à Addha-Nari la Mère du monde !

« Reçois ces libations d'eau et de feu ; protège l'Univers sorti de ton sein. Que nos prières et nos chants s'élèvent jusqu'à toi dans les vapeurs du feu des sacrifices.

» Adoration à Addha-Nari, la Mère du monde ! »

Ce culte est très ancien, il a, dit-on, précédé l'époque Védique ; aussi reste-t-il fort peu d'hymnes

et de prières, qu'on puisse lui rapporter d'une manière certaine. Ainsi une hymne dite du *Lotus blanc* (*Gardawabahya*) est beaucoup plus récente et apocryphe (peut-être) ; en tout cas, elle date d'une époque de décadence, alors que Nara et Nari étaient figurés seulement par les organes de la génération : Nara sous l'aspect du *Lingham* et Nari sous celui du *Nahaman* (*Yôni*).

Quand le culte de Nari, par suite de transformations successives, aboutit au culte grossier du *Nahaman*, les chastes Devâdassi survécurent cependant à leur *Déesse*, elles continuèrent à chanter les hymnes nouvelles en l'honneur de la Trinité et des nouveaux Dieux ; elles restèrent également les fidèles gardiennes du feu sacré de Brâhmâ, de Vishnou et de Siva, mais elles n'eurent plus qu'un rôle secondaire comme Prêtresses, car ce furent les Brahmes qui eurent, dès lors, toute l'autorité religieuse.

Cependant les anciennes traditions témoignent que les Prêtresses restèrent longtemps encore chastes et pures, que ce n'est que longtemps après, dans une époque presque moderne, que les Prêtres abusèrent de leur autorité pour persuader aux Prêtresses que se livrer aux ministres des autels ne constituait pas une faute, car ce n'était pas rompre leurs vœux de chasteté !

Voici les divers noms que Nari (Vierge immortelle) a reçu dans l'Inde : *Brahmy* (Mère Universelle) ; *Hyranya* (matrice d'or) ; *Paramatma* (âme de tous les êtres) ; *Lakmy* (Lumière céleste) ; *Mariama* (Fécondité perpétuelle) ; *Sakty* (Reine de l'Univers) ; *Agasa* (Fluide pur) ; *Ahancara* (Conscience Suprême) ; *Canya* (Vierge chaste); *Canyabâva* (Virginité éternelle) ; *Tanmâtra* (Réunion des cinq éléments), c'est-à-dire : l'air, l'aither, le feu, l'eau et la Terre ; *Trigana* (Amour, Richesse et Vertu).

Passons à la déesse égyptienne, à Isis, la Bonne Mère :

## ISIS

### LA VIERGE-MÈRE ÉGYPTIENNE

D'après Diodore de Sicile (1) Isis signifierait l'*Ancienne*.

Dès les temps préhistoriques, la veille Egypte est monothéiste ; mais dans cette très haute antiquité,le monothéisme de la *Bonne Déesse* est mitigé

(1) Liv. Ier, § 2.

par l'accession d'Apophis (en égyptien *Apap*), le hideux serpent dont Isis dompte la mauvaise influence qu'il s'efforce d'exercer sur les humains pour balancer le pouvoir de la Déesse bienfaisante, cette influence est vaincue, mais non sans une vigoureuse résistance qui témoigne d'un certain pouvoir de l'esprit du mal.

Cette lutte introduit dans la Théodicée Egyptienne un élément dithéiste, que l'on retrouve dans un très grand nombre de religions.

Isis finit par écraser la tête du serpent,le crochet du phallus, de même que Myriam ou Marie, la Vierge-Mère Chrétienne.

Isis, femme et sœur d'Osiris après la lutte de celui-ci avec Set, parvient à retrouver et réunir les membres dispersés de son Epoux-Frère ; par ses incantations magiques, elle rappelle Osiris dans son corps, il peut donc ressusciter et devenir Horus, c'est-à-dire *Fils d'Isis*.

Un papyrus du Musée de Berlin publié par J. de Horrach (1) n'est qu'une sorte des incantations récitées par Isis et Nephtys (*les deux couveuses, les deux pleureuses*). Celle-ci aide sa sœur Isis dans la tâche entreprise de ramener Osiris à la vie.

(1) *Les lamentations d'Isis et de Nephtys*, d'après un manuscrit hiératique du musée de Berlin, Paris, 1866. — Nous en avons parlé ci-dessus.

C'est le Dr Brugsch qui a, bien souvent, attiré l'attention des égyptologues sur ce papyrus qui porte le nº 1425 et qui provient des ruines de Thèbes, où il fut découvert dans une statue d'Osiris, il ne mesure pas moins de 5 mètres de longueur sur 0,40 centimètres de hauteur.

Ce papyrus nous fournit une série d'évocations et d'invocations, nous ne donnerons ici qu'une clause finale qui pour nous, est extrêmement remarquable, la voici (1) :

« Lorsque cela est récité, le lieu (où l'on est) est très grandement saint. Que ce ne soit ni vu, ni entendu par personne, excepté par le prêtre supérieur et l'assistant. — Deux femmes belles de leurs membres ayant été amenées, on les fait asseoir par terre à la porte principale de l'Ousekh (2) ; on fait inscrire sur leurs épaules, les noms d'Isis et de Nephtys ; on place des vases de cristal (?) pleins d'eau dans leur main droite, des pains faits à Memphis dans leur main gauche. Qu'elles soient

(1) Ceux de nos lecteurs qui voudraient lire cette évocation la trouveront page 114 de notre *Isis dévoilée*, in-8º, Paris, 1894, 2e éd., 1896.

(2) Cette clause finale commence par une formule mystique fort curieuse, qui mérite qu'on s'y arrête. On rencontre du reste cette formule dans un *Rituel funéraire* (Lepsius, *Todtembuch*, 148, 3 et 5).

attentives aux choses faites à la troisième heure du jour et pareillement à la huitième heure du jour. Ne cesse pas de réciter ce livre à l'heure de la cérémonie. — C'est fini ».

Isis est aussi le symbole de la terre féconde et l'image du Soleil-Levant.

Dans notre Isis Dévoilée, nous citons (page 116) en traduction française, tout ce que nous dit Apulée, le philosophe Platonicien de Madaure.

Diodore de Sicile, toujours dans son *premier livre*, nous apprend encore qu'on consacrait une génisse à Isis, parce que l'utile fécondité de la vache était considérée comme un des bienfaits de la Déesse.

D'après Lucien (1) on suppose que cette même déesse présidait à l'inondation du Nil, qu'elle inspirait les vents et protégeait les navigateurs. Ce rôle de protectrice des navigateurs à un sens Esotérique que nous donnons par la traduction d'une légende qui se trouve gravée sur un sacrophage du Louvre.

« Je viens à toi, dit Isis, je suis près de toi pour donner l'haleine à tes narines (te faire respirer) afin que tu respires les souffles, sortis du Dieu Ammon pour réjouir ta poitrine, pour que tu sois déifiée ;

(1) *Dialog. Deor.* III, II.

que tes ennemis soient sous tes sandales et que tu sois justifié dans la Demeure céleste ».

Disons en terminant cette courte notice sur Isis que l'arche sacrée de la déesse donna l'idée aux Hébreux de transporter leur Jéhovah dans une arche, lors de leur exode d'Egypte, et le Dieu d'Israël, d'Isaac et de Jacob n'eût pas d'autre temple jusqu'au jour où l'affermissement des Hébreux en Palestine leur permit d'en ériger un, à Jérusalem.

## ASTAROTH

### LA VIERGE HÉBRAÏQUE

Comme tant d'autres peuples, les enfants d'Israël adorèrent à l'origine le *Principe-Mère*, la grande Faculté créatrice, qui avait donné naissance à l'Univers ; ils la nommaient : ASTAROTH (Reine des Cieux !)

Donc, le Dieu primitif des Hébreux n'a pas été *Jéhovah*. Du reste, supérieur à celui-ci, il y avait les ÆLOHIM, les Dieux (Lui-Les-Dieux) créateurs du ciel et de la terre, d'après la Genèse. Or l'on ne

saurait expliquer ce singulier pluriel, que par la conception d'une double nature (mâle et femelle) de la Divinité. Ce qui prouve bien que celle-ci était double, c'est que nous voyons dans la Bible que Dieu fit l'homme à son image, c'est-à-dire qu'il le créa mâle et femelle, tandis qu'au chapitre suivant, il ajoute : il n'est pas bon que l'homme soit seul ; alors le plongeant dans un sommeil léthargique, il tira de sa côte, une nouvelle créature, Eve, qu'il dénomme une *Hommesse*.

Revenant aux premières lignes qui précèdent, nous répéterons que la première Divinité fut, chez les Hébreux, comme chez un très grand nombre de peuples, chez tous, pourrions-nous dire, une Divinité-femme, une *Reine des cieux*.

A ceux de nos lecteurs, qui ne pourraient accepter sans hésitation ce fait, nous n'aurions qu'à leur citer la Bible encore, pour donner la preuve de notre assertion. Et nous leur dirions que Jérémie, prêchant au peuple de Juda, cherchait à le rattacher aux idées qui amena une sorte de révolution sous Josiah ; les anciens du peuple lui dirent (1) :

16. Pour ce qui est de la parole que tu nous as

(1) Jérémie, *chap.* XLIV, V, 16 à 20.

dite au nom de l'Eternel nous ne t'écouterons point.

17. Mais nous ferons certainement tout ce que nous avons dit en faisant des encensements à la *Reine des Cieux* et en lui faisant des aspersions comme nous et nos pères, nos rois et les principaux d'entre nous, avons fait dans les villes de Juda et de Jérusalem; nous avons *alors* été rassasiés de pain, nous avons été à notre aise, et nous n'avons point vu le mal.

18. Mais depuis le temps que nous avons cessé de faire des encensements à la *Reine des Cieux* et de lui faire des aspersions, nous avons manqué de tout, et nous avons été consumés par l'épée et par la famine.

19. Et quand nous faisions des encensements à la *Reine des Cieux*, et que nous faisions des aspersions, lui avons-nous fait des gâteaux où elle était représentée et lui avons-nous répandu des aspersions à l'insu de nos maris?

20. Alors Jérémie parla à tout le peuple qui avait ainsi répondu, et il dit, etc.

Par ce passage, on voit fort bien que les juifs n'encensaient et n'adoraient que la *Reine des Cieux* et non Jéhovah, ou l'Eternel; or cette Reine était Astaroth, dont la Tribu de Manassé avait donné le nom à l'une de ses villes.

Ce même passage témoigne aussi que les femmes étaient bien Prêtresses d'Astaroth et qu'elles desservaient ses autels.

Enfin, si l'on étudie la description des temples, des bois sacrés, des enceintes placées sous la protection de la même Reine des Cieux, on voit fort bien que la religion des Hébreux fut dans son origine et pendant des siècles conforme à celle des nombreuses nations orientales, ses voisines.

Nous savons aussi que Josiah après avoir lu le *Livre de la Loi*, aux prêtres et aux magiciens, détruisit les animaux conservés autour des sanctuaires ainsi que les *Chevaux du Soleil*.

Pour peu qu'on réfléchisse, on voit bien que toutes ces religions sont tirées d'un même fonds très primitif, car toute leur mythologie se ressemble à un tel point, qu'elle ne peut provenir que d'une seule et même source ; or cette source est la *Doctrine Esotérique*.

## ASTARTÉ ou HASCHTORETH

### LA VIERGE-MÈRE SYRIENNE

Astarté, la *Reine des Cieux* des Syriens, est aussi une vierge immortelle, qui naquit d'un œuf, de l'œuf primitif dans lequel l'Etre Suprême s'était enfermé lui-même pour se révéler, c'est-à-dire encore pour créer l'Univers.

Nigidius (1) nous dit que : « Les Syriens prétendent qu'un pigeon couva pendant plusieurs jours un œuf placé dans un nid sur les bords de l'Euphrate », d'où naquit Astarté qui n'est rien autre que l'Astaroth des Juifs.

Cet œuf avait été fécondé par l'Esprit divin, qui avait pris pour la circonstance la forme d'un pigeon et du sein d'Astarté sortit le germe de tous les êtres.

A l'origine, le culte d'Astarté respirait la plus grande pureté, mais successivement en traversant les âges, la Mère Initiale, la Grande Créatrice, As-

(1) *In Germanico.*

tarté devint une Vénus, *La Vénus Syrienne*, et la tradition nous a appris que son culte secret et ses cérémonies orgiaques donnèrent lieu aux obscénités les plus monstrueuses, sous prétexte de célébrer les fêtes de l'*Amour Universel* et de la *Fécondation de la nature entière*.

## APHRODITE

### LA VÉNUS-ANADYOMÈNE, LA MÈRE UNIVERSELLE DES GRECS

De même qu'en Syrie, en Egypte et dans l'Inde, la Mère Universelle des Grecs, *Aphrodite*, la *Déesse de la Beauté* sortit de l'œuf primitif de l'*Ecume* de la mer; les Grecs la considèrent comme la *Reine des Cieux*; ils la dénomment alors *Vénus-Uranie*.

A Cythère et à Paphos, elle se nomme tout simplement *Vénus* et elle n'est adorée que comme le *Symbole de l'Amour*; enfin quand son culte tombe dans la licence, elle n'est plus que *Vénus-Pandémos*; que la *Mère de Priape*.

L'immense fécondité de la Vénus grecque n'a

été qu'un symbole poétique de la puissance créatrice pour expliquer la formation de tous les êtres. Cette allégorie explique la fureur de Vénus Aphrodite passant dans les bras des Dieux, des demi-Dieux, des Héros et des hommes. C'est encore plus à Vénus qu'à Messaline, à qui on peut appliquer le *lassata, sed non satiata*, car aucune Déesse, chez aucun peuple, n'a eu une aussi longue course impudique que la Blonde Vénus des Grecs : l'Aphrodite-Anadyomène.

Reine de la Création à son aurore, elle flotte sur les eaux de l'Océan et Mère de Priape à son crépuscule, elle s'enfonce dans la vase, dans la boue de la marée basse !...

Tous les temps et tous les pays ont plus ou moins connu cette dernière mère.

## VESTA

### LA VIERGE CRÉATRICE DES ROMAINS

Vesta, c'est chez les Romains la Mère de la terre, ils l'adoraient sous la forme du feu, symbole de la vie dans toutes les mythologies anciennes. La terre

et le feu, c'est-à-dire la matière et la vie, ce double symbole, indique bien le rôle de Vesta chez les anciens peuples du Latium. C'est la principale divinité de la Rome antique, de l'Antique Rome de Romulus.

Le culte de Vesta paraît venir en droite ligne de l'Orient. Comme dans les temples hindous, des prêtresses, nommées *Vestales*, étaient chargées d'entretenir perpétuellement le feu sacré sur les autels de la Déesse et de présider aux cérémonies mystérieuses, qu'on accomplissait dans les sanctuaires de la Déesse.

Les Vestales devaient être Vierges et conserver leur chasteté leur vie durant. Une mort terrible punissait toute infraction à leur vœu de chasteté.

Toute prêtresse convaincue d'avoir manqué à son vœu était descendue vivante dans un caveau, où elle ne trouvait qu'un pain, une cruche d'eau et un peu de paille; une dalle était scellée sur la tête de l'infortunée coupable, c'est-à-dire sur l'ouverture du caveau, qui la renfermait.

Plus tard, cette rigueur de la loi religieuse s'adoucit. Après trente ans de service, les Vestales étaient relevées de leur vœu.

Le culte de Vesta, le plus pur des cultes romains, fut celui qui lutta le plus longtemps contre le chris-

tianisme. En effet, le sacré Collège des Vestales ne fut aboli que par un décret de Théodore vers la fin du IVe siècle. Ce décret fut promulgué sur la sollicitation de saint Ambroise.

Si le culte de la chaste Vesta se perpétua si longtemps, on peut attribuer cette longévité à sa pure conception initiale, conception qui était bien d'origine orientale, puisqu'il relevait de l'immortelle créatrice de l'Inde, de Addha-Nari, que quelques auteurs appellent à tort *Ardha-Nari* et *ardgga-Nari.*

## LUONNOTAR

### LA VIERGE FINNOISE

Luonnotar le nom de la Vierge-Mère Finnoise signifie *Force créatrice*; elle personnifie l'air, la terre et l'eau, ainsi que la matière et la vie. Elle est la seconde personne de la Trinité Finlandaise qui comprend UKKO, le Dieu Suprême irrévélé: *Luonnotar*, fille d'Ukko et mère de *Wainamoïnen*, le Dieu créateur.

Aussitôt née, à peine sortie du germe primitif, Luonnotar vient flotter sur les eaux primordiales.

Léouzon-le-Duc qui nous a le premier révélé l'épopée Finnoise du *Kalévala*, nous indique fort bien la naissance de Luonnotar, ainsi que ses diverses créations.

« La Vierge de l'air, dit cet auteur, descend des hauteurs éthérées au milieu de la mer ; la tempête la berce sur les flots, le souffle du vent féconde son sein et durant sept siècles, elle porte son lourd fardeau, en exhalant ses plaintes et ses gémissements et en invoquant les secours d'Ukko, le Dieu Suprême.

« Un aigle qui plane dans les nues aperçoit à la surface de l'eau le genou découvert de la Vierge de l'air, il le prend pour un tertre de gazon et y bâtit son nid dans lequel il dépose sept œufs et se met à les couver.

« Tout à coup la Vierge de l'air secoue son genou, les œufs roulent dans l'abîme, se brisent et leurs débris forment le ciel, la terre, le soleil, les étoiles et les nuages.

« La Vierge de l'air poursuit ses créations et donne naissance à Wainamoïnen, le Runoïna éternel. »

Comme on le voit, dans toutes les Théogonies,

nous retrouvons toujours la Vierge-Mère de la Nature, ainsi qu'un œuf primitif qui donne naissance à toutes les créations de l'Univers.

La Vierge Finlandaise Luonnotar, crée et féconde ; et son fils Waïnamoïnen jette le germe divin sur toute la nature.

Voici la légende de Waïnamoïnen chantée par un vieux Barde (1).

« Waïnamoïnen dirige ses pas à travers l'île située au milieu de la mer, à travers la terre dépouillée d'arbres.

« Il vécut de longues années sur cette île sans nom, sur cette terre stérile.

« Et il pensa dans son esprit, il médita dans son cerveau : Qui viendra maintenant ensemencer le champ, qui le remplira de germes féconds.

« Pellervoinen, le fils des champs, Sampsa (2), le jeune garçon, voilà celui qui ensemencera le champ et qui le remplira de germes féconds.

« Et soudain, il se mit à l'œuvre, il versa la graine sur les plaines et sur les marais, sur les talus de terre molle et sur les espaces rocailleux.

« Il sema les pins sur les collines, les sapins sur

(1) IN KALÉVALA, *Deuxième runo.*
(2) Noms de Waïnamoïnen, comme protecteur des champs.

les hauteurs, les bruyères sur les grèves; il planta les vallées de jeunes arbrisseaux.

« Puis il remplit les lieux humides de bouleaux, les lieux sablonneux d'aunes, les endroits frais de peupliers, les terres arrosées de saules, les terres sacrées de sorbiers, les terres mouvantes d'osiers, les champs arides de genévriers, les bords de rivières de chênes.

« Et les germes poussèrent; on vit les branches se déployer avec leurs cimes fleuries, les pins avec leurs couronnes touffues, les bouleaux et les aunes avec leur verdure; on vit les peupliers et les genévriers s'élever et se couvrir de beaux et savoureux fruits. »

Nous n'insisterons pas davantage sur la Vierge Luonnotar, mais il nous sera bien permis de dire qu'elle est presque identique à celle de toutes les autres légendes, qu'elles viennent du Midi ou du Nord, de l'Orient ou de l'Occident.

## HERTA

### LA DÉESSE DES GERMAINS

Nous savons fort peu de choses sur cette déesse; son nom signifie *Déesse de la Terre* et chez les

Germains de même que chez les Scandinaves, elle représentait la *Force créatrice* par excellence. C'était la Reine des sphères célestes, la Mère de l'Univers animé et inanimé, la *Matrice d'or* de la Mythologie Hindoue dans laquelle, Dieux, hommes, tous les êtres ont pris naissance.

Le culte qu'on rendait à Herta ne nous est point connu, mais sans crainte de se tromper, on peut penser qu'il ne différait guère de celui que les Hindous rendaient à Addha-Nari, la Mère Universelle. Nous savons qu'il y avait deux centres principaux de son culte ; l'un dans l'île de Rugen, située dans la Baltique et l'autre dans la Forêt Hercinienne.

Relativement à son culte, nous savons qu'il était desservi par des Prêtresses et que celles-ci étaient secondées par des Bardes qui chantaient des hymnes dans les cérémonies religieuses.

## INA

### LA VIERGE-MÈRE OCÉANIENNE

Une légende nous apprend que le Grand Dieu Océanien Jhoiho, quand il voulut passer de l'inac-

tivité à l'activité (sortir de son repos) pour rendre l'existence à l'Univers, divisa son corps en deux parties : l'une mâle dénommée *Taaroa* et l'autre femelle : *Ina*.

De l'union de Taaroa et d'Ina naquit *Oro* : ce qui nous donne la Triade Océanienne.

Ina a donc été en Polynésie la *Matrice d'or*, de laquelle sont sortis tous les êtres, aussi la nomme-t-on *La mère Universelle*.

En ce qui concerne le culte d'Ina nous n'en connaissons rien, il a disparu avec le grand continent polynésien, sur lequel il s'était révélé.

Ina pour la représenter n'a laissé sur quelques récifs que son fils Oro, qui n'a pour adorateurs que les fidèles qui ont pu se sauver du grand cataclysme. Encore faut-il ajouter pour être exact, les fidèles que lui ont laissé les Prédications des Evangélistes, des Anglicans, des Quakers, des Protestants et autres sectes.

## IZA

### LA VIERGE-MÈRE JAPONAISE

Quand les Bouddhistes furent chassés de l'Inde par les Brahmanes, tous les pays d'Extrême-Orient

se rallièrent successivement à la Doctrine de Sakya-Muni, de Bouddha, qui avait pris naissance dans l'île de Ceylan ; aussi est-il bien difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver des matériaux certains, authentiques, pour reconstituer les croyances primitives des religions de ces pays d'Orient qui se nomment : Birmanie, Siam, Annam, Cochinchine, Indo-Chine, Thibet, Chine et Japon. Tout ce qu'on peut affirmer c'est que le Brahmanisme ancien a dû à une certaine époque, composer le fond commun de l'ancienne Asie ; ajoutons cependant qu'au Japon, il existe une secte indépendante du Bouddhisme qui paraît avoir conservé intactes les sources, d'où sont sorties les croyances génésiques de l'Inde antique et de la Polynésie.

Nous allons résumer l'antique genèse du Japon d'après l'ancienne Doctrine du Sinsyou dénommée *Kami-not-Mitsi*, c'est-à-dire la *Voie des Dieux* ou l'*Echelle progressive des Etres*.

D'après cette doctrine, un Dieu Suprême, n'ayant pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin, sortit du chaos primitif pour passer de l'inaction à l'action et se révéler pour la création.

La Doctrine du Sinsyou est basée sur l'Unité dans la Trinité, sur la révélation et sur l'incarnation divine. Elle admet aussi un principe féminin

dans la Divinité, *Une mère Universelle* du sein de laquelle sont sortis tous les Etres ; ce principe est dénommé *Iza-na-mino-mikoto.*

Le culte d'Iza, la Grande Iza, comme l'appellent les Japonais, s'est conservé jusqu'à nos jours dans toute sa pureté ; son symbole est le feu et depuis les temps préhistoriques, un Collège de Prêtresses présidé par une fille même du Mikado, garde dans le temple d'Isye les lampes sacrées, constamment allumées.

La présidente du Collège des Prêtresses est dénommée *Saï-Kou*, c'est-à-dire *Souveraine céleste.*

Si nous étudions la théogonie de la Doctrine Sinsyou, nous voyons que le Dieu Suprême, *Ame-no-mi-nako-nusino-Kami*, mot composé qui indique l'éternité et la puissance du Dieu, n'est pas le Créateur direct de l'univers comme le Zyaus de l'Inde et le Jhoiho Polynésien ; il dédouble son corps en deux parties, l'une mâle, nommée *Isa-na-mino-mikoto*, l'autre femelle, *Iza-na-mino-mikoto.*

Iza-nagi dit à Iza-nami : « Vois l'immense étendue des eaux, qui bouillonnent autour de nous, il faut en faire sortir la terre habitable. »

Alors le Dieu, plongeant dans l'abîme des eaux, souleva avec une lance d'or des masses de boues

qui constituèrent les différentes îles qui formèrent le Japon.

La première île qui fit son apparition fut *Onokoro-Sima*, aujourd'hui dénommée *Kiousiou*.

D'après le voyageur Siebold, la plus vaste des îles Japonaises : le Nippon, n'aurait été à l'origine, quand elle apparut au bout de la lance divine, qu'un tout petit îlot, qui lors d'un cataclysme diluvien se serait considérablement agrandi ; c'est ce même cataclysme, qui aurait submergé le continent Polynésien et amené sa séparation d'avec l'Asie.

Une autre légende nous apprend que le Déluge auquel nous venons de faire allusion, eut lieu pour détruire les premiers hommes d'un race qui étaient devenus mauvais, parce qu'ils avaient oublié leur créateur ; aussi pour racheter ces hommes Iza-nagi, le principe mâle de la Divinité, s'incarna dans le sein d'une femme de la terre, d'une *Vierge mortelle* et vint gouverner le Japon sous le nom de *Zinmouten-Wou ;* c'est lui qui fonda le culte primitif qui donna des lois aux Japonais et fit refleurir sur la terre toutes les vertus. Sa mission une fois accomplie, il remonte aux cieux pour rejoindre sa compagne Iza-Nani, mais après avoir laissé un fils sur la terre qui devint la souche des Mikados ou Chefs religieux du Japon.

## CHING-MOU LA SAINTE-MÈRE

Chez les Chinois, on nomme la Vierge-Mère *Ching-Mou*, c'est-à-dire la Sainte-Mère, la mère de la parfaite intelligence. Ils la représentent généralement tenant par la main son enfant ou le portant sur ses genoux. La mère a la tête voilée par une sorte d'écran de soie et les deux personnages (mère et enfant) ont la tête nimbée (auréolée) et, fait digne de remarque, cette représentation figurée est presque constamment placée dans une niche pratiquée dans le mur, situé derrière l'autel. Or dans les Eglises catholiques, la chapelle de la Vierge est presque toujours placée derrière le maître-autel de la nef, au chevet de l'Eglise.

Avant de terminer ces courtes notes sur la Vierge chinoise, disons qu'on la nomme aussi *Léou-niu-mi*, terme qui signifie littéralement, Vierge qui porte sur sa tête des Epis ; la Démeter des Grecs, ainsi que toutes les Vierges aux épis pourraient donc tirer leur origine de la Vierge chinoise, de Ching-Mou !

Nous pensons qu'il sera utile de mettre ici sous

les yeux de nos lecteurs une courte étude que notre collègue le baron Textor de Ravisi a présentée au Congrès des Orientalistes (1) : « Je ferai remarquer, a dit notre collègue, que le dogme de la *maternité virginale*, c'est-à-dire miraculeuse, est accrédité dans la plupart des religions anciennes et modernes.

Ce qui caractérise en Chine le dogme de la « Vierge-Mère » ou Ching-Mou, c'est que si ailleurs il est à l'état d'exception miraculeuse, là on en trouve une multitude d'exemples. Ailleurs, il ne s'applique qu'à la mère du Rédempteur-Dieu : là c'est non seulement à la Mère du Saint (*Ching-jin*), à la Mère du Fils du ciel (*Tien-tsée*), mais encore à des mères de dieux et de demi-dieux, voire même de héros et de grands hommes.

Du reste dans tous les temps et chez tous les peuples, la virginité a été considérée comme un état sublime et saint.

« Des sybilles, pensaient les païens et avec eux les juifs et les chrétiens, avaient reçu de Dieu le don de prophétie, en récompense de leur virginité.

« Je ne rappellerai pas ici les hommages publics

(1) Première session, Paris, 1873.

qui ont été rendus dans l'ancienne Europe aux vierges païennes (sybilles, vestales, druidesses, vellédas), ni le respect où le christianisme a tenu nos vierges religieuses et laïques. Mais j'ajouterai que nous ne croyons pas assez à la vénération, dont la véritable Vierge était et est encore l'objet dans la Société Asiatique.

« L'antique loi de Manou, par exemple, déclare que les cérémonies pour les mariages ne regardent que les vierges, les femmes qui ne le sont pas, étant exclues de toute cérémonie légale.

« Non ! chez les anciens peuples de l'Asie, la virginité n'était pas en opprobre comme plusieurs l'ont pensé ; seulement le mariage étant l'état naturel de l'homme, la virginité n'était comprise qu'à l'état d'exception, exception que la dissolution des mœurs et l'excitation du climat rendaient tellement nominale, qu'elle était réputée vertu inaccessible à la faiblesse humaine et même à la perfection divine ; c'était, si l'on peut parler ainsi, une vertu *extra-divine*.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Les Brahmanes eux-mêmes ont enseigné et continuent d'enseigner que lorsqu'un Dieu daigne descendre sur la terre sous une forme humaine

pour consoler ou sauver les hommes, il s'incarne dans le sein d'une vierge.

« Je ne suivrai pas ici le dogme de la maternité virginale dans l'Inde, c'est-à-dire dans les religions Brahmanique et Bouddhique, mais je rappellerai seulement que ce dogme se trouve dans les traditions et dans les écritures de tous les peuples.

« Les prêtres égyptiens enseignaient l'antique prophétie du Rédempteur attendu, de la maternité virginale et de la femme devenue féconde par le souffle de Dieu. C'est d'après eux, que lès Grecs et plus tard, les Romains ont inventé plusieurs fables ou mythes de ce genre dans leurs mythologies.

« Les Druides vénéraient la Vierge, mère du futur libérateur. Admirable symbole : la femme était représentée les *yeux fermés* (ce qui indiquait qu'elle n'était pas née encore), mais l'enfant qu'elle portait dans les bras avait les *yeux ouverts* (ce qui indiquait que l'enfant à naître était déjà né), c'est-à-dire le Verbe éternel !

« Les Chinois attribuent également une Vierge-Mère à *Heou-tsi*, chef de la dynastie des *Tchesou*, et le livre sacré des Vers chante la pureté et la sainteté de cette Vierge nommée *Kiang-Youèn*, celle qui fut à l'origine la Mère du peuple, dit ce recueil vénéré des antiques poésies, ce fut *Kiang-Youèn*.

Comment donna-t-elle le jour au peuple ? Elle dompta ses passions, elle offrit des sacrifices au ciel (*tien*), afin de ne pas demeurer sans enfant.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« L'Empereur Khien-loung, dont Voltaire a célébré les talents poétiques, a écrit en *Mandchou*, un poème célèbre en Chine, dans lequel il insinue que le chef de sa dynastie avait reçu le jour d'une Vierge.

« C'est là, sur cette montagne fortunée, qu'une Vierge céleste, sœur cadette du Ciel, ayant goûté d'un fruit que la plus éclatante des couleurs faisait remarquer entre tous les autres, conçut après l'avoir avalé, et devint mère d'un fils célèbre comme elle (1).

Nous terminerons ici, ce que nous devions dire des Vierges-Mères ; le lecteur pourra remarquer que nous n'avons parlé que subsidiairement de la Vierge-Marie du catholicisme, ce n'est pas un oubli de notre part, mais nous avons pensé qu'il était inutile d'aborder un sujet aussi connu en général de tous les lecteurs.

(1) *Eloge de Moukden*, page 13.

## LES HOMMES NÉS D'UNE VIERGE

A propos de la Vierge Chinoise, nous donnerons dans ce paragraphe le nom de quelques hommes illustres nés de vierges.

Les anciens livres chinois nous apprennent, que généralement tous les anciens fils du Ciel, dans les temps héroïques, sont nés d'une *Vierge !*

C'est même à cause de cela que le *Choue-ven* (1) expliquant le caractère *Ling*, qui est formé de *Niu*, *vierge* et de *Seng*, *enfanter ou naître d'une vierge* s'exprime ainsi : « Les anciens saints et les hommes divins étaient appelés les *Fils du ciel*, parce que leurs mères les avaient conçus par la puissance du *Tien* (ciel) et c'est à cause de cela, que ce caractère est composé de deux mots, dont l'un signifie *Vierge* et l'autre *enfanter*.

Un philosophe chinois qui vivait vers le temps de Confu-tsé (551 av. J. C.) nous dit aussi que les *Anciens* ou *Saints*, n'ont pas de père, parce qu'ils

(1) Dictionnaire dans lequel sont expliqués 550 caractères chinois et leurs dérivés !

naissent par l'opération de *Tien* (ciel) Lopi (1) prétend « qu'il n'y a personne qui ne convienne que les Anciens rois *Heou-tsi* et *Sie* ont été conçus sans père ».

« Heou-tsi et Sie, dit *Tchu-hi* (2), ne sont point nés selon la voie ordinaire, mais ils ont été produits miraculeusement : c'est pourquoi il ne faut pas parler d'eux d'après les notions vulgaires. »

De son côté Son-Tong-Po dit : que l'homme divin naît d'une manière toute différente des autres hommes, il n'y a là rien qui doive nous étonner.

Les lignes qui précèdent sont confirmées par ces paroles des interprètes du Si-Kiang : « Comme il est né sans semence humaine, il est évident qu'il a été produit par le ciel. »

On pourrait écrire un gros volume sur les naissances dites *Saintes* des grands hommes et des empereurs de la Chine, qui sont nés, dit-on, *par miracle !...* (sans semence).

Voici quelques noms : La mère de *Fou-hi* le conçut en marchant sur la trace des pas d'un géant.

*Chinong* fut conçu par l'entremise d'un Esprit qui apparut à sa mère.

(1) Lopi vivait sous les Song, vers l'an 1170 de notre ère.

(2) Historien et philosophe qui est mort vers l'an 1170 de notre ère.

La mère de *Hang-ti* conçut par la lueur d'un éclair et d'une lumière céleste dont elle fut environnée.

La mère de *Yao* par la clarté d'une étoile qui jaillit sur elle pendant un songe.

La mère de *Yu* par la vertu d'une perle qui tomba des nues dans son sein et qu'elle absorba... etc., etc., car presque tous les chefs des dynasties chinoises sont nés d'une vierge d'une façon miraculeuse.

Mais les Chinois ne sont pas seuls à avoir affirmé le fait qui précède.

Chez tous les peuples, on pourrait mentionner de même des héros, des grands personnages ou dignitaires dont l'origine était *divine* puisque cachée, puisqu'on ne leur connaissait pas de père, ou que celui-ci était censé Dieu !

Plutarque admet (1) « que le *souffle* de Dieu peut à lui seul rendre une femme féconde. »

Dans un autre de ses ouvrages (2) le même auteur nous dit que « les Egyptiens pensent qu'il n'est pas impossible que l'esprit de Dieu puisse s'approcher d'une femme et que par sa vertu

(1) *De Iside et Osiride*, p. 92 de l'édit. in-fol. 1624.
(2) VIE DE NUMA, tr. fr. page 316.

(puissance) il ne fasse germer en elle, ses principes de génération. »

En Grèce, nous voyons naître de vierges : Orion, Neptune, Mercure, Erichthon, Vulcain, Mars et autres personnages.

Platon naît de Périctone encore vierge ; Homère naquit d'Orithéïs qui, malgré cela, resta vierge.

Speusippe fils de Cléarque, sœur de Platon, dans l'éloge qu'il fait de son oncle et Anaxilide dans le second livre de sa *Philosophie*, affirment que Périctone, mère de Platon, avait reçu les caresses d'une entité astrale, qui n'était rien moins qu'Apollon même. Ce Dieu jugeait indigne de donner au philosophe une autre mère qu'une vierge.

Timée nous apprend que la fille de Pythagore avait désiré rester vierge pour présider à la danse des jeunes vierges et leur enseigner également les règles pour pratiquer la chasteté.

Devant de nombreux faits qui démontrent la naissance de personnages illustres de vierges sans aucun rapport avec des hommes (Alexandre-le-Grand par exemple est né ainsi) il n'est pas permis de ne pas se rappeler le tèxte de saint Luc (1) :

(1) Ch. I. V. 37.

*Spiritus sanctus superveniet in te et virtus altissimi obumbravit tibi ?*

Ce qui précède a été admirablement exprimé sous une autre forme par un théosophe anglais, M. Leadbeater (1) : « Et fut incarné (le Christ) du Saint-Esprit et de la Vierge Marie, c'est-à-dire l'essence monadique étant déjà descendue des cieux, se matérialisa en prenant un vêtement de matière visible et tangible déjà préparée à la recevoir, par l'action du troisième Logos sur ce qui, sans lui, serait resté une nature vierge ou improductive.

« Le nom de vierge a été fréquemment appliqué à la matière atomique des différents plans, parce que dans cette condition, elle ne peut, par son propre mouvement, entrer dans aucune espèce de combinaison, et rester ce qu'elle était, inerte et improductive. Mais elle n'est pas plutôt électrisée par la projection de l'énergie du Saint-Esprit qu'elle entre en activité, se combine en molécules, et génère rapidement la matière des sous-plans inférieurs. C'est de cette matière vivifiée par cette première projection que sont composées les innombrables formes qui sont animées par l'essence monadique.

(1) *In. Revue Théosophique Française*, page 68, année 1899.

Le second Logos prend une forme non seulement de la matière « Vierge », mais aussi de la matière qui est déjà vivante et palpite de la vie du troisième Logos, de sorte que la vie et la matière l'entourent comme un vêtement et en toute vérité « il est incarné du Saint-Esprit et de la Vierge Marie. »

« Ici encore la tendance à tout matérialiser a donné naissance à une idée toute différente par une altération du texte presque insignifiante, grâce à l'insertion d'une simple lettre, car dans la forme primitive le nom n'est pas *Maria* mais *Maia*, qui signifie simplement mère. »

Voilà, selon nous, une explication peu banale de ces Vierges-mères qui figurent, comme nous l'avons dit, dans la mythologie des diverses religions qui ont couvert et couvrent encore aujourd'hui la surface de la terre.

## CHAPITRE XIX

### LA KABBALAH AU MOYEN AGE

Au moyen âge, on écrivait *Kabbalah ; Cabale, Cabbale, Kabbale.*

A cette époque et même pendant les premiers siècles de l'ère vulgaire, on nommait Kabbalah, l'art de commercer avec les esprits élémentaires ou avec les Désincarnés (le spiritisme moderne) et l'art de se rendre semblable à eux, par la contemplation, par une sorte d'auto-suggestion.

C'est là amoindrir déjà le rôle de la Kabbalah, et cependant au moyen âge et surtout un peu après, à la fin du quatorzième et au commencement du quinzième siècle, il exista un genre de Kabbalah d'un ordre encore moins élevé. Elle consistait à créer des Pantacles, renfermant des mots mystérieux, qu'on devait porter sur soi. Ces

mots avaient une foule de vertus et entre autres, la propriété de chasser les démons ou de rendre invulnérable celui qui les portait sur sa chair (1). Parmi les formules kabbalistiques puissantes, on révère surtout le mot *Agla*, que l'on retrouve très souvent dans les formules conjuratoires qu'on peut lire dans l'Enchyridion du pape Léon X. Ce mot puissant entre tous, prononcé en se tournant vers l'Orient, fait retrouver les objets perdus. — Un autre terme kabbalistique très puissant est *Abracadabra* (2), mais un mot plus employé encore c'est *Abraxas* au sujet duquel les linguistes

(1) D'après Pierre Mora (a) philosophe kabbaliste : « Les Pentacles sont ordinairement enchargées d'un double rond, des mystérieux noms de Dieu tirés d'un passage des saintes Ecritures, qui a du rapport avec ce que vous désirez obtenir par le moyen de cette pentacle. Exemple : si votre intention dans une entreprise mystérieuse est sur les richesses et sur les honneurs, vous mettrez dans le double cercle de la pentacle : *Gloria et divitiæ in domo ejus*, et dans le centre ou vuid du rond, vous graverez avec ordre et symétrie les caractères des planettes, sous les auspices desquelles vous formerez cette pentacle.

(a) *Zekerboni*, contenant un grand nombre de figures, caractères, talismans, etc. MS. de la Bibliothèque de l'Arsenal. Sc. et A. n. 73, in-4°, p. 25 et suiv. .

(2) Dans son *Démostérion* (a), Roch Le Baillif rapporte que : « Serenus Samonicus, entre les préceptes de la médecine, dict qu'en escrivant ce nom ABRACADABRA, diminuant lettre après lettre par ordre rétrograde depuis la dernière jusqu'à la première, et porté au col, estre remède aux maladies, et qu'elles

ont cherché de très nombreuses explications. Certains d'entre eux l'ont fait dériver du Persan ou du Pehlvi et prétendent qu'il signifie *Mithra*, d'autres du Copte, ancien égyptien, enfin divers linguistes n'y voient qu'un signe numérique, dont les lettres additionnées fourniraient, comme nous l'avons vu précédemment le nombre 365, c'est-à-dire le nombre de jours dont se compose l'année et dans ce cas, *Abraxas* symboliserait la révolution annuelle du soleil.

De toutes ces versions, on ne sait guère à laquelle ajouter foi, malgré les savantes dissertations d'illustres antiquaires, tels que Chiffet, Montfaucon, du Moulinet, Jean l'Heureux, de Caylus et d'autres encore; mais ce qu'on peut affirmer de certain au sujet des Abraxas, c'est que chez les Gnostiques, on les utilisait comme talismans.

Beaucoup d'Abraxas montrent, gravés sur leur

déclinantes par peu se guérissent; » mais on l'écrivait aussi en pyramide :

Voici le terme à rebours.

ARBADACARBA

(a) *Le Démostérion*, de Roch le Baillif, Edelphe, médecin spagirique : auquel sont contenus 300 aphorismes, sommaire véritable de la médecine paracelsique. Rennes, Pierre le Best, 1578.

face, des figures kabbalistiques, des caractères mystiques, des chiffres et des lettres grecques, etc.

Basilidès désigne sous ce terme l'Etre Suprême. Nous n'insisterons pas ici sur ce sujet, mais nous renverrons ceux de nos lecteurs qui désireraient sur ce terme de plus amples détails, au Dictionnaire général de l'Archéologie et des Antiquités chez les divers peuples (1).

### LES INTELLIGENCES CÉLESTES ET LES ESPRITS ÉLÉMENTAIRES

La Haute Kabbalah fait consister un de ses plus grands mystères dans les dix attributs de Dieu qui sont : Couronne, Sagesse, Intelligence, Clémence, Justice, Ornement, Triomphe, Louange, Base, Règne.

Ce sont les Séphiroth, nous en disons quelques mots dans le chapitre suivant qui traite de *la science des Nombres*.

La Kabbalah reconnaît soixante-et-douze anges, Reuchlin nous a conservé leurs noms, ainsi que les prières mystérieuses qu'elle a adoptées.

(1) 1 vol. in-8 de VIII-576 pages, illustré de 450 grav. intercal. dans le texte. Paris, Librairies et Imprimeries réunies, 5, rue Saint-Benoît, Paris.

Suivant le grand Agrippa, il y a trois sortes d'intelligences avec lesquelles le kabbaliste peut se mettre en rapport plus ou moins direct. Les premières intelligences reçoivent directement la lumière du ciel, les secondes intelligences conduisent les sphères célestes, quant aux troisièmes, elles ont souci du sort des humains ; c'est même pour cela que l'homme a le pouvoir de gagner les bons esprits et d'enrayer les mauvais. C'est cette faculté, cette puissance de l'homme qui lui permet de faire de la nécromancie (ou spiritisme) ; mais c'est là une grande pierre d'achoppement, quand l'homme n'est pas essentiellement pur et guidé par de bons esprits, protégé de bonnes influences comme nous le verrons ultérieurement.

On voit, par ce que nous avons dit précédemment, combien la doctrine kabbalistique du moyen-âge, qui se fonde exclusivement, pour ainsi dire, sur le commerce des hommes avec les esprits élémentaires est moins élevée ; c'est pourquoi elle est rejetée avec un profond mépris par les Adeptes véritables de la haute Kabbalah. On peut même dire que la Kabbalah du moyen âge est le résultat d'une doctrine poétique formulée par les fables de l'Antiquité ; ce n'est pas là, on le voit fort bien, la haute kabbalah des grands peuples de l'Orient

qui ont puisé l'origine de leur science chez les Hindous.

Quoi qu'il en soit, les esprits élémentaires n'appartiennent qu'au troisième ordre des intelligences révérées par la haute kabbalah, ce sont les élémentals ou *Elémentins* de la kabbalah moderne, c'est-à-dire, pas même des élémentaires ; élémentals qui sont de quatre ordres différents : les *Sylphes* qui président à l'air, les *Salamandres* au feu, les *Ondins* à l'eau, et les *Gnômes* à la terre. Ces *élémentals* sont inférieurs aux élémentaires et partant aux hommes, parce que leur âme est mortelle. Ces élémentals, intelligences invisibles, sont des deux sexes.

Les Sylphes et les Sylphides, les Ondins et les Ondines, les Salamandres et les Gnômes, ces derniers bien que n'ayant pas de désinences féminines dans notre langue, sont cependant mâles et femelles.

Pour conquérir l'immortalité à leur âme, les Sylphes et les Sylphides, les Ondins et les Ondines n'ont qu'un moyen, mais qui leur est assez facile, c'est de s'allier avec les hommes ou les femmes dans l'astral ; ils acquièrent ainsi l'immortalité pour leur âme ; c'est ce qui fait que la sorcellerie moderne a désigné ces êtres sous le nom d'*Incubes* et de *Succubes*.

Les *Fées* semblent par leurs habitudes se rattacher aux esprits élémentaires de la Kabbalah orientale. — On leur attribue, en général, les mêmes habitudes qu'à ceux-ci, et quelquefois, on les range à tort parmi les sylphides. Leur nom dérive du latin *Fatum*, Destin, Destinée.

D'après Walter-Scott, leur nom serait dérivé du terme *Elf*, sous lequel on désigne des êtres mystérieux.

Quelques auteurs font dériver ce même mot du persan *Péri*, d'où l'on aurait fait *Féri*, puis *Fée*.

On retrouve l'existence des fées chez presque tous les peuples, principalement chez les nations de la race Germanique et Celtique chez lesquelles les fées avaient pour principale mission de veiller à la destinée des hommes.

Les traditions Druidiques montrent les fées habitant les cavernes des Gaules, et dansant le soir au clair de la lune, dans les prairies ou dans les bruyères; puis interrompant leurs danses pour enfourcher un griffon aux ailes rapides ou monter dans un char de feu qui les transportait au loin, à travers l'immensité des airs, pour porter aide et secours à quelque malheureux.

Dans un grand nombre d'ouvrages d'Archéologie, on peut voir de nombreux monuments drui-

diques, qui attestent la croyance des peuples aux Fées.

La grotte des fées du département d'Indre-et-Loire, celle située près de Felletin, dans la Creuse. La motte aux fées de Maine-et-Loire; la Tour aux fées du bois de Marshain, au Mans; la roche d'Essé, celle de la Forêt de Fontainebleau et toutes celles de la Bretagne constituent les monuments les plus connus de la France, mais il en existe beaucoup d'autres dans les pays de l'Europe.

On peut voir les représentations figurées de la plupart des monuments que nous venons de mentionner dans la dernière édition de notre Dictionnaire d'architecture (1).

Depuis le XV^e siècle, la croyance au pouvoir des fées a singulièrement diminué.

Enfin, parmi les fées, nous devons une mention toute spéciale aux *Dames Blanches*, si célèbres en Ecosse et en Allemagne et qui tiennent à la fois de la fée et de la sylphide, puisque les Démonographes les rangent dans ces deux classes d'esprits.

Erasme rapporte qu'une Dame Blanche apparaît

(1) 4 vol. in-18 jésus illustré de 4.000 vignettes, 60 pl. en noir et 40 en couleurs. — Dernière Edition, Librairies et Imprimeries réunies, 5, rue Saint-Benoît, PARIS, 1900.

en Allemagne et en Bohême, le jour où quelques-uns des souverains de ce pays sont prêts à mourir. — C'est la Dame Blanche qui a donné lieu à la personnalité de la *Nonne Sanglante.*

La famille des Hohenzollern a aussi sa *Dame Blanche.*

L'apparition de cette Dame Blanche est un fait aujourd'hui incontesté, nous pourrions dire presque historique.

La double apparition de la « Dame Blanche » (comtesse Orlamunde) au prince Louis-Ferdinand de Prusse, la veille et le jour même de sa mort tragique sur le champ de bataille de Saalfeld (1806) eut pour témoin le comte Grégoire Nortiz qui, prussien d'origine, passa en 1813 au service de la Russie et mourut, en 1838, aide-de-camp du Tsar Nicolas.

Le fils du comte Grégoire fut, en 1869, envoyé en mission auprès du roi Guillaume de Prusse. Ce fut pendant son séjour à la Cour de Berlin que, sur les instances de Frédéric, alors prince impérial, il communiqua à celui-ci le texte français du récit que son père avait consigné par écrit quelques heures après avoir vu le fait lui-même.

Depuis l'été de 1870, ce document est conservé dans les archives de la Maison des Hohenzollern.

Voici ce qu'on y lit (1) :

« En 1806, le comte Grégoire Nortitz était encore officier prussien et attaché en cette qualité à la personne du Prince Louis-Ferdinand de Prusse, un jeune et brillant général du corps d'armée commandé par le Prince de Hohenlohe. A la veille de la bataille de Saalfeld, si funeste aux armées prussiennes, le Prince se trouvait avec les officiers de son état-major au château du duc de Schwarzbourg-Rudolstadt. A la nuit, on s'était réuni dans une des salles du château. Le Prince Louis-Ferdinand exultait de joie, à l'idée de la première rencontre sérieuse avec les troupes françaises de Napoléon, qui se préparait pour le lendemain.

« Sur le coup de minuit, s'adressant au Comte Nortitz, il lui dit :

« Je me sens tout heureux aujourd'hui. Notre
« navire est enfin en pleine mer ; nous avons vent
« en poupe et nous sommes à nos places. »

« Il n'avait pas encore achevé sa phrase que le Comte Nortitz vit, avec une surprise indicible, changer l'expression de son beau visage. Levé d'un bond, le Prince se frotta les yeux, saisit un des

(1) Ce qui suit est tiré des *Archives Russes* (livraison de Juin 1893).

flambeaux qui éclairaient la table et s'élança dans le couloir qui conduisait à la salle de la veillée militaire.

« Le Comte Nortitz courut après lui et le vit poursuivre, dans l'obscurité du couloir, une figure vêtue de blanc, qui disparut subitement, quand elle fut arrivée au mur sans issue auquel aboutissait couloir.

« En attendant des pas derrière lui, le Prince se tourna et dit au comte :

« — Tu as vu, Nortitz ?

« — Oui, Notre Altesse, j'ai vu.

« — Alors ce n'est pas un rêve, un accès de délire ! » s'écria Louis-Ferdinand.

« Toutes les recherches d'une porte secrète à travers laquelle la figure blanche aurait pu s'échapper furent vaines et cependant il y avait eu encore un troisième témoin du passage du spectre par le couloir. Le planton placé à la porte, questionné par le Comte, déclara avoir laissé passer un individu, couvert d'un manteau blanc, qu'il avait pris, à cet indice, pour un officier de cavalerie saxonne. Or, le couloir n'avait que deux issues : la porte gardée par la sentinelle et la porte donnant accès dans la salle où se trouvaient le prince et ses officiers.

« Très impressionné, Louis-Ferdinand ne cacha pas au Comte Nortitz qu'il considérait cette apparition comme de mauvais augure, le spectre de la Dame blanche apparaissant, selon la légende, aux membres de la famille de Hohenzollern, la veille de leur mort violente.

« Le lendemain eut lieu la bataille de Saalfeld.

« Au fort de la déroute des troupes allemandes, le Prince Louis-Ferdinand et le Comte Nortitz aperçurent une seconde fois, sur un promontoire, voisin de l'endroit où ils se trouvaient, une femme vêtue de blanc qui pleurait et se tordait les mains. Le Comte s'élança de tout le galop de son cheval vers ce promontoire, mais, quand il arriva, la femme en blanc avait disparu. Des soldats prussiens postés tout près l'avaient vue aussi mais ignoraient complètement ce qu'elle était devenue.

« Quelques moments après, le Prince Louis-Ferdinand fut blessé mortellement dans une charge furieuse de la cavalerie française. Le Comte essaya de l'emporter du champ de bataille, mais blessé lui-même et ayant perdu connaissance, il n'apprit que plus tard que son général avait été achevé par un hussard alsacien de l'armée française. »

Ajoutons à ce qui précède que, d'après *Les Archives Russes*, le Comte Grégoire ne parla de son vivant de cette apparition qu'à son fils et cela, sous le sceau du secret le plus absolu.

En Bretagne, on nomme les Dames blanches *Lavandières*, *Chanteuses de nuit*, etc. Et malheur à ceux qui ne leur donnent pas assistance, quand elles le demandent, pour tordre leur linge, il paraît qu'elles leur cassent les bras sans pitié.

En France, les fées les plus célèbres sont: *Mourgue*, la sœur du vieux roi Arthur; *Mélusine*, l'épouse de Guy de Lusignan, qui poussa des cris effroyables et désespérés, quand elle fut obligée d'abandonner pour toujours son époux; *Urgunde*, etc. — Selon la tradition Germanique la reine des fées serait *Titania*.

Les Saxons possèdent des fées en grand nombre; les plus célèbres sont: les Dun-Elfen, esprits ou fées des Dunes; les Berg-Elfen, esprits des Collines; les Feld-Elfen, esprits des Champs; les Munts-Elfen, esprits des Montagnes: Wudu-Elfen, esprits des Bois; les Water-Elfen, esprits des Eaux ou de la Mer, etc., etc.

Parmi les esprits élémentaires, nous devons signaler les *Masikim* ou mauvais esprits, qui font irruption dans le corps de l'homme une fois que

l'âme (*Ruach*) en est partie. L'homme paraît bien mort, il n'en est rien cependant, car *Nephesch*, qui est l'âme de la vie élémentaire et matérielle, habite encore en lui, et n'est chassée que par les *Masikim*, nous l'avons vu ci-dessus, ce n'est qu'alors qu'il abandonne le corps de l'homme ; alors seulement, que survient la mort.

Dans le Nord de l'Europe, on nomme *Duergar* des sortes de *Gnômes*, qui sont très utiles aux hommes et leur rendent les mêmes services que les *Daoinchie* ou hommes de paix d'Ecosse ; mais à côté de ces bons esprits, il y a également de mauvais *esprits* qui habitent de préférence des sortes de collines de forme conique, dénommées *Sighan*. Ces mauvais esprits correspondent aux *Gauric* des Bas-Bretons.

En Ecosse, où les fées sont nommées Fairies ou Fairfolk's, il y a également des esprits dénommés *Garçons de Fée*, qui sont des êtres mixtes entre le lutin et le mortel (1).

Dans beaucoup de pays, on considère l'esprit ou *Génie de la Montagne* comme un être mystérieux très puissant ; c'est lui qui exciterait les tempêtes au sommet des montagnes, qui ferait

(1) En Irlande, on nomme *Bonnes gens* et *Bonnes voisines* des fées d'une nature analogue à celle des Ecossais.

rouler des rochers et des avalanches, et il gourmande parfois et menace ceux qui osent chasser les chamois.

Il existe aussi les *Génies des Mines.* Bien des montagnards Suisses ont des *Servants*, c'est-à-dire des esprits élémentaires qui vivent dans des châlets solitaires, qui gardent le bétail sans se montrer et qui parfois cultivent les jardins. Ces élémentaires exigent qu'on leur fasse des libations, ou bien ils s'irritent, démolissent tout dans les étables, que quelques jours auparavant, ils soignaient avec zèle et ardeur. — Un jour, nous avons vu un berger jeter sous la table une cuiller de lait, et, comme nous lui demandions pour quel motif il agissait ainsi, il nous dit que c'était pour obéir à une ancienne coutume, pour donner à boire aux follets.

On a découvert en Suisse, près Lausanne, une inscription attestant qu'on révérait autrefois dans les campagnes les Suèlves, qui n'étaient rien autre que les mêmes espèces de Sylphes que les Germains dénommaient *Sylvains.*

Du reste, suivant les pays et même les localités, les noms varient, les Djins de la Perse sont nos lutins d'Occident ; les *Dracæ* ou *Draks* sont des espèces de fées ondines qui habitent parfois dans

les grottes et les cavernes ou spélunques des montagnes, c'étaient probablement les dragons du moyen-âge, comme peut le faire supposer l'assonnance du mot.

Les fées orientales se nomment *Péris* ; celles-ci rappellent à l'imagination tout ce qu'il y a de plus gracieux dans les féeries. Les *Dives* sont des fées malfaisantes, elles n'attirent et ne charment les mortels que pour les tromper.

Les *Goules* sont des monstres cruels et sanguinaires qui, à la manière des vampires, sucent le sang des hommes et même des cadavres frais.

Un grand nombre de chroniques du moyen-âge sont remplies d'unions mystérieuses des élémentals avec la race humaine, unions le plus souvent interrompues par l'inconstance de l'homme et de la femme, à l'égard de ces êtres de l'astral.

Il y a, à cette inconstance humaine, une raison majeure : c'est que les fatigues de l'astral sont beaucoup plus considérables pour l'espèce humaine que pour les élémentals ; nous n'insisterons pas pour le moment sur ce sujet, et nous étudierons la science des nombres en ce qu'elle se relie à la Kabbalah.

# CHAPITRE XX

## LA SCIENCE DES NOMBRES

Nous venons de voir que certains mots *Abraxas*, *Abracadabra*, *Agla* et autres, jouaient dans la Kabbalah un grand rôle, nous y reviendrons ici pour aborder l'étude des nombres. Ainsi un mot qui joue un important rôle dans la magie orientale, c'est celui de *Bedouh*. On prétend qu'il était gravé sur l'anneau de Salomon. — Or, ce nom provient de source absolument kabbalistique, nous allons le démontrer.

Un peu plus loin, nous parlons des *carrés magiques* auxquels les Orientaux attachent de grandes vertus. Ils traduisent souvent chacun des chiffres qui composent les carrés, dans la lettre de l'alphabet arabe, qui en exprime la valeur, en nombre. Ainsi le carré qui fournit le nombre 15 dans quel-

que sens qu'on le calcule, même en diagonale, et que voici :

492
357
816

ce carré traduit donne :

D T B
G H Z
H A V

or, en lisant les lettres à la manière orientale, c'est-à-dire de droite à gauche et en tenant seulement compte des lettres des quatre angles on a : B. D. V. H., or, le V ou l'U était une seule et même lettre et se prononçant OU, on obtient le mot : Bedouh.

On voit donc que ce terme est l'équivalent du carré magique qui donne en totaux le nombre 15 ; nous ferons remarquer en outre, que la valeur numérale des quatre lettres qui composent le mot : *Bedouh* est 2468 ; soit la proportion arithmétique 2 : 4 : : 6 : 8, dont l'exposant est toujours 2.

Quelques auteurs prétendent que ce terme de *Bedouh* est également un des noms de la Divinité.

Les savants qui ont sondé la Kabbalah dans ses profondeurs, n'ajoutent aucune foi à ces sortes de formules talasmaniques, qui, du reste, sont parvenues jusqu'à nous, sous une forme certainement

altérée, et dont l'origine même toute religieuse est entourée de mystères.

La science des nombres fut propagée par Pythagore et par ses élèves. Le philosophe grec l'avait apprise des prêtres égyptiens. D'après lui, « l'essence divine étant accessible aux sens, employons, pour la caractériser, disait-il, non le langage des sens, mais celui de l'esprit ; donnons à l'intelligence on au principe *actif* de l'Univers le nom de monade ou d'unité, parce qu'il est toujours le même ; à la matière ou au principe *passif* celui de dyade ou multiplicité, parce qu'il est sujet à toute sorte de changements ; au monde, enfin, celui de triade, parce qu'il est le résultat de l'intelligence et de la matière.

Du reste, le sens des leçons de Pythagore sur les Nombres est que ceux-ci contiennent les éléments de toutes les sciences. Pythagore appliquait la science des Nombres au monde invisible.

Agrippa, Saint-Martin, le *Philosophe inconnu*, surtout ce dernier, ont étudié les nombres d'une manière toute spéciale.

Nous ne pouvons dans une aussi courte étude que celle-ci, donner une idée de la méthode des nombres de Saint-Martin, il y faudrait consacrer plus d'étendue que nous n'en disposons ici.

Les grands hermétistes étaient plus ou moins Kabbalistes, nous en donnerons une preuve en mentionnant ici un passage de Planis Campi, passage dans lequel il nous parle de la science des *Nombres* qu'il devait, paraît-il, traiter dans un livre spécial, sous le titre de *Traité d'Harmonie*, malheureusement, nous ne connaissons pas ce traité; nous sommes même à peu près certain que si Planis Campi l'a écrit, il n'a jamais été imprimé.

Mais arrivons au passage auquel nous venons de faire allusion; ce passage servira à prouver que notre Hermétiste connaissait la Kabbalah, et devait bien écrire également un Traité d'Harmonie. Voici ce qu'il a écrit page 999 de son *Bouquet chimique*, fleur onzième, édition de 1629 (1).

(1) BOUQUET COMPOSÉ DES PLUS BELLES FLEURS CHIMIQUES, ou *Agencements des préparations et expériences ès plus rares secrets et médicaments Pharmaco-chimiques*; prins des minéraux, animaux et végétaux. — Le tout par une méthode très facile et non commune aux chimiques ordinaires par David de Planis Campy dit l'Edelphe, chirurgien du Roy, in-8°, Paris, chez Pierre Billaine, rue J. Jacques, à la Bonne foy. M. D. C. XXIX, avec privilège du Roy. Cette édition antérieure à celle des œuvres complètes contient le même portrait de Planis Campy, gravé et dessiné par Mosne, lequel portrait est généralement beaucoup plus beau dans cette édition, car il est de l'époque du premier tirage.

« Quelques-uns usurpent particulièrement a. e. i. o. u. pour 1, 2, 3, 4, 5, et escrivent avec ces cinq lettres seulement. On peut faire valoir les lettres tant qu'on voudra (1) pourvu que ceux à qui on escrit sachent le secret. Notez que les cinq voyelles a. e. i. o. u. et les deux dicelles qui servent de consonnes, sçavoir, i, u (pour j. et v.) peuvent estre accommodées aux 7 planettes, aux 7 jours de la semaine, aux âges et aux 7 opérations de la science (hermétique) ; sçavoir : à la calcination, putréfaction, dissolution, distillation, coagulation, sublimation et fixation. Les douze consonnes b. c. d. f. g. h. m. n. p. r. s. t. aux douze mois, aux douze signes (du zodiaque), ensemble aux douze régimes de l'art, ainsi que nous avons dit ci-dessus. Et k. q. x. z. aux quatre éléments, aux quatre saisons de l'année, aux quatre vents et aux quatre humeurs du corps. Finalement h. qui est une aspiration, à l'esprit du monde. On verra l'entière explication de tout cecy (et de beaucoup d'autres choses non méprisables) en mon Traité d'Harmonie Macro-microsmique, aydant Dieu.

On peut aussi escrire à l'envers à la manière des Hébreux et ce, en cette façon ;

(1) Ce qui veut dire : on peut donner à n'importe quelle lettre une valeur conventionnelle quelconque.

Exemple.

La vraye préparation du mercure se peut faire ainsy :

Prenez du mercure cinabrisé ou sublimé meslé avec deux parties de Tartre bruslé, ou de chaux vive, distillez avec un retorte de verre à fort feu ou bien en reverbère clos.

Ce que tournant à l'envers sera ainsi :

al eyarv noitaraperp ud erucrem, es tuep eriaf ysria, etc.

Nous ne poursuivrons pas la traduction de la formule, ce qui précède suffira à en faire comprendre le mécanisme en question, puis l'auteur ajoute :

« On pourra encore écrire au rebours comme ci-dessus, mais d'une façon plus difficile à entendre (à comprendre) si ce n'est qu'on en eut l'intelligence auparavant. » Et l'auteur fournit un exemple ; puis il ajoute : « Ceci suffira pour l'intelligence de nomination (numération) caractères et écritures, action en attendant le traité promis de l'Harmonie, où on en verra d'une infinité de façons et de diverses significations et d'une admirable structure par lesquelles on viendra à la connaissance des choses hautes, et quasi par un autre moyen incompréhensible. Car encore bien que Dieu ait doné tous les

hommes d'un entendement et raison de même faculté et vertu selon Hermès (car il s'en trouve quelque diminution aux uns plus tôt qu'aux autres cela ne vient, outre le vice accidentel, que de leur paresse, vantardise et nonchalance) afin de leur servir des universels ; il a néanmoins tellement diversifié la façon de produire au jour leurs pensées, soit en paroles, langage et écritures, qu'en toute la terre habitable, par aventure ne s'en trouvera pas trois avoir dessein, intention et conception et notamment en ce de quoi nous avons traité ci-dessus.

La science des Nombres, qui paraît aujourd'hui presque complètement perdue, sauf pour quelques adeptes de l'Alchimie, cette science, disons-nous, formait dans l'Antiquité une sorte de langage universel, mystérieux que pouvaient seuls comprendre les *Initiés*.

Après le langage symbolique, c'est-à-dire après la plus ancienne langue, c'est certainement la *Science des Nombres*, qui a servi aux Disciples de l'Esotérisme à échanger entre eux des relations, chez tous les peuples de l'Antiquité.

Le symbolisme, du reste, est encore le seul langage que les grands voyants lisent en astral pour expliquer le passé et l'avenir. Sur notre terre même,

le Symbole a précédé non seulement les langues écrites, mais même le langage humain.

Par suite de son langage allégorique, la Science des Nombres ne disait rien de ce qu'elle avait l'air de dire, elle était donc aussi symbolique ; car elle n'exprimait que des idées toutes différentes de celles attachées à la valeur des chiffres représentés. Or, cette langue des nombres tout à fait inintelligible pour le vulgaire était comprise comme langue symbolique par tous les savants du monde, quelle que fût la langue parlée par ceux-ci. Cette langue, en un mot, était comprise en dehors de toutes les langues, comme sont aujourd'hui comprises nos propositions mathématiques. C'était, on le voit, la langue Universelle si cherchée de nos jours ! c'est de cette magnifique langue que Pythagore a pu dire que « l'arithmétique était la plus belle des connaissances et que celui qui la posséderait parfaitement aurait le souverain bien. »

Dans cette science, chaque nombre ayant un sens autre que sa valeur numérique a, par cela même, une signification particulière qui lui donne tout à la fois des valeurs arithmétiques physiques, théologiques et morales comme le dit fort bien l'abbé Barthélemy (1) : « Le temps, la vertu, la justice,

(1) *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, XXII.

l'amitié, l'intelligence exprimés par des valeurs conventionnelles étaient considérés comme les rapports des nombres. »

Dans cette science, le nombre lui-même est quafié de *Glorieux et père des Dieux et des hommes* (1); chaque chiffre est considéré comme ayant une valeur intellectuelle et une valeur scientifique. Le nombre intellectuel subsistant, nous dit Pythagore, avant toute chose dans l'entendement divin, était la base de l'ordre universel et le bien qui enchaîne les choses.

Le même philosophe définit le *nombre scientifique*, la cause générale de la multiplicité, procédant de l'*Unité* et venant s'y résoudre; ainsi toujours le principe de l'Unité théogonistique au point de départ.

Platon qui voyait dans la musique autre chose que les musiciens de nos jours, reconnaissait dans *les Nombres* un sens que nos algébristes n'y voient plus. Il avait appris ce sens, d'après Pythagore, qui le tenait lui-même des Egyptiens ou même des Celtes de la Gaule, car les Egyptiens même à cette époque, n'étaient pas les seuls à accorder aux Nombres une signification mystérieuse. Il suffit

(1) Proclus, *in Timæo.*

d'ouvrir un livre antique, nous dit Fabre d'Olivet (1), pour voir que, depuis les limites orientales de l'Asie jusqu'aux bornes occidentales de l'Europe, une seule et même idée régnait à ce sujet.

La théorie de la science des nombres était basée sur celle de la musique, comme les Ordres d'Architecture eux-mêmes, d'où les termes de *Nombres Harmoniques*, sous lesquels cette science était connue dans l'Antiquité ; ajoutons que les mêmes formules musicales exprimaient également le système des sons et celui de l'Univers. L'intervalle des intonations était rapportée à la distance séparant les astres entre eux, de même que les mouvements des astres étaient rapportés à leur tour aux lois de la musique. Les musiciens de l'Antiquité avaient remarqué que dans une fine cordelette bien tendue, une division par le quart, par le tiers, par la moitié de sa longueur, donnait constamment la quarte, la quinte, l'octave ; ils avaient reconnu aussi par suite que la quarte était comme 2 est à 3 et l'octave comme 1 est à 2 ; et de cette observation, ils avaient donné le nom de *Quartenaire sacré* aux nombres 1, 2, 3, 4.

D'après l'abbé Barthélemy (2) les anciens ayant

(1) *Grammaire Hébraïque Restituée*, 2 vol. in-4°.
(2) *Voyage du jeune Anarchasis*, ch. XXX.

reconnu que la loi fondamentale des sons se trouvait établie sur les lois immuables de la nature, ils en avaient sans doute déduit, suppose le savant, que la nature toujours constante dans sa marche évolutive devait être soumise aux mêmes lois dans l'organisation du système du monde.

Quoiqu'il en soit de cette supposition, qu'elle soit vraie ou fausse, il est très certain que c'est toujours sur ce principe qu'était fondé le système des proportions harmoniques, musicale et astronomiques. Voyant ensuite que le quaternaire sacré **1**, **2**, **3**, **4**, forment par addition le nombre **10**, ils considèrent ce nombre comme le plus parfait et représentant Dieu ; aussi supposèrent-ils une dixième sphère, bien que l'œil n'en perçut que 9 dans le ciel et cela, afin de faire entrer ce chiffre 10 dans la composition de l'Univers. A cette sphère idéale, ils donnaient le nom d'*antichtoma* ou Terre opposée, c'est-à-dire aux terres de l'Hémisphère Boréal séparées par une bande de l'Océan qui entourait le globe comme d'une *Zona* ou Ceinture à l'Equateur.

Les anciens admettaient aussi que chacun des Nombres formant la décade avait ses qualités caractéristiques et un symbole propre.

Pour terminer cette sorte d'avant-propos sur

les *Nombres*, nous dirons que cette science fut propagée en Occident surtout par Pythagore et ses disciples. D'après ce philosophe « l'Essence Divine était accessible aux sens ; employons pour la caractériser non le langage des sens, avait-il coutume de dire, mais celui de l'esprit ; donnons à l'intelligence ou au principe de l'Univers le nom de *Monade* ou *Unité* parce qu'il est toujours le même ; à la matière ou au principe *passif*, celui de *Dyade* ou multiplicité, parce qu'il est sujet à toute sorte de changement ; au monde enfin, celui de *Triade*, parce qu'il est le résultat de l'intelligence et de la matière ».

Du reste le sens des leçons de Pythagore sur les *Nombres* est que ceux-ci contiennent les éléments de toutes les sciences ; c'est du reste ce qu'affirment encore aujourd'hui les Occultistes contemporains, comme on pourra en juger par l'article suivant que nous empruntons à un journal d'Occultisme : « Pour trouver certaines lois des nombres, il suffit de savoir additionner. C'est dans les séries que les lois des nombres sont visibles et par les séries on peut les découvrir.

Une série est une suite de nombres régulièrement différenciés.

« La suite régulière des nombres : 1, 2, 3, 4,

5, 6, 7, 8, 9, 10... est une série à raison de 1 commençant à 0. La suite des impairs : 1, 3, 5, 7, 9, 11... est une série à raison de 2 commençant à 1. La suite des pairs : 2, 4, 6, 8, 10, 12... est une série à raison de 2 commençant à 0. On peut ainsi établir des multitudes de séries et cela ne demande pas des études préalables.

« Les séries sont des faits et pour découvrir les lois qui les gouvernent, il faut observer les faits, par conséquent aligner soi-même les séries sous les yeux et les examiner...

« Il n'y a pas de faits plus faciles que la série des nombres. Il n'est pas nécessaire d'employer des appareils compliqués comme ceux de la physique ou de la chimie pour faire apparaître ces faits, et pourtant, on peut trouver en elles les lois de l'organisation du monde, lois qui une fois connues permettent la compréhension des faits dont s'occupent les autres sciences.

« Les équivalents de la chimie sont des nombres; par conséquent, ils sont soumis aux lois des nombres et ces lois connues permettent de faire apparaître des faits chimiques, que le tâtonnement des expérimentateurs ne ferait apparaître peut-être qu'après des siècles de tentatives.

« Examinons la formation des nombres; ils ont

pour éléments 2 = 1 + 1 et n'a qu'un mode de formation 3 = 2 + 1 et n'a aussi qu'un mode de formation particulière, en laissant de côté le mode général commun à tous les nombres qui est la répétition de l'unité.

5 = 2 + 3 ou 4 + 1
4 = 2 + 2 ou 3 + 1
6 = 3 + 3 ou 5 + 1 ou 4 + 2
7 = 3 + 4 ou 6 + 1 ou 5 + 2
8 = 4 + 4 ou 7 + 1 ou 5 + 3
9 = 4 + 9 ou 8 + 1 ou 7 + 2 ou 6 + 3

Nous constatons donc deux modes de formation pour 4 et 5 ; trois pour 6 et 7 ; quatre modes pour 8 et 9.

« Si nous considérons l'oxygène ayant pour équivalent chimique 8, en nous appuyant sur cette loi de formation des nombres, nous pensons immédiatement qu'il y a 4 manières de produire l'oxygène et que ces 4 manières doivent se retrouver dans les phénomènes chimiques.

« La chimie ordinaire se contente de constater l'apparition de l'oxygène, sans s'occuper du mode de formation.

« On voit par là, que cette simple loi de la formation des nombres ouvre à la chimie un champ

inexploré. Les lois des nombres nous donnent des yeux pour voir l'invisible.

« Les chimistes ne connaissent qu'une espèce de carbone, ce corps a trois modes de formation.

« Cette même loi indique qu'un corps à équivalent 14, comme l'azote, peut être le résultat de 7 + 7, 6 + 8, 5 + 9, 4 + 10, 3 + 11. 2 + 12, 1 + 13, et que s'il peut être dans un de ces nombres la somme de l'oxygène et du carbone, il peut aussi en résulter autre chose (1) ».

Les Nombres ont aussi joué un grand rôle dans le symbolisme.

Par exemple, le triangle représente la clef de toutes les figures rectilignes ; tandis que le tétrahédron formé par sa division naturelle en trois triangles fournit également la raison et la synthèse de l'échelle décimale.

Si nous cherchons le symbolisme du triangle parmi les Séphiroth, nous dirons que le triangle des *Supernales* se compose des 3 premiers nombres 1, 2, 3, dont le sommet est l'unité, ou en employant le langage de la kabbalah, nous dirons : *Kether*, la couronne, sommet du triangle ; *Chomah*, la Sagesse, et *Binah* l'intelligence base du

(1) La Curiosité, N° 22 *Dixième année*, 2 fév. 1898, G. Morvan (Guymiot).

triangle ; ce sont les deux plateaux de la balance, dont la synthèse est *Daath*, le savoir. Or le point de suspension ou équilibre de la Balance est en Kéther, c'est-à-dire dans la main du Souverain de l'*Absolu*, c'est-à-dire au-dessus de l'Univers.

L'ensemble de toutes les Séphiroth est *Adam Auilauh*, l'Adam céleste ou l'homme primordial.

Donc dans le système des Séphiroth la Séphira Kether est la cime, la couronne, l'Unité t dans l'échelle des *Nombres* c'est le premier de tout ; aussi l'Univers est-il représenté par un point au centre d'une circonférence et ce centre est tellement désiré que le cercle ou *zéro* cherche à le concentrer ; c'est son point d'appui dans l'infini.

L'Unité est indivisible et ne peut être augmentée par la multiplication, car $\frac{1}{1}$ ou $1 \times 1$ ne donne jamais qu'*un*. Aussi ce nombre symbolise parfaitement l'Immutabilité absolue. Vu cette invariabilité, on ne pourrait le nommer un nombre s'il ne pouvait être augmenté par l'addition ; mais $1 + 1 = 2 + 1 = 3 + 1 = 4$ et ainsi de suite ; tandis que le zéro n'a même pas cette faculté d'addition ; aussi le zéro est incapable de définition ; tandis que l'Unité par sa réflexion en admet une défini-

tion ; elle peut par son double ou *Duplicata* former l'Εἴδωλον ou Image de la chose définie.

Nous avons, dès lors, la dualité formée par l'Unité et sa réflexion. Nous avons en outre le commencement d'une vibration, qui devient la formule cachée de celle plus prononcée entre le 2 et le 3, qui par ses rebonds, comme dans le pendule, fournit le premier triangle isocèle ou équilatéral, selon la longueur du dit pendule.

L'unité est conçu dans le zéro comme dans une matrice, dans le silence de l'INFINI !

Par ce qui précède, nous pouvons bien dire que l'Unité tend vers la nature hermaphroditique, car elle se trouve sollicitée à la fois par la virtualité et par le côté passif. Nous avons vu précédemment en effet que le nombre 1 symbolisant parfaitement l'immutabilité, possède une double nature puisqu'il forme le lien entre la virtualité et le passif. — L'idée qui précède est clairement exprimée par les chiffres du nombre 10 qui dans un sens n'est que la répétition de l'Unité comme synthèse.

Dans ce nombre 10, en effet, nous trouvons la perpendiculaire, symbole de l'Unité et le zéro, hiéroglyphe circulaire qui exprime fort bien la nature hermaphroditique dont nous avons parlé et qui

est comme la racine du commencement des phénomènes de vibration.

Les idées qui précèdent sont quelque peu difficiles à suivre, vu qu'elles expriment des forces qui ne sont pas encore nettement formulées, mais qui cependant commencent à franchir le seuil de la manifestation et qui dans quelques années seront fort bien comprises du public instruit.

Espérons-le du moins ! Et c'est pour cela que nous avons voulu éveiller l'attention du lecteur sur ce sujet si intéressant, sur lequel nous pourrions écrire certainement plus d'un volume, mais qui ne saurait être encore admis par d'assez nombreux lecteurs, pour nous en permettre la publication.

# CHAPITRE XXI

## COSMOGONIE

—

### L'HEDEN OU PARADIS TERRESTRE

Malgré les immenses travaux accomplis sur la Cosmogonie nous savons fort peu de choses encore aujourd'hui, sur cet important sujet, qui présente pour l'homme un intérêt capital.

Nous allons donner ici la théorie qui nous paraît à la fois la plus simple, la plus logique et la plus rationnelle. Si sa donnée est fausse, ce qui est actuellement impossible à démontrer, elle est au moins vraisemblable et ne choque en rien le bon sens.

Tout dans la nature naît d'un œuf et les traditions orientales nous apprennent que le monde na-

quit d'un œuf de Brahmâ. Les Etrusques faisaient naître de l'œuf l'*Etre Irrévélé*, qui, pour créer, revêtait une forme sensible, composée des attributs mâle et femelle. De l'union de ces deux principes naissait le grand Démiurge (Δὲμἰουργος) qui devait créer l'Univers.

Suidas (V° *Tyrrhenia*) sur les *Antiquités Etrusques*, nous dit que le Démiurge n'employa pas moins de 6.000 ans pour cette création.

Pendant le premier mille, il fit le ciel et la terre ; au deuxième, le firmament ; au troisième, la mer et les eaux qui arrosent la terre ; pendant le quatrième mille, il fit les deux grands flambeaux de la nature ; pendant le cinquième, il créa l'*âme* des oiseaux, des reptiles, des quadrupèdes et des animaux qui vivent dans l'air, sur la terre et dans les eaux ; enfin au sixième mille, il créa l'homme.

Un grand nombre d'autres mythologies admettent aussi la création du monde par l'œuf ; nous pouvons donc admettre que notre Planète s'est formée au sein du chaos obscur de la manière suivante.

Un œuf planétaire a été constitué par des masses métalliques hétérogènes, lesquelles masses se sont agglomérées entre elles, par suite de la loi d'affinité qui leur est propre. Cette nouvelle masse a

formé une énorme sphère métallique qui avait son centre à l'état de fusion, et dont la chaleur était de plus en plus faible au fur et à mesure qu'elle arrivait à la périphérie. Mais pour faire éclore l'œuf, pour le faire vivre et prospérer il lui faut de la chaleur ; aussi le Soleil a-t-il eu la mission de remplir cet office. C'est lui qui doit réchauffer l'œuf et le faire vivre et fructifier. C'est lui qui est chargé d'aimanter cette sphère métallique, de la même manière que le physicien aimante l'acier avec l'aide du courant électrique. A ce moment, la planète se meut à travers le chaos et s'accroît des débris divers des matériaux tenus en suspension dans l'aither, dans l'atmosphère. La terre *grandit*, s'accroît petit à petit, absolument comme la boule de neige que l'enfant promène sur une plaine couverte de neige.

Le globe terrestre, après une période glaciaire déterminée, pendant laquelle tout était à l'état latent, comme en léthargie (*en devenir*), le globe possédant la vie en puissance et réchauffé par le Soleil et par son atmosphère vivifiante, le globe naquit, devint lumineux et se couvrit de végétation. Puis après une période plus ou moins longue, vinrent les animaux, enfin, l'homme, et dès lors, il se créa autour de cette atmosphère terrestre le

quatrième Règne, le Règne Spirituel décrit par les voyants, par Swedenborg, Michel de Figanières, Allan Kardec avec tous les Initiés.

Voilà certainement une théorie cosmogonique raisonnable et acceptable, bien qu'elle ne soit pas Biblique. Du reste la donnée cosmogonique de la Bible est de plus en plus abandonnée même par les catholiques orthodoxes, comme on va voir. — Ainsi au mois d'août 1897, il a été tenu à Fribourg, en Suisse, un Congrès catholique assez important puisqu'il comportait environ 600 membres délégués de presque toutes les contrées du monde.

Dans cette assemblée le Docteur Zahm a dit que « bien que la création telle que la narre la Bible soit possible *à priori*, elle est, à *posteriori*, si fortement improbable qu'on doit la rejeter... que ceux qui croient à cette création s'appuient sur *l'interprétation littérale* de la Genèse, tandis que tous les étudiants contemporains de la Bible déclarent que ce livre est allégorique; que Dieu, dans le principe, créa les éléments et leur donna le pouvoir d'évoluer en toutes les formes qui caractérisent les mondes organiques et inorganiques. »

Et aucune voix ne s'est élevée pour protester contre cette affirmation ! Les catholiques ont donc

reconnu que la Bible était un livre *allégorique* et que dès lors, on ne devait pas l'accepter à la lettre, mais dans son esprit. Il pouvait donc, dès lors, donner lieu à des interprétations diverses ; naturellement l'Eglise se réserve le monopole des interprétations ; mais comme il y a aujourd'hui fort peu d'initiés dans le clergé catholique, il se trouve que l'Eglise est absolument disqualifiée pour cette interprétation, malgré l'infaillibilité de son chef, le Pape représentant de Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit nous sommes heureux de constater que la création du monde en six jours a fait son temps et que Dieu n'a pas eu besoin de se reposer par conséquent le septième.

L'Eglise n'est donc pas éloignée d'admettre, comme le fait la science, que c'est par l'Evolution seule que les formes, les règnes et les Mondes ont pu se développer d'une manière lente, mais progressive et méthodique ; et par suite elle sera amenée à reconnaître que toutes les qualités acquises se conservent dans les naissances successives de l'espèce ; sans cela l'Evolution, qui est la loi de progrès, deviendrait absolument impossible, ce qui précède démontre donc d'une manière incontestable que l'homme primitif, l'homme sauvage, cette espèce de *Primate*, n'a pu devenir l'être

civilisé que nous connaissons, que par des renaissances successives, car une seule existence ne pourrait opérer une transformation sensible sur l'homme de la terre.

Que serait-ce qu'une évolution Terrienne pour transformer un sauvage en un civilisé ! presque rien ; il faut donc que l'homme retourne bien des fois sur notre planète ou sur toute autre, pour arriver à atteindre un certain degré de perfectionnement. Et qu'est le grand civilisé moderne à côté de l'homme futur, de celui qui possédera des sens internes, que nous commençons seulement à pressentir.

L'Evolution étant reconnue comme la loi de progrès, de développement (le fait a été reconnu implicitement par les membres du Congrès de Fribourg), nous espérions que nos Congressistes (pères jésuites et prêtres de tout rang), nous auraient expliqué « comment les *monades* sont arrivées à former un homme ? »

Est-ce que la monade arrive du premier coup à la dignité d'être humain ou bien passe-t-elle par l'animalité inférieure, puis supérieure enfin à l'hom-animal, au singe par exemple pour aboutir à ce que nous nommons le *Roi de la création* ?

Nous aurions bien aimé voir les Congressistes

catholiques, nous montrer les divers anneaux de la chaîne animale conduisant à l'homme ; s'ils avaient suivi logiquement cette marche rationnelle, ils seraient peut-être arrivés à l'hypothèse de Darwin le successeur de Lamarck, hypothèse qui a été anathématisée autrefois par l'Eglise.

Il faut espérer qu'à un prochain congrès, l'Eglise, forcée de se rendre à l'évidence, marchera d'accord avec la science moderne !

L'Eglise a donc reconnu formellement que la création de notre petit Monde n'a pu être l'œuvre d'un instant (un instantané), mais l'œuvre d'une très longue suite de siècles, elle finira bien par admettre aussi que la création *ex nihilo* ne peut pas être, et que la vie et les mondes sont sortis de la *Substance — Une* ou matière non différenciée, de l'akasa ou *Aither Primordial.*

Depuis combien de milliards d'années existe notre planète ? On ne saurait le dire, même approximativement, avec les données que nous fournit la science moderne.

Pour un grand nombre de géologues il y a des centaines et des centaines de millions d'années et pour les plus timorés des géologues une centaine de millions d'annés comme le prouve la citation suivante : « au nombre des progrès remarquables

de la Philosophie naturelle dit le professeur Tait (1), il faut citer les travaux de Sir William Thomson sur la durée des périodes géologiques. Lyell et Darwin nous avaient surpris et presque épouvantés en demandant à notre crédulité les plus invraisemblables concessions, au sujet du temps qui s'est écoulé depuis la première apparition des êtres vivants sur notre globe. Il faut à Darwin d'énormes durées, pour soutenir jusqu'au bout sa théorie, et il est naturellement ravi de trouver une autorité de l'importance de Lyell pour l'appuyer. »

Malheureusement la Philosophie naturelle par l'organe de Sir W. Thomson a aussi son mot à dire sur ce point. Ce savant a déjà démontré par trois preuves physiques complètes et indépendantes, l'impossibilité de pareilles périodes.

La première preuve est tirée de l'observation des températures souterraines, qui vont *crescendo* à mesure qu'on descend. Or les lois de la conductibilité calorifique sont aujourd'hui suffisamment connues pour permettre d'affirmer que la terre était encore rouge à sa surface il y a tout au plus cent millions d'années.

« La deuxième preuve est tirée de la forme de la

(1) *Leçon d'ouverture* de son Cours à l'Université d'Edimbourg, *In Revue* des cours scientiques, numéro du 2 avril 1870.

terre, combinée avec cette observation récemment faite, que le frottement des marées fait croître continuellement la longueur du jour. La terre tournait donc autrefois plus vite que maintenant, et si elle était solidifiée à l'époque qu'indique la théorie de Lyell, elle aurait pris une forme beaucoup plus aplatie que celle que nous lui connaissons.

La troisième preuve est déduite du temps pendant lequel le soleil à pu fournir à la terre les radiations nécessaires à la vie des végétaux qui ont servi de nourriture aux animaux. Ici encore, il est démontré qu'accorder cent millions d'années, c'est déjà dépasser de beaucoup la longueur de cette période.

« Toutes ces déductions s'ajoutent l'une à l'autre, mais une seule suffirait pour renverser les prétentions de Lyell et de Darwin et l'on peut dire comme conclusion, que la Philosophie naturelle a démontré que la durée passée *maximum* de la vie animale sur notre globe peut être approximativement évaluée à quelques siècles près, à une cinquantaine de millions tout au plus et que les progrès ultérieurs de la science, n'élèveront jamais cette estimation mais tendront au contraire à la restreindre de plus en plus. Huxley a naguère es-

sayé d'invalider cette conclusion mais sa tentative a échoué complètement. »

Nous croyons fausse la conclusion de l'éminent professeur d'Edimbourg, surtout quand on voit s'accomplir si lentement le progrès concernant l'homme sur notre planète ; quand on pense surtout que l'homme de la première famille de la première race n'était guère qu'un animal, n'ayant même pas l'usage de la parole et possédant des sens très incomplets ; c'était une véritable brute, n'ayant aucun langage, poussant des cris, comme les animaux. Puis, il s'affina de plus en plus avec la seconde, la troisième et la quatrième famille.

Avec la seconde race, ses sens devinrent plus parfaits encore et augmentèrent d'acuité, enfin avec la cinquième et sixième race, l'homme possédera des sens beaucoup plus affinés, tels qu'en possèdent quelque rares privilégiés contemporains.

Enfin le sixième et septième rejeton non encore advenus formeront des peuples nouveaux dont la civilisation est appelée à éclipser celles du passé ces rejetons ou familles accéléreront le retour de l'humanité vers l'état subjectif et psychique.

Nous terminerons ce chapitre en étudiant la question si controversée du *Paradis terrestre* ou *Héden*.

## I. L'HÉDEN OU PARADIS TERRESTRE

A la fin du Chapitre xii, p. 272, (1), nous avons eu occasion de parler de l'emplacement de l'Héden, du Paradis ; ce dernier terme est la transcription, en français, du mot grec Παράδεισος, qui lui-même est dérivé du Kaldéen *Pardes*, qu'on trouve dans plusieurs passages de la Bible et qui est employé pour désigner un Verger, un Jardin ou un Parc. Ce même terme se retrouve également, sauf de légères variations ou altérations propres à leur génie particulier dans les langues suivantes : le Sanskrit, l'Arabe, l'Arménien, le Persan et le Syriaque et signifie *vaste terre bien cultivée*.

Dans la Bible (version des Septante) ce terme Παράδεισος est bien donné au lieu qu'ont habité Adam et Eve avant ce qu'on dénomme leur faute, c'est ce lieu que le texte hébreu dénomme le *Jardin d'Héden*.

Quel emplacement occupait sur notre globe le Paradis terrestre ?

(1) Le livre des morts des anciens Egyptiens commenté, leur ésotérisme expliqué.

La détermination de cet emplacement a été l'objet de nombreuses recherches d'archéologues, de géographes et de théologiens éminents.

Un des premiers auteurs en date dans ces temps modernes, qui ait étudié en France la question qui nous occupe, est Daniel Huet, Evêque d'Avranches (1), puis nous avons eu D. Calmet (2), J. Hardouin (3), Etienne Morin, etc., etc., enfin Léon Mayou.

A l'étranger, les auteurs qui ont étudié la question sont fort nombreux, nous mentionnerons plus particulièrement Bahrdt (4), Beke (5), J. Kayser (6), Michaëller (7), Rosenmüller (8), Schulthess (9), Viener (10) et d'autres encore qui, la plupart, placent le Paradis dans l'Inde à Ceylan.

(1) De la situation du Paradis terrestre ; Paris, 1691.

(2) Dictionnaire de la Bible, art. *Paradis.*

(3) *De situ Paradisi terrestris excurs. ad Plin.* H. N., ib. IV. Tome I, p. 395.

(4) *Eden. das ist Beitr. über d. Paradieses* ; Francfort, 1772.

(5) *Honoræ biblicæ.*

(6) *Das geretteste Eden* ; Francfort, 1772.

(7) *Das neusie über geographische Lage d. indischen Paradiese* ; Vienne, 1976.

(8) *Haud buch d. biblisch, al terlhnmskund*, tome I, p. 173-75.

(9) *Das Paradies. das Indische und Uberindiscg. historiche, mytisch, mystich*, Zurich, 1806.

(10) *Bibliches Redlveterbuch*, art. Eden.

Dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris* (1) nous trouvons un curieux travail, une sorte de dissertation, dont le *Bulletin* sus mentionné donne une intéressante analyse ; l'aûteur fait remarquer dans son travail que, d'après la Genèse, le fleuve qui arrosait le jardin d'Héden ne se partageait pas en quatre fleuves, mais provenait de quatre sources différentes ou rivières, ce qui concorde avec ce que nous dirons plus loin. De ces quatre rivières deux sont tout trouvés, ce sont l'Euphrate et le Tigre qui se réunissent à Corna pour former le *Schatt-el-Arabe* (Feuve des Arabes). L'auteur anglais joint à ceux-ci le Géhon, lequel est à l'Est dans le Kerkhah qui se jette dans le *Schatt-el-Arabe* et dont l'ancien nom pourrait se retrouver dans celui de Koon ou Koun que porte un de ses affluents. Or, la Bible nous apprend que le Géhon entourait la terre de Kousch, c'est-à-dire d'après les commentateurs, l'Ethiopie, tandis que l'auteur anglais y reconnaît *kohistan* ou *kochistan*. Enfin le même auteur anglais identifie « le *Fison* ou *Phison* au Haffar appelé aussi *Karoun.* »

La conclusion de notre auteur est celle-ci : que l'Héden s'étendail du point où le Karoun se jette

(1) Numéro d'août 1848.

dans le *Chatt-el-Arabe* et s'étendait jusqu'aux rivages du golfe Persique (environ sur une étendue de 18 kilomètres de longueur).

Nous ne saurions partager cette opinion de l'auteur anglais et nous préférons de beaucoup placer le Paradis terrestre dans l'Afrique centrale dans le désert du Sahara, comme l'a fait M. Léon Mayou.

C'est de toutes les suppositions la plus plausible sans contredit (1).

« Moïse, dit-il (2), nous apprend que quatre fleuves venant du pays d'Héden déversaient leurs eaux dans son sein, ces quatre fleuves étaient alimentés par un fleuve unique : LE NIL !

« Et un fleuve sortait d'Héden pour arroser le jardin, et de là, il se divisait en quatre fleuves. » (Moïse, Ch. II, v. 10).

Ces quatre fleuves desséchés, à ciel ouvert, sont le *Souf*, l'*Igharghar*, prolongé par le fleuve *Tidjond jelt* (*ancien Triton*) ; l'*Oued Miya* et l'*Oued Djeddi* (*ancien Nigris*). L'immense nappe d'eau qu'ils fournissaient avant la création du Nil, alimentait le lac Triton, dout il ne reste plus aujour-

(1) *A commentary on Genesis* (C. II. V. 10) by W. A. C.
(2) *Les secrets des pyramides de Memphis*, in-8°, Paris, 1894 ; page 44.

d'hui que les chotts Melrir, Rharsa et Djérid. La masse liquide qui n'avait pas été consommée par l'évaporation se déversait dans la Méditerranée par un étroit canal, aujourd'hui recouvert par les sables, lequel canal débouchait au fond du golfe de Gabès.

La communication avec la mer cessa peu à peu et le lac Triton se transforma en marais, à mesure que l'eau détournée dans la vallée Egyptienne fit défaut aux fleuves Sahariens ou aux quatre fleuves du pays d'Héden. Faute d'apports suffisants, le volume d'eau se trouva de plus en plus réduit par l'évaporation ; et le pays, de fertile qu'il était, se trouva transformé en désert. C'est ainsi que commença le désert Saharien à l'aurore des *temps historiques*.

Donc, d'après ce qui précède, le Paradis terrestre n'aurait été ni à Ceylan, ni en Arabie, mais bien dans le cœur même de l'Afrique, dans le désert du Sahara, que l'on devaait transformer en une mer, la mer Roudaire, comme nous le disons dans nos conclusions au sujet du *Livre des Morts* des anciens Egyptiens.

# CHAPITRE XXII

## LE TRANSFORMISME

### L'HOMME DESCEND-T-IL DU SINGE ?

L'homme descend-t-il du singe ?

N'est-il qu'un singe anthropoïde perfectionné ?

Voilà des questions qui ont fait couler des flots d'encre, car il existe certainement une Bibliothèque considérable au sujet de cette descendance de l'homme; et cependant la question n'a pas fait, auprès de certains esprits, *un pas* !

On cherchait un chaînon, un anneau à la chaîne des singes anthropoïdes pour arriver par eux jusqu'à l'homme.

On croit l'avoir trouvé ce chaînon; voici pourquoi.

Au quatrième *Congrès international de Zoologie*, tenu à Cambridge le 20 août 1898, Ernest Hœckel a prononcé le 26 août un discours qui traitait de l'origine de l'homme

*Etat actuel de notre connaissance à ce sujet* (1).

L'honorable savant a cru résoudre finalement le problème de nos origines.

L'a-t-il résolu en effet ? c'est ce que nous allons voir.

D'après Hœckel, l'homme descend du singe, mais pas des familles qui existent actuellement, mais bien de familles éteintes.

Or, Hœckel croit aujourd'hui qu'on a retrouvé les restes fossiles de quelque forme intermédiaire, reliant l'homme aux anthropoïdes actuels ; le *missing link* d'Huxley.

Nos lecteurs savent fort bien que c'est de la zoologie qu'est sortie la fameuse Doctrine du *Transformisme*, également dénommée *Théorie de la descendance*, dont les pères sont : Charles Darwin et Ernest Hœckel et le Grand-Père notre Lamark, qui aurait eu lui-même un précurseur. Quoiqu'il en soit, Lamarck jeta dès 1809 les bases de la théorie de Darwin, qui, né à cette même date

(1) *Ueber unsere gegenwärtige Keoutniss vom Ursprung des Menschen*, Bonn, 1898.

de 1809, ne traita la question qu'en 1859, c'est-à-dire 50 ans après Jean Lamarck.

Dès 1809 Erasme Darwin, le grand-père de Charles Darwin, avait accueilli avec enthousiasme la théorie de Lamarck.

Une des questions qui intéresse le plus l'humanité, c'est celle de son origine, c'est élémentaire ; l'idée du but et de la fin de toute existence humaine, en résulte.

Et la science humaine serait une bien piètre chose, si elle ne s'employait activement à jeter quelque lumière sur le point qui nous occupe, point qui tout en demeurant encore obscur, doit pour cela nous intéresser davantage. Or c'est uniquement sur la connaissance de notre origine que peut être établie la *théorie psychologique de la Connaissance*, base de la Psychologie et de toute philosophie moniste de la Nature.

Les investigations de la science moderne ont singulièrement élargi nos conceptions sur notre essence intime, aussi avons-nous des idées plus justes sur le transformisme.

Aujourd'hui, nous commençons à admettre que l'âme commence son évolution dans les plus bas degrés de la création et la poursuit d'une manière

constante, et toujours en progrès jusqu'aux mondes divins.

Aussi pouvons-nous dire avec raison, que toute âme, dans chaque être vivant, passe par un progrès continue et que cette âme parvenue à l'homme possède déjà une histoire de son évolution.

D'après Lamarck, la transformation des espèces aurait lieu depuis la monade jusqu'à l'homme et cela par atavisme, par une hérédité de formes transmises par les ancêtres; les animaux polycellulaires descendraient d'êtres unicellulaires et les organismes complexes, d'organismes simples.

A côté de la *théorie de la descendancé* ou transformisme, se place la *théorie de la Sélection*. Darwin démontre que presque toutes les espèces organiques dérivent de cette sélection qui est soit naturelle, soit artificielle.

La sélection naturelle se fait par la lutte pour l'existence, c'est la bataille de la vie.

La sélection artificielle ne s'accomplit que par le fait, par la volonté de l'homme qui use de croisements pour obtenir de nouvelles espèces.

De ces sélections résulte la transformation de formes organiques de plus en plus parfaites, de plus en plus vigoureuses.

Enfin, la *théorie de l'évolution* affirme qu'il existe

dans la nature un grand processus évolutif et que tout ne s'accomplit dans celle-ci qu'en vertu de la loi de causalité. Grâce à des combinaisons diverses de la matière, des propriétés nouvelles apparaissent dans les molécules organiques de cette matière, qui est du reste également modifiable par l'influence du milieu où elle se trouve.

Cette conception mécanique du monde est admise par les matérialistes et ils donnent comme complément à cette conception, l'hypothèse de la théorie cellulaire, à l'aide de laquelle ils admettent bien une âme dans l'animal ; mais ils font résider celle-ci dans les cellules de l'économie qui entoure le corps tout entier de l'animal et à la mort, cette âme collective disparaît avec la coque de l'être et ne laisse aucune trace de son existence.

Aujourd'hui, en supposant que l'homme n'ait qu'une âme, tout le monde est à peu près d'accord sur le siège de sa résidence ; c'est dans le cerveau, c'est dans la glande pinéale que résiderait l'âme. Celle-ci survit au corps, avec lequel elle est en contact perpétuel pendant la vie ; elle se met en rapport avec celle-ci par le système nerveux, par le fluide vital. C'est par l'âme et par elle seule que le progrès, l'évolution s'accomplit chez l'homme,

Ainsi donc, d'après ce qui précède nous pouvons

conclure que le *Transformisme*, la *Sélection* et l'*Evolution* aboutissent au même phénomène, à savoir, que la transformation des espèces provient uniquement de l'âme (dénommée instinct chez l'animal) qui fait toute son évolution à travers la série au moyen d'existences successives.

A chacune de ses incorporations, de ses incarnations, l'âme s'agrandit pour ainsi dire, elle se complète par l'adjonction d'un plus grand nombre de particules psychiques éparses dans l'aither, lesquelles particules s'unifient par suite de la loi d'affinité.

Ceci admis et c'est fort admissible, l'évolution ne serait qu'une transformation de l'âme, un changement produit par une addition, une accumulation ou agrégation du principe intelligent, principe qui se poursuivrait de la monade jusqu'à l'homme. La monade représente la parcelle divine à l'état infinitésimal si l'on peut dire, tandis que dans l'âme humaine se trouve quantité de ces mêmes parcelles qui sont venues s'y agglomérer en grand nombre par suite de la loi d'attraction.

Voilà pourquoi, quand l'âme humaine est très évoluée, quand elle a passé par un grand nombre de formes, de corporéité, elle quitte des types pri-

mitifs pour aller animer des êtres de plus en plus parfaits.

Ainsi donc, de ce qui précède, il résulte que les âmes peu évoluées, jeunes, rudimentaires, occupent des corps rudimentaires, tandis que les âmes évoluées occupent des corps de plus en plus évolués ; les premières peuvent donc animer le corps des animaux ; car dès le moment qu'il n'y a qu'un principe intelligent qui s'adapte à tous les êtres de la création, les animaux étant doués d'intelligence possèdent une âme.

Ce qui précède n'est nullement en contradiction avec la science ; car un grand nombre de naturalistes reconnaissent que tout animal qui a un système nerveux a une âme, ce que beaucoup nomment *instinct* ; or l'instinct ne serait qu'une intelligence rudimentaire qui ne leur donnerait pas la faculté de penser, de combiner des systèmes et d'agir en liberté.

Les travaux de John Lubbock sur les fourmis et les abeilles confirment les lignes qui précèdent, car le savant naturaliste après des études longues et patientes et de nombreuses expériences exécutées avec toute la rigidité scientifique paraît conclure que l'intelligence universelle est répandue dans la nature et qu'elle est divisée en parcelles indéfinies.

Enfin Lubbock reconnaît que l'âme constitue bien l'ensemble des facultés mentales et que les insectes qu'il a étudiés étant doués de raison et que leurs facultés étant de la même nature que celles de l'homme, celui-ci et l'animal peuvent être placés sur un pied d'égalité relativement à l'âme et toutes proportions d'ailleurs étant gardées.

Revenant à ce qui fait plus immédiat l'objet de notre étude nous dirons que la loi d'Huxeley indique nettement quelle est la place de l'homme dans la série des vertébrés ; cette loi la voici :

*Les différences psychologiques de l'homme et des anthropoïdes sont moins considérables que celles qu'on observe à cet égard entre les anthropoïdes et les singes inférieurs.*

Hœckel prétend que l'organe de l'âme est particulièrement inconnu des psychologues, c'est-à-dire d'après lui, des savants qui font profession d'exposer l'étude de ses fonctions : « La plupart des psychologues ne connaissent même pas l'anatomie du cerveau et des organes des sens... Le plus grand nombre des psychologues, aujourd'hui encore, ne sait rien des résultats de la psychologie expérimentale moderne, ni de la psychiàtrie... Ils ignorent jusqu'à la localisation des différentes fonctions

psychiques, le rapport de ces fonctions avec les diverses parties du cerveau » et il ajoute plus loin : « La psychologie n'est point du tout la science des fonctions psychiques, n'est point la physiologie des organes psychiques : c'est une manière de métaphysique ».

D'après Hœckel, les psychologues ne connaissent rien des grands travaux de Goltz, de Hermann, de Munk, de Wernicke, d'Edinger, de Paul Flechsig et de tant d'autres encore ; en somme, les psychologues sont des ignorants d'après le maître allemand ! Et pour mettre sans doute les psychologues un peu au courant de la question, le professeur d'Iéna résume la théorie de P. Flechsig relative aux centres de projection et d'association de l'écorce cervicale.

Inutile d'ajouter que notre professeur ne voit rien que matière et que comme Ch. Voght, il doit sans doute croire que *la pensée est une sécrétion du cerveau*, s'il ne le dit pas. Donc l'homme peut parfaitement descendre du singe ; mais pour prouver victorieusement sa thèse, il manquait un chaînon à la chaîne animale, mais un confrère va tendre la perche à Hœckel.

En 1891 ou 1892, un médecin Hollandais, Eugène Dubois, a trouvé à Java des ossements fossile

de *Pithecanthropus erectus*, lesquels restes fossiles doivent provenir, suivant Hœckel, d'une forme de transition entre l'homme et le singe, forme qu'avait déjà postulée dès 1866 à titre de pure hypothèse le professeur d'Iéna. Il avait donné à cette forme le nom de *Pithecanthropus*. « C'est, dit-il, le chaînon qui manquait dans la chaîne des primates supérieurs. »

« Parmi le petit nombre des anthropoïdes encore existants ce sont les Gibbons (Hylobates) « qui se rapprochent le plus de la forme ancestrale commune à tous les anthropoïmorphes. »

Et les plus propres à expliquer la transformation du singe en homme, quant aux autres singes anthropoïdes encore existants : Orang, Chimpanzé, Gorille, ils ont beaucoup moins que les Gibbons « l'habitude de marcher debout et d'appliquer sur le sol la plante des pieds. En outre leur capacité cranienne, partant la grosseur du cerveau, occupe exactement, chez le *Pithecantropus erectus*, le milieu entre celle des anthropoïdes et des races humaines inférieures ; il en va de même pour la ligne caractéristique du profil de la face. »

Comme on peut voir, Ernest Hœckel ne met plus en doute la descendance de l'homme par son ancêtre le singe !

Le médecin militaire Hollandais, M. Eugène Dubois, trouva dans l'île de Java à *Trinil*, sous environ quinze mètres de terre, dans un terrain du plus récent Tertiaire, au *Pliocène*, supérieur par conséquent, parmi d'autres fossiles de la Faune Tertiaire, une *calotte cranienne*; deux *dents* molaires supérieures et un *fémur* entier, qu'il attribua à un animal intermédiaire entre les grands singes anthropoïdes et l'Homme (1).

« Par le crâne et les dents, nous dit le Dr Hollandais, le *Pithecanthropus erectus* s'approche des anthropoïdes, de l'homme par le fémur, sans pourtant pouvoir être rangé ni parmi les anthropoïdes, ni dans le genre humain... Par sa forme, le crâne ressemble de très près à un crâne de Gibbon *deux fois agrandi*, mais il diffère beaucoup de tout crâne humain, même du type de Néanderthal.

Les crânes de ce dernier type, de même que ceux de Spy sont, d'abord beaucoup plus grands et très différents de forme également, surtout dans la

(1) E. Dubois. — *Pithecanthropus erectus, eine menschenachuliche Uebergans form aus Java*, Batavia, Landesdruckerei, 1894.

Cf. E. Dubois (de la Haye). — *Le Pithecanthropus erectus et l'origine de l'Homme*. Conférence annuelle transformiste *in Bullet. de la soc. d'anthropologie*, Paris, 1896. VII, 4e série, p. 460 et suivantes.

*partie antérieure* et dans la *partie pariétale.* Cette dernière est beaucoup plus aplatie dans le *Pithecanthropus.* Mais c'est surtout dans la partie *orbitale du front* que le crâne du *Pithecanthropus* est aussi éloigné des crânes Néanderthaloïdes que de tout autre crâne humain. Cette partie est entièrement pithécoïde. »

M. Dubois dit ensuite que le fémur de Trinil paraît s'écarter suffisamment de la forme humaine pour que cet os ne puisse être considéré comme appartenant à l'homme ; et notre docteur conclut : « Après toute critique touchant la place qu'il convient d'assigner dans la série des primates au *Pithecanthropus*, je persiste à penser que le *Pithecanthropus erectus* appartient en ligne directe à la généalogie de l'homme, ou au moins ne peut s'éloigner beaucoup de cette ligne. »

Mais voici qui est gênant. Les physiologistes anglais, Cunningham, W. Turner, David Hepburn considèrent le crâne de Trinil comme un crâne humain.

Les anthropologues Houzé et Manouvrier tiennent ses ossements, demeurés enfouis pendant des centaines de siècles, pour des restes humains d'une *race fort inférieure*, morphologiquement beaucoup plus arriérée que celles de Néanderthal et de Spy,

donc le Bipède de Trinil serait bien un homme de l'époque pliocène et non un anthropoïde. Au sujet du même fémur, M. Hepburn d'Edimbourg nous dit que « d'après les conditions géologiques, cette découverte fait remonter le genre *Homo* à une période plus lointaine que toute autre découverte antérieure de restes humains. »

Notre collègue Manouvrier va plus loin encore, il nous dit : « A cette époque lointaine, le seul représentant connu du genre *Homo* possédait des *dents* et un *crâne* inférieurs à ce qui avait été antérieurement découvert et très convenable pour représenter dans ce genre *Homo* ou dans la famille des Hominiens, une *phase Pithecanthropique de l'humanité*. Aussi sa conclusion est-elle de donner à cet homme pliocène le nom de *Homo Pithecanthropus*.

Si la proposition du professeur de notre Ecole d'anthropologie était acceptée, le fameux chaînon si recherché et si attendu serait tout trouvé ; malheureusement pour Manouvrier, MM. Krause, Virchow, Valdeyer et d'autres encore tiennent, avec raison suivant nous, les restes fossiles de Trinil pour des restes d'un homme très primitif.

Inutile d'ajouter que tous les savants qui sont pour la descendance de l'homme par le singe sont

d'un avis contraire et soutiennent *mordicus*, *per fas et nefas*, « qu'au point de vue de la théorie transformiste, la seule qui soit *explicative* au sens scientifique du mot, ces distinctions ne sont fondées ni en fait, ni en doctrine. La calotte cranienne de Trinil provient d'une espèce de bipèdes marcheurs, espèce humaine ou préhumaine, intermédiaire entre le singe et l'homme, espèce contemporaine d'une faune néopliocène bien datée et bien caractérisée (1). »

Les mêmes partisans de notre descendance simiesque vont jusqu'à dire que « tous les géologues et tous les paléontologistes paraissent unanimes sur ce point très important pour la théorie de l'homme (2). »

Les mêmes savants affirment que les ossements fossiles de Trinil sont bien certainement des restes de l'ancêtre de l'homme, bien que la face de l'être en question eût un *facies* simiesque ; tout le prouve : les dimensions des dents, le volume des mâchoires, la visière frontale en toit, les apophyses orbitaires énormes (orbites dites *en lorgnette*), conséquence morphologique d'une capacité cranienne

(1) Jules Soury. — *Revue générale des sciences*, janv. 99, p. 52.
(2) *Ibidem.*

relativement très, très faible, de même que l'exiguité extrême d'un front fuyant; la largeur du frontal n'a guère que 86 à 87 millimètres, à ces signes caractéristiques, il faudrait ajouter : l'absence totale de bosse occipitale, l'absence presque complète de courbure pariétale (signe des plus caractéristiques), la forme aplatie de la calotte (platycéphale), enfin la crête occipitale remonterait très haut vers le lambda. Tous ces signes feraient donc apparaître l'homme Pliocène de Trinil comme une espèce intermédiaire dont le crâne présente des caractères bien inférieurs à ceux de Néanderthal et de Spy.

M. L. Manouvrier nous dit que « par la brièveté et l'aplatissement de sa région pariéto-occipitale, le crâne de Trinil descend au-dessous de certains jeunes anthropoïdes (1).

Malgré toutes ces bonnes raisons, nous persistons dans notre croyance, à savoir que nous nous trouvons en présence d'un homme des plus primitifs, d'autant que nous savons qu'en Anthropologie, l'infériorité craniologique des races fossiles croît en raison de leur Antiquité ; c'est là, pourrions-nous dire, un axiome.

(1) *In Bull. de la Soc. d'anthropologie de Paris* IV, 4e série, 1895, 12-47 ; 553-651, et VII, 1896, 396, 460-473.

Ceci admis, étudions les divers crânes préhistoriques, connus de tous les paléontologistes ; après cette étude, nous pourrons aborder d'une façon utile celle du crâne pliocène de Trinil.

Beaucoup d'anthropologues croient que l'homme primitif vivait à l'époque Chelléenne, aujourd'hui nous pouvons affirmer qu'il faut remonter jusqu'au tertiaire pour trouver le type cranien primitif, avant la découverte des derniers débris fossiles.

MM. de Quatrefages et l'abbé Bourgeois n'avaient pas hésité à adopter l'époque tertiaire pour l'apparition de l'homme sur notre globe, on voit que leur intuition les avait fort bien servis.

Or avant la découverte des restes fossiles de Trinil, dont nous venons de parler, nous savons que près du Puy, on avait découvert dans des coulées boueuses du Volcan de la Denize le corps d'un homme emporté dans ces boues, qui font partie du Pliocène, c'est-à-dire de la partie supérieure de l'époque tertiaire. Or M. Sauvage a reconnu sur les mêmes lieux que le crâne de cet homme était bien pareil à celui du Néanderthal (Belgique), crâne trouvé à la base des terrains quaternaires ; on peut considérer ce crâne comme le type conservé de la forme céphalique de l'homme Tertiaire.

*Le crâne d'Eguisheim* près de Colmar, découvert par le Dr Fauvel dans le lœss durci du Rhin, à 9 mètres environ de profondeur, présente tous les caractères du crâne du Néanderthal, savoir : front fuyant, arcade sourcilière fort saillante, et développement postérieur de la tête très considérable.

Aux environs de Stuttgard au milieu d'ossements de mammouth, on a trouvé à Canstadt, un crâne semblable en tous points à celui de Néanderthal ; on ne saurait élever un doute sur son origine, car le crâne de Canstadt a été trouvé dans une brèche *du rocher du Gibraltar*, dont la haute antiquité est tout à fait indiscutable.

Près de Liège, à 20 mètres au-dessus du niveau de la Meuse, on a trouvé *le crâne* dit *de Chauveaux*, qui appartient également à l'époque Chelléenne. Ce crâne est petit, le front fuyant ; il est surtout remarquable par son extrême allongement.

Les *Crânes de Clichy*, découverts dans les bas niveaux de la Seine, présentent des caractères d'infériorité incontestables, caractères qui sont notés chez un grand nombre de primates.

Nous terminerons ce que nous avons à dire sur les crânes préhistoriques en signalant le *crâne* dit de l'*Olmo*, qui diffère totalement de ceux que nous

venons de mentionner. Il a été trouvé en Toscane aux environs d'Arezzo, dans les argiles quaternaires. C'est très certainement un crâne préhistorique, il se trouvait dans les argiles non remaniées mêlé à des restes d'*elephas primigenius*; dans le même dépôt, se trouvaient quelques silex taillés. D'après le professeur Cocchi, ce crâne qui n'offre aucun caractère pithécoïde, se placerait en dehors des types qu'il a examinés en Italie et ne présenterait aucun terme de comparaison dans toute la crâniologie ancienne; il est surtout remarquable par ses proportions considérables. Ainsi le crâne de Voltaire qui mesure 21 pouces de circonférence, ce qui n'est pas ordinaire, se trouve au-dessous de celui d'Olmo, qui mesure 21 pouces et demi. L'homme auquel il a appartenu était sans doute d'une grande intelligence.

On a trouvé en Belgique, dans une grotte dénommée *la Naulette*, une mâchoire humaine très curieuse; elle était forte et très épaisse et n'avait point l'apophyse Géni, caractéristique du langage; elle ressemblait donc à une mâchoire de singe; on peut donc affirmer que l'homme porteur de cette mâchoire ne parlait point; mais il pouvait être muet de naissance, dira-t-on? à cela nous répondrons que la dentition de cette mâchoire était la

même que celle des Anthropoïdes ; les molaires et les canines présentaient la même forme que chez ces singes et elles étaient disposées de même dans la mâchoire ; la dernière des trois molaires était la plus grosse, tandis que chez l'homme de nos jours, c'est le contraire ; la dernière molair est la moins forte.

A Moulin — Quignon, on a trouvé une autre mâchoire, dont les caractères se rapprochent de ceux de la Naulette. M. de Quatrefages estime que ce type de mâchoire des plus primitifs se serait conservé dans la race humaine, comme un organisme transitoire, bien qu'ayant subi quelques modifications, chez des êtres sortant de l'animalité. Encore de nos jours, ces êtres serviraient de transition entre l'animal, les Fuégiens, les Bochimans et les Négritos, qui ne seraient guère plus avancés que les hommes de l'époque quaternaire.

A Engis dans une caverne à ours (Ursus Spœleus) située dans les environs de Liège, le Pr Schmerling a découvert au milieu de débris d'ossements fossiles et des vestiges d'une primitive industrie, un crâne dénommé dès lors *Crâne d'Engis*, qui remonterait à la période glaciaire, dont la durée d'environ cent mille ans implique de notables changements dans la constitution de l'homme.

A Solutré, près de Mâcon, on a également trouvé des crânes préhistoriques qui paraissent contemporains de l'âge du renne. Certains de ces crânes présentent une courbe très faible et le front, bien qu'ayant peu de largeur, n'est cependant pas fuyant.

En Suède, on a découvert des crânes analogues à ceux de Solutré, front bas, dolichocéphales et qui cependant ne présentent point un type bestial.

En résumé, par des observations très consciencieuses, on peut dire que les crânes conservent la forme allongée (dolichocéphale) pendant toute la durée du quaternaire ; ils ne deviennent arrondis (brachicéphales) que vers la fin des temps préhistoriques ; or entre ces deux limites, il s'est écoulé un espace de temps qu'on ne saurait estimer à moins de vingt mille ans.

On peut donc conclure de ce qui précède que dans les gisements les plus anciens, les crânes sont dolichocéphales et cela jusqu'à l'époque paléolithique ; puis ils deviennent brachicéphales, quand l'homme devient plus civilisé.

Nous devons ajouter que même les crânes dolichocéphales présentent entre eux une dolichocéphalie variée. Ainsi les crânes de Cro-Magnon

(Dordogne) n'ont pas les mêmes caractères que les crânes de Bruniquel ; les premiers ne présentent pas le type simiesque, mais celui de l'homme civillisé ; les crânes de Bruniquel marquent sur eux un progrès considérable, car leur forme affecte celle d'un bel ovale avec des contours très réguliers, ce qui manque aux premiers.

Disons en terminant ce qui concerne l'étude de ces crânes que c'est bien à tort qu'on veut voir dans les *crânes* dits *de Grenelle*, trouvés dans les niveaux moyens de la Seine, des crânes préhistoriques ; ils ne présentent aucun des caractères de cette période. La question a été résolue dans le sens que nous indiquons, à nôtre société d'anthropologie.

Nous allons maintenant poursuivre la descendance de l'homme par le singe en l'étudiant au point de vue psychique.

Nous dirons donc que les partisans de cette doctrine, et ils sont nombreux, veulent que l'homme descende plutôt du Gibbon, car ce dernier anthropoïde en s'incarnant pour la dernière fois dans une corporéité simiesque doit être un singe perfectionné tenant de la nature humaine, qu'il allait créer, et de la nature simiesque qu'il conserva encore longtemps, jusqu'à ce que par des incarna-

tions successives il eût dépouillé les dernières traces de la pure animalité.

Les partisans de cette descendance de l'homme prennent de préférence à l'orang, au chimpanzé et au gorille, le Gibbon, parce que cet animal est doux, caressant et semble supérieur aux autres singes anthropoïdes (1).

D'après ce qui précède, l'homme primitif ne remonterait pas au-delà de la base de l'époque Chelléenne. Pendant la durée du Pliocène, le précurseur de l'homme serait apparu, tandis que les anthropoïdes avaient fait leur apparition dès le miocène.

A cette époque déjà éloignée du tertiaire, la température était presque égale sur la surface du globe, aussi les primates vivaient en même temps sur divers continents, ce qui expliquerait, disent

(1) Gratiolet et le Dr Hervé prétendent n'avoir trouvé, au point de vue anatomique, des caractères différents entre l'homme et les anthropoïdes.

Linné va plus loin encore ; il classe carrément l'homme dans le groupe des *Primates*, et un grand nombre de naturalistes admettent la classification animale de Linné ; ils se servent même de celle-ci pour dire que l'homme a pu faire simultanément son apparition en Asie et en Afrique, puisque *ces contrées ont* été habitées par les premiers Primates ; le gorille, espèce qui se rapproche le plus de l'homme, habite le Gabon, le chimpanzé, la Guinée, le gibbon et l'orang, l'Inde et les îles avoisinantes de la côte Indienne.

quelques anthropologues, l'apparition de l'homme sur plusieurs points du globe à la fois.

Nous avouons que ce raisonnement est captieux et ne manque pas de charme.

A propos des Anthropoïdes, nous trouvons dans l'étude d'un ami regretté les lignes suivantes qui nous paraissent fort curieuses : « Soyons bien persuadés toutefois que ce sont les âmes ayant animé les anthropoïdes qui vinrent s'incarner dans l'homme primitif et non point des esprits déjà avancés, attendant dans l'espace le moment propice pour faire leur apparition sur la terre. Ce qui a pu faire croire à la venue d'esprits autres que ceux des singes, c'est qu'on pense généralement que les animaux ne progressent point, et que, n'ayant que l'instinct, ils ne peuvent aller au-delà de la condition pour laquelle ils ont été créés et dont la limite semble infranchissable, mais il n'en est pas ainsi. La nouvelle théorie déjà entrevue par quelques philosophes naturalistes vient prouver cette intéressante série animale, dont l'âme parcourt à notre insu les degrés, et arrive peu à peu vers l'humanité à laquelle elle vient se mêler quand l'évolution inférieure est accomplie.

« Les singes actuels font aussi leur évolution et nous pensons qu'ils viennent s'incarner chez les

Négritos, les Feugiens, les Bochimans et chez toutes les races inférieures du globe.

« Dans les temps géologiques, la race humaine n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui ; elle avait encore quelques caractères simiens, et ce n'est que pendant la longue période de deux cent mille ans, que des modifications furent apportées à sa conformation physique, à ses mœurs et à ses besoins. L'homme s'est perfectionné depuis par des existences successives ; il n'est plus ce qu'il était dans le lointain des âges ; tout est changé autour de lui, et notre civilisation ne peut être comparée en rien à la barbarie de l'époque paléolithique ».

« Lorsqu'on jette un coup d'œil attentif, nous dit Bourgès dans la même étude (1), sur l'ensemble des crânes préhistoriques déjà connus, en procédant des plus anciens aux plus récents, on aperçoit chez eux un progrès dans la série des âges, un perfectionnement organique, décelant divers degrés de culture intellectuelle. Le cerveau augmente de volume, les circonvolutions deviennent plus nombreuses, et l'on voit une forme nouvelle, la brachicéphalie, c'est-à-dire une tête arrondie,

(1) Communication à la Société d'anthropologie de Paris, année 1883.

apparaître à l'époque Robenhausienne sans que la dolicocéphalie disparaisse entièrement. »

Connaissant bien maintenant tout ce qui concerne les crânes préhistoriques nous pouvons aborder l'étude du crâne de Trinil et décider, en connaissance de cause, si l'homme descend oui ou non du singe!...

Le crâne en question appartient au Pliocène, il cube environ 950 centimètres cubes, ce qui le met au niveau presque des crânes des races sauvages les plus infimes.

Une capacité cranienne de 900 à 1000 centimètres cubes correspond à un poids encéphalique d'environ 800 grammes, il l'emporte donc de 400 grammes environ sur celui des plus grands gorilles.

Les observations qui précèdent ont une réelle importance, car elles démontrent jusqu'à l'évidence que nous ne nous trouvons pas en face d'un animal anthropoïde, mais devant les restes fossiles de l'espèce humaine, d'un hominien.

C'est d'abord l'opinion d'un homme considérable, de Manouvrier, qui ne craint pas de dire :

« Pour ma part, j'avoue que je n'aurais pas hésité à placer le *Pithecanthropus* dans la famille des Hominiens, car une espèce jouissant de l'*attitude*

*verticale*, de la marche bipède et d'un volume cérébral au moins double de celui des anthropoïdes à taille égale, est complètement de la famille des anthropoïdes et possède les caractères fondamentaux et distinctifs de la famille humaine. »

Donc le fameux chaînon n'est pas encore trouvé. Aussi nous ne pouvons admettre les lignes suivantes du professeur d'Iéna, car Ern. Hœckel devient trop affirmatif quand il ajoute : « tous les éléments fondamentaux de la généalogie des primates, depuis les plus anciens demi-singes (Lémuriens) de l'Eocène jusqu'à l'homme apparaissent clairement devant nos yeux, dans l'époque tertiaire, il n'y a plus là de « chaînon manquant » au moins essentiel. « L'Unité Phylétique du *Phylum* des primates jusqu'à l'homme est un fait historique. »

Pas si historique que cela, car un grand nombre d'anthropologues sont absolument d'un avis contraire à celui du professeur allemand.

Quant à nous, nous persistons dans notre croyance, à savoir : que ce n'est pas l'homme qui descend du singe, mais bien que celui-ci est le produit d'un accouplement monstrueux de l'homme.

Mais adopter une telle version est chose trop

simple pour être admise par de grands savants; c'est là un fait trop vulgaire, or c'est précisément pour cela, que nous le croyons absolument vrai!...

Enfin voici un dernier argument que nous croyons excellent.

Puisque l'homme descend du singe, pourquoi celui-ci ne fournit plus, ne procrée plus d'hommes?

Il manque un chaînon, dira le savant!

Fort bien, répondrons-nous, mais alors pourquoi le singe ne procrée-t-il pas le chaînon manquant et celui-ci l'homme. Car enfin s'il en a été ainsi dans le passé, pourquoi n'en est-il pas de même dans le présent!

Nous pouvons donc conclure : l'homme ne descend pas du singe, c'est absolument certain ; C. Q. F. D.

Passons à l'étude de LA FIN DE L'HUMANITÉ, et à celle des Continents disparus, par suite de cataclysmes Cosmiques.

# CHAPITRE XXIII

## LA FIN DE L'HUMANITÉ

Combien de fois des prophètes de malheur nous ont prédit la fin du monde, partant de notre humanité terrienne.

Voici un nouveau Jérémie mais bien sceptique, nous devons l'avouer : M. le marquis de Nadaillac qui, sous le titre de cette étude, vient nous donner des aperçus très curieux (1) que nous étudierons au point de vue psychique.

Son étude débute ainsi :

Tout ce qui a un commencement aura une fin !

Ceci nous paraît vraisemblable, aussi là n'est pas la question, mais bien de connaître, si possible, à quel moment aura lieu cette fin ?

(1) Brochure in-8° de 41 pages (*Extrait du* CORRESPONDANT, Paris, De Soye et fils, imprimeurs, 1897 (*non mise dans le commerce*).

D'après les travaux de M. Faye, de l'Institut (1), de M. Lapparent et du général Brialmont, la fin du monde serait relativement prochaine; elle surviendrait dans trois ou quatre cents ans. M. de Nadaillac n'y croit guère pour cette époque et nous sommes de son avis, aussi le félicitons-nous de n'être pas aussi pessimiste que les auteurs que nous venons de nommer.

Personnellement nous ajouterons, qu'il est peut-être très fâcheux que la fin du monde soit beaucoup plus éloignée, car si la *vie terrienne* n'existait plus, l'être humain, l'humanimal vivrait dans un autre milieu, dans un autre monde et serait probablement moins malheureux que sur cette terre, sur laquelle de grands besoins matériels rendent, en général, l'existence de l'homme si misérable !

Comment s'accomplira la fin de notre monde ?

Par la congélation, car, écrit un savant éminent : « Le soleil se condense et se contracte. Sa fluidité actuelle doit aller en s'affaiblissant. Il arrivera un moment où la circulation qui alimente la photosphère commencera à se ralentir; alors la radiation de chaleur et de lumière diminuera ; la vie végétale et la vie animale se resserreront de plus en plus vers l'équateur terrestre ; quand cette circu-

(1) *L'origine du Monde.*

lation aura cessé, la brillante Photosphère sera remplacée par une croûte opaque et obscure qui supprimera immédiatement toute radiation lumineuse. » D'où plus de chaleur, partant plus de vie, tout, la mer elle-même étant congelés.

Voilà une première fin, mais il y en a d'autres : Voici celle indiquée par M. Lapparent (1).

« D'après les données les plus récentes de la science, l'altitude moyenne de la terre ferme peut être représentée par un plateau uniforme dominant de 700 mètres le niveau de la mer. Ce plateau est l'objet d'incessantes attaques de l'Océan d'un côté, des agents atmosphériques de l'autre. Les rivières ne cessent de porter à la mer les menus débris de roches désagrégées par les alternatives de l'humidité et de la sécheresse, du froid et du chaud, de la gelée et du dégel. Cette action constante diminue chaque année la masse continentale dans une proportion que l'on a évaluée à plus de 10 kilomètres cubes (2).

« Il faut encore tenir compte de l'action dissolvante des eaux continentales chargées d'acide car-

(1) *Bulletin de la Société de géographie*, 1890, p. 472.

(2) MURAY, *Scottish Geographical Magazine*. Nous nous demandons comment Murray a pu évaluer *exactement* le cube de ces destructions et celui de celles qui vont suivre ?

E. B.

bonique. D'après les études faites à l'embouchure du Mississipi, de la Tamise et du Danube, la quantité de matières en dissolution enlevées annuellement aux continents ne serait pas inférieure à 5 kilomètres cubes.

« Il est enfin un troisième facteur, l'ablation des falaises qui forment nos rivages, que M. Lapparent apprécie et qu'il porte à 3 mètres par siècle (c'est là un minimum). Il permet de conclure que tandis que les eaux courantes enlèvent à la terre ferme plus de 10 kilomètres cubes, la mer n'atteint pas même le dixième de ce chiffre (1).

« Ces chiffres réunis donnent un total de 15 à 16 kilomètres cubes enlevés chaque année à la masse continentale, et si l'on tient compte des dépôts sédimentaires qui viennent se loger au fond de la mer, l'altitude du plateau subit chaque année une perte de 155 millièmes de millimètre. »

M. de Nadaillac a soin d'ajouter que ces calculs

(1) M. Lapparent nous donne les éléments de ce calcul. Il admet 50 mètres comme la hauteur moyenne des falaises. 200.000 kilomètres comme longueur des côtes (Elisée Reclus, *Les Continents*). Appliquant ces chiffres à ceux qui expriment la superficie, aujourd'hui bien connue, de la terre, on trouvera que la perte admise de 1.500 mètres cubes par kilomètre et par an, donnera 300 millions de mètres cubes, soit journellement trois dixièmes de mètre cube environ.

ne peuvent être qu'approximatifs ; nous sommes absolument de son avis, nous ajouterons même qu'ils sont faux, car enfin si les falaises s'abaissent, les fonds de la mer se relèvent un peu moins, nous le voulons bien, mais enfin ils s'élèvent assez pour un jour transformer la mer en collines, puis en montagnes et les rôles sont renversés, voilà tout.

Mais M. de Nadaillac veut les supposer exacts pour conclure en disant que « si les agents actuels continuent leurs actions dans des conditions semblables à celles dont nous sommes témoins, il faudrait quatre millions et demi d'années pour raboter complètement la surface de la terre, entraîner l'inévitable submersion des continents et mettre fin sur notre globe à toute vie végétale ou animale. »

On voit par les lignes qui précèdent que nous pouvons encore revenir plusieurs fois sur la terre avant d'être témoins dans une incarnation quelconque, de la fin de l'humanité.

Toutefois, ajoute notre auteur :

« Il n'en serait pas de même, si les conclusions présentées par le général Brialmont de l'Académie royale de Belgique étaient fondées (1). Dans un pe-

(1) *Classes des sciences*, 16 décembre 1896.

tit nombre de siècles, trois ou quatre au plus, l'homme se trouverait en face des problèmes les plus redoutables de tous ceux qui ont marqué son existence, dus cette fois non à des agents sur lesquels il ne peut exercer une action, mais à sa seule initiative, à sa volonté. L'accroissement de la population du globe est aujourd'hui si *rapide* (1), que si elle devait continuer dans les mêmes proportions, l'étendue des terres cultivables ne suffirait plus à sa subsistance et à celle des bestiaux indispensables à ses besoins. Le résultat ultime des progrès dont nous sommes si fiers, serait donc l'anéantissement de la race humaine, le retour à la barbarie des survivants et cela, je le répète, dans quelques siècles à peine. »

Ce qui précède nous paraît empreint d'une grande exagération. D'abord l'accroissement de la population n'est pas tellement rapide, qu'il y ait lieu de s'en préoccuper d'orés et déjà ; les guerres, les épidémies, le surmenage, etc., sont là pour empêcher le cannibalisme supposé par le brave général belge ? quant aux *bestiaux indispensables aux besoins de l'homme ;* on peut admettre que la machinerie, les moteurs mécaniques et l'alimentation

(1) Beaucoup de sociologues soutiennent le contraire.

végétarienne ou chimique de l'homme lui permettront de se passer du concours des animaux pour quoi que ce soit. Un peu plus loin du reste, nous reviendrons sur l'alimentation de l'homme et nous poursuivrons ici le dépouillement de la brochure de M. de Nadaillac : « L'homme, dit-il, a certainement vécu sur la terre depuis plus de dix mille ans. Les découvertes qui se renouvellent chaque jour apportent les preuves les plus sérieuses à l'appui de ce chiffre ; elles permettent même d'affirmer que c'est là un minimum et qu'il serait difficile, avec un nombre aussi restreint de siècles, de remonter jusqu'aux contemporains du grand tigre et du grand ours, jusqu'aux troglodytes n'ayant pour habitation que les cavernes creusées par les eaux ; pour armes et pour outils, que quelques cailloux grossièrement taillés. »

Ici l'auteur nous parle de la population du globe dans l'Antiquité et des fléaux qui, pendant le Moyen-Age, décimèrent l'Europe, l'Asie et l'extrême-Orient.

Puis vient une question de population dans laquelle nous ne saurions entrer, nous nous bornerons seulement à en détacher la population de la France à différentes époques, ce qui peut intéresser certainement nos lecteurs.

| | |
|---|---|
| Au temps de César, la Gaule comptait. . . | 6.700.000 |
| Sous les Antonins. . . . . . . . . . . | 8.700.000 |
| Sous Charlemagne, la France avait. . . . | 8 à 9.000.000 |
| Au début du XIVe siècle. . . . . . . . . | 22.000.000 |
| Sous Charles IX. . . . . . . . . . . . | 20.000.000 |
| A la mort de Louis XIV. . . . . . . . . | 18.000.000 |
| Sous Louis XVI. . . . . . . . . . . . | 26.000.000 |
| En 1801. . . . . . . . . . . . . . . . | 27.000.000 |

Dans le § III de sa brochure, l'auteur étudie les progrès au XIXe siècle, l'accroissement de la population, la natalité en Europe, d'après le général Brialmont, la mortalité, la durée moyenne de la vie humaine, sa prolongation. Le même général fournit une statistique sur ce qu'ont coûté d'hommes, les guerres modernes.

« Les grandes guerres de la première République et de l'empire ont coûté, à l'humanité, dit le général Brialmont, 5 millions d'hommes ; la guerre de Crimée 750.000, celle d'Italie de si courte durée, 45.000 ; la guerre de Sécession, en Amérique, 232.090 ; la guerre entre l'Autriche et la Prusse, terminée par la bataille de Sadowa, 45.000; nos tristes guerres de 1870, 315.000 hommes et au sujet de celles-ci, une suite nous informe que ce chiffre n'est pas exagéré, que les décès pour les quatre années qui ont précédé la guerre se sont élevés en moyenne à 878.000 ; or, 1870 en a

donné 1.046.909 et 1871, 1.271.010 décès, soit pour les deux années une augmentation de 461.919 qui représentent approximativement pour la France, le total des victimes de la guerre. Il faut ajouter les pertes des Allemands non moins considérables que les nôtres.

Le général Brialmont ne compte que ceux qui sont morts sur les champs de bataille.

Dans les §§ IV et V, M. de Nadaillac étudie la population du globe, puis parlant de la science moderne, il vient à dire qu'avec le progrès incessant « il ne paraît pas exagéré de porter au double, au triple même, le nombre d'hectares cultivables et leur produit à un taux supérieur au produit actuel, alors qu'arrivera l'échéance fatale annoncée par le général Brialmont. Que deviennent les calculs précis qu'il donne et comment les discuter dans l'ignorance complète où nous sommes des nouvelles conditions d'existence qu'apportera l'avenir ? »

On ne saurait mieux dire, mais les lignes précédentes démolissent absolument toute prévision possible de la fin du monde.

Si nous poursuivons le dépouillement de la brochure, nous y voyons que l'auteur s'occupe de la question des combustibles, question dont nous

nous sommes beaucoup occupé nous-même dès 1870 (1).

Et l'auteur nous dit : « L'inégalité entre l'accroissement de la population et l'accroissement des forces productives du sol, n'est pas le seul danger qui menace l'humanité. Dans un temps assez prochain peut-être, le combustible fera défaut. Les forêts seront depuis longtemps défrichées, souvent avec une coupable imprévoyance (2). Partout où le nombre d'hommes augmente, elles disparaissent rapidement, et déjà l'on peut prévoir l'épuisement des houillères ou des gisements de pétrole qui ne se reconstituent pas ou qui se reconstituent avec la plus extrême lenteur. La consommation

(1) Dans un volume technique : TRAITÉ COMPLET *théorique et pratique de la Tourbe*. 1 vol. in-8 avec figures. Librairie Polytechnique de Baudry, Paris, 1870.

(2) L'Industrie contribue largement à cette destruction. Pendant le cours de l'année 1896, pour n'en donner qu'un exemple, la France et l'Angleterre avaient manufacturé plus de 400.000 tonnes de pâte chimique de papier, avec des bois importés de Suède et de Norvège. Ce chiffre représente le rendement en cellulose, de pins ou sapins âgés au moins de 30 ans. Un pin de 35 à 40 ans ne peut fournir plus de 150 kilogrammes de pâte, propre à la papeterie. On peut juger par ce détail de l'immense destruction des conifères. Avec une semblable consommation, toutes les forêts de l'Europe auront disparu en un demi-siècle (Urbain, *Les succédanés du papier*). On peut consulter sur le passé, Alfred Maury, *Les Forêts de l'ancienne Gaule*. Le reboisement des pentes dénudées de nos montagnes est une nécessité qui s'impose à bref délai.

du charbon s'accroît dans de formidables proportions ; de 1800 à 1860, elle est montée en Angleterre de 10 millions à 108 millions de tonnes ; elle s'élève actuellement à 170 millions, et si les progrès de l'industrie continuent tels que nous les voyons aujourd'hui, dans un demi siècle la consommation annuelle approchera de 300 millions (1). Il est évident qu'avec une semblable consommation, les gisements de houille seront épuisés ou inexploitables dans un délai assez court. Les savants discutent sur le terme fatal. Jevons et Price Williams parlent d'un siècle (2) Cette période paraît trop limitée à Hull et, dans un travail sur les houillères de la Grande-Bretagne, il estime que si l'on descendait à 4.000 pieds de profondeur (3), on pourrait extraire dans la seule Angle-

(1) On s'abaissera de 10 à 15 millions de tonnes seulement par suite d'un nouveau combustible, l'électricité, par exemple, dont les moteurs producteurs sont alimentés aujourd'hui par la houille ou les chutes d'eau. La houille sera un jour remplacée non seulement par la tourbe, mais peut-être par les détritus des villes avec lesquels on fera des sortes de charbons agglomérés par suite de leur compression avec de puissantes machines.

E. B.

(2) Voir ce que nous disons au sujet de l'épuisement de la houille dans notre *Traité* de la Tourbe ; 1 vol. in-8 avec figure, Paris. Librairie Polytechnique, J. Baudry, 1870.

(3) Environ 1.250 mètres.

terre 140 milliards de tonnes et assurer la consommation à raison de 300 millions de tonnes pendant quatre siècles et demi.

L'exploitation des houillères dans de semblables conditions peut-elle être fructueuse? Nous ne le pensons pas. La ventilation et l'épuisement des eaux seraient trop onéreux et le grisou deviendrait une menace perpétuelle sous la pression à laquelle il serait soumis. Mais la science est loin d'avoir dit son dernier mot et ce qui, au point de vue scientifique ou économique, est à peu près impossible aujourd'hui, deviendra facile dans l'avenir avec les ressources qu'elle saura créer, avec les procédés nouveaux dont elle saura très probablement doter l'humanité. »

Combien existe-t-il dans la nature de forces inutilisées ou incomplètement utilisées? Ces forces seront les moteurs de l'avenir, les sources du mouvement et de la chaleur. Le vent, les chutes d'eau, les marées, l'aither même deviendront les serviteurs de l'homme et faciliteront sa marche en avant. Qui donc se doutait, il y a bien peu d'années encore, du parti que l'on pouvait tirer des célèbres chutes du Niagara?

Depuis le 1er octobre 1896, le problème est résolu, on utilise déjà ou on utilisera dans quel-

ques mois, une force de 25.625 chevaux (1). Ce n'est là évidemment qu'un faible début, la transmission de la force à distance est encore à peine connue et le Niagara est un réservoir inépuisable (2).

Ce que le Niagara fait pour l'Amérique du Nord, le Nil peut le faire pour l'Egypte. M. Prompt, inspecteur général des ponts-et-chaussées, propose de se servir des cataractes comme générateurs d'électricité. Le projet, paraît-il, est très exécutable et déjà on peut prévoir les filatures, les sucreries, les irrigations si importantes dans le pays, mues par ce nouveau moteur (3).

Il faut, dit un chimiste éminent, utiliser la chaleur centrale de notre globe. Cette dernière peut être captée en creusant des puits de 3 à 4.000 mètres de profondeur, ce qui n'est peut-être pas impossible pour les ingénieurs de nos jours, ce qui ne le sera assurément pas pour les ingénieurs de l'avenir. L'eau atteindrait au fond de ces puits une température élevée et développerait une puissance

(1) Rankine, *Electrical Engineer*, *Nature*, 6 mars 1897.

(2) On s'occupe également, de l'autre côté de l'Atlantique, d'utiliser le Saint-Laurent qui, dans le Comté Masséna, présente des chutes mesurant plus de 16 m.

(3) Correspondance du *Times*, mars 1897.

motrice d'une force immense, ressource suprême de l'humanité.

M. Berthelot ne s'arrête pas dans cette voie féconde, dans ces espérances réalisables peut-être, dans un avenir plus ou moins éloigné, il s'engage dans le pays des chimères d'où l'on ne peut revenir. « Le jour, continue-t-il, où l'énergie sera fournie économiquement, on ne tardera pas à obtenir de nouvelles substances alimentaires (1), à fabriquer des aliments de toutes pièces avec le carbone emprunté à l'acide carbonique, avec l'hydrogène et l'oxygène pris à l'eau, avec l'azote tirée de l'atmosphère ». Je doute fort, dit M. de Nadaillac, que les amis socialistes ou collectivistes du savant Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences acceptent volontiers le menu qu'il leur prépare : « Une petite tablette de matière azotée, une petite motte de matière grasse, un petit morceau de fécule ou de sucre et un petit flacon d'épices, le tout exempt de microbes pathogènes. »

Accepteront-ils plus volontiers l'avenir qu'il leur

(1) « La science, observe le général Brialmont, est parvenue à extraire des minéraux, la glucose et les corps gras, pourquoi n'en extrairait-elle pas la matière du blé qui se compose d'amidon, de cellulose et de gluten dont les éléments constitutifs sont le carbone, l'hydrogène et l'azote. » (*Loc. cit.* p. 921.)

annonce ? « Quand la chimie aura accompli dans le monde cette révolution, disait-il dans un banquet récent (1), il n'y aura plus ni champs couverts de moissons, ni vignobles, ni prairies remplies de bestiaux ; l'homme gagnera en douceur et en moralité, parce qu'il cessera de vivre par le carnage et la destruction des créatures vivantes. Il n'y aura plus de distinctions entre les régions fertiles et les régions stériles. Peut-être même que les déserts de sables deviendraient le séjour de prédilection des civilisations humaines, parce qu'ils seront plus salubres que ces alluvions empestées et ces plaines marécageuses engraissées de putréfactions qui sont aujourd'hui le siège de notre agriculture. La terre deviendra un vaste jardin arrosé par l'effusion des eaux souterraines où la race humaine vivra dans l'abondance du légendaire âge d'or. »

« Ajoutons, dit M. de Nadaillac, que ces temps merveilleux approchent ; c'est en l'an 2000, dans un peu plus d'un siècle que ceux qui nous remplaceront en verront naître l'aurore. Il ne s'agit que de découvrir une chimie nouvelle qui change la

(1) Banquet des chambres syndicales des produits chimiques, avril 1894.

nature de l'homme aussi profondément que la chimie actuelle transforme de plus en plus la nature matérielle. On a souvent dit que le génie était voisin de la folie ; en serait-il de même de la science qui ne croit qu'en elle-même ? »

Pour nous, nous supposons que, par suite d'un entraînement, par un changement dans sa manière de vivre, l'homme n'aura plus besoin de satisfaire à un tas de besoins qui lui sont aujourd'hui choses indispensables. Il faut espérer qu'en se dématérialisant un peu, l'homme vivra d'une manière différente de celle d'aujourd'hui ! Saint Paul n'a-t-il pas dit : « Vous ne mourrez pas tous, mais tous vous serez changés ! »

Tel est également notre sentiment.

Ce que l'homme peut acccomplir par la force de sa volonté est absolument incroyable. Aussi faut-il espérer qu'un jour plus conscient de sa mission sur la terre, il saura vivre d'une toute autre manière que de la vie presque animale qui semble être aujourd'hui son partage.

Pour ne mentionner qu'un exemple de ce que nous avançons nous donnerons ici un court passage d'un de nos récents travaux qui prouve ce que peut l'homme par le seul effet de sa volonté ; nous voulons parler de la suppression prolongée de la

respiration, voici ce que nous disons dans un de nos ouvrages (1) :

« Avec le présent chapitre, nous abordons une des plus hautes questions de l'Esotérisme, car nous y étudions la suppression des souffles.

Il y a cinq phases qui permettent la suppression des mouvements respiratoires ; ce sont : *Prânâyâma*, *Pratyâhâra*, *Dharana*, *Dhyâna* et *Samadhi*.

Quand les yogis peuvent se tenir deux heures consécutives dans deux principales postures (*Padamâsa* et *Sidhâsana*), ils peuvent commencer à entreprendre le *Prânâyama*, phase de trance volontaire qui est caractérisée par une transpiration abondante, des frissons nerveux qui parcourent tout le corps et un sentiment de légèreté excessive dans tout l'être, qui fait éprouver au Yogi une sorte de dégagement astral à l'état latent.

Après la phase *Prânayâma*, vient celle de l'automagnétisation dite *Prâtiâhâra*, durant laquelle, les fonctions sensorielles sont totalement suspendues.

Après le *Prâtiâhara*, le yogi pratique le *Dhârâna* : dans cet état, il médite ses actions mentales, les fond dans Atma et s'élève au-dessus d'elles.

(1) Page 109 du Livre des Respirations ou Traité de l'art de respirer. 1 vol. in-18 avec figures, Paris, Chamuel, éditeur, 1899.

Dans cette nouvelle phase, la sensibilité et le mouvement volontaire n'existent plus et le corps peut prendre et conserver telle posture qu'on lui donne ; c'est l'état de catalepsie, après lequel les Yogis arrivent à celui de *Dhyânâ* qui est une phase de haute auto-magnétisation, dans laquelle ils sont, disent-ils, plongés dans une lumière brillante, sans fin et omnipénétrante dénommée en sanskrist : *Ananta-Jyoti*, qui ne serait autre que l'*Aither*, l'*Akasa* ou l'âme universelle.

Dans cet état, le Yogi est clairvoyant, c'est-à-dire possède la double vue.

Une des méthodes pour produire l'auto-magnétisation est dénommée *Prânapanayoga* ; elle consiste dans l'absorption réitérée du même air.

Enfin le dernier stade de l'auto-trance du Yogi, est un état dit de *Samadki* dans lequel il peut vivre sans air, sans manger, ni boire. Dans cet état, l'esprit s'absorbe dans l'objet de ses recherches ou en lui-même, dans son âme, dans sa conscience et s'il ne peut s'absorber ainsi, il se forge en son mental un objet propre à fixer son attention.

Un Yogi en *Samadhi* est dans un état tel qu'il considère toute chose avec un œil indifférent.

Il y a deux genres de *Samadhi* respectivement dénommés *Samprajna* et *Asamprajna*. Dans le

premier état, on peut, à volonté, non seulement suspendre, mais arrêter même les mouvements du cœur et des artères, mourir et expirer à son gré, puis revenir à la vie.

Dans l'*Asamprajna*, le Yogi ayant la langue retournée dans la gorge (pharynx) ne peut revenir à la vie, qu'avec l'aide et l'assistance d'une personne étrangère.

*The Theosophist* nous apprend que dans les vingt-cinq dernières années écoulées, il y a eu trois cas de *Samadhis* ou hivernage humain ; l'un à Calcutta, un second à Jesselmère, et le troisième dans le Penjab. Le Dr Nabin Chinder Paul, nous dit avoir été témoin oculaire du premier cas, celui de Calcutta...

Abordons maintenant le Prânâyâma. Qu'est-ce que le Prânâyâma ? Si nous ouvrons le *Dictionnaire d'Orientalisme*, à ce mot, nous y lisons :

Exercice pratiqué par le Yogi ; il consiste à retenir son souffle d'abord quelques secondes, puis quelques minutes, enfin par un long entraînement, quelques heures.

Le Yogi s'entraîne au Prânâyâma pour accomplir l'exercice de la mort apparente, ce qu'on dénomme en Occident, *Anabiose*, c'est-à-dire suspension complète des fonctions vitales. Quand le Yogi

peut pratiquer à volonté le Prânâyâma, on lui fait sous la langue une incision qu'on élargit un peu chaque semaine, ce qui, au bout d'un certain temps, lui permet de retourner sa langue dans le gosier, de manière à fermer, à boucher l'arrière-gorge.

Les pratiques du Prânâyâma sont accompagnées d'ablutions, de massages, de prières ; enfin le Yogi ne doit consommer que des végétaux pour son alimentation, et ne prendre aucune médication. Le jour de l'expérience anabiotique arrivé, le Yogi se nettoie l'estomac, s'étend sur une toile, sur un drap, puis se recueillant, il s'hypnotise en fixant le bout de son nez avec ses yeux : enfin, il retourne sa langue dans son gosier et tombe en catalepsie.

Alors, les assistants lui bouchent tous les orifices du corps avec de la cire vierge, et l'on enferme ce cadavre vivant dans un cercueil qu'on dépose dans un caveau, dont la pierre fermant l'ouverture horizontale est recouverte de terre et ensemencée de gazon.

Au bout d'un temps déterminé, 20, 30, 50 ou même 60 jours après cet enfouissement, on ouvre le cercueil, et le Yogi est ramené à la vie, à la suite de diverses opérations décrites dans le volume cité.

Les lignes qui précèdent démontrent donc ce

que l'homme peut obtenir par suite d'entraînement; cette digression démontre également que le scepticisme de M. de Nadaillac est aussi un peu hors de saison.

Ceci dit, revenons à son travail intéressant, à sa conclusion, nous la donnerons presque *in extenso*, tant nous la trouvons remarquable dans son ensemble. « Quelles sont les conclusions que comporte ce travail? Nous savons mal le passé, nous savons à peine le présent, nous ignorons complètement l'avenir, et c'est sur des chiffres plus ou moins sérieux, des données plus ou moins exactes, qu'il nous faut les établir. Nous avons parlé des espérances ambitieuses que nous pouvions concevoir. Qui peut dire que ces espérances se réaliseront? Qui peut dire ce que seront les siècles futurs? Qui peut dire que les progrès dont nous sommes si justement fiers, ne se changeront pas en régressions? Qui peut dire que notre civilisation, qui a créé la richesse et qui, par un juste retour, s'est développée avec elle et par elle, ne se transformera pas, tout au moins pour certains peuples et pour certains pays, en destruction et en barbarie? Sans doute, il n'est plus de ces légions sorties de régions inconnues, devant lesquelles les empires s'écroulaient, les peuples périssaient. Mais

les barbares ne sont-ils pas au milieu de nous ? Ne sommes-nous pas en présence de la grande lutte de ceux qui n'ont pas contre ceux qui ont, lutte plus savante, mieux organisée qu'elle ne l'a été à aucune autre époque de l'histoire ? Faut-il rappeler les Jacques de la France, les Anabaptistes en Allemagne ? Faut-il dire ce que nous avons hélas ! vu de nos yeux ; les Parisiens brûlant, avec méthode, leurs monuments, détruisant eux-mêmes leur cité sous les yeux du vainqueur ? Ni les progrès de l'aisance générale, ni les progrès de l'instruction, ni la vie plus facile et plus confortable, ni la liberté portée à des limites extrêmes, n'arrêtent la marche du fléau (1). Supposons ces barbares, le nom n'est que trop juste, maîtres d'un pays, d'une région, d'un continent même, quelle dévastation, quelles ruines n'entraînerait pas leur victoire ? Il faudrait des années, des siècles peut-être, pour effacer les traces de leur éphémère puissance, et il n'est pas difficile de prévoir l'action qu'elle exercerait sur le mouvement de la population (2).

« Le danger n'est cependant pas aussi grave, à ce

(1) L'évolution de l'individu marque celle des groupes, celle des groupes celle de l'humanité ; telle est la marche de l'évolution du progrès.

(2) M. le marquis nous paraît ici un peu *beaucoup* paradoxal

dernier point de vue, que nous pouvons le supposer.

« Avec les prodigieux moyens dont dispose la société moderne, le passé d'un peuple, ses travaux et ses gloires ne peuvent complètement disparaître, comme l'histoire le montre pour les grands empires d'antan. Si longue et si dure que soit la tempête, si terrible qu'elle se montre pour les peuples condamnés à la subir, le calme finira par renaître, le mouvement démographique reprendra son niveau, et cette société, si éprouvée, en se reconstituant avec de nouveaux éléments, reviendra à ses anciens éléments.

« J'ai montré que, grâce aux progrès de la science, grâce aux progrès de l'industrie, les grandes famines, les grandes épidémies, les guerres même

et ne vivre que dans son *milieu d'aisance, de vie plus facile et plus confortable.*

Jamais, à aucune époque, la misère noire, l'exploitation du pauvre, le déni de justice envers lui, n'a causé autant de ruines, autant de suicides.

Que les classes dirigeantes et monopolisatrices aient jamais été aussi riches, aussi millionnaires qu'aujourd'hui, nous l'admettons. Mais il y a beaucoup de gens, les exploités et les volés, les égorgés par les tribunaux, qui trouvent que tout est loin d'être pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, les spiritualistes trouvent qu'il reste beaucoup à faire pour arriver au temps que M. le marquis croit si prospère pour tous.

de longue durée, n'étaient plus à craindre. Ceux qui nous remplaceront n'ont donc à redouter que des perturbations partielles, redoutables pour un moment, mais qui ne peuvent amener que bien rarement, si même elles l'amènent, la dépopulation d'un pays comme les crises terribles qui ont marqué le passé de l'humanité.

« La thèse du général Brialmont se justifie donc dans une certaine mesure. Elle se résume en quelques mots. Dans la constitution de l'humanité telle qu'elle existe, la progression de la population est illimitée et comme, au contraire, la superficie des terres cultivables est essentiellement limitée, il arrivera forcément un moment où il faudra constater un déficit de production à côté d'un excédent de population et où la terre, par conséquent, ne pourra plus nourrir ses habitants.

« C'est là un péril que ne soupçonnaient guère ceux qui nous ont précédés. L'accroissement de la population était regardé comme la force et l'honneur d'un Etat. Le Parlement de Paris disait à Louis XI, dans des *Remontrances* restées célèbres : « La gloire du roi est dans la multitude du peu« ple ». Plusieurs siècles plus tard, Frédéric-le-Grand écrivait dans le même esprit : « Le nombre « des peuples fait la richesse de l'Etat. » Nul ne

pensait que l'excès de la population pût jamais devenir un danger. Un démagogue anglais, Godwin, soutenait, à la fin du siècle dernier, que la population du globe pouvait croître pendant des milliers de siècles encore, sans que la terre ne cessât de suffire à la nourriture de ses enfants (1); de nos jours, un économiste éminent, Bastiat, estimait que la densité croissante de la population équivalait à une facilité croissante de la production.

« M. Thiers, enfin, dans un ouvrage qui eût son heure de célébrité (*De la propriété*, Paris, 1848) disait: « Si l'on pouvait imaginer un jour où « toutes les parties du globe seraient habitées, « l'homme obtiendrait sur la surface du globe, dix « fois, cent fois, mille fois plus qu'il ne recueille « aujourd'hui... L'espèce humaine finira, glacée « ou brisée, n'ayant encore mis en culture que « la moindre partie de l'univers qu'elle occupe. »

« Des observations plus précises, plus conformes à la science moderne, permettent de modifier ces conclusions en ce qu'elles ont de plus absolu.

« Si l'accroissement de la population se main-

(1) *On population, on Enquiry concerning the Power of Increase in the Number of Mankind in answer to M. Malthus*; London, 1820. — Godwin réfuta vivement les théories de Malthus.

tient sur le globe aussi rapide qu'elle l'est depuis un siècle en Europe, il arrivera forcément un temps où la terre ne pourra plus nourrir cette population débordante. C'est là un axiome qui n'a pas besoin d'être démontré. »

Nous ne saurions partager cette idée ; loin d'être un axiome, ceci n'est qu'une hypothèse, au contraire, qui serait à démontrer, mais poursuivons : « A quel moment arrivera ce terme fatal ? Je ne suis d'accord avec le général Brialmont, ni sur le nombre de siècles qui précèderont ces crises suprêmes, ni sur l'étendue de la surface arable qui, selon qu'on la calcule, avancera ou reculera ce terme. Pour moi, je crois l'avoir prouvé, le nombre des siècles comme l'étendue du sol cultivable sont bien plus considérables que ne le pense l'éminent membre de l'Académie Royale de Belgique. Je ne possède que des données trop incomplètes et trop incertaines pour établir scientifiquement mon opinion, mais il en est de même pour le général Brialmont. Le champ des hypothèses est vaste ; celui des faits appuyés sur des preuves sérieuses est autrement restreint. Le premier seul nous est ouvert, et c'est à l'aide d'hypothèses accumulées que nous arrivons à une conclusion. « Il est certain, je le répète, que si la population du globe

continue à s'accroître dans les proportions que nous voyons, si les conditions actuelles des sociétés humaines se maintiennent, il arrivera fatalement un moment où la terre sera inhabitable pour ceux appelés en trop grand nombre à la peupler.

« Mais qui peut dire si les conditions actuelles de nos sociétés se maintiendront, qui peut dire si d'autres conditions moins favorables à la progression démographique ne les remplaceront pas et s'il ne faudra pas modifier profondément les conclusions qui découlent de ce qui est aujourd'hui.

« Sans doute rien ne permet de prévoir le retour de cataclysmes lents ou rapides, mais probablement très lents qui ont marqué les temps géologiques. Les fléaux qui ont joué un rôle considérable dans les âges écoulés ne seront plus, autant que nous pouvons le présumer, que partiels et limités, par conséquent sans importance durable sur le mouvement de la population si souvent et si durement éprouvée par eux. En dehors des phénomènes géologiques ou météorologiques inconnus, en dehors des crises sociales que notre génération a si imprudemment préparées, est-il un obstacle à cette progression de la population, que l'on nous dit, avec raison, si redoutable ?

« Est-il surtout un remède à y apporter ? La

question n'intéresse ni nous, ni nos descendants immédiats, ni même les générations nombreuses appelées à nous remplacer dans cet avenir qui nous est caché ; mais sa portée philosophique est considérable, il convient donc de l'étudier.

« Pour les Ecoles Socialistes ou économiques, le problème de l'alimentation, l'équilibre entre ces deux facteurs, la population et la subsistance ne se résoudront que par la restriction de la natalité, à son défaut par l'accroissement de la mortalité, résultat trop certain de la misère générale.

« Les Sociétés Communistes n'ont pu et ne peuvent se maintenir qu'en limitant le nombre des enfants et des vieillards, fardeau trop lourd pour elles, et tel serait leur rôle dans l'avenir. Un des chefs les plus autorisés de l'Ecole allemande écrivait il y a quelques années. « Aucun système socialiste ne peut durer, s'il ne commence par limiter le nombre des naissances (1). » Il est juste cependant d'ajouter que les diverses Ecoles ne sont pas d'accord sur ce point. Quelques-unes, en très petit nombre, il est vrai, le repoussent. Aux yeux d'un de leurs célèbres théoriciens, Henry

(1) Adolf Wagner, *Grundlegund der Politischen Œconomie*, Leipzig, 1878.

George, la propriété est surtout illégitime, parce qu'elle entrave la progression de la population.

« Les économistes ne sont pas moins explicites ; tous sont d'accord avec les Socialistes allemands. « L'humanité se trouve donc acculée à ce dilemme, dit le général de Brialmont : entraver son développement par des moyens préventifs et des moyens de destruction, ou se résigner à voir cet effet se produire par la misère, en vertu de ce principe que la population se proportionne toujours aux moyens de subsistance ».

« C'est là un retour aux Théories de Malthus, mais dont il a toujours, paraît-il, répudié la paternité. Au moment, d'ailleurs, où il les promulguait, l'Angleterre subissait une crise redoutable, qui troublait tous les esprits. L'industrie humaine naissait, « fille de l'homme enfantée comme l'homme lui-même, dans la douleur », a-t-on dit avec éloquence. La loi des pauvres produisait de criants abus, des générations d'assistés tendaient vers l'Etat leurs mains insatiables ; la misère était partout. C'est sous l'impression du triste spectacle qu'il avait sous les yeux que le célèbre économiste anglais écrivait son traité (1).

(1) *An Essay on the principle of population ; or a view of its post and present Effects of human Happiness*, 1798, 2 vol.

« Un membre éminent de l'Académie des sciences morales et politiques espère que les pays fortement peuplés suivront l'exemple de la France, où le paupérisme décroît par l'effet de la natalité, conséquence assurée du morcellement du sol et de l'accroissement des richesses.

« Nous inclinons à penser, dit M. Levasseur, que plusieurs nations, probablement parmi les plus denses et les plus riches, verront quelques jours comme la France leur croissance se ralentir d'une façon continue et le mouvement de la population se rapprocher de l'état stationnaire, peut-être à cette époque, si l'esprit humain n'est plus hanté par le cauchemar de la guerre, les démographes s'accorderont-ils à louer ce ralentissement comme un grand progrès de la prévoyance humaine. »

Nous ne nous arrêterons pas aux rêveries d'Emile Lavelaye auquel, de son vivant, l'Ecole libérale belge avait prétendu faire une grande réputation : « Les hommes trop nombreux, dit-il, seront-ils réduits faute de vivres à s'entre-dévorer? Non, notre race trouvera son salut dans le véritable progrès, qui peut se résumer en ces mots : plus de lumière, plus de vertu, plus de justice. Plus de lumière fera

in-4°. Dans les éditions successives de son livre, Malthus a apporté à ses théories d'importantes atténuations.

prédominer la vie de l'esprit sur celle de la brute qui est en nous. Plus de vertu produira plus de continence et plus de prévoyance. Plus de justice enfin, assurant à chacun pleine possession de son travail, généralisera la propriété, antidote éprouvé contre l'excès de la multiplication de notre espèce. »

« Nous sommes tentés de répéter pour Herbert Spencer, ce que nous venons de dire pour Laveleye, quand le globe sera entièrement habité, quand il sera cultivé aussi bien qu'il peut l'être dans toutes ses parties habitables, quand l'intelligence et les sentiments nécessaires à la vie sociale seront développés, l'abondance de la population, selon le philosophe anglais, aura accompli sa mission, et cessera graduellement. A coup sûr, ni Laveleye, ni Herbert Spencer ne peuvent nous dire par quels moyens l'homme pourra atteindre l'état social qu'ils rêvent.

« Ainsi donc, le seul remède indiqué par les Ecoles aujourd'hui dominantes à un état si inquiétant dans un avenir qu'elles disent prochain, est la stérilité voulue ou imposée. « Cette limitation, dit le général Brialmont (1), n'est que l'application

(1) *Loc. cit.*, page 906.

sous une autre forme d'une loi de la nature, en vertu de laquelle chaque espèce du règne animal a pour ennemies une ou plusieurs espèces qui limitent le développement, afin d'empêcher qu'aucune d'elles ne finisse par couvrir la terre. L'homme n'a pas à combattre une espèce animale qui le haïsse intimement. L'unique ennemi de l'homme est l'homme lui-même. »

« Certains économistes vont même plus loin. Ils veulent voir dans cette stérilité volontaire une preuve de civilisation supérieure. Ils louent avec un certain cynisme les Français, d'avoir devancé les autres peuples dans cette voie. Ils disent déjà reconnaître le même fait aux Etats-Unis et ils croient en distinguer les symptômes prémoniteurs en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, au Japon, dans d'autres pays encore où le taux de la natalité s'abaisse périodiquement. Je ne puis m'associer à cette opinion. Je conteste même les faits sur lesquels ses défenseurs prétendent l'appuyer.

« J'ai montré souvent les dangers qui menacent un pays où la natalité s'arrête, où il meurt plus d'hommes qu'il n'en naît. Malheureusement, nous en voyons chaque jour en France les effets. Les relevés annuels témoignent de sa gravité. Depuis un demi-siècle, le mal sévit avec une intensité tou-

jours croissante et, dès 1867, Broca prévoyait que le moment approchait où le nombre des naissances serait inférieur à celui des décès. Ce qui était alors l'avenir est devenu le présent. Dans certains de nos départements, la proportion est considérable ; dans l'Eure, il y a deux naissances pour trois décès. L'Orne, l'Aube, la Côte-d'Or, le Lot, le Gers, le Lot-et-Garonne sont dans une situation à peu près semblable. Dans quelques cantons, on ne trouve même qu'une naissance pour deux décès (1). Quand on parcourt les rues des villages, on est surpris du petit nombre d'enfants qui y jouent ; quand on consulte les registres scolaires, on comprend mieux toute l'étendue du mal. Est-ce là ce que les économistes appellent les progrès de la civilisation ? Hélas, c'est son déclin qu'il faut dire. Le progrès est la vie ; il ne peut être la mort. L'histoire, si nous la consultons, en donne de nombreux exemples. C'est ainsi que disparurent les grands Romains, qui partis d'un coin du Latium, soumirent toute la terre alors connue. C'est ainsi que disparaîtra notre race aimable et spirituelle, sociable et humaine, avec ses grandes qualités et ses grands défauts, emportant avec elle nos gloires et

(1) Rapport présenté par l'Office du travail au Ministère du Commerce sur le mouvement démographique en 1895.

nos grandeurs, nos espérances et nos ambitions. La destruction d'une race peut-elle être, je le demande de nouveau, un triomphe de la civilisation ?

« Le fait du ralentissement de la natalité est-il vrai pour d'autres nations, comme les économistes se plaisent à le proclamer ? Il est difficile de l'affirmer ou de le nier pour les Etats-Unis où il n'existe pas de relevé annuel du mouvement de la population et où le recensement décennal est faussé dans les conclusions qu'il comporte par le nombre des immigrants entraînés chaque année de l'autre côté de l'Atlantique, par l'espoir si souvent déçu d'une fortune rapide.

« Le relevé des naissances durant les dernières années connues montre qu'il n'en est rien pour les autres pays que l'on cite. Les races slaves et anglo-saxonnes ont conservé leur vigoureuse natalité (1); elles sont destinées à submerger les races

(1) Il faut remarquer qu'en Espagne et en Italie, la race latine a conservé toute sa vigueur. Le relevé des naissances et l'accroissement de la population, malgré les circonstances si difficiles que ces deux pays viennent de traverser, en témoignent. En Italie, la population est inférieure de 7 millions à la population française ; les naissances l'emportent de 300.000 sur les nôtres. En Espagne la population est d'environ 18.000.000, elle n'atteint pas la moitié de la nôtre, et cependant les naissances ne sont inférieures que de 200.000 par an.

plus faibles et plus mal équilibrées. Si elles aussi doivent défaillir, si la richesse et le luxe doivent produire le même effet chez elles qu'ils produisent en France, si ces races étaient condamnées à disparaître à leur tour, les races jaunes sont prêtes à se précipiter en rangs serrés sur l'Occident pour arracher leur patrie aux hommes sans force et sans vigueur qui la peuplent. Est-ce là, je le demande une dernière fois, ce que nos économistes entendent par le triomphe de la civilisation ?

« On me répondra, et je me suis fait à moi-même cette objection, que je montre tous les dangers qui menacent les nations où la natalité s'affaiblit, où les vieillards qui peuvent bien être l'honneur du pays mais qui, à coup sûr, n'en sont pas la force, remplacent les jeunes gens ; et que j'oublie les dangers autrement redoutables d'une population surabondante et que c'est là la thèse soutenue par les économistes, la thèse qu'il faut réfuter.

« Ma réponse sera courte. Je dirai que je ne puis accepter cette fin désastreuse que les statisticiens prétendent imposer à l'espèce humaine. Ce n'est pas par une chute si cruelle que notre race doit périr. Je suis soutenu par de plus hautes et de plus immortelles espérances. Dieu n'a pas créé l'homme, il ne l'a pas doué du merveilleux génie qui éclate

dans ses œuvres, il ne lui a pas donné l'empire de ce glorieux univers dans lequel nous vivons ; il ne lui a pas dit : « Croissez et multipliez (1) » pour le condamner soit à une triste stérilité, soit à une cruelle destruction que son industrie ne peut vaincre, que son génie ne peut atténuer (l'anéantissement par la faim). L'affirmer, c'est nier la Providence elle-même, et ce n'est pas par quelques chiffres, si habilement groupés qu'ils puissent être, que l'on saurait y parvenir. « Dieu crée les enfants, dit Luther, il les nourrira. »

« C'est là, il est vrai, une conclusion sentimentale qui ne repose sur aucune base scientifique ; mais n'en est-il pas de même des affirmations contraires ? Les chiffres de nos adversaires, leurs données, sont exclusivement fondés sur des hypothèses. Ils ne peuvent nous dire pourquoi, durant les dix mille ans et plus de son existence, la Race humaine s'est si lentement accrue. Les souffrances endurées par les hommes ne peuvent suffirent à l'expliquer. Pourquoi, au contraire, notre race a-t-elle pris depuis le XIXe siècle un si rapide essor et cela malgré les guerres qui ont marqué son début, malgré les révolutions sans cesse renouvelées qui ont marqué son histoire ?

(1) Genèse, chap. I, V, 20.

« Dans leur ignorance, ils prétendent nous dire un avenir inconnu en s'appuyant sur un passé incomplètement connu !

« Je crois avoir prouvé que les chiffres mis en avant avec un certain parti pris ne reposent que sur les faits les plus incertains et les plus aléatoires, et qu'ils peuvent être entièrement modifiés par des circonstances nouvelles impossibles à prévoir. Ne suis-je donc pas en droit de dire que les conclusions de mes adversaires, si sérieuses qu'elles puissent paraître, sont aussi sentimentales que les miennes. Ne prétendons donc pas résoudre des problèmes que nous n'avons aucun moyen de connaître avec quelque certitude. C'est, à l'heure actuelle, la vraie, l'unique solution. Mais cette solution, bien que l'on ne puisse actuellement l'entrevoir, doit assurément exister, car il faudrait sans cela admettre que Dieu a été imprévoyant, que sa souveraine Sagesse est en défaut. Cette assertion ne peut se soutenir ; elle est incompatible avec la notion même de Dieu, telle qu'elle a été constamment admise, non seulement par les chrétiens, mais aussi de tout temps par les philosophes spiritualistes. Nous en appelons donc avec confiance à l'avenir pour une solution du problème, solution que le présent ne peut donner. »

Aux lignes qui précèdent immédiatement, nous répondrons que la solution du problème n'est pas aussi complexe que le croit M. le Marquis de Nadaillac, car le Spiritualisme répandu améliorera l'espèce humaine et permettra l'incessant progrès, l'incessante natalité et la Terre pourra nourrir une population dix fois, vingt fois, cent fois plus considérable que celle qu'elle nourrit aujourd'hui !

C'est ce que nous allons démontrer en nous résumant le plus possible.

Disons tout d'abord que le monde n'est pas aussi proche de sa fin, bien qu'en Démographie, ce soit une catastrophe inévitable prédite par l'Apocalypse et par un grand nombre de LIVRES ou ÉCRITS de l'Antiquité ou des temps modernes.

Le moyen-âge devait exploiter cette horrible catastrophe au profit de ses moines et religieux.

Tout le monde connaît les terreurs qu'inspira aux populations la date fatidique de l'an 1000, dont profitèrent moines et religieux pour enfler leurs trésors et dépouiller de leurs richesses leurs contemporains afin de pouvoir ériger et construire leurs vastes et beaux Domaines, leurs couvents, leurs monastères, les Eglises, les collégiales, les Prieurés et abbayes et jusque à leurs constructions militaires enfin, tous ces beaux monuments de

l'architecture française du x<sup>e</sup> au xiii<sup>e</sup> siècle, monuments au sujet desquels on peut dire : à quelque chose malheur est bon, surtout quand le malheur n'est pas arrivé !...

Notre Architecture Française justifie bien le vieil adage (1).

Les astrologues du moyen-âge ne partageaient guère l'opinion des moines ou du moins celles qu'ils avaient l'air de professer ouvertement, car *in petto*, ils ne croyaient pas plus à la fin du monde que les moines.

Ces astrologues accordaient au monde une durée de 10.000 ans, partageant en ceci l'avis du *Père de l'Histoire*, du vieil Hérodote.

Il serait trop long de rapporter ici l'avis de tous les Thaumaturges, nous nous bornerons à donner l'opinion de quelques Pères, de l'Eglise, de saint Augustin, de saint Cyprien, de saint Jérôme, par exemple. D'après ces Pères, le monde devait finir après une durée de 6.000 ans !

(1) Ceux de nos lecteurs qui voudraient avoir un aperçu de l'architecture française de cette époque, n'auraient qu'à consulter notre DICTIONNAIRE RAISONNÉ *d'Architecture* et des sciences et arts qui s'y rapportent, 4 vol. in-8° Jésus avec 4.000 bois, dans le texte, 60 planches en noir et 40 chromolitographies ; nouvelle édition. Imprimeries-Réunies, 5 rue Saint Benoît, Paris, 1900.

Le monde existe depuis bien plus longtemps et cependant il n'est pas encore près de sa fin. Nous ne comprenons pas même cette manie de vouloir fixer une chose absolument indéterminée et indéterminable, et cependant le siècle qui va finir a eu de nombreux prophètes de malheur en dehors du marquis de Nadaillac, qui lui au moins ne croit pas imminente la Fin du Monde !

L'abbé Friard, au contraire, l'auteur de *Lettres sur la Magie*, l'annonçait comme très prochaine, il y a environ 85 ans.

Le comte de Sallemard-Montfort fit imprimer, vers 1816 ou 1817, un opuscule sur les Religions dans lequel il essaya de prouver que le monde n'avait guère plus que dix ans à vivre, ce qui nous donnait du répit jusqu'en 1826 ou 1827 ; or il s'est écoulée 73 ans depuis cette époque.

Pour M. de Libenstein, la catastrophe finale devait arriver plutôt encore, en 1823 ; enfin pour Mme Krudner en 1819. On voit que les dames obtiennent le record en toutes choses.

Finiront-elles avant l'homme ?

Si le fait se réalisait, on pourrait alors commencer à s'occuper de fixer une date précise à la *Fin de l'humanité* !

Jusque-là, tous les calculs nous paraissent fort problématiques... pour ne pas dire absurdes !

Après ce qui précède, nous n'avons donc plus à nous préoccuper de la *Fin de l'humanité*, mais à étudier très brièvement si la population du globe peut augmenter sans danger et dans quelles proportions !...

Or, ici, nous ne sommes nullement embarrassés et nous pouvons dire et affirmer hautement ceci :

« La population du globe peut augmenter, doubler, tripler, quadrupler, quintupler, devenir cent fois, mille fois, un million de fois plus dense, l'homme y trouvera toujours sa subsistance, l'homme y trouvera toujours de quoi satisfaire à tous ses besoins aussi nombreux, aussi variés, ausssi quantitatifs et qualitatifs qu'ils soient, car le génie de l'homme progressant sans cesse, saura bien trouver et créer de nouvelles ressources pour son alimentation et sa subsistance, ressources qu'il ne nous est pas donné dès aujourd'hui de prévoir, mais seulement d'entrevoir. Nous n'en fournirons que quelques exemples, en opérant par analogie. — Ainsi la vieille Pharmacopée ne guérissait et souvent ne tuait les malades qu'après les avoir gorgés de drogues en grande quantité. Aujourd'hui, l'homœopathie, la dosimétrie, le système du

Comte Matteï ont créé des remèdes beaucoup plus puissants que l'ancienne Pharmacopée et cela avec des doses infinitésimales et, fait curieux à noter, plus les remèdes de Matteï sont dilués, plus puissante paraît leur action.

Donc, si l'homme ne trouve plus un jour assez d'espace sur le globe, assez de terres pour faire de l'agriculture et l'élevage du bétail, le chimiste viendrait au secours de l'humanité et trouverait très certainement le moyen de l'empêcher de mourir de faim.

Si l'homme ne trouvait plus de charbon pour ses besoins industriels ou domestiques, l'électricité remplacerait la vapeur et tout autre foyer ; nous en avons une preuve par les Tramways et par les voies ferrées électriques.

Et savons-nous tout le parti qu'on peut retirer de l'électricité ; elle sert déjà à éclairer, à chaufler, à souder, à correspondre, à téléphoner, à véhiculer et transporter, à guérir enfin toute sorte de maladies incurables !

Savons-nous si un jour, de l'eau pure fortement électrisée ne pourra pas remplacer la côtelette et le beafteack quotidiens.

Et que l'on ne nous traite pas d'utopiste. Sont seuls utopistes ceux qui déclarent la faillite de la

science ; c'est la science officielle qui seule a fait faillite, telle est la vérité, il suffit pour s'en convaincre de voir les noms des grands inventeurs de toutes les époques, mais surtout des inventeurs modernes.

La science sans épithète a réalisé de nos jours des merveilles véritables, et c'est ce qui nous permet de dire que rien ne paraît impossible à l'homme de nos jours, à l'homme de science véritable.

Nous ajouterons que l'homme en se spiritualisant sans cesse et de plus en plus arrivera certainement un jour à vivre sans l'alimentation grossière et matérielle, il vivra au moyen d'une alimentation de plus en plus raffinée, de plus en plus subtile. Nous ne doutons pas un seul instant qu'il puisera un jour sa nourriture dans l'aither, absolument comme le fait le poisson dans l'eau, ou comme nous le faisons dans la nuit, quand nous dormons ; comment expliquer autrement l'adage : *Qui dort dîne.*

Et qu'on ne nous objecte pas que le poisson vit des animalcules et des êtres qu'il trouve dans l'élément liquide.

Hé bien, qui nous dit que l'air ne contient pas par myriades infinies des microbes nourriciers, des

infusoires innumérables, que l'homme ne sait pas encore utiliser pour sa subsistance.

Est-ce que la *Mystique Religieuse* ne nous apprend pas que des hommes dits *Saints* ont vécu des mois et des années sans prendre aucune espèce de nourriture. Or pour nous, ces hommes, au lieu d'être des saints, sont tout simplement des Sages, des Initiés, les hommes de l'avenir qui vivent déjà à notre époque, comme vivront peut-être (nous devrions dire certainement) tous les hommes dans un temps très éloigné, disons dix mille ans, vingt mille ans.

Qu'est-ce du reste qu'un tel délai pour l'humanité qui est presque éternelle ? Quelques années seulement !...

Ainsi donc, l'homme peut croître et multiplier et peupler encore et toujours la terre. — Il trouvera de quoi suffire à sa subsistance, son génie saura bien paralyser toutes les disettes possibles et imaginables.

Honni soit le principe Malthusien, c'est un crime de lèse-humanité ; l'homme est sur la terre pour se reproduire toujours et à l'infini. — Telle est la LOI DE LA VIE.

Enrayer son principe, c'est violer la *Loi divine*.

Nous terminerons ce chapitre par une anecdote

qui nous a été contée par notre grand poète provençal, par Mistral.

Un jour un pauvre diable entouré de ses nombreux enfants fait la rencontre d'un homme riche à qui il raconte que sa femme va encore accoucher et le riche bourgeois lui dit :

« Que diable, tu devrais t'arranger de façon à ne plus avoir d'enfants, surtout quand on est si pauvre que toi » ; et le besogneux de répondre en provençal (car l'anecdote est toute en cette langue) : « Moussu, quand Diou mande un lapin, mande tan ben una cardelle ! »

Ce qui veut dire en bon français : « Monsieur, quand Dieu envoie (crée) un lapin, il crée aussi un laiteron », sous-entendu pour le nourrir.

Il en va de même pour l'humanité tout entière ; c'est ce qui nous fait supposer que nous sommes loin encore, bien loin, de la FIN DE L'HUMANITÉ !

# CHAPITRE XXIV

## LES CONTINENTS DISPARUS

Dans le présent chapitre nous allons aborder l'étude des *Continents disparus*.

En premier lieu, nous nous occuperons de la Lémurie, ensuite de l'Atlantis, continent sur lequel vécut la Quatrième famille de la Race à laquelle nous appartenons, et dont les peuples de l'Antiquité (Grecs et Romains) furent les derniers rejetons.

## LA LÉMURIE (LEMURIA)

Longtemps avant l'apogée de la civilisation Hellénique, dix ou douze mille ans au moins avant cette civilisation, les diverses branches de la

troisième famille humaine avaient habité le Continent de Lémuria qui occupait une grande partie de l'Océan Indien et de l'Océanie. — Les Lémuriens, dont les habitants de l'Australie actuelle sont les derniers vestiges, furent les premiers hommes qui créèrent des civilisations analogues à celles dont l'histoire nous a transmis les Annales.

Les familles et les races antérieures qui vécurent sur les continents actuels, submergés depuis et revenus aujourd'hui à la lumière, n'étaient pas tout à fait des sauvages. Les contemporains de ces familles, en en exceptant les Australiens et quelques débris mélangés de la quatrième famille, appartiennent à la quatrième sous-race principale.

Le premier rejeton de cette famille fut le peuple Aryen suivant les uns, tandis que, suivant d'autres, ce ne serait que le cinquième rejeton, qui aurait peuplé l'Europe actuelle. Quoi qu'il en soit, ce rejeton possède une grande civilisation dans l'Asie Centrale et dans l'Asie Orientale.

Ce qui précède étant bien compris, étudions géologiquement le continent Lémurien et tout d'abord l'origine de son nom. Il fut ainsi dénommé parce que les Lémuriens, ces curieux prosimiens, étaient en si grand nombre dans ces régions qu'on

en aurait cherché en vain autant dans d'autres contrées de la Terre.

Quant aux causes de l'effondrement de la Lémurie, on doit les rattacher à la mécanique générale de la terre, mécanique qui se résume dans le refroidissement spontané du noyau liquide et bouillant pour ainsi dire, qu'entoure la mince enveloppe pierreuse, la *pellicule*, pourrions-nous dire, que nous nommons *Ecorce terrestre*. Cette enveloppe trop large pour serrer son contenu, se refoule sur elle-même, se rétracte et en se rétractant craquelle, se fend, se disloque, se désagrège. C'est là le secret bien *connu* de quantités d'accidents géologiques dûs à ce mécanisme sans cesse renouvelé. Ces glissements de matériaux de l'écorce terrestre ne se font pas d'un seul coup, c'est-à-dire avec le maximum des dimensions qu'ils peuvent présenter. Il se produit successivement ; ceci est démontré par les lignes de cassures qui s'amoncellent les unes sur les autres. On aperçoit des masses rocheuses de même âge et de même composition, de *même constitution*, qui sont distribuées par bancs distincts tantôt parallèles au terrain qu'ils recouvrent, tantôt presque perpendiculaires, tantôt affectant une courbe : celle d'une voûte et ces masses rocheuses sont à des altitudes diverses, qui

témoignent de l'énergique effort qu'il a fallu pour les soulever et les rompre; et ce sont ces dislocations colossales, ces immenses effondrements qui ont déterminé les déplacements de la mer.

Certainement un des plus curieux mouvements géodésiques qui existe est celui qui a déterminé l'effondrement des régions occupées aujourd'hui par l'Océan Indien et l'Océan Pacifique. Les Géologues ont reconnu qu'à une époque très ancienne qui remonte à une antiquité incalculable, le détroit de Mozambique était représenté par une solution de continuité de son sol émergé entre Madagascar et le Continent Africain. Ce qui démontre ce fait, c'est que le *Placage* de la côte occidentale de la grande île montre des dépôts marins renfermant des fossiles, dont il n'y a pas traces en Afrique, lesquels fossiles datent de la période géologique dont nous venons de parler, et qui remonte au delà peut-être de la période Jurassique. Cette séparation a persisté pendant les périodes crétacée et tertiaire, qui y ont dépassé successivement des dépôts sédimenteux qui sont des témoignages irrécusables. Le sol démontre donc par exemple, que Madagascar a eu très anciennement une existence continental ; c'est peut-être actuellement l'île la plus ancienne du Globe.

Inversement, on trouve que la ligne de la côte Orientale de cette île est pour ainsi dire comme jalonnée par une série presque ininterrompue de volcans, dont les cratères éteints ou en activité sont d'origine beaucoup plus récente. On voit qu'avant la dislocation qui a donné naissance à cette île immense, son territoire se poursuivait fort loin du côté de l'Inde et de l'Australie, qui au point de vue géologique présente avec Madagascar des analogies frappantes; c'est comme elle un massif de roches d'une très haute antiquité dont les couches ou bancs se relèvent progressivement jusqu'à la côte abrupte. Comme à Madagascar, les volcans australiens sont peu anciens et les coulées de lave abondent, dans le pays de Melbourne, par exemple.

On peut en dire autant en ce qui concerne le littoral Nord de l'Océan Indien, dans lequel on voit Java et Sumatra présenter des côtes rectilignes et jalonnées également par des volcans, dont la suite, la chaîne se poursuit à Suembava, à Flores, à Timor, aux Mollusques et jusqu'aux Philippines.

Le long des côtes de ces contrées, on peut voir des profondeurs océaniques qui mesurent plus de 5.000 mètres.

On ne saurait douter de l'ancienne liaison des

terres australiennes, malgaches et des îles et îlots intermédiaires, car la Flore et la Faune viennent appuyer et confirmer les observations géologiques.

Tout ce qui précède va être confirmé par une citation de Jacolliot que nous donnons quelques pages plus loin et qui forment pour ainsi dire la conclusion de ce qui précède.

## L'ATLANTIDE (ATLANTIS)

Sur le vaste continent Atlantis s'élevèrent de puissantes civilisations qui furent très avancées dans l'ordre scientifique, comme peut en témoigner le passage suivant de l'Histoire de l'astronomie ancienne de Bailly :

« Les Hindous, dit cet auteur, de même que les Chaldéens et les Chinois, ont sur l'astronomie des notions qui ressemblent plutôt à des restes, à des vestiges d'une science qu'à des éléments, ce qui fait supposer, ajoute-t-il, l'existence d'une ancienne nation, d'où est venue la science astronomique. »

On peut donc supposer que les peuples précités tenaient cette science des Atlantes, dont la civilisation fort ancienne devait être très avancée.

Du reste, un grand nombre d'auteurs pensent que *le peuple atlante était arrivé à une civilisation qui dépassait de beaucoup celle de l'antiquité et même la nôtre.*

Pour nous, il n'est pas douteux que ce peuple possédât des savants qui étaient maîtres des forces psychiques et physiques de la nature, et qu'ils avaient dû conquérir et coloniser la totalité des nations qui l'entouraient.

Il est bien difficile de fournir des renseignements historiques sur l'Atlantide, cependant nous savons par la Tradition que des rois atlantes dominaient dans l'île principale, ainsi que dans plusieurs autres villes de certaines îles. On croit aussi que ces rois conquirent la partie Nord de l'Afrique jusqu'en Egypte, qui fut préalablement une colonie des Atlantes. Bien des archéologues n'ont pu s'expliquer les grandes connaissances scientifiques des sacerdotes Egyptiens, qu'en admettant qu'ils les tenaient d'un peuple très ancien, qui ne serait autre que celui des Atlantes ; ceux-ci sont désignés sous le nom de *Rutas*, c'est-à-dire les hommes rouges. Or les peintures que nous avons vues sur

les murs des anciens temples égyptiens nous montrent des hommes à peau rouge brique, qui ne sont ni des hommes à peau bistrée, ni des nègres, ni des mulâtres, ni des représentations des Nubiens ; ce sont réellement des hommes rouges comme les *Rutas* ou *Atlantes*.

La Tunisie, l'Algérie et le Maroc formaient à l'Est de l'Egypte une vaste péninsule qui aurait été occupée par les Atlantes. Après la tradition, étudions ce que l'Histoire nous apprend.

Dans l'*Odyssée* Homère parle à diverses reprises des Atlantes et de leur île : l'*Atlantis*.

Dans sa *Théogonie*, Hésiode en fait également mention.

Nous savons aussi que Solon consacra une partie de sa verte vieillesse à la composition d'une grande épopée sur une tradition, qui avait cours de son temps, des conquêtes atlantes, sous la conduite de leur roi Atlas.

Platon, dans le *Timée*, nous raconte que dans son enfance, il écouta les récits de son aïeul Cristios, qui tenait de la bouche de Solon même, ce qu'avait appris à ce dernier un vieux prêtre de Saïs qui lui avait dit que l'Atlantide était anciennement une très grande île de l'Océan située en face du détroit des colonnes d'Hercule (Gibraltar).

Dans un autre passage, il ajoute : « Les Atlantes étaient une race de dieux qui dégénéra de son origine céleste, parce qu'elle s'allia fréquemment avec les filles des mortels ; aussi Jupiter les punit-il en détruisant le pays qu'ils habitaient. »

En lisant ce passage, il n'est pas possible qu'il ne vienne à l'esprit du lecteur, ce texte de la Genèse de Moïse :

« Les fils de Dieu, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes toutes celles qu'ils distinguèrent... Et Dieu, voyant que toute chair avait corrompu sa voie, résolut de la détruire (1). »

Platon nous apprend aussi que cette île reçut son nom du fils de Neptune : Atlas ; et qu'elle faisait partie d'une sorte d'archipel qui conduisait à un vaste continent plus grand à lui seul, que l'Europe et l'Asie réunies, et que le règne du fils de Neptune aurait duré neuf mille ans.

D'après Pline, nous pouvons supposer que les Ethiopiens étaient de souche Atlante, car il nous dit :

« Les Ethiopiens prirent successivement le nom d'*Atlantes* et d'*Ethiopiens*. » Malheureusement, il

(1) Chapitre, v, 2, 12.

n'ajoute rien à cela ; aussi sommes-nous à nous demander ce qu'était l'*Ethérie* ou *Ætheria genus* ou *gens* ? Nous l'ignorons absolument, mais nous savons que ces Éthériens ont été dénommés successivement Atlantes, puis Ethiopiens jusqu'à la nouvelle transformation de l'Ethiopie.

Résumant ce qui précède, voici ce que nous pensons qu'il faut croire au sujet de l'*Atlantide*.

Il existait autrefois dans l'Océan Atlantique, entre Gibraltar d'un côté et l'Amérique de l'autre, une *Ile immense*, dénommée Atlantis (*atlantide*), qui était suivie d'un groupe d'îles qui réunissait pour ainsi dire le continent européen à celui de l'Amérique.

Platon, nous venons de le voir, affirme l'existence de cette île, Solon en avait appris certains détails dans le voyage qu'il fit en Egypte. — Les prêtres de Saïs, ville située dans le Delta du Nil, lui dirent qu'ils possédaient dans la Bibliothèque de leur temple, des récits des événements qui se seraient passés environ 9.000 ans auparavant. C'est alors qu'un des prêtres doyens expliqua à Solon la *Légende de Phaéton*, sous son véritable sens astronomique, de même que la véritable signification des cataclysmes du feu et de l'Océan qui avaient

détruit des contrées entières, avec les grandes nations qui les occupaient.

Proclus nous dit que l'Atlantide était située au centre de l'archipel Atlantique et comprenait sept îles parmi lesquelles figuraient nos Canaries. — Les petites îles disparurent successivement les unes après les autres, mais la plus grande, Poseidon, résista beaucoup plus longtemps et elle existait encore il y a 11.500 ans.

L'Atlantide, avons-nous dit, fut en quelque sorte un lien entre l'Europe et l'Amérique.

Nous pouvons presque le démontrer par la linguistique, de même qu'en étudiant la flore et la faune des deux pays.

En ce qui concerne la faune, nous dirons que les découvertes relativement récentes dans des lits de fossiles du Nebraska (Amérique) ont montré des restes de cheval, qui peuvent faire supposer que cet animal serait originaire du continent américain, car c'est la seule partie du monde où l'on ait découvert des restes fossiles du cheval et ceci démontre quels ont été les précurseurs du cheval actuel.

Pour ce qui est de la Flore, nous dirons qu'une partie de celle-ci, celle de l'époque Miocène, existe en Amérique. La Flore du même âge en

Europe se rencontre principalement dans des lits de fossiles de la Suisse.

Enfin, si nous voulons étudier la linguistique. au point de vue qui nous occupe, nous voyons que la langue Basque qui ne tient à aucune autre langue Européenne, qu'au celte peut-être, serait, d'après certains linguistes, un *Dialecte Atlante*, c'est-à-dire la plus ancienne langue du monde ? Ce qui donne créance à cette opinion, ou du moins à cette supposition, c'est que précisément les Basques habitent une contrée qui fait exactement face à une partie supposée de l'Atlantide. Ensuite le Basque ressemble dans sa structure aux langues aborigènes de l'Atlantide. Or, comment expliquer cette affinité de langage, sinon en admettant que les Basques et les Aborigènes de l'Amérique ont été dans des temps très reculés, il y a 15 ou 18.000 ans, des émigrants de l'Atlantide.

A l'époque où existait l'Atlantide, le Sahara était une vaste mer. Voilà pourquoi le projet de la création d'une mer dans le Sahara, d'une mer intérieure d'Afrique, serait certainement utile pour ramener comme autrefois à ce vaste continent l'humidité et fraîcheur si nécessaires à sa prospérité.

Grâce à des recherches sous-marines, on a pu explorer presque tout le lit de l'Océan Atlantique ;

on a même dressé des cartes de celui-ci en Angleterre. Or, les études faites dans ce but ont prouvé qu'une éminence d'une grande superficie et hauteur existait au milieu de l'Océan Atlantique. — Cette éminence était l'Atlantide même !

Elle s'étend dans une direction Sud-Ouest, depuis le 50e degré Nord d'un côté, vers l'Amérique et se dirige vers la côte d'Afrique.

Cette éminence s'élève à environ 27 mètres au-dessus du sol moyen de l'Océan ; les îles Açores, de l'Ascension, de Tristan d'Acunha ne seraient que les pics de cette contrée abîmée dans les eaux. Ce qui le démontre, c'est que les profondeurs autour de ces îles sont très considérables ; de plus, des sondages ont prouvé que toute la partie surélevée de cette île est couverte de débris volcaniques dont on retrouve des traces du côté de l'Océan, et qui se dirigent vers les côtes américaines.. Du reste, les géographes et les voyageurs savent fort bien que dans les Açores, il existe des preuves qu'il y a eu de gigantesques éruptions volcaniques.

Ce qui précède démontre donc d'une façon très certaine, que cette vaste surface cachée sous l'Océan Atlantique, n'est pas un simple banc ordinaire, mais bien le sol même de l'Atlantide dis-

parue, comme un navire qui sombre sous les eaux !...

Malgré ce qui précède, certains géographes ont considéré l'Atlantide comme un pays n'ayant jamais existé ; ce qui est faux ; d'autres auteurs ont placé ce continent sous la Perse actuelle. Un professeur à l'Université d'Upsal a même soutenu au XVIII[e] siècle que l'ancienne Atlantide n'était autre chose que la Suède et la Norvège modernes, et il chercha à étayer sa thèse étrange en citant Platon, Diodore et autres auteurs anciens. Or, il est incontestable que l'Atlantide était située sous les mêmes latitudes que les Açores, Madère, les Canaries et les îles du Cap-Vert. Le célèbre voyageur Bory de Saint-Martin a tracé une carte idéale de ce continent. Quelques auteurs pensent que le Pic de Ténériffe ne serait que la cime de l'Atlas qui a donné son nom au continent disparu, englouti d'après quelques-uns par la mer située dans l'intérieur de l'Afrique, qui, par suite de cataclysmes cosmiques, se serait déversée sur cette île immense.

Voici d'autres renseignements presque inconnus au sujet de l'Atlantis qui fourniront une preuve topique de son existence. Ils nous sont fournis par la Doctrine Esotérique, par la Théosophie.

D'après les calculs cycliques, les Brahmes (ce

qui concorde avec ce que nous avons dit précédemment) ont fixé la disparition de l'Atlantide à 11.500 ans avant notre époque. — Or, les *Mayas*, peuple de l'Amérique centrale, nous ont laissé des récits hiéroglyphiques qu'on est parvenu à déchiffrer et parmi ces récits quatre se rapportent précisément à la disparition de l'Atlantide.

En voici un que nous donnons d'après le *Théosophist*, il provient d'un manuscrit dit le *Tronao*, qui se trouve au *British Museum*.

« En l'an VI de Kan (un roi Maya) le onzième *Muluc* du mois de *Zac*, il se produisit des tremblements de terre considérables qui continuèrent presque sans interruption jusqu'au treizième de *Chuen*. — Le pays de *Mu* (l'Atlantide) fut entièrement ruiné. Il fut deux fois soulevé dans ses principales parties et une troisième fois, il disparut en totalité; il n'en resta rien, absolument rien. Ce fut pendant une nuit que les éruptions volcaniques secouèrent ce pays avec un ébranlement formidable.

« Ainsi ébranlée de fond en comble et de toutes parts, la totalité du pays acheva de s'abîmer, incapable qu'elle était de supporter plus longtemps la puissance des convulsions cosmiques et le pays tout entier disparut avec les 64.000.000 d'habitants

qu'il contenait et cela 8.068 ans avant la rédaction du présent manuscrit. »

Or, le manuscrit en question daterait d'environ 3.500, ce qui donne 11.556, c'est-à-dire le chiffre indiqué à quelque chose près par les Brahmanes.

Ceci prouve donc d'une façon très concluante que la disparition de l'Atlantide n'est pas un mythe, mais une réalité tangible, puisqu'il en reste des traces immenses au fond de l'Océan ; l'une d'elles, très visible, est l'île de Ténériffe et le Pic du Teyde, qui a été gravi, il y a environ 10 à 12 ans, par M. Bouquet de la Grye, qui a effectué dans cette île des travaux ayant pour objet la Géodosie du Sénégal et de Ténériffe, travaux qui visaient particulièrement à fixer la position géographique de Saint-Louis, pris comme méridien fondamental pour les bassins du Sénégal et du Haut-Niger.

On verra par le récit du savant Français que le fameux Pic de Ténériffe est un des points curieux de notre globe et que de plus sa hauteur devait être considérable avant l'effondrement de sa base dans l'Océan. Voici la description de ce pic (1) :

« Après avoir dépassé les terrains cultivés, on entre dans les broussailles en prenant en écharpe

(1) Lecture faite dans la séance publique des cinq Académies, en 1888.

le revers Ouest de l'île, et après avoir contourné force ravins dénués d'eau, on entre par une large coupure située à 2.700 mètres d'altitude dans un des plus grands cratères de notre globe, car il a plus de 20 kilomètres de diamètre. Au nord et à l'Est, ce cratère, cette *cañada*, pour lui donner son nom espagnol, est limité par des escarpements de plus de 300 mètres de hauteur ; à l'Ouest cette barrière renversée a laissé s'écouler sur le penchant de la montagne et jusque dans la mer, des fleuves successifs de lave, que leur couleur rend encore distincts. Devant soi et presque au milieu du cirque, se dresse la montagne du Teyde.

« La Cañada a encore à l'heure actuelle l'apparence d'une fournaise à peine éteinte ; elle est parsemée de petits cônes d'éruption qui offrent l'apparence de ces pustules que l'on voit dans les images lunaires ; un grand volcan, le *Chabora*, les dépasse, mais lui-même est effacé par le Teyde dont la hauteur semble seule en rapport avec les dimensions de la Cañada.

« Aucune végétation sérieuse, en dehors de quelques *Retamas* en boule, ne se montre dans cette vaste enceinte et les couleurs noires, rouges, violettes, roses et blanches s'y détachent en tons crûs, grâce à la transparence de l'air.

« Entre la *Estancia*, où nous passâmes la nuit, et *Alta-Vista*, le sentier est encore impraticable aux chevaux, mais on monte en faisant des lacets continuels sur une pente de 30°, et il faut 2 heures pour arriver à une plate-forme qui a été aussi un centre d'éruption : pierres ponces, coulées de basalte, rien n'y manque et devant vous se dresse encore, dans l'angle Sud-ouest du plateau, le Teyde. »

Ce pic de Teyde mesure 375 mètres de hauteur et c'est l'ascension de celui-ci qui est extrêmement difficile, car on se trouve au milieu de roches basaltiques et de blocs de scories rejetés par le volcan ; c'est un véritable chemin de casse-cou où peuvent seuls s'aventurer les indigènes, qui suivent à grand peine la trace des lacets de ceux qui ont passé avant eux.

Ici nous laisserons la parole à l'honorable savant :

« Si l'on n'était si fort occupé de savoir où l'on doit poser le pied, on admirerait l'aspect de la Cañada vue de cette hauteur ; mais deux heures durant, aux difficultés de la route se joignent de vives angoisses : les yeux sont injectés de sang, par suite de la dépression de l'air ; on a des bourdonnements dans les oreilles, on éprouve une soif

ardente, que l'on ne calme pas en mangeant de la neige ; les mains sont bleuies par le froid, malgré l'ardeur du soleil presque vertical.

« On parvient enfin à Rambleta, et l'on y trouve un troisième centre d'éruption plus petit que le précédent, car il n'a plus que 80 mètres de diamètre dans sa plus grande largeur. Cette plate-forme, couverte de Pouzzolane, laisse percer par place, l'ossature de la montagne et l'on peut s'y chauffer les pieds au feu du volcan, car une vapeur brûlante sort de plusieurs de ses fissures. »

Enfin, toujours au Sud, se dresse le pic terminal qui, bien que n'ayant que 160 mètres de hauteur, demande encore au moins une heure d'ascension tellement la cendre volcanique est encore meuble, et cela à tel point qu'on y enfonce parfois jusqu'aux genoux ; mais on est bien récompensé de ses peines, car une fois au sommet « le spectacle est si beau et les nuages éclairés par le soleil sont d'un blanc si éclatant qu'ils paraissent continuer les neiges qui couvrent le flanc de Teyde » et l'on croit avoir devant soi un paysage des régions polaires ; du reste, la température permet parfaitement l'illusion. La hauteur barométrique comparée à celle de Santa-Cruz et Ténériffe accuse pour ce sommet une hauteur de 3.710 à 3.712 mètres.

Avant l'effondrement de cette île quelle pouvait être cette même hauteur ? Il est impossible de pouvoir le dire ; mais il est parfaitement admissible que des îles s'effondrent et disparaissent subitement à la suite de cataclysmes cosmiques ; nous en avons sous les yeux de fréquents exemples. Un des plus récents est la disparition soudaine d'un groupe d'îles importantes situé entre Auckland et l'archipel de Tonga.

Antérieurement à celui-ci, nous pouvons mentionner une des îles des environs de Krakatoa, qui disparut également d'une façon soudaine dans une seule nuit à l'époque de l'éruption du volcan Javanais.

Comme preuve à l'appui de ce qui précède, nous signalerons un tout petit fait mais qui a, suivant nous, une certaine importance ; c'est que quelques auteurs pensent que les Guanches sont des descendants dégénérés des anciens *Atlantes* ; pour étayer leur dire, ils s'appuient sur une assertion linguistique que voici : Ce terme de Guanche viendrait du Sanskrit *Guhain naman* qui signifierait : nom mystique, nom secret, mystérieux. Or, la Doctrine Esotérique attribue aux Atlantes le don de magie, ainsi que les pouvoirs qui s'y rattachent. De plus, il existe sur le Pic de Téné-

riffe, dont nous venons de parler, des Bergers de Gomera qui emploient un langage sifflé, qu'ils tiennent des Guanches; les modulations de ce langage représentent des idées, des articulations, des sons; or, beaucoup d'ethnographes considèrent ce langage primitif comme les vestiges de l'un des modes de parler des anciens habitants de l'Atlantide disparue.

Comme on le voit par ce qui précède, on sait fort peu de choses sur les anciens continents disparus.

Jacolliot donne à ceux-ci plus d'extension que la majorité des auteurs que nous avons étudiés, aussi mentionnerons-nous trois pages de cet auteur, qui comportent un grand intérêt et qui résument en outre d'une façon remarquable la question que nous venons d'étudier (1).

« Une des légendes les plus anciennes de l'Inde, nous dit cet auteur, conservée dans les temples par la tradition orale et écrite, raconte qu'il y a plusieurs centaines de mille ans au moins, il existait dans l'Océan Pacifique un immense continent qui fut détruit par un bouleversement géologique, et dont il faudrait retrouver les fragments dans

(1) Histoire des Vierges, chap. Ier, page 13 à 16, un vol. in-8o, Paris, Lacroix, 1874.

Madagascar, Ceylan, Sumatra, Java, Bornéo et les principales villes de Polynésie.

« Les hauts plateaux de l'Indoustan et de l'Asie, suivant cette hypothèse, n'auraient été représentés dans ces époques reculées que par de grandes îles dépendantes du continent central. — Sans doute, il serait puéril de donner à cette tradition une réalité géographique et de chercher à retracer les contours exacts de cette portion du globe disparue. Mais tout vient nous démontrer, lorsque nous étudions les souvenirs appréciables des primitives civilisations, la possibilité du fait conservé par la légende hindoue.

« D'après les Brahmes, cette contrée était parvenue à une haute civilisation, et la presqu'île de l'Indoustan, agrandie par le déplacement des eaux, lors du grand cataclysme, n'a fait que continuer la chaîne des primitives traditions qui avaient pris naissance en ce lieu. Ces traditions donnent le nom de *Rutas* aux peuples qui auraient habité cet immense continent équinoxial ; de la langue de ces derniers, serait sorti le samscrit.

« Le radical Samscrit *Ru* signifie *bataille*. *Rutas* pourrait donc se traduire par les mots de *guerriers*, *vainqueurs*, *redoutables* ou *puissants*.

« La tradition Indo-Hellénique, conservée par

la population la plus intelligente qui ait émigré des plaines de l'Inde, relate également l'existence d'un continent et d'un peuple auxquels on donne le nom *d'Atlandide* et *d'Atlantes* et qu'elle place dans la partie tropicale nord de l'Atlantique.

« Bien que la supposition d'un ancien continent dans ces parages, dont on retrouverait les vestiges dans les îles volcaniques et au sol montueux des Açores, des Canaries et du Cap-Vert, ne soit pas dénuée de vraisemblance géologique, les Grecs qui, du reste, n'osèrent jamais franchir les colonnes d'Hercule, effrayés qu'ils étaient par le mystérieux Océan, sont *trop tard venus* dans l'Antiquité pour que les récits conservés par Platon soient autre chose qu'un écho de la légende hindoue. De plus, lorsqu'on jette un regard sur un planisphère, à l'aspect de ce véritable semis d'îles et d'îlots, qui s'en va de la Malaisie à la Polynésie, du détroit de la Sonde à l'île de Pâques, il est impossible, dans l'hypothèse de continents prédécesseurs de ceux que nous habitons, de ne pas placer là, le plus important de tous.

« Une croyance religieuse commune à la Malaisie et à la Polynésie, c'est-à-dire aux deux extrémités opposées du monde Océanien, croyance sur laquelle nous aurons bientôt à donner de curieux

détails, porte « que toutes ces îles ne formaient autrefois que deux immenses contrées habitées par des hommes jaunes et par des hommes noirs, toujours en guerre, et que les Dieux, lassés par leurs querelles, ayant chargé l'Océan de les mettre d'accord, ce dernier avait envahi les deux continents, sans qu'il ait été possible depuis de lui faire rendre ses conquêtes. Seuls les pics de montagnes et des plateaux élevés échappèrent aux flots par la puissance des Dieux qui s'aperçurent trop tard de l'erreur qu'ils avaient commise. »

« Quoiqu'il en soit de ces traditions, et quel que soit le lieu où s'est développée une civilisation plus ancienne que celle de Rome, de la Grèce, de l'Egypte et de l'Inde, il est certain que cette civilisation a existé, et qu'il est d'un haut intérêt pour la science à en retrouver les traces, si faibles, si fugitives qu'elles puissent être. »

Evidemment cette civilisation était celle des *Rutas*, des hommes rouges ou Atlantes, qui avaient été détruits non par une erreur des dieux, mais en punition de leurs crimes.

# CHAPITRE XXV

## LES DÉLUGES

Nous avons parlé dans le chapitre précédent des *Rutas*, nous donnerons ici quelques renseignements qui prouvent en faveur de leur haute antiquité, car d'après Manou, ils auraient été les ancêtres des Hindous. Et comme le récit de Manou nous amène à parler d'un déluge partiel, la transition aux déluges d'eau et aux déluges de feu sera toute naturelle.

Origine des Hindous. — Manou, le législateur sacré de l'Inde, nous apprend, dans son *Troisième Livre*, l'origine des Hindous :

« Nos pères ont reçu des Sages le nom de *Vaspas*, nos ancêtres étaient les Adytias et les ancêtres de nos ancêtres se nommaient *Rutas.* » (Hommes rouges).

Le passage de Manou que nous venons de mentionner confirme une tradition qui vient des Brahmes de l'Inde, tradition qui nous apprend que la Race Hindoue aborigène descend bien d'une race primitive et anté-diluvienne, dénommée *Race des Rutas*, qui aurait occupé, avant le dernier déluge, toute l'Asie et le continent de la Polynésie tout entier ; or, ce déluge remonte à 30.000 ans au moins avant l'époque contemporaine.

Nous est-il permis de reconstituer la géographie préhistorique de cette époque, et reconnaitre ainsi la partie de l'Inde habitée par cette race ?

Grâce à la science moderne contrôlant les légendes de l'Antiquité, on peut parfaitement essayer de cette reconstitution et lui donner une vraisemblance, sinon incontestable au moins acceptable.

Précédemment nous avons parlé de l'*Atlantis*, de l'origine de ce mot qui provient d'une race d'hommes dénommés *Atlantes*, qui donnèrent leur nom par suite à l'Océan Atlantique à la suite d'un cataclysme.

La science moderne a parfaitement admis, sinon établi d'une façon certaine, la périodicité des convulsions du Globe, dénommées *Déluges*, convul-

sions qui surviennent à des époques fixes qu'on a pu fort bien déterminer, à l'aide de calculs astronomiques.

Ces grands cataclysmes ont pour résultat de changer complètement l'assiette des mers, en faisant disparaître les continents et émerger ceux précédemment engloutis.

Au sujet de ces révolutions cosmiques, voici ce que nous apprend le *Hari-Purana*. Nous ne donnerons qu'une brève analyse du passage de ce poème : « A peine deux cents âges divins s'étaient-ils écoulés, c'est-à-dire qu'un jour de Brahmâ n'était pas encore accompli, que *Purusha* (*lit.* le mâle céleste), entra dans une grande colère, sa voix fit retentir tout l'Univers, et les astres et les mers écoutèrent la voix qui disait : « Pourquoi, transformant ma substance, ai-je tout créé : l'aither, la lumière, l'air, l'eau, la matière et pourquoi dans celle-ci ai-je jeté le germe universel, d'où sont sortis tous les êtres ? Et voilà que les animaux se dévorent entre eux, que l'homme se bat avec son frère et qu'il méconnaît ma puissance, puisqu'il ne s'occupe qu'à détruire mes *Œuvres* et qu'il fait partout triompher le *mal* contre le *bien*. Aussi sans attendre l'accomplissement des mille âges divins, je vais étendre la nuit sur l'Univers ; et les

créatures vont rentrer dans la matière ; celles-ci dans l'eau, celles-ci dans la lumière, celles-ci dans l'aither qui est ma propre substance. Et l'eau dont sont sortis les êtres vivants détruira ces êtres vivants.

Et Vishnu, entendant ces paroles, s'adressa à Brahmâ dans ces termes :

« O toi, Illustre Maître de l'Univers, des dieux et des hommes, toi l'Omniscient et l'Omnipotent à qui tout l'Univers obéit ; toi qui m'a fais sortir de ta pure Essence pour conserver la création, apaise ton courroux et fais grâce à l'Univers. »

Mais Brahmâ ne pouvant rien changer à ce qu'il voulait exécuter dit à Vishnu : « Trouve-moi un saint homme et je le sauverai lui et sa famille et il repeuplera la terre. »

La suite de cette légende est la même que celle qu'expose la Bible, c'est-à-dire Noé construisant son arche, etc. ; mais dans la légende Hindoue, le récit est enveloppé de cette poésie particulière à l'Orient qui illustre si merveilleusement les faits mêmes les plus simples, les plus vulgaires, pourrions-nous dire !

Ajoutons que le déluge de Noé n'est pas le seul qui ait désolé la Terre, car depuis que le monde existe, il y a eu de très nombreux déluges, les uns

généraux ou universels, les autres partiels ou locaux ; nous ne ferons que les énumérer en nous étendant un peu plus longuement sur le déluge dit de Noé (*Noa*).

L'un des plus anciens déluges, dont la tradition nous ait conservé le souvenir, est celui de Sisuthurus survenu en Kaldée à une époque tellement reculée, qu'il n'a jamais pu être bien déterminé, nous ne le connaissons que par les écrits d'Eusèbe qui cite Syncelle et Abydène.

Le déluge d'Ogygès, survenu sous Phronée, roi d'Argos, 1759 ans avant J. C., inonda l'Atlique, par suite, nous dit Solin, de la rupture des digues de la mer Noire.

Le déluge de Deucalion survint 1529 ans avant J. C. par suite de la rupture des digues d'eau d'un lac de Thessalie. Diodore de Sicile a mentionné ce déluge de même que cet auteur et Plutarque ont mentionné le déluge de Prométhée survenu en Egypte par suite de la rupture des digues d'un lac abyssinien.

Nous savons aussi que survint en Phrygie un déluge sous le roi Annac, et Pausanias nous a informé du déluge d'Inachus survenu en Béotie (1).

(1) Il y a eu dans le Groënland un déluge très ancien, à une époque extrêmement reculée. Des preuves nous en sont fournies

Tous ces déluges sont de beaucoup postérieurs au *Déluge* dit *de Noé;* celui-ci beaucoup plus connu, parce qu'il est raconté tout au long dans la Bible.

A propos de ce déluge nous donnerons un extrait de Bérose le Kaldéen ; nous traduisons le plus littéralement possible :

« Un grand nombre de siècles se sont écoulés avant ce fameux déluge, par lequel périt toute la Terre. Nos Kaldéens en ont conservé le souvenir fidèle. — Ils écrivent que de ce temps-là, du côté du Mont Liban, il existait Enos, la plus grande ville des géants, dont la domination s'étendait sur le monde entier, depuis l'endroit où le soleil se lève, jusqu'à l'endroit où il se couche. Confiants sur leur haute taille et sur leur force musculaire et corporelle, ces géants se servirent des armes qu'ils avaient inventées pour opprimer les hommes ; et livrés uniquement à leurs passions, ils inventèrent les tentes, les instruments de musique et toute sorte de jouissances du luxe. Ils mangeaient des hommes, faisaient avorter les femmes et prépa-

par des débris de coquillages, qu'on trouve dans des profondeurs de terrain où l'homme n'a jamais mis les pieds. D'autres preuves nous sont fournies par des débris de baleines qu'on a retrouvés en quantité au sommet de montagnes élevées.

raient les avortons comme nourriture recherchée. Ils s'unissaient à leurs mères et à leurs filles, à leurs sœurs, à de jeunes garçons, à des animaux et méprisaient les Dieux et la Religion ; enfin, ils commettaient toute sorte de crimes.

Or, en ce temps-là, beaucoup d'hommes prêchaient et prophétisaient. Ils gravaient sur des pierres la future destruction du Monde ; mais cependant les géants conservaient leurs mauvaises habitudes et se moquaient de toutes les prédictions. La colère et la vengeance des Dieux les poussaient à ce mépris, à cause de leur impiété et de leurs crimes.

Un seul parmi ces géants avait plus de respect pour les Dieux et de prudence que même les plus honnêtes. Il habitait la Syrie et se nommait *Noa*. Il avait trois fils : Sem, Cham et Japhet et leur quatre femmes étaient : Titée *la Grande ;* Pandora, Noëla et Noëgla.

« Ce bon Noa redoutant la ruine annoncée (par les Prophètes) commença dès l'an 78 avant l'inondation à construire un navire en forme de coffre. La soixante-dixième année depuis que ce navire était commencé, l'Océan franchit ses bords au moment où on s'y attendait le moins. Toutes les mers situées au milieu des terres, les fleuves, les

fontaines bouillonnant jusqu'à leurs plus grandes profondeurs couvrirent de leurs eaux jusqu'aux montagnes. Et au même instant, tombèrent du ciel, et cela pendant un grand nombre de jours et avec une violence extrême, tout à fait extraordinaire, des pluies immenses. Et ce fut de cette manière que le genre humain fut suffoqué par les eaux, à l'exception de Noa et de sa famille, qui, grâce au navire, furent sauvés.

« Ce navire élevé par les eaux très-haut s'arrêta au sommet du mont Gordieus, où l'on dit qu'il en reste encore quelques débris, auxquels les hommes vont chercher du bitume, qu'ils utilisent surtout dans les sacrifices d'expiation.

« Depuis cette année où le genre humain fut sauvé des eaux, prise pour l'époque primitive, nos ancêtres ont écrit quantité de fables.

« Voulant abréger ces tristes récits, nous rapporterons les origines, les temps et les rois de ces royaumes seulement que l'on considère aujourd'hui comme grands. — Nous parlerons en Asie, du royaume de Babylone, qui est le plus ancien de tous ; en Afrique de celui d'Egypte et de Lybie qui d'abord n'en firent qu'un. — Enfin nos historiens comptent en Europe quatre royaumes : celui des Celtibériens, celui des Celtes, celui de Kithim

que ceux de cette nation appellent Italiques et celui des Thuiscons, qui s'étend depuis le fleuve du Rhin à travers le pays des Sarmates et finit au Pont-Euxin ; quelques-uns en ajoutent un cinquième appelé *Ionique.* »

Puis ce sont les généalogies des premiers chefs après le déluge ; nous les passons, pour arriver à la suite de notre récit et dire comment le monde devenu « désert fut rempli d'hommes et de colons.

« Quand le sol se fut séché et que la terre se fut échauffée, Noa et sa famille descendirent du Mont Gordieus, comme ils devaient le faire et dans la terre située au-dessous (au pied du mont) ils trouvèrent des masses de cadavres ; on appelle cette terre *Miri-Adam*, c'est-à-dire des hommes éventrés ; et Noa écrivit sur une pierre destinée à servir de monument, tout ce qui s'était passé. — Les habitants nomment ce lieu : *Sortie de Noa !*

« Et s'étant unis à leurs femmes (les enfants de Noa) ils engendrèrent deux jumeaux (mâle et femelle) qui, devenus adultes, se marièrent et eurent toujours des jumeaux.

« Et Dieu ou la Nature, qui s'occupe d'enrichir cet Univers, ne manqua jamais à cette nécessité !...

« Par ce moyen, le genre humain s'étant bientôt

accru et toute l'Arménie étant pleine, il fallut qu'ils s'éloignassent pour chercher de nouveaux *habitats*.

« Alors Noa le père, le plus âgé de tous, qui leur avait déjà enseigné la *Théologie* et les *Rites sacrés*, commença aussi à les instruire dans la *Théosophie*. Il écrivit un *grand nombre de choses secrètes*, en caractères particuliers, que les Scythes Arméniens confient aux seuls prêtres. — Nul, excepté ceux-ci et ceux de leur ordre, ne peut les lire et partant les enseigner.

« Il en est de même des rituels qu'il a laissés et d'après lesquels les prêtres reçurent le nom de *Saga*, qui signifie Prêtre, sacrificateur et pontife.

« Il leur enseigna aussi le cours des astres et distingua l'année, suivant le cours du soleil, et les douze mois suivant le mouvement ou cours de la Lune.

« Avec le secours de cette science (l'astronomie), il put prédire, dès le commencement de l'année, ce qui arriverait dans le courant de celle-ci (1). — Cette science leur fit croire qu'il participait de la nature divine et c'est pourquoi ils l'appelèrent

(1) On voit par là que Mathieu Lansberg et Pierre Larrivé ne sont pas les inventeurs des Almanachs.

*Olibama* et *Arsa*, c'est-à-dire le ciel et le soleil, et lui dédièrent plusieurs villes.

« Dès ce temps, en effet, les Scythes arméniens avaient dans leur territoire, parmi d'autres villes, celles d'Olibama et d'Arsa-Ratha.

Lorsqu'il s'en fut pour gouverner Kitim (aujourd'hui l'Italie) il laissa beaucoup de regrets parmi les Arméniens, qui crurent qu'après sa mort, son âme avait été transportée dans les régions célestes.

## DÉLUGES DE FEU

Sept siècles après le déluge d'eau de Noa, nous savons par la Tradition qu'il survint un très grand incendie : un déluge de feu, qui ravagea en peu de jours l'Hibérie d'un côté et la Gaule de l'autre.

D'après la Chronologie Moïsiaque, l'histoire place l'époque de l'incendie de la Celtique en l'an 557 après le déluge (1), c'est-à-dire, 2.314 ans avant J.-C. — Les monts Jura peuvent témoigner de cet immense incendie, car Y-Ur-a signifie en

(1) Diodore de Sicile, Liv. VI. — Lucrèce. — *De naturâ rerum*.

Celte premier feu. Comment ce feu se déclara-t-il ?

Il paraît que la foudre tomba sur les monts Pyrénées, sur l'un de ses hauts sommets (pics) et comme à cette époque, ces montagnes étaient couvertes de pins et de sapins, la flamme électrique embrasa ces masses résineuses qui formèrent en quelques jours un immense brasier. L'incendie ne s'arrêta que quand il n'eût plus d'alimentation devant lui, c'est-à-dire que d'un côté, il trouva l'Océan et de l'autre l'Eridan (le Pô).

C'est même à cause de ce vaste incendie que les anciens placent sur les bords de l'Eridan le tombeau de Phaëton, le maladroit fils d'Apollon qui était venu des contrées sacrées des Hyperboréens (1) pour mourir (s'éteindre) dans ce fleuve.

Phaëton symbolise la manifestation du feu, sa chute sur la terre, la descente du jour sur notre globe et c'est pourquoi l'on a dit : *Après la chute de Phaëton, le soleil descendit sur la terre et vint visiter les Hyperboréens.*

Cette allégorie montre qu'après l'incendie des forêts le soleil visita les Celtes, qui jusqu'alors

(1) Apollonius de Rhodes, à l'occasion de la chûte de Phaëton dans l'Eridan, dénomme les habitants adossés aux Alpes, *la nation sacrée des Hyperboréens !*

avaient été privés des rayons bienfaisants de cet astre par l'épaisseur des hautes futaies des forêts, sous lesquelles ils vivaient.

Possidonius appelait *toute* la Celtique, le pays des Hyperboréens, pour exprimer par là que ses peuples étaient à l'abri de Borée. — De son côté, Apollonius de Rhodes nous dit que les contrées Hyperboréennes considérées comme inviolables étaient consacrées au Soleil par un culte particulier, aussi ceux qui leur faisaient la guerre, étaient-ils considérés comme sacrilèges.

Parmi les traditions moitié légendaires, nous dirons ici quelques mots du *Phœnix*, symbolisant la Renaissance du monde, après le vaste incendie que nous venons de rapporter. Plus tard, cette fable est devenue l'emblème d'une période solaire, qui renaît au moment où elle expire. — Or, cette allégorie n'a pu prendre naissance en Egypte où le soleil conserve toujours à peu près la même hauteur. — Nous la devons donc bien aux Druides, cette allégorie ingénieuse. S'il nous en fallait fournir une preuve, nous la trouverions dans la Mythologie Scandinave. Frigga ou la Terre obligée de transiger avec son père (le soleil) qui était aussi son époux, au sujet de ses infidélités annuelles, lui permit de s'absenter du lit conjugal pendant

65 jours, mais à la condition expresse qu'il prendrait l'engagement de lui rester fidèle pendant 300 jours.

On voit donc ici l'alliance du soleil avec la terre qui se renouvelait 65 jours après que le soleil l'avait quittée, pour ne revenir qu'au printemps et la féconder de nouveau.

L'incendie que nous venons de relater ne fut pas une calamité inutile pour l'homme, car il servit à détruire un grand nombre de bêtes fauves et de reptiles, dont il aurait eu beaucoup de peine à se défendre.

C'est alors que dans un but de défense il creusa des cavernes et utilisa les grottes naturelles pour s'y abriter et qu'il éleva des pierres brutes en témoignage de reconnaissance envers la Divinité.

Ces pierres *de témoignage*, sont les pierres Druidiques ou MONUMENTS CELTIQUES (1). — Aucune civilisation n'a conservé des vestiges plus authentiques et plus vénérables que les pierres du culte Druidique ou Celtique, qui se trouvent répandues,

(1) Voyez ce terme CELTIQUES (*monuments*) dans notre DICTIONNAIRE RAISONNÉ D'ARCHITECTURE et des arts qui en dépendent, 4 vol. in-8° jésus, illustrés de 4.000 bois, de planches en noir et en couleur ; nouvelle édition, 1900, Paris, Imprimeries réunies, 7, rue Saint-Benoît.

en grande quantité, dans toutes les contrées du monde.

L'Historien Josèphe fait descendre les Celtes de Noé, qui ne symbolise que le renouvellement de l'espèce humaine après le déluge.

La Bible nous dit : « Cham dévoila la nudité de son père et le châtra, de sorte qu'il ne put avoir d'autres enfants. »

Ces paroles sont évidemment allégoriques et elles veulent dire que Cham, dont le nom signifie *Incendie*, réduisit en cendres les forêts primitives et découvrit ainsi la nudité de son père, c'est-à-dire du globe terrestre, le père commun des hommes. Japhet, secondé par son frère Cham, marchant à reculons, c'est-à-dire en revenant sur leurs pas, dans la contrée d'où les avait chassés l'incendie, revêtirent Noé de son vêtement ; ceci veut dire que Japhet recouvrit le globe d'habitants, tandis que Sem ensemença la terre, planta des arbres, la couvrit enfin de végétaux, en un mot habilla Noé, qu'avait dévêtu Cham ou l'incendie.

Japhet eut plusieurs fils : Gomer, qui symbolise les Cimmériens ou les Ombres, c'est-à-dire les Celtes, peuples vivants sous le couvert des épaisses forêts. — Magor qui symbolise les habitants des montagnes, Madaï les habitants des marais ; Javau

les peuples Laboureurs ; Thubal les pasteurs ; Mosoch, les commerçants de l'ambre, enfin Thiras qui symbolise les chasseurs diligents et les nomades toujours en marche.

Telle fut, d'après la tradition et la légende, la postérité de Japhet.

C'est Gomer, qui fut le père des Celtes, dénommés Cimmériens, avant l'incendie des forêts.

A son tour, Gomer eut trois fils : Askenas, patriarche des Celtes, Riphat, patriarche des populations alpestres et pyrénéennes, Togarma, patriarche des Astyriens, Erithéens et Sidoniens ; ces trois rameaux celtiques se livraient exclusivement au commerce.

D'après Hésiode, Prométhée ne serait autre que Japhet, qui le surnomme *Titan*. Or, d'après la mythologie, les Titans qui firent la guerre aux Dieux ne seraient autres que les Celtes qui, au moyen du feu, changèrent totalement l'áspect d'une grande partie de la terre ; aussi étaient-ils considérés comme les enfants de *Ur* (le feu) d'où le nom d'Urope, Europe donné à leur pays d'origine.

Mais même en rejetant tout ce qu'il peut y avoir de fabuleux dans la légende de Prométhée, Dio-

dore nous apprend qu'il fut le conservateur du feu ; il le dit en ces termes : « On a écrit que Prométhée, fils de Japhet avait dérobé aux Dieux le feu pour en faire présent aux hommes ; ce qui est aussi certain, c'est qu'il inventa la manière de le conserver par des matières ignorées avant lui. »

C'est dans les grottes et les cavernes où l'on conserva le feu en l'alimentant avec la plante dénommée *Ferula*, précisément parce que la Férule a la propriété de conserver et de prolonger d'une manière lente et continue l'action du feu et ce qui a répandu la légende de *Vulcain*, emblème du feu, d'après lequel, ce Dieu serait né avec de mauvais pieds et une jambe torse, qui l'empêchait de tenir longtemps sur ses jambes ; mais Junon, à l'aide de nuages et de nuées l'aurait soustrait à nos regards.

Les filles de l'Océan (qui passent pour le premier type de l'espèce humaine), Thétis et Eurygnome le cachèrent pendant neuf années au fond d'une grotte. Ces neuf années indiquent le temps employé par les hommes, pour connaître la navigation.

On donne comme compagnons à l'inventeur du feu, à Prométhée, les *Cyclopes* (tournant autour du feu). Cicéron nous dit qu'on les dénomma *Titans*

puis *Curètes*. Ce sont les mêmes Curètes qui furent ultérieurement dénommés *Cabires*.

D'après Denys d'Halicarnasse, Prométhée aurait été le père de Deucalion dont le nom Deu-ca-lion signifierait fils de l'inondation, du feu.

Ce Deucalion représenterait cette race d'hommes qui, échappée au déluge, fut témoin de l'incendie.

Le nom de *Pyrr-he* sa femme, signifierait : *Origine ignée !..*

L'union de Deucalion et de Pyrrha symbolise l'alliance des hommes avec le feu.

Si Prométhée passe pour avoir été le créateur de l'homme, Deucalion, son fils représente la Race humaine régénérée par l'eau et le feu. Celui-ci aurait été un bienfait du Prométhée celtique : OGMI.

# CHAPITRE XXVI

## LES PLANS DE LA NATURE. — LES PÉRIODES DU MONDE. — LES RONDES. — LES PLANS DE CONSCIENCE.

On désigne sous le nom de *Plans de la Nature*, les différents états de la substance manifestée dans l'Etre Absolu et cela à partir du commencement d'une manifestation jusqu'à sa fin. — Dans la nature manifestée, il existe sept plans, du moins dans notre *Manvantara* ; voici leur désignation en partant du plan inférieur pour atteindre au plus élevé : 1, le plan physique. — 2, le plan astral, dit *Formatif*. — 3, le plan spirituel ou *Plan Idéal*. — 4, le plan spirituel *Nrénirvanique*. — 5, le plan *Nirvavique*. — 6, le plan *Paranirvanique*. — 7, le plan *Suprême*.

Le processus de la manifestation allant à l'expir de haut en bas et inversement à l'Inspir, il aurait

fallu procéder notre énumération par le plan le plus élevé et terminer par le plan physique.

De ces sept plans de la nature dérivent sept états principaux de la substance; on les dénomme : Substance Physique, Astrale, Jivïque ou Pranique, Fohatique, Mahatique, Alayique et Atmique.

Chacun de ces plans comprend sept sous-plans, ce qui fait quarante-neuf sous-plans dans la Nature.

Voici quels sont les sous-plans physiques :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Le premier sous-plan est l'état dit | | | solide. |
| Le second | « | « | Liquide. |
| Le troisième | « | « | Gazeux. |
| Le quatrième | « | « | Aithérique n° 4. |
| Le cinquième | « | « | Aithérique n° 3. |
| Le sixième | « | « | Aithérique n° 2. |
| Le septième | « | « | Aithérique n° 1. |

Le premier sous-plan au-dessus de l'aithérique n° 1 est le premier sous-plan astral et ainsi de suite.

Le plan physique est celui sur lequel nous habitons, nous n'avons pas à en parler, puisqu'il nous est suffisamment connu ; nous passerons donc au suivant.

## LE PLAN ASTRAL

Ce plan étant le second de la Nature est donc le plus rapproché du plan sur lequel nous vivons : du plan, physique ; comme tous les autres plans il a ses sous-plans, au nombre de sept.

Celui qui est un peu versé dans les choses occultes a souvent conscience qu'il se trouve sur le plan astral, surtout pendant son sommeil, car il est encore fort peu de personnes pouvant éveillées, se rendre en dégagement sur le plan astral. Les médiums peuvent également y arriver, quand ils se trouvent dans un état particulier d'abstraction dénommé *Trance*.

Après sa mort (sa première mort), l'homme vit plus ou moins longtemps sur le plan astral qui devient pour lui le *Kama-Loka*. Le désincarné (le défunt) commence son stage dans le Kama-Loka par le sous-plan qui est adéquat à ses propres facultés, et il vit dans ce sous-plan aussi longtemps que cela lui est nécessaire pour parcourir toutes les subdivisions supérieures qui précèdent

le *Dévakan* ; après ce processus, il peut arriver dans celui-ci. On peut se former une idée de la course d'un défunt à travers les sous-plans de l'astral, en s'imaginant, plongée dans un liquide, une boule d'une substance d'une densité égale à la matière du sous-plan inférieur ; puis cette boule s'allégeant de plus en plus par suite de l'épuration que lui ferait subir le liquide qui la baigne, la dite boule remonterait à un sous-plan plus élevé et ainsi de suite, jusqu'au dernier sous-plan du Kama-Loka, qui précède immédiatement le Dévakan.

L'homme vivant dans le plan astral perçoit, avec plus ou moins de clarté, les nombreuses entités qui vivent dans ce plan ; nous renonçons à décrire ces diverses entités, nous dirons seulement qu'elles comportent deux groupes principaux : les Entités humaines et les Entités non humaines.

Les Humains à leur tour se subdivisent en deux groupes, ceux qui possèdent encore leur corps physique et ceux qui ne le possèdent plus.

Au premier de ces groupes appartiennent les hommes dits *Psychiques*, au second les hommes désincorporés (*désincarnés*) : Esprits, Elémentaires, puis les Elémentals artificiels, qui jouent un plus grand rôle qu'on ne croit dans notre hu-

manité, parce qu'ils ont une grande influence sur certaines natures humaines et dès lors, ils peuvent aider ou nuire au *processus* de l'Evolution de l'âme.

Quant à la subdivision des entités non humaines de l'astral, elle comporte une variété infinie, parmi laquelle nous devons une mention spéciale aux *Esprits de la nature* dénommés *Elémentins*, dont les quatre derniers ordres appartiennent à la terre, à l'eau, au feu et à l'air ; nous en avons parlé dans le chapitre de la Kabbalah au Moyen Age. (Tome II, page 89.)

### LES PÉRIODES DU MONDE

On désigne sous ce nom les phases du processus de la manifestation, que l'on doit considérer à des points de vue divers ; en premier lieu, il y a la durée des mouvements primordiaux, nommés *Expirs* et *Inspirs*.

Il y a aussi les durées de mouvements secondaires, analogues aux mouvements d'expir et d'inspir qui s'appliquent aux subdivisions du Cosmos.

Il n'a été révélé jusqu'ici que les nombres exo

tériques touchant le système auquel nous appartenons ; quant au système solaire tout entier, la période dont il s'agit est dénommée *Mahakalpa*, c'est le cycle de Brahmâ, chez les Hindous, et sa durée paraît à l'homme bien fabuleuse ; elle est d'environ trois cent onze trillions quarante billions d'années terrestres.

En ce qui concerne la chaine des planètes à laquelle appartient notre terre, la période est dénommée *kalpa simple*, ce que les Hindous nomment un jour de Brahmâ et qui comporte quatre billions trois cent vingt millions d'années.

Enfin pour la terre proprement dite, la période est le *Manvantara terrestre*, dont la durée est de trois cent six millions sept cent vingt mille années. — Ce manvantara terrestre est divisé en sept périodes de moindre durée qu'on nomme *Rondes*. Une ronde a une durée moyenne de 43 millions 817 mille années ; elle est elle-même subdivisée en cycles qui ont les durées suivantes :

Le *Krita yuga*, 1.728.000 années.
Le *Treta yuga*, 1.296.000 années.
Le *Dwapara yuga*, 864.000 années.
Le *Kali-yuga*, 432.000 années.

Mais nous devons ajouter que ces cycles chevauchent l'un sur l'autre, d'un certain nombre

d'années dites *Crépuscules*, d'où il s'en suit que la durée d'une ronde n'est jamais le parfait multiple de la somme des quatre grands cycles formant le Mahayuga et chacun des cycles comprend des sous-cycles dits *mineurs* qui s'appliquent plus spécialement à certains éléments, aux divisions du Zodiaque par exemple.

On nomme *Loi cyclique de Périodicité* : chaque période d'activité dans la manifestation qui est suivie d'une période de repos relatif. Cette loi de périodicité s'applique à tout dans la nature et cela sous mille formes multiples, telles que jour et nuit, la vie et la mort, l'été et l'hiver, etc., etc.

L'Expir ou projection sur divers plans ou bien encore la première manifestation du présent Manvatara réalise l'Individualité de la *Monade*, qui est une entité sous deux aspects différents, car la monade est Esprit-matière : esprit latent ; matière manifestée.

La seconde partie de la manifestation est *l'Inspir*, qui amène par des évolutions successives l'évolution supérieure de la monade individualisée.

Chacun des stages de cette évolution demande une ronde pour son accomplissement, car la Monade passe dans des corps variés appartenant aux règnes minéral, végétal et animal.

A la quatrième Ronde, la forme humaine fait son apparition ; elle est encore imprégnée d'éléments avancés créés par les *Pitris Lunaires*. Ceci constitue la première race au corps d'ombres et à la vitalité imprégnée par des éléments avancés *Lhas* de provenance solaire.

La seconde race n'a été que la solidification, pour ainsi dire, des organismes que nous avons mentionnés.

La troisième Race vit pour la première fois s'accomplir dans l'homme, l'immixtion du mental, apporté par des éléments avancés, provenant bien du soleil, mais de plus haute élévation que les précédents et appelés *Manasa-Putras*.

L'homme complet fut constitué ainsi dès la troisième race-souche, car depuis lors, il n'a pas eu de nouvel apport ; mais le développement successif et graduel, la sortie progressive des sous-plans inférieurs continue sans trêve, ni repos.

Chaque Ronde évolue Sept Races-souches et chaque race sept sous-races.

Les troisième et quatrième Races de la Ronde à laquelle nous appartenons, peuplaient en grande partie les continents disparus dénommés *La Lémurie* et *l'Atlantide*, dont nous avons parlé au chapitre XXIV.

Quant à la majorité de la population actuelle du globe, elle appartient à la cinquième race, et elle renferme non seulement de larges traces de la quatrième race, mais encore elle possède des précurseurs de la sixième race, celle qui va venir.

Quant à l'homme mentalisé, son origine sur la terre remonte, d'après les données fournies par la *Doctrine Esotérique*, cette origine remonte, disons-nous, à environ 18 millions d'années ; quant à la cinquième race, celle à laquelle nous appartenons, son évolution n'a commencé qu'à une époque peu reculée, il n'y a guère qu'un million d'années, d'après le dire des *Maîtres*. — Ce sont là des faits que nous n'aurions pu avancer il y a quelques années seulement, avant la publication d'œuvres Sanskrites et de la littérature Théosophique parues dans ces dernières années. C'est grâce à ces documents authentiques que nous avons pu connaître le développement inégal des Races humaines, la description des continents disparus, les documents sur les races éteintes, enfin l'origine de certains restes (*reliquiæ*) fossiles.

Nous venons de parler des Pitris, nous dirons à leur sujet que l'enseignement occulte nous apprend que les ancêtres de l'humanité terrienne

sont des *Pitris*, c'est-à-dire des hommes rudimentaires que produisit la chaîne lunaire. Ces pitris ont été nommés et classés différemment ; généralement, on les répartit en sept classes. La première parvint à l'individualisation dans un corps causal *rudimentaire*, sur la chaîne lunaire ; la seconde classe ne fit qu'évoluer un organisme peu différent du corps causal ; la troisième classe avait moins progressé encore, cependant, elle possédait des rudiments de mentalité ; la quatrième et la cinquième classe n'avaient développé que le principe Kamique ; enfin étaient encore beaucoup moins avancées, la sixième et septième classe.

Ici deux premières classes sont parfois dénommées *Pitris solaires*, Dhyan (choan), Dhyanis inférieurs et même hommes.

## PLANS DE CONSCIENCE DE L'HOMME

Ces plans qui constituent des sortes de sous-plans sont au nombre de sept, savoir : le Plan objectif ; le Plan astral proprement dit ; le Plan vital sensitif ou psychique inférieur ; le Plan sensa-

tionel intelligent ou Psychique proprement dit (Plan de l'*Ego* personnel) ; le Plan spirituel ; enfin le Plan Atmique (du Soi Supérieur).

L'*Ego* est le Soi différencié par les expériences sur les divers plans de l'Etre.

## CHAPITRE XXVII

### LES RACES ET SOUS-RACES

D'après la Doctrine Esotérique, l'Evolution de l'humanité sur la terre doit s'accomplir au moyen de sept races principales, divisées elles-mêmes en sept sous-races ou familles qui, à leur tour, présentent une semblable subdivision.

Devant cette affirmation si nette, le lecteur pourra se demander, comment il est permis d'affirmer le fait ci-dessus mentionné.

On le peut, dirons-nous, en opérant par analogie, sachant par exemple que la loi qui précède est confirmée par l'embryologie, par le développement du fœtus humain,qui en neuf mois reproduit toutes les phases traversées par l'humanité, par les Rondes, les cycles, les âges.

Quand parut la première race, l'être dont

l'homme est issu n'avait pas terminé sa descente dans la matière ; il ne devait posséder aucun sens physique, car il vivait sur le Plan astral ; c'était probablement ce que nous nommons un *Elémental* ou plutôt un être analogue ; si nous employons ce terme d'*Elémental*, c'est afin de nous faire comprendre de nos lecteurs.

Le corps de cet être n'était qu'un fluide impondérable, puisqu'il n'avait aucun de nos sens physiques, il était donc invisible pour un organisme matériel.

Cet être ne devait avoir que les sept sens astraux et ce fut aux sept sous-races ou familles qui dérivaient de la première race, à qui incomba la tâche de développer les sept sens astraux de l'homme sur le plan physique.

La première sous-race développa la vue ; la seconde, l'ouïe ; la troisième, le toucher ; la quatrième, l'odorat ; la cinquième, le goût ; quant aux deux autres sens, ils restent encore à l'état latent chez l'homme et ne se développeront que plus tard.

La première famille de la seconde race reprit l'évolution des sens physiques, au point où l'avait laissée la première famille de la première race, mais elle poussa plus loin l'acuité de la vue. Il en

fut de même pour les autres sens, chaque famile correspondante de la seconde race perfectionna ce qu'avait fait respectivement les familles de la première race, de sorte que la troisième race survenant, elle se trouva au degré de matérialité nécessaire à l'humanité pour commencer, en sens contraire, son évolution. Les familles de cette troisième race achevèrent donc le développement matériel de l'humanité en lui inculquant surtout une ferme volonté qui remplaça l'instinct primitif.

La quatrième race, celle à laquelle nous appartenons, a trouvé au commencement de notre âge (du Kali-Uga) le développement physique de l'homme à peu près complet, aussi ce développement peut-il être considéré comme le point *terminus*, qui sépare la descente dans la matière de l'évolution vers l'état subjectif.

D'après ce qui précède, on peut donc affirmer que les trois premières familles de la quatrième race complétèrent l'œuvre de la corporisation qui atteignit son apogée durant la quatrième race, mais que le retour vers l'état subjectif a commencé avec la cinquième, c'est-à-dire à celle à laquelle appartiennent la plupart de nos contemporains. Ceux-ci, sauf quelques Australiens et quelques débris hybrides de la quatrième famille, appartien-

nent bien à la cinquième sous-race de la quatrième race.

Le premier rejeton de cette quatrième famille fût le peuple Aryen qui développa dans l'Asie orientale et dans l'Asie centrale une telle civilisation qu'elle nous étonne encore aujourd'hui.

Où ce premier rejeton a-t-il pris naissance ?

D'après les uns sur les hauts plateaux de l'Himalaya et dans l'Asie centrale, d'après les autres en Europe (voir ce que nous disons à ce sujet dans Bélisama ou l'*Occultisme celtique dans les Gaules*, Chapitres II, III, XIII, *sous presse*).

Le cinquième rejeton embrasse la majeure partie des peuples si ce n'est tous les peuples de l'Europe contemporaine. Les sixième et septième rejetons constitueront des peuples nouveaux (des peuples à venir) dont la civilisation éclipsera toutes celles du passé et conduira le retour de l'humanité a son état subjectif et psychique d'autrefois. Chaque famille ou sous-race, avons-nous dit, reprend, à son arrivée sur la terre, l'Evolution des sens physiques, au point où l'a laissé la famille correspondante de la précédente race. L'homme d'aujourd'hui qui appartient (nous l'avons déjà dit) à la cinquième famille de sa race, jouit seulement des cinq sens physiques, que lui a légués la famille correspon-

dante de la troisième race ; ce ne seront que les familles suivantes (la sixième et la septième) qui développeront dans leurs rejetons les deux derniers sens, que l'homme ne possède que sur les plans astral et psychique ; mais ce sixième sens ne se développera que peu à peu, au fur et à mesure de l'avancement évolutionnaire de la cinquième race.

Il existe de nos jours, mais en bien petit nombre, des personnes qui peuvent agir et concevoir d'une manière consciente sur les plans astral et psychique, mais nous nous plaisons à le répéter, ces individualités sont fort rares, mais plus nous avancerons plus s'accroîtra leur nombre et le jour où beaucoup d'humains seront doués du sixième et septième sens, dits *de transmission ;* ceux-ci se développeront graduellement sur le plan physique, comme cela a eu lieu pour les cinq autres, qui primivement ne furent également que des sens astraux.

Le nombre de personnes possédant actuellement le sixième sens, le *sens intime*, est déjà assez considérable, pour que la science s'occupe de celui-ci et de ses manifestations diverses qu'on nomme : *Télépathie*, *Transmission de pensée*, *Psychurgie*, *Suggestion*, *Extériorisation*, *Double vue* ou clairvoyance, *Clairaudience*, etc., etc.

On peut considérer comme absolument certain le fait que plusieurs races ont habité successivement notre planète. Ces races, nous venons de le voir, ont progressé peu à peu, au point d'arriver au degré de perfectionnement physique et mental que nous avons aujourd'hui.

Après avoir pris un grand accroissement, chaque race a commencé par diminuer, puis à disparaître complètement pour faire place à une nouvelle race. Dans le cycle de leur destinée, les races arrivent toutes au *summum*, au point décisif, dans lequel le *grand choix* doit être fait entre la matière et la spiritualité ; nous sommes arrivés à un de ces moments décisifs. Le grand choix consiste pour les races, nations, familles, individus, à prendre une décision pour suivre la voie élevée ou la voie inférieure, pour opter entre le bien ou le mal, pour choisir entre la vérité ou l'erreur.

Deux des races qui nous ont précédé (les Lémumuriens et les Atlantes) préférèrent suivre la voie de la matière, aussi par ce choix amenèrent-elles la destruction de leurs continents et furent-elles englouties sous les eaux !...

Il ne reste aujourd'hui de ces deux races que des descendants dégénérés ou en dégénérescence ; parmi les premiers nous mentionnerons les Védas,

les Boschimans, les Akkas, les Tasmaniens, qui sont tous des Lémuro-Atlantéens.

Parmi les descendants en dégénérescence, nous citerons certaines tribus velues, qui habitent les parties montagueuses de la Chine, ainsi qu'un grand nombre d'individus appartenant à la Race jaune ; ceux-ci d'origine purement Atlantéenne.

Les Lémuriens étaient les habitants du continent austral dénommé *Lemuria*, dont les îles du Pacifique sont considérées comme des débris; qnant aux Atlantes, ils habitaient sur les îles immenses de l'Atlantide, c'est-à-dire qu'ils occupaient l'emplacement de notre Océan Atlantique et dont les Açores, les îles des Canaries, celles du Cap-Vert et Ténériffe sont les restes ; nous l'avons dit précédemment.

L'Atlantide occupait également de grandes parties du Continent Africain, nous l'avons vu principalement dans le Nord-Ouest.

Si nous nous en rapportons aux travaux des Théosophes, la Race Européenne est arrivée au moment décisif où elle doit faire le grand pas, c'est-à-dire le *grand choix* et où l'Instructeur du xx^e^ siècle « apportera la nouvelle dispensation » pour aider les hommes de notre race à choisir la bonne voie. — Les Théosophes ajoutent que leur enseignement prépare la voie et que les *grands*

*Initiés* font un travail éminemment pratique et des plus utiles pour le genre humain (1).

### RACE PRÉHISTORIQUE. — LES PRÉ-ADAMITES

En ce qui concerne les *Pré-Adamites* nous avouons ne pas être fixé sur la question, bien que les Théosophes, eux, soient très affirmatifs ; mais nous ne pouvons partager leurs convictions ; aussi nous emprunterons à l'un d'eux, à notre ami le Dr Pascal, ce qu'il nous apprend sur les Pré-Adamites dans le LOTUS BLEU (2) :

« Au commencement de notre 4e Ronde, la création de l'homme s'effectua de nouveau par le procédé universel des *recommencements*, de même qu'à chaque formation (3) d'un corps physique s'opère un nouveau déroulement complet des cycles évolutifs des règnes inférieurs, de même au début de chaque ronde, le *germe* du type humain de la ronde précédente reprend la série entière de ses opérations passées.

« L'homme qui s'incarne (se réincarne plutôt)

(1) Cf. à ce sujet : Dr PASCAL. — A B C *de la théosophie*.
(2) No 8, 27 octobre 1898, p. 270.
(3) C'est *re* formation qu'il faudrait dire.

n'est en pleine possession de ses facultés antérieures que lorsque l'organisme qui lui sert d'instrument est pleinement développé ; ainsi la forme physique des races terriennes, quand l'évolution reprend la construction au début de la 4e ronde, passe par tous ses stages précédents et ne produit la forme ultime, à laquelle elle était arrivée dans les rondes antérieures, qu'après de longs âges.

« C'est pourquoi les premières races (1) ne sont guère des races, si on compare leurs formes avec celles des races actuelles ; ce sont des véhicules en reconstruction, des *recommencements* incapables encore de servir d'instruments à des facultés élevées. L'essence animique qui les vivifie est, elle-même, loin d'avoir atteint le stage auquel elle est arrivée maintenant (2), c'est encore un être in-

(1) La *vague de vie* sur notre planète, au cours de la ronde actuelle, aide le développement de l'un des *principes* humains ; ainsi la 4e Race était affectée au Kama (âme animale) ; la 5e développe *Manas* (le mental). La 4e ronde est consacrée au *Kama*, la 5e sera spécialisée à *Manas*. Même remarque pour les chiffres 4 et 5, dans les sous-races, cela veut dire que, bien que la dominante de notre ronde, par rapport à l'humanité, soit Kamique, le chiffre 5 imprime actuellement à cette dominante une impulsion manasique plus ou moins vigoureuse. Ainsi le maximum d'énergie *mentale* dévolué à notre ronde se rencontre dans la 5e sous-race (la nôtre) de la 5e race mère. De même le maximum d'énergie *Kamique* s'est manifesté dans notre chaîne, dans la 4e sous-race de la 4e race, de la 4e Ronde.

(2) Le dévèloppement des âmes est parallèle à celui des

telligent (si nous donnons à ce mot son sens ordinaire) un être purement instinctif, mais hautement instinctif, doué même de ce que l'on nomme *Intuition*, si l'on supprime à ce mot sa signification de connaissance *intelligente*, *raisonnée*.

« Les corps des premières races étaient d'immenses globes de substances ténues, les *globes ailés*, dont Platon parle dans *Phèdre*. Ces globes n'avaient pas d'ailes, mais leur locomotion était facile et si rapide que le symbolisme leur en a donné.

« Il n'y avait alors, ni mâle ni femelle ; les sexes n'existaient que potentiellement et ils ne se développèrent que plus tard : c'est la période de l'*Adam Solus* de la Genèse.

corps ; l'instrument est d'une perfection appropriée au talent de l'artiste. Les deux premières races et demie n'étaient que des corps en construction, animés par de l'essence élémentale et non par des *Egos*. L'essence élémentale (animique, dit notre phrase), c'est de la vie Buddhique véhiculée par de la substance Dévachanique (mentale). Quand, après des incarnations sans nombre dans des formes inférieures, elle anime enfin des corps humains et reçoit le rayon atmique (celui qui a sa source dans le 1er Logos (Dieu le Père), fertilisateur, une âme humaine (corps causal) est créée : cela s'est produit, dans notre ronde, vers le milieu de la 3e race, en même temps que se produisit ce que le symbolisme chrétien (incompris aujourd'hui) nomma la *chute des Anges*. Un humain possède donc les trois essences : celle du 3e Logos qui préside à l'évolution de la matière, celle du 2e Logos qui est chargé de la construction des formes, et celle du 1er Logos qui représente la vie, l'âme, la *conscience*.

« Le principe mental n'existait pas et les hommes ne pensaient pas, comme nous pensons ; leur vie intérieure était comme un rêve dirigé par une intuition inconsciente : c'est ce que la Bible exprime quand elle nous dit qu'*Adam dormait*.

« C'est la période Pré-Adamite ; elle embrasse presque toute la première moitié de la 4e Ronde (1), et ne cesse que lorsque la 3e Race, après avoir reproduit en les perfectionnant les formes de la troisième ronde, commence l'évolution des sexes séparés. A ce moment, *Eve est formée d'une des côtes d'Adam*, ajoute l'allégorie ; ce qui veut dire que l'*Adam Solus* cesse d'être et que les hommes naissent dans des corps ayant un sexe particulier. »

## TROISIÈME RACE

La deuxième moitié de la seconde race, après des modifications physiologiques considérables et des hybridations monstrueuses (2), se constitua,

(1) La Durée des Rondes est tenue secrète, mais on peut avoir une idée de leur longueur quand on apprend qu'il s'est écoulé depuis le milieu de la 3e Race de notre quatrième ronde, 18 millions d'années environ.

(2) Ces hybridations ont donné naissance à des races mons-

grâce à l'appui des *Aînés*, en une civilisation puissante qui florit durant des milliers d'années sur l'immense continent qui s'étendait alors de l'Inde au pôle Sud et de l'île de Paques à Madagascar : *Lémurie*.

« Nous savons peu de chose encore de cette étrange civilisation, car les *Initiés* n'ont pas fait connaître le résultat de leurs travaux sur ce point, mais l'on dit que sa Religion dégénéra en fétichisme et que ses individus avaient la stature (1) que l'on trouve aux images d'eux-mêmes qu'ils taillèrent dans le roc des pics Océaniens.

« Les Initiés de la quatrième Race de leur côte ont laissé, dans les statues de Bamian (2) la mesure de cinq races qui ont jusqu'ici vu le jour sur la planète. La statue la plus élevée atteint 173 pieds,

trueuses, dont les descendants, modifiés par d'autres croisements, se retrouvent d'un côté, parmi les peuplades les plus inférieures de l'humanité actuelle, de l'autre dans les singes.

(1) Ils avaient 8 à 9 mètres de taille.

(2) Bamiam, dans l'Asie Centrale, est une petite ville curieuse à mi-chemin de Caboul à Balkh, au pied du Khahibaba (de la chaîne Paropamisian) à 8.500 pieds d'altitude. Les cinq statues sont dans la vallée, à l'entrée du tombeau redécouvert par Hionen Thsang, le fameux voyageur chinois du VII[e] siècle (Secret Doct ) Le marquis de Nadillac (archéologue et anthropologue français) dit qu'il n'y a nulle part de figures plus colossales que la première de ces statues. Elle est vêtue d'une toge ; Nadillac croit qu'elle représente Bouddha.

c'est la taille des corps de la première race ; la seconde a 120 pieds, elle représente le corps des hommes de la deuxième race ; la troisième a deux spécimens, l'un qui représente les corps de la première moitié de la race a 60 pieds, l'autre qui caractérise la deuxième moitié (1) a 27 pieds ; la quatrième, type du corps de la quatrième race, a 10 pieds, la cinquième a la taille des hommes actuels, ceux de la cinquième race.

Les descendants de ces géants se rencontrent dégénérés et modifiés par des croisements, chez les Tasmaniens et une partie des Australiens, dans une tribu des montagnes du centre de la Chine, tribu dont les individus sont couverts de poils, dans les sauvages de Bornéo, les akkas de l'Afrique Centrale, les Vedhas de Ceylan, les Negritos, les Boschimans et les insulaires Andamans. Pour parler des hommes de la quatrième race, il nous faut recourir aux travaux de Scott Elliot (2) qui a résumé dans son *Histoire de l'Atlantide* de nombreux Théosophes Européens.

D'après ces travaux, le noyau de la quatrième

(1) La race Lémurienne.

(2) *The history of Atlantis.* L'Atlantide, nous le savons, occupait l'immense continent compris entre l'Afrique et le nouveau monde.

race serait né, il y a quatre ou cinq millions d'années, sur une contrée voisine de la Lémurie et représentée aujourd'hui par la côte *Achanti*. Cette race comprenait des sous-races très distinctes qui occupèrent différents points du continent et qui, dans le cours de leurs migrations, se répandirent dans le monde entier.

Le type de la race était brachycéphale de forte grande taille (environ 3 mètres) et avait la peau couleur d'acajou. Cet homme avait une intelligence des plus rudimentaires ; il était incapable de concevoir un plan quelconque, un système de gouvernement. Un manou ou Adepte de haut grade (un grand Esprit planétaire, une sorte de Nirmanakaya) s'incarna dans le noyau de la race, afin de lui donner des lois et diriger ses premiers pas dans la civilisation. Les restes fossiles de cette race en pleine dégénérescence ont été trouvés dans les couches du terrain quaternaire, on les désigne sous le nom de l'homme de Furfooz ; mais à en juger par les débris retrouvés la taille gigantesque avait disparu, car elle n'atteignait plus cette taille ; elle n'avait que 2 mètres à peine, c'était donc la taille de l'homme actuel.

Deux courants avaient transporté au loin les hommes de cette quatrième race, l'un d'eux avait

émigré vers les rives du continent Atlante, où il se mêla aux représentants des sixième et septième sous-races Lémuriennes ; l'autre courant se dirigea vers le Nord-est, c'est-à-dire vers les terres occupées aujourd'hui par l'Islande, le Groënland, la Bretagne et la Picardie.

Cette première sous-race porte, d'après l'anthropologie moderne, le nom de kmoahals. Les hommes de la deuxième sous-race, les *Tlavalti*, étaient des géants mais moins grands que ceux de la première sous-race ; ils étaient aussi moins noirs, de couleur rouge brun ; ils étaient nés sur une grande île de la côte Atlantide, en partie occupée aujourd'hui par l'Amérique centrale.

Ces *Tlavalti* étaient gouvernés par des chefs désignés par acclamation dans de grandes réunions ; l'émigration les dissémina un peu partout sur la partie Nord du continent d'abord et de là, ils rayonnèrent du Groëland et de la presqu'île Scandinave jusqu'à l'Inde.

Le *Tlavalti* dégénéré était dolichocéphale et serait le type fossile dit *l'homme de Cro-Magnon*, dont nous ne possédons que la mâchoire. Ces *Tlavalti* passent pour avoir été les créateurs des cités lacustres de la Suisse et le type qui les représenterait physiquement le mieux seraient

les *Indiens* rouge brun de l'Amérique du Sud.

Les Birmaniens et les Siamois modernes passent pour avoir du sang *Tlavalti* dans les veines, mélangé avec beaucoup de sang Aryen.

La troisième sous-race comprend les Toltèques qui naquirent au centre même de l'Atlantide, dans la portion occupée aujourd'hui par le Mexique et une partie au Sud des Etats-Unis. Ils étaient moins grands que les *Tlavaltis* (leur taille avait 1m,90 en moyenne), mais ayant des traits réguliers, ils étaient moins laids qu'eux ; leur peau avait un teint cuivré. Ils furent longtemps les maîtres du continent et à un moment donné, la race fut assez évoluée pour posséder des *Initiés*. Un de leurs rois était même un Adepte et sa dynastie se perpétuant par l'hérédité, et cela pendant des milliers et des milliers d'années, il régna un âge d'or qui ne dura pas moins de cent mille ans, puis enfin, survint la décadence et un *Mage noir* surgit tout à coup et disputa le pouvoir à *L'Adepte de la Bonne Loi*. Des luttes sans fin s'engagèrent entre les deux partisans et la *force prima le droit*. Les Adeptes de la *Bonne Loi* eurent le dessous et furent vaincus par les Sorciers et les Mages noirs, qui étaient beaucoup plus nombreux. Ceci se passait 50.000 ans avant la première grande catastrophe (Déluge) qui

détruisit, il y 800.000 ans, une partie du continent et en ravagea une plus grande partie encore, par des cataclysmes : cyclones, tornades, tremblements de terre, etc., etc.

Les Adeptes de la *Bonne Loi* savaient parfaitement qu'un cataclysme allait se produire, aussi prirent-ils la tête d'une migration qui se dirigea vers l'Ouest ; ils gagnèrent la partie des terres occupées aujourd'hui par le Mexique et le Pérou. C'est alors que ce pays eût son *Age d'or* sous les Incas ; il y a de cela 15.000 ans environ.

Mais la Sorcellerie progressant de plus en plus, l'Atlandide devint complètement inhabitable pour les Adeptes de la *Bonne Loi*, aussi se dirigèrent-ils en masse (il y a environ 400.000 ans) vers l'Egypte qui devint le siège de la Fraternité des Adeptes qui y résidèrent 200.000 ans (il y a environ 210.000 ans de cette fondation). Ils établirent un empire gouverné par la première dynastie Divine, qui érigea les grandes Pyramides de Gizeh.

A quoi servaient ces Pyramides ?

La question a été agitée dans tous les temps et sous toutes ses phases. Nous ne la reprendrons pas ici, l'ayant traitée ailleurs (1) ; nous dirons seule-

(1) ISIS DÉVOILÉE, un vol. in-18, Paris. 2e édition, 1897.

ment que l'opinion la plus accréditée parmi les théosophistes est que ces pyramides servaient à la fois de temples Initiatiques, de dépôt pour le Trésor des Pharaons et de cachette pour les instruments occultiques qui venaient pour la plupart de l'Atlantide ; enfin elles contenaient, dit-on, un Talisman d'une valeur considérable puisqu'il était destiné à faciliter, pendant l'ensevelissement sous les eaux qui allaient survenir, *la conservation des forces psychiques* et autres, produites depuis des myriades de siècles par la Grande Fraternité. — Le cataclysme survint et pendant de longs siècles la mer couvrit la terre des Pharaons.

Une partie des habitants de l'Egypte avait gagné les montagnes de l'Abyssinie, elle ne redescendit dans la plaine que quand les terres reparurent. A cette population autochtone, se joignirent des colonies Atlantes et une immense émigration d'Accadiens. Ce sont ceux-ci qui modifièrent d'une manière sensible le proto-type Egyptien ; c'est à ce moment que s'établit la deuxième dynastie Solaire ou Divine.

Les Accadiens constituèrent la sixième sous-race, mais elle ne s'en mêla pas moins à la troisième sous-race qui n'était pas encore entièrement éteinte.

Ultérieurement, il y a aujourd'hui 80 000 ans, eut lieu un nouveau déluge, mais qui ne fut que momentané. C'est alors qu'apparut la troisième dynastie, celle mentionnée par Manéthon. C'est cette dynastie qui fonda Karnac et la plupart des immenses monuments dont nous pouvons admirer encore aujourd'hui les imposants et magnifiques débris qui, malheureusement, s'effondrent chaque jour. — Enfin, il y a environ 12.500 ans l'île de Poséidon, dont parle Platon vint à s'affaisser et les flots se propageant au loin engloutirent encore l'Egypte, et bien que cette dernière inondation ait été de courte durée, la Grande Fraternité transporta ailleurs son siège. Dès cette époque cessèrent les Dynasties Divines. On suppose assez généralement que les descendants des Egyptiens sont les rares Indiens rouges des deux Amériques.

Vers la fin de leur race, les Toltèques furent vaincus par les Aztèques et ce sont les restes dégénérés de ceux-ci que les Espagnols retrouvèrent en Amérique, lors de leur envahissement de cette contrée. — Les trois premières sous-races sont appelées *Races rouges* et les quatre sous-races suivantes : *Races jaunes*. Aux plus beaux jours de l'Atlantide, notre planète contenait deux milliards d'habitants.

Nous croyons utile de relater ici une curieuse découverte du Directeur du *Museum* d'histoire naturelle de New-York. — En 1898, M. Marshall H. Saville a découvert au Mexique les ruines d'une ville préhistorique, que l'on croit avoir été Zachila, l'ancienne métropole des Zepotecas. C'est en se rendant près d'Oaxaca pour y étudier un ancien temple Azetèque que l'éminent archéologue remarqua d'énormes monticules, des vrais monts groupés d'une façon symétrique, ce qui attira son attention. Il fit faire quelque sondages et pratiquer des fouilles qui lui firent découvrir des sortes de pyramides qui, bien que de moindres dimensions que celles d'Egypte, renfermaient cependant des caveaux funéraires. M. H. Saville découvrit aussi sur un monticule plus éloigné du groupe précédent divers monuments au milieu desquels il trouva des poteries renfermant des ossements humains, qui auraient certainement appartenu à une sous-race très ancienne, mais qu'il est bien difficile de pouvoir désigner. Les poteries étaient couvertes d'inscriptions.

Parmi les monuments découverts quelques-uns ont le couronnement de leur porte orné de sculptures et les murs intérieurs des cellœ (chambres) sont revêtus de peintures qui, bien que ternies,

laissent cependant deviner leurs belles couleurs primitives.

D'après M. Saville une chambre sépulcrale paraît avoir été un tombeau de famille, la porte de cette chambre portait sur son fronton une inscription qui rappelait à la vue les hiéroglyphes égyptiens. M. Saville a fait mouler cette inscription pour en adresser des exemplaires à divers archéologues européens, afin d'avoir, si possible, sa signification.

Le mont en question qui porte des monuments divers : Temples, Palais, Amphithéâtre, est désigné sur les cartes mexicaines sous le nom de Monte Albano.

Un antiquaire, M. Leplongeon le célèbre explorateur du Yucatan, est heureux de la nouvelle découverte, car il prétend qu'elle vient affirmer sa croyance que la civilisation du monde a commencé sur cette partie du continent américain, Il croit également que les habitants de Zachila étaient bien les Zepotecas, mais que ceux-ci ne furent pas les premiers habitants de l'Amérique ; que ce furent les Mayas, qui existaient il y a plus de dix mille ans.

Suivant les archéologues américains, la connexion entre Zachila et le siège de la civilisation

égyptienne a une grande portée et peut renverser bien des théories ; en effet, la découverte de M. H. Saville a ceci de remarquable qu'elle pourra aider à remonter à l'origine de la civilisation des premiers habitants du Continent Américain, qui n'étaient peut-être pas aussi sauvages, qu'on a bien voulu le dire jusqu'ici !

Avant de clore ce chapitre, nous devons dire qu'il a été écrit ainsi que le précédent avec des documents qui nous ont été fournis par des livres Sanskrits traduits en anglais ; nous avons notamment puisé dans les travaux de Elliot Scott, de Leadbeater et, comme nous l'avons dit *supra*, de notre collègue et ami le Docteur Pascal, qui a déjà tant fait pour la Théosophie et qui se propose de faire encore davantage, aujourd'hui qu'il est Secrétaire général de société théosophique (section Française).

## SÉMITES ET ARYENS

L'origine des Aryas ou Aryens est une question qui nous paraît impossible à déterminer à l'heure actuelle, faute de documents authentiques, sur lesquels on puisse s'appuyer solidement.

Sont-ils venus de l'Inde ou bien ces Aryas sont-ils autochtones de la partie du monde dénommée aujourd'hui l'Europe ?

Beaucoup d'ethnographes, de linguistes et d'archéologues affirment que les Aryas descendent directement des Celtes et sont originaires de l'Europe, d'autres qu'ils sont venus de l'Inde par des migrations successives.

Le lecteur comprendra qu'il ne nous est pas possible d'effleurer dans cet ouvrage cette question très épineuse.

Nous l'étudierons dans une autre œuvre dans BÉLISAMA ou l'*Occultisme Celtique dans les Gaules*; dans le présent travail, nous nous bornerons à indiquer en quelques lignes la version qui nous paraît la plus logique, la plus vraisemblable, celle à laquelle nous nous sommes arrêtés après de longues et pénibles recherches, après un travail opiniâtre qui nous a demandé des années ; or, notre opinion mûrement réfléchie est celle-ci : Les Aryas descendent vraisemblablement des Celtes qui habitaient le nord d'Ouest de la contrée aujourd'hui dénommée Europe, et que Ram, l'un des chefs Celtes, craignant de voir un conflit éclater entre deux grands *clans*, deux grands groupes celtes, se mit à la tête de l'un d'eux et prenant

pour enseigne un bélier (Aries) partit pour l'Asie en passant par la partie orientale de l'Europe, et se rendit de là dans l'Inde. Voilà notre opinion que nous ne pouvons étayer ici par des preuves; mais nous demandons à notre lecteur de nous croire sur parole jusqu'à ce qu'il lui soit possible de lire dans *Bélisama*, les motifs qui ont servi à étayer notre opinion. — Nous ajouterons que nous ne disons pas que le terme Aryens soit dérivé du mot *Aries* (bélier), mais nous supposons que ce terme latin est dérivé d'un terme celtique qui ne devait pas beaucoup différer d'Aries, terme qui a servi à former le mot Aryens ou *Aryas*. Ce que nous pouvons bien affirmer, c'est la haute antiquité de ceux-ci, nous trouvons en effet les Aryens en contact avec les Sémites par leur rameau Iranien.

Dès le temps de Salomon, fils de David, on trouve des relations exister entre les Hébreux et les Aryas; ces relations sont consignées dans la Bible et se rapportent au commerce maritime qui existait déjà à cette époque entre la race Sémite et la race Aryenne.

On peut donc conclure de ce fait qu'au temps du roi Salomon, les Aryas étaient parvenus au bord de la mer.

## LE SÉMITISME ET L'ANTISÉMITISME MODERNES

Dans ces dernières années, il a été grandement question du Sémitisme dans toute l'Europe, aussi nous ne saurions terminer ce dernier chapitre de notre livre sans parler ici de cette question.

La violente campagne entreprise contre le Sémitisme a donné naissance à une littérature sémitique si considérable qu'elle constitue à l'heure présente une véritable Bibliothèque, en faveur du Sémitisme ; cette campagne a même donné du ressort, de la vitalité à la cause Sémitique, donc les Antisémites, groupe peu nombreux, mais fort remuant, ont travaillé contre leur but, contre leur idée, ils ont réveillé dans notre pays l'esprit sémitique qui se trouvait depuis 30 ou 40 ans bien noyé dans l'esprit général.

Le précurseur, le saint Jean-Baptiste des écrivains Sémites, Philosémites, pouvons-nous dire, a été M. Saint-Yves d'Alveydre qui a eu soin de nous dire « qu'il n'avait pas une goutte de sang juif dans les veines ».

Cette observation était bien nécessaire, car dans le volume dont nous allons bientôt parler, il a tout l'air de plaider *pro domo suâ !*

Nous voulons bien croire cependant M. Saint-Yves sur parole, mais il n'est pas moins vrai que son énorme volume n'est qu'une apologie parfois maladroite, en faveur des Juifs qui ont, d'après l'auteur, une mission à remplir. Or, rien n'est moins prouvé, pas plus du reste que de nombreux faits allégués par l'auteur, et cela sans aucune espèce de preuves.

La mission que les Juifs paraissent s'être donnée, c'est l'exploitation du commerce, de l'industrie et surtout de la finance !

Ce sont, en effet, les Juifs qui ont inauguré chez nous cette spéculation effrénée qui a principalement caractérisé le second empire et qui a tant fait de ravages dans l'Epargne française.

Mais pour rendre hommage à la vérité, nous devons ajouter cependant que les Juifs n'ont pas, tant s'en faut, le monopole de la spéculation, de l'accaparement et des coups de Bourse. Ils ont pour émules, sinon pour collaborateurs, un très grand nombre de chrétiens.

Nous n'insisterons pas ici sur cette question ; évidemment les Israélites ont créé un courant de

spéculation énorme, c'est là un fait très certain, incontestable ; mais ce courant a-t-il été préjudiciable à la fortune publique française ? Nous ne le pensons pas, et c'est là une toute autre question que nous ne saurions étudier ici, car nous ne faisons pas de l'économie financière.

De même, nous n'écrirons pas pour réfuter ou approuver quantité de volumes glorifiant plus ou moins les Enfants d'Israël, volumes écrits évidemment pour prouver l'utilité absolue des Israélites dans le monde.

A la tête de cette littérature se place le volume de M. Saint-Yves d'Alveydre : *La mission des Juifs*, qui a été certainement l'étincelle qui a mis le feu aux poudres antisémitiques.

Dans la préface de son livre, M. Saint-Yves nous dit : « dans *la Mission des Juifs*, je m'adresse aux savants Talmudistes, aux Kabbalistes, aux Esséniens, aux Nasis, non comme un étranger, mais aussi comme l'un d'entre eux possédant la science orale laissée par Moïse même.

« Et j'agis ainsi, parce que je leur démontre, appuyé sur l'Histoire du monde et sur la leur, que la Synarchie, le gouvernement arbitral, trinitaire, tiré des profondeurs de l'initiation de Moïse et de Jésus, est la promesse même des Israélites, comme

la nôtre est le triomphe même d'Israël par la Chrétienté ».

Telle est la thèse que va soutenir dans son LIVRE, l'auteur. Dès ce début, on voit qu'il ne veut pas séparer les Israélites des Chrétiens, qu'il va traiter en un mot du Judéo-Christianisme, qu'il considère comme une seule et même chose, celle-ci continuant celle-là ; le Christianisme étant le successeur ou mieux la suite du Judaïsme. Nous pensons que l'auteur fait ici fausse route, l'Antisémitisme le prouve surabondamment, nous n'avons pas besoin d'insister pour faire admettre cette idée à nos lecteurs et cependant M. Saint-Yves prétend suivre la Tradition, être guidé pour ainsi dire par elle.

Et que faut-il pour comprendre la Tradition ?

« Il faut être humble et doux de cœur et se sentir pauvre d'esprit comme le dernier des petits enfants, pour recevoir avec amour la Tradition et la Vérité ; et c'est ainsi que je les ai reçues, il y a plus de vingt ans. »

L'auteur est-il humble de cœur (sa douceur ne nous regarde pas), nous ne le croyons guère, car quelques lignes au-dessus de notre dernière citation, il nous dit : « à tous enfin, depuis les plus orgueilleux, jusqu'aux plus humbles, depuis les plus grands et les plus adulés jusqu'aux plus dé-

daignés, j'ai non seulement le droit, mais surtout comme les Initiés Antiques, le devoir de témoigner ainsi de la Vérité, qui a été confiée à la garde de ma constance et de ma fidélité depuis ma dix-neuvième année.

« Cette vérité, que je ne dois à aucun centre d'initiation actuellement existant, mais seulement à un mort possédant la Tradition, et auquel je rendrai hommage en temps et lieu, c'est Elle qui a voulu parler par ma bouche, en Souveraine chez les Rois ; en Initiatrice chez les Prêtres ; en sœur de charité, chez les humbles ; en amie parmi tous les hommes, à travers toutes les Nations et du fond de tous les cultes. »

Ces lignes ne sont peut-être pas d'un esprit modeste, mais enfin nous ne chicanerons pas M. Saint-Yves il a une grande valeur en tant qu'écrivain et il a le droit, d'après l'adage Socratique, de se connaître :

« *Connais-toi toi-même.* »

Nous admettrons donc que M. Saint-Yves est humble et doux de cœur, quoi qu'en ait dit un charmant auteur (1) et qu'il avait droit ainsi *de recevoir avec amour la Tradition et la Vérité.*

(1) Mme Cl. Vau.

Mais qu'est-ce que la Tradition et la Vérité; et quelles preuves peut-on donner de celles-ci ?

Et le modeste auteur nous répond :

« De telles choses ne s'inventent pas; elles se trouvent là, où elles sont, et on les prouve, quand et comment il le faut.

« J'en témoigne dans les deux œuvres précédentes et dans celle-ci.

« Le reste en mains sûres, dans plusieurs pays et à l'abri des coups qui peuvent partir de différents centres de pouvoir qui, pourtant, n'empêcheront rien de ce qui doit s'accomplir.

« Ce que je réserve comme Esotérisme dans mes œuvres, ne sera livré qu'à la première Chambre indiquée dans mes œuvres précédentes ».

Si quelqu'un a regretté que depuis si longtemps M. Saint-Yves ne nous ait pas livré tout l'Esotérisme qu'il dit posséder, c'est bien nous, car nous aurions fait profiter nos lecteurs de ce que nous aurait appris à ce sujet notre auteur; d'autant que l'Esotérisme qu'il nous aurait révélé ou dévoilé, n'aurait pas été certainement à la portée du premier venu, et qu'il aurait fallu positivement un intermédiaire entre M. Saint-Yves et le public ordinaire, aussi nous nous serions fait l'interprète de notre auteur distingué.

Ce qui prouve bien ce qui précède et qui montre que nous ne commettons pas une erreur d'appréciation, ce sont les lignes suivantes : « Je tiens à dire une fois pour toutes, que je n'écris nullement pour ceux auxquels suffit la forme d'enseignement primaire, qu'a revêtue le Judéo-Christianisme, grâce aux Talmudistes et aux Théologiens Chrétiens ».

« Je respecte cette catégorie nombreuse, comme étant la moins responsable dans la direction des destinées d'Israël et de la Chrétienté. »

Comme on voit, notre auteur maintient toujours étroitement unis et solidaires les Israélites et les Chrétiens, deux catégories d'individualités qui ne s'aiment guère pourtant.

Mais poursuivons notre étude et voyons pour quel public écrit M. Saint-Yves.

« Mais le dégagement des vérités naturelles ayant créé dans l'enseignement public Judéo-Chrétien de nouvelles catégories mentales, des classes secondaires d'intelligence, des castes secondaires de facultés enseignantes, c'est à cet ordre d'esprits que mes œuvres s'adressent.

« C'est en effet dans cette région d'âmes que l'anarchie des doctrines reste une semence perpétuelle d'anarchie politique et sociale et c'est là que

mettant à nu les réserves cachées du Judéo-Christianisme, je dois en démontrer les conséquences, dont la forme sociale se résume dans la Synarchie. »

Alors M. Saint-Yves nous dit dans une forme très poétique que le froment caché dans la terre hivernale y germe tout de même à l'abri du regard des oiseaux et du souffle des vents ; et qu'un échafaudage obscur, informe et tout souillé de plâtre est pris longtemps pour l'édifice qui s'élève...

« N'y touchez pas, disent les conservateurs...»

Et ils ont raison selon l'heure à laquelle ils pensent et parlent...

Mais il vient une heure révolutionnaire où l'esprit destructeur souffle...

Alors M. Saint-Yves nous dit que la bataille entre la conservation et la destruction continue jusqu'au jour où disparaît enfin, l'échafaudage protecteur, et livre ainsi à nos regards en plein soleil « la pensée réalisée du grand architecte ».

L'auteur ajoute qu'il a été utile que le plan général de la Société humaine fût longtemps caché sous les hiéroglyphes de Moïse et sous les paraboles de Jésus, qu'enfin les générations Israélites et Chrétiennes travaillassent en arrière à la trame des temps; à la façon du tisserand de Lamartine.

Nous ne poursuivrons pas plus loin l'analyse de cette préface et nous dirons que le Livre de M. Saint-Yves d'Alveydre comporte, au point de vue de la conception et de la facture même, deux parties bien tranchées, l'une qui nous paraît d'or pur et l'autre de plaqué ; aussi quelques écrivains ont prétendu que la première partie n'était pas de l'auteur, mais nous ne voulons pas même essayer d'éclaircir le fait, car on a vite fait à notre époque de traiter les écrivains de valeur, de plagiaires. Aussi nous n'insisterons pas plus que de raison, nous bornant à dire cependant que la moitié de l'œuvre de M. Saint-Yves est bien inférieure à l'autre et dès lors a pu prêter le flanc à la critique que nous avons signalée. C'est dans cette seconde partie que se trouve un chapitre qui devait traiter de la vie ésotérique de Jésus, mais seul le sommaire du chapitre s'étale avec un grand luxe de détails qui intéresse vivement le lecteur. Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas imprimé ce chapitre qui était écrit, puisqu'il nous dit : « Ce chapitre était terminé, et j'allais l'envoyer à l'imprimerie, quand je fus pris d'un grand trouble d'âme ».

Il est bien fâcheux que M. Saint-Yves ait *brûlé*, dit-il, son manuscrit... Pourquoi ?

Cette interrogation laisse le champ ouvert à bien

des hypothèses. Les uns ont dit que la Vie de Jésus eût été la démolition totale de l'œuvre. D'autres que l'éditeur Israélite ayant beaucoup dépensé pour un livre en faveur des Enfants d'Israël, n'avait pas voulu y insérer un chapitre qui n'était pas, tant s'en faut, en l'honneur des Juifs, etc., etc., car nous ne saurions poursuivre toutes les suppositions qui ont été faites à ce sujet et nous consignerons ici ce qu'a écrit au sujet de ce livre H. P. Blavatsky (1) de l'œuvre qui nous occupe : « Les sources qu'on y trouve (dans la Mission des Juifs) ne remontent pas plus haut que les visions personnelles du savant auteur. Je n'ai jamais lu l'ouvrage en entier, mais il m'a suffi d'en lire les premières pages et les comptes-rendus manuscrits d'un de ses fervents admirateurs pour m'assurer que ni les données ésotériques de la littérature sacrée des Brahmes, ni les recherches ésotériques des sanskritistes, ni les fragments de l'histoire des Aryas de Bhâratavarsha, rien, absolument rien de connu aux plus grands Pandits du pays ou même aux Orientalistes européens ne supportait cette *Thèse* que m'oppose l'abbé Roca (2). C'est un livre fait

(1) In *Lotus Rouge*, n° 15 (juin 1888), pages 135 et 136, note 10.

(2) Cette note a été écrite à propos d'une polémique avec l'abbé Roca.

pour éclipser en fiction savante les œuvres de Jules Verne et l'abbé pourrait tout aussi bien opposer à mes *contradictions*, les œuvres d'Edgard Poë, de Jules Verne, du Mysticisme américain. Cet ouvrage est entièrement dénué de toute base historique ou même traditionnelle. La « biographie » de Rama y est aussi fictive que l'idée que le Kali Youaga est l'âge d'or. L'auteur est certes un homme de grand talent, mais son imagination fantaisiste est plus remarquable que son érudition. Les Théosophes Indous sont prêts à relever le gant s'il leur est jeté. Que M. l'abbé Roca ou quelqu'autre parmi les admirateurs de la « Mission » prenne la peine de transcrire tous les passages qui mentionnent Rama et les autres héros de l'ancienne Aryavarta. Qu'ils appuient leurs affirmations par des preuves historiques, théologiques, philologiques et surtout logiques. Rama n'a rien eu à faire avec les Py-Ramides (!!), rien du tout avec Ramsès, pas même avec Brahmâ ou les Brahmanes, dans le sens voulu ; encore moins avec les « Ab-Ramides » (!!!). Pourquoi pas avec les Ram-bouillet, dans ce cas, ou « le Dimanche des Rameaux » ? La *Mission des Juifs* est un fort beau roman, une fantaisie admirable ; seulement le Rama qu'on y trouve n'est pas plus le Rama des Indous, que la

baleine qui a avalé Jonas n'est la baleine Zoologique qui se promène dans les mers du Nord et du Sud. Je ne m'oppose pas du tout à ce que les Chrétiens avalent baleine et Jonas, si l'appétit leur en dit, mais je me refuse absolument à avaler le Rama de la *Mission des Juifs*. L'idée fondamentale de cette œuvre pourrait sourire à ces Anglais qui tiennent à l'honneur de prouver que la nation Britannique descend en ligne directe des dix tribus d'Israël : de ces tribus *perdues avant d'être nées*, car les Juifs n'ont jamais eu que deux tribus dont une n'était qu'une caste, la tribu de Juda est celle de Lévi, la caste sacerdotale. Les autres n'étaient que les signes du Zodiaque personnifiés. Que peut avoir Rama à faire avec tout cela ?

« H. P. Blavatsky. »

La critique, bien que violente dans la forme, est juste dans le fond, il est même fâcheux que H.P.B. n'ait pas montré plus de calme dans sa critique.

Pour nous, résumant cette courte étude, nous dirons : Les Juifs n'ont eu aucune mission à remplir dans le monde : Chassés de leur pays par une affreuse misère, ils se sont répandus dans les diverses parties du globe et ils y ont utilisé leur grande sagacité et leur vive intelligence pour y exercer le commerce et l'industrie, afin de *gagner*

*de l'argent ;* ils ont ainsi donné du mouvement aux affaires générales du monde ; mais ils n'auraient pas existé, que celui-ci n'aurait pas moins vécu et progressé ; voilà pour le bien général. En ce qui concerne plus spécialement notre pays, la France, ils ont singulièrement aidé le mouvement progressif et aidé les Francs-maçons, les Protestants et les Libres-penseurs dans la tâche qu'ils ont entreprise d'enrayer l'empiètement toujours croissant de l'Eglise catholique, apostolique et Romaine. Sans le concours dévoué de ces trois groupes de forces (Juifs, Protestants, Libres-penseurs) notre pauvre pays serait tombé aussi bas que l'Espagne d'Isabelle-la-Catholique, des Ferdinand et des Philippe ; voilà un réel service qu'ils ont rendu à la France et que nous avouons sans ambages. C'est bien quelque chose et la meilleure preuve que nous puissions en donner, c'est de faire remarquer la haine féroce des catholiques antisémites contre les Israélites. L'antisémitisme, en effet, est bel et bien une déclaration de guerre non contre une race, mais contre les religions et les idées philosophiques opposées à la Religion catholique. Il y a longtemps que nous avons émis cette idée dans nos écrits, nous pourrions même dire que nous l'avons émise le pre-

mier (1), alors que personne ne paraissait encore s'en douter en France.

La rage des sectaires catholiques n'ayant pu obtenir des Hécatombes a cherché toute sorte de moyens pour la destruction des Juifs et n'ayant pu réussir, elle a demandé qu'on relégua les Israélites en Palestine pour reconstituer le *Royaume de Sion*, afin de leur permettre de reconstituer leur nationalité. Or, nous ne craignons pas d'affirmer que la Reconstitution du Royaume d'Israël serait pour les nations une grande plaie. Il ne faut pas, si l'on se place au point de vue antisémite, réunir les juifs en masse compacte, en un peuple, mais, au contraire, les diviser, les disperser de plus en plus, sur toute la terre. Plus on les émiettera et plus leur pouvoir sera annihilé, si réellement ils exercent un pouvoir quelconque.

Aujourd'hui, bien que dispersés dans le monde entier, ils y exercent une fâcheuse influence, mais si le Royaume de Judée était reconstitué, combien plus puissant serait le Sémitisme.

Le nouveau royaume deviendrait un véritable *Séminaire* pour les Enfants d'Israël, un vrai *Conservatoire* de cette Race si vivace, ce qui irait à

(1) Notamment dans la CURIOSITÉ, n° 101, 7 janvier 1894. — *Edouard Drumont et l'Occultisme.*

l'encontre de l'anti-sémitisme, qui veut, au contraire, détruire cette *race maudite !*

Que se passe-t-il aujourd'hui ? C'est que les juifs traqués, d'un grand nombre de contrées, sont généralement pauvres et misérables ; la plupart meurent de faim, de froid ou de privations de toute sorte. — C'est inhumain, j'en conviens, mais ici n'est pas la question ; l'anti-sémitisme ne s'occupe pas du côté humanitaire, ce qu'il veut, c'est détruire le Sémite ! Or, pour arriver à ce but, il n'est qu'un seul moyen, il n'y a qu'une chose à faire, c'est d'employer la force, la violence, c'est de faire ce qu'ont fait pour les protestants, Charles IX ou plutôt Catherine de Médicis et Louis XIV : des *Saint-Barthélemy* et des *Dragonnades*.

Or, nous pensons que ces crimes nationaux ne sauraient être perpétrés, au XX^e^ siècle, du moins en France, par aucun Gouvernement, par la bonne raison que le Gouvernement est aujourd'hui tout le monde, et que, dans son bon sens, *M. Tout-le-Monde* ne permettrait pas aujourd'hui l'égorgement des Sémites, demain celui des Protestants, après-demain celui des libres-penseurs, enfin un jour, celui des catholiques tièdes.

Ce qu'il faut donc détruire, c'est non le Sémi-

tisme, mais l'*Esprit Sémitique* dans l'organisation d'un peuple, et cela par des lois qui brisent impitoyablement tous les monopoles, sous quelque forme qu'il se produisent : accaparement, privilèges, concessions monstrueuses, grandes fortunes, grandes sociétés, grands syndicats ; car, aujourd'hui, c'est l'argent qui fait le malheur de l'humanité, c'est l'argent qui est le pouvoir destructeur par excellence ; ce n'est pas lui qui fait le bonheur, comme on l'a dit depuis longtemps, mais c'est lui qui, excitant toutes les convoitises, tous les désirs passionnels, tous les appétits, sème la haine entre tous les hommes. — Si demain il n'y avait sur la terre aucune parcelle d'or ou d'argent, l'humanité n'en souffrirait pas : au contraire que, par un coup de baguette, chaque habitant de notre globe soit archimillionnaire à l'insu de son voisin, qu'arriverait-il ?

C'est que chacun croyant n'avoir plus besoin de travailler, ne ferait rien, et tout le monde mourrait de faim : ce qui prouve bien que seul le travail est le souverain bien, que dès lors les Gouvernements, ont non seulement le droit, mais le devoir de le protéger par tous les moyens en son pouvoir, par la force même, et, par contre, ils doivent user de tous les moyens dont ils disposent pour briser les

monopoles sous quelque forme qu'ils se produisent ; c'est pourquoi, on doit demander le morcellement de la propriété, l'émiettement des immenses fortunes, l'extinction des privilèges ; en un mot, tout ce qui crée l'inégalité entre les citoyens. Ce qu'il faudrait, ce serait rendre pauvre tout le monde, afin de forcer chacun à travailler pour vivre. C'est du reste ce que fait en France le Gouvernement tant sont écrasants les impôts !

Aujourd'hui, par suite de la mauvaise assiette (oh ! combien mauvaise, combien mal assise cette assiette) de l'impôt, on ne prend qu'au pauvre, au travailleur, en exonérant de plus en plus la richesse.

Aussi, combien durera un pareil système, personne ne saurait le dire, mais ceux qui réfléchissent, les penseurs, voient bien qu'il ne saurait durer longtemps ; nous sommes au bout du fossé, la culbute ne saurait être éloignée ! !

Donc les Antisémites font fausse route ; d'abord ils n'arriveront pas à détruire le Sémitisme, et le détruiraient-ils, qu'ils ne pourront détruire l'*Esprit Sémitique* qui a gagné aujourd'hui, non seulement notre pays, mais encore toutes les nations et cela à un haut degré. Et demain, il n'existerait pas un juif en France, qu'il se trouverait assez

d'esprit sémitique dans notre pays pour maintenir chez nos Néo-chrétiens le *statu quo*, c'est-à-dire pour dépouiller le travailleur au profit du parasite, sous quelque forme qu'il se présente.

Donc ce qu'il faut détruire, c'est le capitaliste exploiteur, source de tous les maux, or le juif n'est pas le seul capitaliste de France.

Voilà une bien jolie thèse à soutenir, mais il ne se trouvera jamais un grand journal pour cela, car cette thèse ne rapporterait pas beaucoup d'argent à son Administrateur, aux Commanditaires ou aux Actionnaires. Ce ne sont pas, en effet, les pauvres diables qui paient les annonces financières destinées à attraper les gogos. Ceux qui achètent les journaux, ce sont : les grands bazars, les grands magasins de nouveautés, les pauvres diables ne paieraient pas dans le journal des annonces, ni en quatrième ni en troisième pages ; ils paieraient encore moins des réclames à **15** ou **20 francs la ligne**, comme en touchent les grands journaux boulevardiers. Tout le monde sait que rien que le Panama a *rapporté* quatorze cent mille francs au VERTUEUX journal le *Temps*, et combien d'autres ont touché des sommes fabuleuses !

Ajoutons que ce ne sont pas les Sémites seuls, qui exploitent les déshérités, mais que beaucoup

de chrétiens font de même, les preuves que nous pourrions fournir sont innombrables. Nous ne voulons pas faire ici de personnalité (on n'a du reste qu'à regarder autour de soi pour voir), mais qu'on remarque en France toutes les grandes industries, tous les grands commerces, on verra que la plupart de ces grandes maisons étaient sans un sou vaillant il y à 25 ou 30 ans et on pourra constater qu'aujourd'hui la plupart des propriétaires de ces grandes maisons sont archi-millionnaires, bien que leurs pères n'eussent pas un *rouge-liard.*

Pour remédier à un tel état de choses, il n'y a qu'un moyen, frapper et frapper encore des impôts progressifs et proportionnels de plus en plus élevés, au fur et à mesure de l'accroissement des affaires des dits *Monopoles.* Ces impôts constitueraient une sorte d'association entre les monopoles et l'Etat; et celui-ci, par les sommes perçues sur les dits monopoles, pourrait dégrever ainsi tous les commerçants, les petits ouvriers industriels, tous les pauvres producteurs enfin.

Si les grands sucriers, les grands usiniers, les grands bazars et les grands marchands de nouveautés payaient 5 à 6 millions de patentes ou d'impôts cela fournirait vite des centaines de millions, qui permettraient de dégrever 8 ou

10 millions de pauvres diables, c'est-à-dire le quart de la population laborieuse du pays.

Mais faire payer les millionnaires pour dégrever les pauvres, c'est encore *faire du socialisme ou même du communisme.*

Et cependant avec l'organisation actuelle, il arrivera bientôt un moment où, en France, il n'y aura plus guère que des millionnaires ou des meurts-de-faim.

Que se passera-t-il alors ?

C'est que par suite d'une loi toute naturelle, le grand nombre dévorera le petit nombre et, s'emparant de sa fortune, rétablira une classe moyenne qui permettra à chacun de s'instruire, en un mot d'*Evoluer*, de progresser comme le commande impérieusement la loi du Progrès, celle de l'humanité, entièrement enrayée aujourd'hui par suite de l'inégalité scandaleuse des fortunes !

Voilà une thèse que nous voudrions voir soutenir aux grands journaux, au lieu de les voir se lancer dans l'anti-sémitisme, qui fait fausse route, en essayant de rallumer les guerres religieuses que nous espérions voir terminées. Ce qu'on aurait dû toujours prêcher, ce qu'on doit prêcher surtout au xx^e siècle, c'est la tolérance religieuse, c'est ce qu'a toujours demandé l'Ésotérisme à toutes les époques et chez tous les peuples du monde.

# CONCLUSION

*Il n'y a rien de secret qui ne doive être dévoilé, rien de caché qui ne doive venir à la lumière.*

St-Mathieu C. X. v. 26.

C'est toujours avec satisfaction et un certain plaisir, qu'un écrivain arrive à la fin d'une tâche, surtout quand celle-ci comporte un vaste sujet et a nécessité des recherches considérables.

C'est bien notre cas.

Aussi sommes-nous heureux d'avoir mené à bonne fin *La Doctrine Esotérique à travers les âges.*

Nous éprouvons cependant un regret, celui de n'avoir pu développer plus largement quelques parties de notre étude, ayant voulu respecter en elles, certaines proportions, c'est-à-dire ne pas donner de trop longs développements aux unes,

au détriment des autres. Aussi, dans la présente conclusion, allons-nous fournir diverses données que nous n'avons pu faire entrer dans le cours même de l'œuvre, où après avoir fourni, dans le début, des généralités et des questions préliminaires, nous avons étudié le symbolisme.

Rien que ce chapitre aurait pu fournir à lui seul une œuvre considérable, car le *Symbolisme à travers les âges*, constitue lui-même une sorte de DOCTRINE ÉSOTÉRIQUE.

Le Symbole (1) a dû être dans l'Antiquité une langue, car il est bien évident qu'il a existé très anciennement une langue, dont les vestiges même ont été perdus, *cette langue* dite *des Mystères* était symbolique et a dû être comprise dans sa partie exotérique par tous les peuples ; il n'en a existé aucun, même parmi les plus sauvages, qui n'ait eu dans son existence quelques traces de symbolisme qui est le premier pas vers l'Occulte. Pourquoi ?

(1) Il y a une grande différence entre l'*Emblème* et le *Symbole* ; le premier comporte une plus grande série de pensées que le Symbole. On doit en effet considérer celui-ci, comme servant plutôt à éclaircir une idée unique.

L'Emblème est composé généralement par une série de pensées ou de tableaux graphiques considérés et expliqués allégoriquement et qui dévoilent chacun à tour de rôle les différents aspects d'une idée ; tandis que le symbole doit être considéré comme servant à expliquer une idée spéciale.

C'est que rien n'est plus naturel pour l'homme que de rendre ses idées, ses pensées par un symbole. Celui-ci sera tantôt moral ou immoral, tantôt pur ou impur suivant l'état d'âme, l'état de conscience de son créateur ou inventeur.

La partie Esotérique de la langue des mystères possédait, au contraire, des clefs indispensables pour son intelligence.

La Doctrine philosophique connue sous le nom de *Science-Sagesse-sacrée*, doctrine dont on peut suivre les traces dans toutes les Religions du monde, nous ne saurions trop le redire, possédait et possède encore au moyen de la langue des mystères, une langue universelle, qui comprend au dire de Ragon sept *Dialectes*, dont chacun se rapporte à l'un des sept mystères de la Nature auquel il est plus particulièrement approprié. Chacun de ces dialectes comporte un symbolisme spécial.

Les Orientalistes modernes (Indianistes, Egyptologues, etc.), éprouvent une difficulté extrême pour l'interprétation des anciens écrits de l'Orient parce qu'ils ne veulent pas reconnaître que tous les documents soumis à leur étude ont été écrits dans la langue symbolique Universelle, connue jadis de toutes les nations et qui n'est maintenant intelligible que pour un petit nombre d'initiés. Quelques

savants ont essayé, mais en vain, de remettre en vigueur cette langue archaïque ou du moins une langue universelle analogue. Parmi ces hommes, nous mentionnerons Leibnitz, Delagarde, Wilkins et Demainieux, l'auteur de la *Pasigraphie*.

Les sept clefs de la langue des Mystères avaient été placées sous la garde des Hiérophantes, les grands Initiés de l'Antiquité.

On ne connaît aujourd'hui aucune Fraternité possédant les sept clefs de cette langue archaïque; les Théosophes prétendent que les Mahatmas sont seuls à les posséder; mais rien n'est moins prouvé. Les prêtres égyptiens, pensons-nous, ont possédé toutes ces clefs, mais depuis la chute de Memphis, l'Egypte a perdu successivement tout son Esotérisme et partant toutes les clefs de la langue des mystères. On prétend même que la Chaldée, à l'époque de Bérose, ne possédait déjà plus que trois clefs.

Quant aux Juifs, malgré leurs profondes connaissances en Kabbale, ils n'ont jamais possédé que trois ou quatre clefs, les inférieures. Le fait que nous venons d'alléguer est démontré par leur système astronomique (géométrique et numérique) qui n'a jamais servi qu'à symboliser les fonctions humaines et plus spécialement ses fonctions phy-

siologiques ; quant à ses fonctions psychiques, elles étaient peu connues des Hébreux.

En ce qui concerne plus particulièrement le symbolisme, le système hébraïque est tout à fait identique aux principes et aux idées qui, dans les antiques religions, ont présenté et développé l'élément Phallique mais dans sa plus vulgaire signification, au point de vue générateur. Les Hébreux pendant leur longue captivité en Chaldée et en Egypte adoptèrent un mode de mesures sacrées, qui, appliqué aux symboles religieux, fournissait des combinaisons numériques et géométriques analogues aux modes employés en Grèce. Qu'était exactement ce mode ou système ? Ralston Skinner, dans la *Source des mesures*, croit que « les livres de Moïse étaient destinés, au moyen d'un artifice du langage, à faire l'exposé d'un système géométrique et numérique de science exacte, qui devait certainement avoir été employé comme origine des mesures. »

D'éminents archéologues ont dit que ce système et ces mesures sont ceux-là même qui ont été employés par les Egyptiens, lors de la construction de la grande Pyramide de Chéops. Evidemment comme cela devait arriver, cette donnée a été combattue par un assez grand nombre de savants.

Du reste, les constructeurs de la Grande Pyramide possédaient un très grand savoir astronomique, comme le prouve son orientation, ainsi que ses formes notoirement astronomiques (1).

C'est sur ces connaissances qu'était basé le programme même des mystères, ainsi que celui de la gradation Initiatique.

Revenant à la langue des Mystères, à la langue mystérieuse des époques préhistoriques, nous dirons qu'elle est devenue notre Symbolisme.

Ce sont de modernes découvertes faites par des kabbalistes et de grands mathématiciens, qui nous permettent d'avancer le fait qui précède et nous permet d'ajouter que toutes les Théologies ne proviennent pas seulement d'une source commune d'idées abstraites, mais aussi de cette langue Esotérique : la *Langue des mystèrès*, qui était comprise de la plupart des peuples, comme l'est aujourd'hui la numération arabe par exemple ; en effet, les hommes quelle que soit leur nationalité connaissent et comprennent les chiffres arabes ; ils connaissent de même la langue musicale, parce que

(1) Cf. à ce sujet St. Wake, *L'origine et la signification de la Grande Pyramide.* — Voir également, Pétrie (F.), *Les pyramides et les temples de Ghizeh.*

les annotations des chiffres et de la musique sont des symboles véritables.

Le terme français *et*, en allemand *und*, en anglais *and*, en grec *kai* ne sont compris que par ceux qui connaissent ces langues, mais abréviativement et symboliquement presque tous les peuples comprennent le signe &.

Il en était de même pour la langue mystérieuse, tous les mots (symboliquement écrits) avaient la même signification pour tous les hommes quels que fussent leur langage, leur nationalité. — De tout temps des esprits avancés ont voulu créer une *Langue Universelle* et Demainieux, dans sa *Pasigraphie* que nous venons de mentionner ci-dessus a fort bien démontré la possibilité de cette création.

Par exemple *Le Feu vivant ou L'Electricité Vitale*, au sujet duquel on a tant écrit et duquel le *Zend-Avesta* nous dit, qu'il y a « un feu qui donne la connaissance de l'Avenir, la Science et la facilité d'élocution. »

Ce même feu a reçu des noms très divers, on l'a nommé en effet « l'Esprit de Lumière », Magnès; les anciens l'ont appelé Chaos, les Perses le feu sacré, les Parsis-l'Atash-Behram; les anciens Germains le Feu-Elmès ou le Feu-Hermès ; les Grecs,

l'Eclair de Cybèle, la Torche Flamboyante d'Apollon, la Flamme sur l'autel de Pan ; le Feu inextinguible du Temple de l'Acropole ou du Temple de Vesta, les étincelles des chevelures des Dioscures ou de la tête de la Gorgone, la Flamme du Casque de Pluton, ou de Pallas ; le Bâton de Mercure, etc.

C'était aussi chez les Grecs le Zeus Catabaitès, chez les Egyptiens Ptah-Ra, le Buisson ardent de Moïse, la Colonne de Feu de l'Exode, la Lampe d'Abraham, les langues de Feu des Apôtres, les Vapeurs de l'Oracle de Delphes et de celles de l'antre de Trophonius, le Feu Eternel de l'Abîme sans fond. Les Rose-Croix l'ont dénommé la Lumière Sidérale, Eliphas Lévi, la Lumière Astrale, les adeptes Hindous l'Akasha, les médecins l'Aura nerveuse, les magnétiseurs le Fluide, Reichembach l'Od et l'Ob ; Thury, les Forces Psychodes et Ecthéniques ; les Occultistes modernes, la Force psychique, enfin l'Electricité.

Le *Zohar* le dénomme « le Feu blanc caché dans la Risha Havdrah ». C'est aussi la *Tête Blanche*, dont la volonté est cause que le *Fluide ardent* coule en 370 courants dans toutes les directions de l'Univers. Ce Fluide ne fait qu'un avec le « Serpent qui court en accomplissant 370 sauts »

Toute cette terminologie explique une seule et même chose, les effets de la même cause omni-pénétrante.

Dans l'antique *Livre de Dzyan*, nous lisons un terme universellement connu, qui est un symbole : c'est celui de OEAHOO, qui signifierait d'après des commentateurs : Le Père-Mère des Dieux ; d'après d'autres, ce serait la Racine sans Racine, La Nature Naturante ; OEAHOO serait par conséquent UN avec Parabrahm. Enfin ce symbole serait aussi la Vie Unique manifestée, l'*Unité éternelle* et toujours vivante.

La Sagesse Hindoue nous dit que :

*Celui qui se baigne dans la clarté d'Oeahoo, ne sera jamais trompé par le voile de Mayâ* (de l'Illusion).

Aum qui est un des grands mots sacrés est aussi un symbole ; et combien de mots, de termes et de significations symboliques aurions-nous pu donner encore !... (1)

Après le Symbolisme, nous avons étudié, mais fort brièvement aussi, l'*Evolution* et l'*Involution*, nous avons donné sur cette question bien des

(1) Au sujet de ce mot sacré aum, voir notre *Dictionnaire d'orientalisme et d'occultisme*.

aperçus, mais combien aurions-nous pu ajouter des faits utiles et d'une grande importance, par exemple sur l'origine de l'homme, sur sa haute antiquité sur la terre, prouvée par sa lente, très lente évolution, car le monde existe depuis des temps fabuleusement reculés !...

Lors de la superposition des couches des terrains primitifs de notre globe, la vie n'existait pas encore sur notre terre, ceci est un fait certain et démontré, car les dits terrains ne contiennent aucune trace, aucun débris d'êtres organisés.

La géologie reconnaît à l'existence animale une durée de plusieurs centaines de millions d'années. Un témoignage irrécusable de la très haute antiquité de la terre, c'est l'épaisseur de sa croûte, de son écorce, qui dépasse quarante kilomètres, ce qui en somme est peu de chose, eu égard à son diamètre.

Il est certain que la première vie organique sur notre globe a été la vie minérale, puis la vie végétale, enfin sont venus en dernier lieu l'homme et les animaux.

Mais, quand l'homme a-t-il fait son apparition ?

Nul ne saurait le dire, même approximativement; les plus anciens restes fossiles humains

ont été trouvés dans le Pliocène, c'est-à-dire au sommet de la couche Tertiaire.

L'Homme a-t-il existé avant cette époque? C'est fort probable, mais nous ne saurions rien affirmer de certain à ce sujet.

En effet, en ce qui concerne les terrains primitifs, il nous manque des documents pour déterminer, d'une manière régulière, la formation de ceux-ci, ainsi que des terrains intermédiaires, secondaires et tertiaires, mais pour ce qui est des temps géologiques où l'homme fit son apparition sur la terre, notre regretté collègue et confrère de Mortillet compte, au moyen des chronomètres naturels, une période de 237.000 ans; car l'apparition de l'homme est constatée à l'époque Chéléenne, base des quaternaires, par des crânes fossiles et de grossiers outils de son industrie (1).

Voici les calculs effectués par le regretté savant archéologue du musée de Saint-Germain.

(1) A Chelles, au Pecq, tous les bas quaternaires contiennent des silex grossièrement taillés, qui attestent l'existence de l'homme. On a bien trouvé, nous l'avons vu au chapitre du transformisme, des restes fossiles de l'homme à Trénil (époque tertiaire) mais beaucoup de Paléontéologues ne veulent y voir que les restes d'un singe anthropoïde.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Temps actuels (Epoque moderne) | | | 150.000 ans |
| Temps géologiques. | Epoque magdelenienne | 36.000 | 222.000 ans. |
| | — de salutré | 8.000 | |
| | — moustérienne | 100.000 | |
| | — chéléenne | 78.000 | |
| | Total | 237.000 ans. | |

Mais nous devons dire que ce chiffre nous paraît faible, bien faible encore, car il est à peu près certain que l'on a retrouvé à Tréuil des restes fossiles de l'homme de l'époque tertiaire, comme nous l'avons vu et disons en note de la page 314

C'est même sur cette longue période de temps que se sont appuyés certains anthropologues pour nous dire que l'homme peut parfaitement descendre du singe, car à cette époque si reculée, il avait tous les caractères simiesques : front bas, étroit et fuyant, arcades sourcilières épaisses, arrondies et proéminentes ; prognatisme très prononcé, absence de parole prouvée par l'absence de la saillie mentonnière, de l'apophyse géni, dans laquelle viennent s'insérer les muscles du langage.

On ne retrouve des déb is d'êtres organisés qu'à la base des couches dites *de transition*, dans les calcaires du Cumbrien, dans lesquels on aperçoit des traces de végétaux, de zoophytes et de coquilles.

Un fait même révèle l'ascension des êtres, c'est celui-ci : quand on remonte les diverses couches de stratifications, on rencontre les fossiles caractéristiques de chaque étage de ces terrains par une observation méticuleuse; ce sont d'abord, à la base, les organismes les plus simples et au-dessus, en remontant jusqu'au sommet, les organismes de plus en plus complexes.

On peut donc suivre de *visu* le développement de l'être et par suite du principe intelligent qui a successivement animé les divers types de la Nature.

Le Transformisme se révèle donc là dès l'origine du monde, pouvons-nous dire, et l'on pourrait ajouter qu'il est l'histoire de l'évolution humaine, puisque l'âme en est la résultante.

Aussi, ce n'est pas sans raison qu'on a comparé l'évolution à l'échelle mystérieuse de Jacob, échelle que tout être doit monter échelon par échelon pour atteindre à la fin à son développement complet ; nous savons en effet que les pieds de cette échelle appuyaient sur les profondeurs de l'abîme, tandis que sa cime se perdait dans l'espace infini. L'Echelle de Jacob représente donc bien l'évolution de l'âme poursuivant sa lente et pénible ascension à travers toutes les formes ma-

térielles qu'elle doit revêtir, de la monade infime jusqu'à l'homme et de l'homme jusqu'à Dieu !

De la monade à l'homme, la route est longue, ardue, difficile, mais quand elle parvient à l'humanité, l'âme a conscience de son individualité ; elle connaît alors sa voie.

Et qu'est-ce que la monade ?

Il faudrait beaucoup de pages pour le dire ; disons en passant que les termes : atome, molécules, monade et monère, bien que n'ayant pas tout à fait la même signification sont très souvent considérés comme synonymes.

Selon Hœckel, la monère (monade) serait un informe corpuscule de *plasma*, un simple grumeau albuminoïde.

On ne connaît pas de forme plus simple que la monade, car elle est dépourvue d'organes et cependant elle possède les propriétés essentielles de la vie : elle se nourrit, se reproduit, se meut et réagit. Elle donne naissance à la cellule, ancêtre du règne animal et par suite de l'homme.

Le grumeau de protoplasma de la cellule renferme un noyau plus ferme dans lequel serait placé d'après quelques physiologistes, l'élément spirituel, l'étincelle Divine !

Quand une cellule en rencontre d'autres, elle a

une tendance à se rapprocher d'elles par suite de la loi d'affinité, affinité mystérieuse à laquelle obéit le principe vital qui se trouve en elles.

Tel a dû être le point initial de la Création !

L'association des cellules reste simple, homogène, jusqu'au moment où survient une différenciation, par suite de la division du travail ; alors les cellules prennent des formes différentes et elles acquièrent en même temps des propriétés différentes.

En ce qui concerne l'intelligence, le mental, les propriétés psychiques, voici ce que nous dit un philosophe allemand et cela, bien qu'il soit profondément matérialiste.

« Il existe, dit Ern. Hœckel, une longue série d'élaboration progressive et de formes évolutives de la vie psychique, descendant pas à pas de l'homme supérieur à l'homme inférieur, des animaux les plus hautement doués au moins développés jusqu'au simple nerf dont le ganglion nerveux rudimentaire a été le point de départ de toutes les formes cérébrales de cette série d'êtres. »

Enfin, le professeur allemand se demande quand commence l'existence de l'homme ? On peut la déterminer avec précision. C'est au moment où les deux noyaux des deux éléments reproducteurs, le

spermatozoïde paternel et l'ovule maternel, s'unissent pour former un nouveau noyau cellullaire, c'est alors que commence l'existence personnelle de l'homme. Le nouveau noyau cellulaire ou nouvelle cellule se nomme *cytula*.

Et c'est cette cellule qui est le point de départ de l'homme ; mais seule elle n'arriverait pas à aboutir à un être, il lui faut faire la rencontre de l'ovule féminin maternel, alors il forme ce que nous nommons un Etre vivant, un animal.

L'existence individuelle de tout homme débute donc par une cellule ovulaire.

« On ne saurait trop insister, dit Hœckel, sur l'importance phylogénique dela cellule ovulaire et sur celle de son développement chez l'homme. Car tous les processus remarquables en vertu desquels le germe et le corps du vertébré, qui s'en développe, sort de ce simplecorpuscule de plasma, sont, pour l'essentiel,exactementles mêmes chezl'homme et chez tous les autres mammifères, sans en excepter naturellement les anthropoïdes » (E. Selenka).

Et c'est ce point de départ qui sert si merveilleusement à Hœckel pour démontrer la descendance de l'homme par le singe, descendance absolument fausse comme nous l'avons démontré dans le Chapitre XXII qui traite du Transformisme.

Cette question, y avons-nous dit, a fait couler des flots d'encre et n'a jamais été résolue ; mais aujourd'hui nous pensons qu'elle l'est absolument et que le *missing ling* (l'anneau manquant) que l'on croit avoir trouvé n'était pas nécessaire par la bonne raison que l'homme était né avant le singe, comme l'affirme avec certitude la Théosophie. Aussi pensons-nous avoir parfaitement démontré combien est fausse l'idée de la descendance de l'homme par le singe. Dans le cours de notre œuvre si nous n'avions voulu *étudier cette question* qu'au point de vue théosophique, cette question aurait été promptement résolue et sans avoir besoin d'utiliser de grands raisonnements, car la Théosophie, nous venons de le dire, apprend que de tous les mammifères *l'homme a le premier fait son apparition sur la terre.*

Nous trouvons parfaitement résumée par le Dr Pascal, cette question du Transformisme, aussi nous donnerons ici, la courte analyse qu'en fournit notre collègue et ami dans une étude parue dans le Lotus Bleu (1).

Après nous avoir dit que la naissance de l'homme, pour la majorité des membres de l'hu-

(1) N° 5. 17 juillet 1899 ; p. 149.

manité, se produisit vers le milieu de la quatrième ronde sur le plan mental, notre collègue ajoute que les formes extérieures animales humaines avaient été reconstruites pendant la première moitié de la Ronde par les agents des Divinités constructrices et non par l'action pro-créatrice des animaux de cette époque.

« Et c'est en ce point que le Transformisme fait surtout erreur, et c'est pourquoi tout en reconnaissant ce que la science doit à cette école, la Théosophie se sépare d'elle, quand elle la voit enseigner que l'homme primitif descend directement d'une espèce animale supérieure. La *forme* humaine fut évoluée, au cours des rondes précédentes, des formes que l'évolution développa avant elle et qui se présentèrent dans l'ordre suivant : les formes minérales furent spécialement créées pendant la première ronde ; les formes végétales appartiennent à la deuxième ronde ; les formes animales furent l'œuvre de la troisième ronde ».

Les Divinités constructrices les bâtissaient et les Pitris lunaires les moins individualisés les animaient et les développaient en s'y incarnant. La forme la plus parfaite de la troisième ronde fut Simiesque, et notre collègue ajoute :

« Reproduite dans la ronde actuelle, par les

*constructeurs*, elle fut le tabernacle dans lequel s'incarnèrent les premiers hommes ».

Par les pages qui précèdent, on voit que la Théosophie, la Doctrine Esotérique et l'Occultisme nous apportent un précieux secours pour étudier toutes les questions de nos origines et de la haute Antiquité de l'homme.

Et l'Occultisme d'où nous vient-il ?

D'après le plus grand nombre de ceux que ces questions intéressent, l'Occultisme occidental dériverait de l'Occultisme oriental, c'est pourquoi il serait facile d'établir un parallélisme entre les deux, d'autant qu'ils ont un point commun qui décèle leur commune origine ; ce point, c'est la Science.

L'Occident au sujet de l'Esotérisme est beaucoup moins avancé que l'Orient, ce qui se conçoit fort bien, puisque c'est de cette partie du monde que serait venu l'Esotérisme.

Aujourd'hui, l'Europe étudie la science occulte, mais on ne saurait l'extérioriser que peu à peu, graduellement.

Nous nous sommes conformé à ce précepte.

Ainsi, avec ISIS DÉVOILÉE, nous avons commencé l'Initiation du lecteur avec le secours de l'Esotérisme Egyptien.

Avec Addha-Nari, nous avons poursuivi le même but, en étudiant l'Esotérisme Hindou, qui nous paraît être le plus anciennement connu.

Enfin avec Bélisama, nous étudierons dans un prochain volume l'Esotérisme Celtique, qui, d'après les uns, serait dérivé de l'Esotérisme Hindou et d'après d'autres écrivains, ne serait que l'Initiateur ou Précurseur de l'Occultisme de l'Inde, pour ceux-là surtout, qui ne font pas dériver la civilisation, des peuplades provenant des hauts plateaux de Pamir.

Ces divers occultismes sont étudiés dans la seconde partie de notre œuvre : *La Doctrine Esotérique à travers les âges.*

Chez les Hindous d'abord, par lesquels, nous avons fait un résumé très succinct de la Doctrine secrète et cela, dès la plus haute Antiquité.

Aujourd'hui encore ce pays tient la tête de l'Occultisme. En effet, si nous en croyons l'abbé Dubois, la Magie « semble avoir établi son lieu de prédilection dans la presqu'île de l'Hindoustan ».

Les Hindous croient beaucoup à l'influence des puissances occultes sur les événements de la vie de l'homme. Aussi croient-ils à la Magie, aux Sorts et Sortilèges, à l'Envoûtement.

Ils croient qu'au moyen de la Magie par des

philtres, des mantrams ou des sortilèges, on peut inspirer l'amour, la haine, envoyer des mauvais esprits en possession dans des corps humains, ils croient aussi qu'on peut faire naître des maladies même occasionner la mort à des ennemis.

Les Hindous possèdent de nombreux ouvrages de magie qui traitent des invocations et conjurations. L'un des plus anciens et des plus connus est le quatrième véda, l'*Atharva-Véda*, qui explique le culte cérémoniel à pratiquer pour pouvoir faire des exorcismes, invoquer un Dieu ou un Génie. Ce sont généralement les Brahmes qui se livrent aux pratiques des Sciences Occultes.

Les Hindous pratiquent non seulement la Magie blanche, mais encore la Magie noire qui se trouve formulée dans un livre de Sanskrit, la *Hatha-Yoga*.

Un livre qui contient beaucoup de formules, d'invocations et de conjurations magiques, dans le but principal de guérir les maladies de l'homme, a pour titre *Agrouchada-Parikchai*.

Dans cet ouvrage, l'auteur nous apprend jusqu'où peuvent s'étendre les pouvoirs magiques. On peut avec leur secours donner au premier venu des maladies terribles, des fièvres, des tremblements continus, on peut le rendre hydropique, épileptique, fou. On peut employer les pouvoirs magiques pour

détruire les armées ou les habitants de toute une contrée.

Par contre, ce volume apprend à employer des contre-charmes contre tous les maux dirigés contre l'espèce humaine.

Aussi les Hindous emploient dans ce dernier but, des amulettes, des talismans des genres les plus divers, qui servent de préservatifs contre les maléfices, les sorts et les sortilèges ; ce sont des grains de verre enchantés par des mantrams, des racines de plantes et des herbes magiques desséchées, des feuilles de métal, sur lesquelles se trouvent gravés des caractères cabalistiques.

Ce même ouvrage parle des *Incubes* et des *Succubes* et l'abbé Dubois ajoute : « Ces démons de l'Inde sont beaucoup plus diables que ceux dont parle le jésuite Delrio dans ses *Disquisitiones magicæ*. Par la violence et la continuité de leurs étreintes, ils fatiguent tellement les femmes qu'ils visitent la nuit, que ces malheureuses meurent bientôt de lassitude et d'épuisement.

Dans ce même ouvrage il y a des incantations et des mantrams à l'aide desquels en enchante les armes : on peut voir dans le même chapitre que la *Flèche de Brahmâ* pouvait détruire une armée entière, que la *Flèche du serpent, la flèche du cobra-*

*capel* peut, quand elle est lancée au milieu d'une armée, faire tomber en léthargie tous ses soldats.

On trouve dans le même ouvrage des moyens d'acquérir richesses et honneurs, de trouver des trésors enfouis dans les profondeurs de la terre ou cachés dans des lieux impénétrables, les moyens de rendre fécondes les femmes frappées de stérilité.

Comme on voit, les matières dont parle l'abbé Dubois constituent plutôt de la Magie noire ; mais nous savons par ailleurs, par de très nombreux ouvrages, que le pur Esotérisme est aussi en grand honneur et très cultivé. Aussi nous n'insisterons pas davantage et nous dirons seulement quelques mots sur deux pratiques fort en usage dans l'Inde, la *Dritchty-Dotcha* et l'*Aratty*.

Dans l'Inde le sort jeté par les yeux, le mauvais œil, la *Jettatura*, est appelé *Dritchty-Dotcha*. Tout être animé (plante ou animal) est sujet à ce sort. On a même la coutume pour préserver les plantes, les arbres et les fruits de la terre, de dresser dans les champs une perche au bout de laquelle on attache un vase de terre blanchi à la chaux à l'extérieur, qui a pour but d'attirer les yeux du *Jettatore* ou Sorcier qui, regardant le vaisseau de terre, oublie de regarder le champ.

Pour préserver les personnes de l'Envoûtement

on utilise l'*Aratty*. Cette cérémonie est pratiquée par les femmes, les veuves exceptées, qui ne sont pas admises dans les cérémonies domestiques, car leur présence porterait malheur.

Voici comment on pratique ce rite.

Dans un plat de métal, on place une lampe garnie d'huile de Sandal, on en allume la mèche, puis une des femmes de la maison, lorsque son mari, son père ou un parent quelconque rentre dans la maison, ce membre de la famille prend le plat et le lève à la hauteur de la tête de celui pour qui est accomplie la cérémonie et avec cet appareil, il décrit trois ou sept cercles suivant l'âge ou la condition de la personne. L'*Aratty* se fait publiquement trois ou quatre fois sur les personnes de distinction. Tout noble visiteur de la famille qui pénètre dans une maison hindoue reçoit l'*Aratty* des mains des jeunes filles, cette cérémonie leur est ordonnée par le Chef de la famille.

On pratique également l'*Aratty* sur la statue des Dieux ; ce sont les Danseuses des temples qui sont chargées de cette cérémonie qu'elles accomplissent après toutes les autres.

On fait aussi l'*Aratty* sur tous les animaux domestiques, chevaux, éléphants et taureaux.

Pour pratiquer cette cérémonie, on utilise sou-

vent, au lieu de la lampe à l'huile de Sandal, un vase contenant de l'eau parfumée avec du Sandal, des fleurs du crocus vernus (safran), laquelle eau est colorée avec du vermillon et bénie par l'immersion de quelques tiges de *cousa* (herbe divine).

Après l'Inde, nous avons étudié la Doctrine Esotérique en Egypte, surtout par le *Livre des morts* et par une partie du *Traité d'Isis et d'Osiris* attribué à Plutarque.

Nous ne connaissons que fort peu de textes ésotériques de l'Égypte, de la Chaldée et de l'Assyrie; aussi, ce n'est que par induction pour ainsi dire et par analogie que nous avons pu en rétablir une grande partie ; ceci est surtout vrai pour la Chaldée et pour l'Assyrie, car l'Egypte, par ses inscriptions, ses papyrus, son livre des morts, ses litanies du Soleil et autres écrits, nous a livré une partie de son Esotérisme ; et par l'instruction que les Egyptiens exigeaient de leurs prêtres, nous pouvons juger de leur grande civilisation.

Voici, d'après Clément d'Alexandrie, les sciences que devaient apprendre les prêtres Egyptiens.

« Le chef ou chantre, dit-il, porte un des instruments symboliques de la musique et deux livres d'Hermès, contenant l'un des hymnes aux Dieux, l'autre la liste ou nomenclature des rois. Après

lui, l'Horoscope, observateur du temps, porte une palme et une horloge, symbole de l'Astrologie, et quatre livres : le premier sur l'ordre des Planètes, le second sur les lueurs du Soleil et de la Lune, et les deux autres sur les lueurs et aspects des astres.

« L'écrivain sacré vient ensuite ayant sur la tête des plumes, comme Kneph, et en main un livre, de l'encre et un calamus (roseau à écrire). Il doit connaître les hiéroglyphes, la description de l'Univers, le cours du Soleil et de la Lune, des planètes ; la division de l'Egypte en 36 nomes, le cours du Nil, les instruments, les ornements sacrés, les lieux saints, les mesures.

« Puis vient le porte-Etole, qui porte la coudée de justice (*Ma*) ou mesure du Nil (Nilomètre) et un calice pour les libations : dix volumes concernant les sacrifices, les hymnes, les prières, les offrandes, les cérémonies, les fêtes.

« Enfin arrive le Prophète, qui porte dans son sein et à découvert une cruche ; il est suivi par ceux qui portent les pains. Ce prophète, en qualité de Président des mystères, apprend : dix autres volumes sacrés qui traitent des lois, des dieux et de toute la discipline des prêtres.

« Or il y a en tout quarante-deux volumes dont

trente-six sont appris par ces personnages, les six autres sont du domaine des *Pastophores ;* ils traitent de la médecine, de la constitution du corps humain, des maladies et des médicaments. »

Les Israélites ayant passé de longues années en Egypte, il n'y a rien d'étonnant que la religion juive, celle des Hébreux, ait beaucoup emprunté à l'Egypte et on pourrait faire de nombreux rapprochements entre les cérémonies égyptiennes et une grande partie de celles qui furent consacrées plus tard par le *Lévitique.*

Nous nous bornerons à mentionner ici l'indication des victimes, la disposition des entrailles, la manière de les incinérer, l'huile répandue sur les parties consumées par le feu, enfin le choix des parties de la victime réservées aux prêtres et à celui qui offrait le Sacrifice.

Mais ce que nous devons surtout remarquer, ce sont les imprécations faites sur la tête de l'animal, imprécations en tous points semblables à celles que les juifs prononçaient sur le *Bouc Emissaire,* chargé de tous les péchés d'Israël. A en juger par simple analogie, on voit très bien que l'une des deux religions dérive de l'autre, qu'elle a servi de type sinon pour le dogme, au moins pour les rites à l'autre religion. Or, comme la religion Egyp-

tienne est de beaucoup plus ancienne que la Religion Moïsiaque, on peut facilement conclure que c'est celle-ci qui a emprunté à celle-là. Comme preuve de la civilisation avancée des Egyptiens, nous dirons que dans le temple de Denderah il existe une vaste chambre, qu'on nomme la *Bibliothèque* et qui contient, gravé sur ses murs, un catalogue des manuscrits qu'elle renfermait, lesquels manuscrits, paraît-il, étaient écrits sur des peaux et enfermés dans des coffres.

Voici les titres de quelques-uns de ces curieux ouvrages :

*Liste des attachés au temple. — Livre de conduite du temple. — Liste de ce qu'il y a dans le temple. — Protection ou Bénédiction du roi dans sa demeure. — Chapitre pour détourner le mauvais œil. — Instructions pour les processions d'Horus autour du temple. — Bénédiction d'une contrée, d'une ville, d'une maison, d'un tombeau. — Formules pour chasser les bêtes féroces, les reptiles. — Formules pour les offrandes, les libations ; etc., etc.*

N'oublions pas de mentionner ici le monument qui nous a fourni la clef qui a permis de lire les hiéroglyphes et par suite de nous révéler la Doctrine Esotérique chez les Egyptiens. Ce monument

fort connu est dénommé *Inscription de Rosette*, pierre de Rosette. Il fait aujourd'hui partie des collections du *Musée Britannique*. Cette pierre trouvée par un soldat français qui faisait partie d'un détachement qui occupait le Fort Saint-Julien situé près d'une des bouches du Nil, au village de Rosette. Elle porte une inscription trilingue, qui a donné beaucoup de peine pour sa traduction ; mais sa lecture a jeté une éclatante lumière sur l'Histoire de l'Ancienne Egypte et nous a appris le système religieux, l'Esotérisme de l'ancienne Egypte, ignorés depuis de si longues années, car un grand nombre de savants travaillaient mais en vain, depuis de longs siècles pour interpréter les dessins qui couvraient les anciens monuments, ainsi que les vieux papyrus de l'Egypte.

Or, des problèmes restés insolubles, grâce à la pierre de Rosette ont pu être résolus.

L'inscription était un édit qui remontait à 200 ans avant l'ère chrétienne, édit d'un des Ptolémées, qui se trouvait gravé à la fois en grec, en copte et en caractères hiéroglyphiques. A l'aide de cette clef, notre Champollion put interpréter la langue de l'ancienne Egypte et plus tard le Livre des morts, celui des Respirations, en un mot, tous les monuments littéraires de l'ancien pays des Pharaons.

Dans le corps de notre œuvre nous avons suffisamment développé l'Esotérisme chez les Chaldéo-Assyriens, chez les Hébreux, chez les Chrétiens, nous avons aussi parlé assez longuement des Vierges-mères des religions, de la Kabbalah au moyen-âge, du Transformisme, de la Descendance de l'homme et de la Fin de l'humanité.

En ce qui concerne les Continents disparus, il y aurait encore beaucoup à dire, malheureusement, il est extrêmement difficile d'avoir des preuves, nous ne dirons pas certaines, tout au moins convaincantes sur un pareil sujet.

Ici, nous donnerons quelques aperçus neufs et originaux.

Ainsi nous dirons qu'a l'avènement du Cycle de la maison de *Torah* (il y a de cela un laps de temps très considérable) l'Atlantis avait disparu et la situation septentrionale de la terre était, au point de vue ethnographique, ainsi composée : nous l'esquissons à grands traits, bien entendu.

Aux deux extrémités du continent submergé, il y avait à l'Orient : l'Abyssinie, l'Ethiopie et la Haute-Egypte ; à l'Occident : le Pérou, le Yucatan, le Mexique et la Cordillière des Andes. Le grand désert de Sahara (nous l'avons dit déjà) était alors une mer plus élevée de 50 mètres en-

viron que la Méditerranée, qui n'existait pas encore puisqu'elle aurait été formée en partie par les eaux du Sahara.

A cette époque lointaine, les Pays-Bas (pays marécageux, mais non submergés) comprenaient le Pas-de-Calais, une grande partie de la mer du Nord et la Manche ; ce n'est guère qu'avec les dernières eaux qui s'écoulèrent de la mer Saharienne, que les Pays-Bas furent submergés à leur tour. Quant aux hautes terres de l'Irlande, du pays de Galle, de la Cornouaille qui contournaient la grande baie qu'était la Manche à cette époque, tous les pays que nous venons d'énumérer attenaient à l'Armorique (*Pays d'Armor*) à notre Bretagne, à notre Auvergne et probablement à notre Suisse. Ce vaste littoral qu'occupaient, au Nord, l'Ecosse et la Scandinavie, était habité par les Frisons ou hommes libres (*Free Sons*) littéralement Fils de la terre libre (sous-entendu *land*). Ces Frisons étaient de race Samède jaune, la même que les races Chinoise, Mongolienne, Hindoue qui habitaient l'Orient.

A cette époque, la Basse Egypte était encore sous les eaux, car l'Océan Indien et la Méditerranée ne formaient qu'un seul Océan.

L'Afrique centrale et l'Afrique méridionale.

étaient habitées aussi par la même race jaune.

Ajoutons que la race nègre descend comme la race blanche de Ram.

Avant la submersion de l'Atlantis, les Frisons eurent certainement des rapports directs avec leurs ancêtres, les Atlantes, car l'Atlantide n'était primitivement séparée du Continent septentrional, que par un bras de mer dont la *Manche* constitue aujourd'hui la partie Orientale.

Le continent de la Manche fut submergé, lors de la jonction de la mer du Nord, et ce fut cette submersion qui sépara du Continent la Grande Bretagne. On croit que les Atlantes étaient de race noire, mais ils n'étaient pas nègres cependant. Les races Malaise, Polynésienne, proviendraient, dit-on, des Atlantes par croisement, de même que la race rouge cuivre, autrement dit les Aborigènes Américains.

Avant leur submersion, les Atlantes, très avancés dans leur civilisation, répandirent par leurs initiés les éléments Théo-Cosmogoniques de leur savoir parmi les Frisons. Ce fut à l'aide de *Missionnaires* ou *Instructeurs* chargés plus spécialement de l'enseignement ; d'où leur nom de Kalds, Kalads, d'où Scaldes très certainement ou Bardes-Prêtres de la Scandinavie.

La Kaldée était le Collège des Kaldes ou Kaldéens.

C'est de ce même terme Kald, qu'est dérivé le nom de *Kelt*, Celt, Celtide, Celtique.

Ceci démontrerait bien que les Celtes ou Gaulois ne seraient pas de source aryenne, ne seraient pas des Aryas ou Aryens venus de l'Inde, mais que peut-être, comme nous l'avons dit à la fin du dernier chapitre, les Celtes auraient été les ancêtres des Aryens de l'Inde...

De même qu'il nous paraît aussi indubitable que c'est des Atlantides par l'entremise des Keltes que se sont transmis et répandus l'Astrologie, la Kabbalah et l'Esotérisme en général.

Les Keltes transmirent ces traditions aux Hiérophantes des Temples d'Egypte qui, eux-mêmes, les passèrent de loges en loges, des Kaldéens aux Esséniens, aux Gnostiques, aux Kabbalistes, aux Templiers, aux Rose-Croix et c'est ainsi que l'Esotérisme est arrivé jusqu'à nous. Ce mode de transmission explique la forte dose d'Orientalisme qui se trouve dans la Doctrine Esotérique Occidentale.

Un grand nombre d'archéologues modernes et non des moindres, affirme que la tradition Occidentale est de beaucoup plus ancienne que la tra-

dition Orientale, d'environ 3.000 ans, elle daterait du commencement du cycle des Gemini, peut-être même du cycle du Cancer; tandis qu'il est parfaitement reconnu aujourd'hui, que le Brahmanisme antérieur d'un cycle au Buddhisme, ne date que du cycle de Ram, mais il a évidemment des racines dans le cycle de Torah. Ces deux traditions portent du reste des marques certaines de leur origine. Chez les Celtes, jusqu'à l'introduction du Christianisme dans les Gaules, la femme est l'égale de l'homme, dans le conseil de famille, comme à l'autel du Dieu ; du reste, le Gouvernement chez les Celtes était théocratique ; chez les Hindous, au contraire, la femme est l'inférieure de l'homme, la serve, la *chose* de l'homme, ce qui démontre bien ce fait, c'est qu'elle est exclue de la *Trimourti* ou Trinité Divine, et cependant chez les Atlantes, la Trinité comportait une forme féminine, ainsi l'As-atar de l'Astaroh, qui devient plus tard la Roue de l'Iol Druidique, conçoit le Ternaire divin ainsi : *As* le feu ou Dieu le Père ; *At*, l'eau ou la Déesse mère, la Vierge-mère, l'*Alma-mater*, etc., et l'*Ar* l'air, ou Dieu-pneuma, Dieu-Esprit. Nous devons ajouter que l'idéogramme *At*, la Déesse-mère, Atlantide, a été masculinisé en sanskrist, ainsi At-man, Het-man, capitaine Homme-Tête,

chef, dont un dérivé Mahatma, grand chef et par suite grande âme de la Théosophie Buddique. Ce terme de Math-Man se retrouve aussi dans la langue celtique où nous avons le Man-Her, le Ménir, l'Homme-Seigneur ou Seigneur-Maître ; le Dol-men, l'Homme-Seigneuresse. Et de même que ce dernier terme Dolleman correspond à la deuxième lame de Tarot, de même le Maan-Her correspond à la première.

Torah ou Rota, signifie, disque, roue, anneau et astarothal est le livre des astralités lunaires ou solaires, qu'on a également dénommé le Livre d'Hermès, le livre de l'Homme-Seigneur, car on peut facilement considérer la finale *mes*, comme une corruption de *mas*, *man*.

Ajoutons que le terme de *Rota*, roue, est une expression symbolique qui sert à désigner un monde ou Globe.

On nomme *Grande Roue*, la durée entière de notre cycle d'être ou *Mahakalpa*, c'est-à-dire la Révolution entière de notre chaîne spéciale, composée de sept sphères du commencement à la fin.

On nomme *Petites Roues*, les rondes au nombre de sept également.

Ce termes est aussi synonyme de *Manvantara* (1) ou *Manwantara*.

*Rota* signifie également *cercle*, symbole qu'on rencontre dans tous les pays du monde ; c'est pourquoi, on trouve les Cromle'chs ou cercles druidiques, cercles celtiques, en Asie-Mineure, en Perse, dans l'Arabie, en Europe, en Afrique. Le cromle'chs (cercle de pierre) est d'ordre astrologique, kabbalistique ; ce cercle *Krom* ou *Kram* est bien d'ordre kaldéen et, fait digne de remarque, nous avons le kramnak ou karnak (Carnac moderne) aussi bien en Egypte qu'en Bretagne.

L'Evolution humaine actuelle, celle à laquelle nous appartenons, s'effectue sur sept globes successifs, la terre en serait le quatrième suivant les Théosophes.

Quand tous les globes ont reçu la *Vague de vie* du *Logos* chargé de cette chaîne des mondes, on dit qu'une *Ronde* s'est écoulée, est accomplie.

La vie de ces globes dure soit en activité, soit en repos (Obscuration) pendant sept Rondes ; ac-

(1) Voyez ce terme dans notre Dictionnaire d'orientalisme et d'occultisme, voyez aussi Kalpa.

tuellement nous sommes dans la quatrième ronde.

Nous terminerons notre conclusion par le résumé suivant, disant que la Doctrine Esotérique enseigne le développement constant, progressif et successif de toute chose, des mondes ou sphères, aussi bien que des atomes ; et, de plus, que ce développement n'a ni commencement, ni fin.

Elle enseigne aussi que notre Univers que nous croyons si considérable n'est rien qu'une *Unité* dans un nombre *infini* d'Univers, tous nés *Fils de la nécessité*, et par conséquent, tous les anneaux de la Grande Chaîne Cosmique des Univers, lesquels sont chacun dans la relation de cause pour celui qui le suit immédiatement, de même qu'il est effet par rapport à celui qui le précède.

L'apparition et la disparition d'un Univers ne sont qu'une expiration et une inspiration du *Grand Souffle* (de l'*Absolu*) qui lui est éternel et qui étant le mouvement est un des trois symboles de l'*Absolu* (Mouvement-Espace-Durée).

Le propre de la Doctrine Esotérique, c'est d'embrasser d'une manière synthétique les sciences, de les résumer, de les condenser en un tout, en un seul bloc et d'établir ainsi un ensemble de lois générales qui constitue une sorte de Philosophie de

la Science ; c'est pour cela que la Philosophie Occulte est un des aspects de la *Doctrine Esotérique*, qui a toujours formé la base de toutes les religions qui ont existé sur la terre ou qui existeront dans l'avenir.

Toutes les religions sont obligées de puiser à sa source, tandis qu'elle peut se passer de toutes les Religions. La Religion-Sagesse, la Théosophie est la meilleure des religions, la plus parfaite, parce qu'elle n'utilise dans son enseignement que les préceptes de la *Doctrine Esotérique*, c'est pourquoi la Théosophie est non seulement la Religion de l'avenir, mais la seule qui puisse subsister toujours et d'une manière indestructible, parce qu'elle réunit deux choses qui, jusqu'ici, ont été toujours en contradiction flagrante, en perpétuel conflit :

La Science et la Religion !

Versailles, 15 octobre 1899.

# TABLE SOMMAIRE

ET

# ANALYTIQUE DES CHAPITRES

## DU SECOND VOLUME




Imp. DESTENAY, Bussière frères. — Saint-Amand (Cher).